



EUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC

—

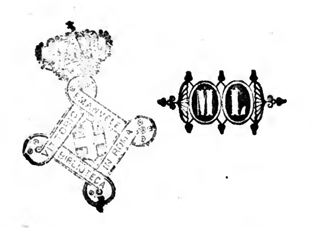
DOM GIGADAS

Imprimerie L. TOINON et Cᵉ, à Saint-Germain.

H. DE BALZAC

— ŒUVRES DE JEUNESSE —

DOM GIGADAS



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

DOM GIGADAS

I

LES MEYRAN

L'habitant du nord de la France, accoutumé à entendre préconiser la parfaite homogénéité qui recommande sa belle patrie à l'attention des politiques, ne manque pas de sujets d'étonnement lorsque, pour la première fois, il en visite les provinces méridionales. Sous les cieux purs et brûlants de ce pays, au milieu de cette riche et étrange végétation, frappé également de l'aspect original de ces populations vives et tranchées où ressortent toujours les types primitifs, et de l'énergique accent de leurs dialectes scandés et sonores, il pourra bien se demander s'il est encore réellement en France, si ce sont bien là des Français, questions qui, proférées tout haut, provoqueraient souvent des réponses négatives. Le Provençal, en particulier, s'honore médiocrement du titre de Français, si peu qu'il le prend, et le donne ordinairement comme

injurieux, ayant soin d'en altérer seulement la dernière syllabe. En effet, qu'ont de commun ces hommes bruns et nerveux, tantôt graves et tantôt bruyants, impétueux et paresseux, avec les natures patientes et uniformes, les physionomies émoussées et pâteuses des véritables Français? Rien absolument ne les relie à eux excepté les lois, auxquelles, même de nos jours, les Provençaux n'ont jamais été complétement soumis.

Dans les grandes villes et dans toutes les parties de nos provinces méridionales qui sont accessibles au commerce, ces différences de mœurs sont sans doute fort aplanies; mais elles ne s'effaceront jamais tout à fait, car elles tiennent en grande partie au climat, sur lequel la civilisation n'a pas une influence appréciable. Il y a d'ailleurs assez longtemps que le niveau agit. pour supposer que tout son effet soit produit. On trouve aussi quelques points reculés, quelques cantons ingrats que leur situation ou la nature du sol ont entièrement préservés du progrès et où l'observateur peut encore reconnaître des caractères collectifs, des usages indigènes et des croyances natives. Telle est la région qui avoisine les embouchures du Rhône, et dont une partie appartient à l'ancienne Provence et l'autre au Languedoc. Telle du moins elle était encore il y a peu d'années, car l'hydre de la spéculation a récemment étendu jusque-là un de ses bras polypéens. En attendant le succès fort hypothétique de leurs plans d'amélioration, les compagnies auxquelles ces déserts sont aujourd'hui en proie ont toujours commencé par altérer également et la race des habitants et la physionomie du pays. L'industrie n'y gagnera probablement pas grand'chose, mais la poésie et l'art y perdront beaucoup.

Cette région est divisée par la nature en trois parties qui portent des noms différents.

Celle qui est située à gauche des embouchures du Rhône, entre le grand bras du fleuve et le torrent de la Durance, est appelée la Crau, vaste plaine de cailloux coupée de canaux abandonnés.

Le delta de sables et de marécages compris entre les deux bras du Rhône prend le nom de Camargue.

A droite est la petite Camargue et le territoire d'Aigues-Mortes.

Ces trois cantons, qu'on n'est pas habitué à considérer ensemble, et qui cependant se rattachent par les mœurs de leurs habitants et leur aspect également sauvage, quoique varié, forment un demi-cercle dont la corde, inclinée de l'ouest à l'est, se trouve formée par la ligne de la Méditerranée, et dont la ville d'Arles marque le point culminant. Le littoral des différentes parties est occupé par des étangs salés et peu profonds. Le sol, partout également plat, indique un terrain d'alluvion. Nous n'étendrons pas davantage cette description topographique, qui, quoique très-succincte, suffit à montrer le théâtre de cette histoire. Les autres détails nécessaires trouveront certainement leur place dans le cours du récit.

La ferme de Meyran, où nous avons obtenu les Mémoires sur lesquels ce récit est basé, est située entre Trinquetaille et Saint-Gilles, sur la rive droite du petit bras du Rhône et à environ un quart d'heure de marche de la rivière. C'était autrefois un bel et respectable château, ceint de grands bois et de nobles domaines, comme c'est aujourd'hui une bonne et notable ferme, entourée de bonnes terres et de gras pâturages. Il ne reste plus des anciens bâtiments que le portail, deux tours noires et moussues dont il est flanqué, et quelque bout de rempart. Dans la partie du fossé qui n'est pas comblée, on a pratiqué un abreuvoir pour le bétail, qui

sert aussi aux ébats des canards et des oies. Le pont-levis a été remplacé par une chaussée pavée. A quelle époque ce domaine a-t-il changé de maître et de destination? c'est ce que nous ne saurions préciser. Ce qu'il y a de certain, et nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage, c'est qu'il était encore au XVII[e] siècle le patrimoine des seigneurs de Meyran, et que ses tours et son enceinte crénelée se montraient alors sinon intactes, du moins dans leur entier. Les légères cicatrices empreintes par les guerres partielles sur les flancs du vieux manoir attestaient seulement sa solidité; et la sombre teinte que le temps lui avait donnée justifiait l'orgueil de ses maîtres.

Au XVII[e] siècle, cependant, la famille de Meyran était déjà bien déchue de sa grandeur et de son importance. Le temps n'était plus où elle dominait de sa bannière cinquante pennons de chevaliers, comme lorsque Émery de Meyran suivit le roi saint Louis au saint voyage d'Égypte. Elle ne pouvait pas non plus, comme au temps d'Henri IV, répandre à flots le sang de ses enfants, sans craindre que son nom pût s'y perdre. René de Meyran, l'ami de l'amiral de Coligny, zélé protestant et l'un des plus chauds partisans d'Henri IV, vit sept gentilshommes de son nom, dont trois étaient ses fils, périr diversement au service de ce prince.

— J'ai encore trois enfants et de neveux autant, que j'élève à vivre et à mourir ainsi pour Votre Majesté, répondit le vieux guerrier à son roi qui le plaignait de ses pertes.

Plusieurs lettres de la main du monarque témoignèrent de la reconnaissance qu'un tel dévouement lui inspira, et la famille de Meyran, jusqu'alors toute provinciale, se trouva impatronisée à la cour. Mais cet arbre vigoureux, dont les rameaux semblaient n'être

arrachés par la guerre que pour faire place à de nouveaux rejetons, dont la séve était intarissable quand elle était prodiguée, se flétrit et dépérit au sein de la paix et loin du sol natal. Des membres nombreux de cette vaillante famille, les uns moururent sans postérité, d'autres furent retranchés par le duel; un dernier fut étouffé par l'air de la prison, et, en 1659, époque où commence cette histoire, il ne restait plus pour soutenir cette maison, jadis si florissante, qu'un vieillard et son petit-fils.

Le vieillard était le fils de René de Meyran. Après l'assassinat de Henri IV, il s'était retiré dans son manoir, d'où il sortit poûr aller à La Rochelle défendre sa religion, et où il rentra après la défaite des protestants, traités par Richelieu avec aussi peu de respect que s'ils eussent été des séditieux ordinaires. Il refusa toujours de prendre part aux intrigues de cour, considération qui porta le ministre à l'épargner; mais son petit-fils s'étant jeté dans la conspiration de Cinq-Mars, ne put échapper à la Bastille, où il mourut après une année de détention, ne laissant qu'un fils auquel le vieux seigneur se dévoua tout entier, comme à l'unique héritier de son nom.

Cet enfant, qui fut nommé René, en mémoire de son bisaïeul, fut élevé dans la plus rigide pratique de la religion réformée et dans l'horreur des cardinaux, des ministres et d'une cour ingrate et corrompue. A l'âge de vingt ans, il n'avait guère quitté le manoir paternel; mais, d'ailleurs, il était instruit de tout ce qu'il convenait alors à un gentilhomme de savoir. Son grand-père et le chapelain du château avaient soigneusement cultivé son esprit; sa mère, qu'il n'avait perdue que depuis deux ans, et qui n'était rien moins qu'une Rohan, avait eu le temps de polir ses manières; enfin, l'écuyer

de son aïeul lui avait appris à faire des armes, à monter à cheval, et d'heureuses dispositions, une bonne constitution, un exercice constant, avaient bien secondé ces divers instituteurs.

Après la mort de sa mère, René se trouva à peu près livré à lui-même : car son aïeul, usé par ses chagrins plus que par l'âge, était alors bien infirme et ne sortait plus de sa chambre. Malgré sa figure austère et ses principes rigides, comme c'était un homme excellent et raisonnable, il n'exigea point que son petit-fils se fît impotent, parce que lui-même l'était devenu. Pourvu qu'il le vît matin et soir, et qu'il connût l'emploi de son temps, il le laissait parfaitement libre, sous la surveillance de Bertrand, le vieil écuyer. René n'avait garde d'abuser de cette confiance. Bien que ses vingt ans n'eussent point échappé à l'inquiétude que cet âge éveille d'ordinaire dans une organisation saine et active, il ne s'était point avisé de distractions autres que la chasse et les exercices. A peine une fois par mois poussait-il jusqu'à Arles ou jusqu'à Nîmes; et, s'il revenait songeur de ces incursions, si la nuit d'après son sommeil était agité et troublé de quelques apparitions insolites, le lendemain une chasse à courre ou une expédition dans les marais de la Camargue lui rendait toute sa tranquillité. Un observateur peut-être eût pronostiqué que ces palliatifs ne seraient pas longtemps efficaces; peut-être eût-il pensé que l'activité de ce jeune homme, à force de tourner sur elle-même, ne pourrait manquer de s'échapper comme une pierre s'échappe de la fronde, et qu'il eût été besoin de lui donner quelque aliment; mais le vieillard n'avait plus des yeux capables d'une telle prévision. Content de la sérieuse attention que son petit-fils prêtait à ses paroles et du zèle qu'il témoignait pour la religion souffrante, il s'applaudissait

de son ouvrage, et se disait que rien désormais n'en pouvait altérer la perfection. Ce jeune arbrisseau, abrité sous sa main, n'avait plus qu'à achever d'y grandir; nul souffle humain ne l'arracherait désormais du roc où ses racines s'étaient lentement établies, et ne l'empêcherait de devenir une des colonnes du protestantisme; car c'était pour cela, autant que pour continuation de sa race, que le seigneur de Meyran avait, avec tant d'amour, gardé son fils dans la solitude.

René était assurément protestant de cœur et d'esprit; cependant il y avait bien un peu de feintise dans l'enthousiasme religieux dont il faisait montre devant son aïeul. A l'âge où il était arrivé, les préceptes doivent être mis en action, sous peine de s'effacer. Il écoutait toujours avec la même soumission les sermons du chapelain; mais il ne méditait pas longtemps sur leur objet. Ses vœux pour la restauration du protestantisme en France étaient aussi ardents; mais, quoiqu'il n'en dit rien, il ne pouvait se cacher à lui-même qu'il ne s'y mêlât un profane espoir de guerre et d'aventures. Enfin il était forcé de s'avouer qu'il ne ressentait que bien peu d'éloignement pour la société des catholiques, quoiqu'il professât pour la cour et les ministres la haine qu'en bon fils il devait vouer aux persécuteurs de son père. Bref, il se trouvait en plein sur la voie de tiédeur qui mène à l'indifférence, tandis qu'on le croyait plongé dans les rayons du plus chaud enthousiasme. Il s'accusait lui-même de ces mauvaises dispositions, et les cachait pour ne point affliger son père, qu'il aimait et vénérait au même degré.

II

PAULIN

Un soir qu'un peu d'ennui l'avait laissé réfléchir à l'état de son esprit plus qu'il n'est habituel à son âge, René fut interrompu par la venue de son piqueur, auquel il avait ordonné de préparer la chasse pour le lendemain matin. Le valet, jeune Provençal à cheveux noirs et à face basanée, bien bâti et bien découplé, se présenta devant son jeune maître sans rien dire, mais avec un air d'embarras qui attendait très-éloquemment un encouragement à parler.

— Eh bien, Paulin, qu'y a-t-il? Es-tu venu ici pour regarder le plancher de ma chambre? — Non, monsieur; mais n'avez-vous pas commandé une grande chasse pour demain? — Oui; Bertrand a dû te le dire et cela suffit. — Sans doute, monsieur; nous savons bien que M. Bertrand a votre confiance, autant que notre amitié à tous. — Tu n'as pas besoin de me faire l'éloge de Bertrand; c'est un vieux serviteur de ma famille dont je sais plus de bien qu'on ne pourrait m'en apprendre.— Je le sais, monsieur; aussi ne voulais-je vous parler qu'au sujet de la chasse. — Paulin, il faut que tu sois le Provençal le plus lent qui existe; autrement que deviendrait la vivacité de caractère dont on les gratifie? — Il y en a de vifs et de posés, monsieur; la nature est toujours variée.

Cette phrase favorite du piqueur avait toujours pour résultat d'égayer René. Il sourit, et dit d'un ton moins aigre : — Je vois avec plaisir que tu reviens à ton état

naturel d'où cette chasse t'a fait sortir, je ne sais pourquoi. Est-ce que mon cheval ou mes lévriers sont malades, ou bien avais-tu autrement disposé de ma journée ? — Non pas de la vôtre, monsieur, mais de la mienne, répondit le Paulin, s'enhardissant tout à coup aux manières radoucies du jeune seigneur, qui plaisantait rarement avec ses gens. — Ah ! que veut dire ceci, drôle? Depuis quand mes projets doivent-ils faire place aux tiens ?

Le piqueur recommença à balbutier, disant que c'était une grâce qu'il demandait; que d'ailleurs le temps n'était pas favorable pour une chasse à courre et que les chiens n'auraient pas de nez.

— Paulin, si les chiens sont d'accord avec toi, je n'ai plus rien à dire, interrompit René. Peut-on savoir au moins ce qui te tient au cœur ?

— Vous dites bien, reprit le Provençal en soupirant. Oui, c'est par le cœur que je suis tenu. Demain est le 25 mai, c'est la fête aux Saintes-Maries... — Qu'a de commun avec ton cœur cette solennité idolâtre? Serais-tu d'aventure devenu catholique ! — Non, monsieur, non. A Dieu ne plaise ! je suis protestant et je le serai toujours. Mais on ne place pas ses affections comme l'on veut. Elles se placent elles-mêmes sans faire attention aux différences de religion, pas plus qu'à celle du rang. — Es-tu donc amoureux de Marie Jacobé ou de Marie Salomé, mon pauvre garçon ? — Non, monsieur, mais d'une autre Marie qui n'est point aussi paisible que ces deux saintes, mais qui est certes plus séduisante qu'elles ne le furent jamais. — Et qui fait aussi des miracles, à ce qu'il paraît; car je ne t'aurais pas cru capable d'être ému par quoi que ce soit, surtout par les yeux d'une femme. — Je le croyais aussi il y a quelques jours, avant d'avoir retrouvé Marie, qui a été

ma compagne d'enfance. Sa mère demeurait porte à porte avec la mienne, et nous nous aimions déjà. Depuis, je l'avais oubliée; mais, en la revoyant, tous mes souvenirs sont revenus et avec eux beaucoup d'autres choses; de sorte que j'en perds le boire et le manger...

— Et que mes chiens y perdent leur nez, c'est là le pire.

— Oh! monsieur, il faut bien que la première émotion se passe. Je réparerai cela, je vous le jure. Il y a autant de variété dans l'homme que dans la nature.

— C'est très-vrai, l'ami. Mais quel besoin as-tu de la fête des Saintes-Maries pour voir ta belle?

— Ah! monsieur, le malheur veut que Marie soit justement au service de mademoiselle de Lamperière, la fille de ce Lamperière qui a fait tant de mal à votre famille...

— Parle avec révérence d'un gentilhomme qui a l'honneur d'être notre ennemi, drôle.

— Pardon, monsieur. Eh bien! la fille de M. le marquis de Lamperière habite depuis trois mois le château de Lagny, que son père a volé à votre oncle, dont Dieu bénisse la mémoire. Vous pensez bien, monsieur, que je ne voudrais pas aller là, même pour voir ma chère Marie.

— Je conçois que tu ne t'en soucies pas, n'importe pour quelle raison.

— Oh! monsieur, ce n'est pas la crainte, je vous assure...

— Dis-moi, Paulin, mademoiselle de Lamperière est-elle cette jeune dame que nous rencontrâmes, il y a un mois peut-être, en revenant de Nîmes, et dont le cheval voulait absolument suivre le mien?

— Précisément, monsieur. Pauvre animal ! il ne pouvait savoir que votre route était bien différente de la sienne, il ne pouvait pas reconnaître toute la variété de la nature. Marie n'était pas encore là à cette époque. Quel malheur qu'une si belle créature soit ainsi enfoncée dans un gouffre de perdition ! Mais je l'en retirerai ou je m'y jetterai moi-même, ce qui est impossible.

— Et c'est pour commencer à la convertir que tu veux aller te mêler à tous ces pèlerins imbéciles ou jongleurs qui vont pendre demain des images de cire ou de verre aux murs de la chapelle des Saintes? Tu me diras si l'eau du puits est devenue bien douce, et tu m'apporteras sans doute un peu de poussière de la pierre miraculeuse pour prix de ma complaisance.

— Oh ! monsieur, je n'entrerai pas dans l'église, je verrai Marie seulement sur la place ou sur la grève.

— Est-ce qu'elle accompagne sa maîtresse à ce pèlerinage ?

— Oui, monsieur. Je ne sais si je pourrai lui parler; mais pourvu que je la voie seulement passer, je serai heureux.

René considérait avec étonnement cet homme grossier, ce misérable valet à qui étaient dévolus des bonheurs capables de compenser son obscurité et d'ennoblir ses sentiments terrestres. Le jeune seigneur, beau, fier et savant, n'avait pas dans tous ses souvenirs d'enfance un seul de ces amours gracieux et innocents qui nous apparaissent plus tard comme des chérubins, avec une tête blanche et rose, des cheveux blonds et bouclés, des ailes diaprées, et au lieu de corps des nuages tendres et légers; il n'avait pas, le gentilhomme, à placer dans ses projets d'avenir une seule

de ces belles idoles plus complètes, mais non plus véritables, que la jeunesse crée à l'image de quelque figure mortelle. Le piqueur, lui, avait tout cela, quoiqu'il ne sût pas en distiller la quintessence. Hélas! les pots grossiers trouvent toujours leurs couvercles; il n'en est pas de même des beaux et précieux vases.

René ne put donc s'empêcher d'éprouver un léger mouvement d'envie, et il dit avec humeur à Paulin que, puisqu'il était assez attaché à son maître terrestre pour ne point aller dans un lieu qui lui déplût, il pouvait bien en faire autant pour son maître céleste et suprême, et qu'il devait être assez content de n'être pas autrement puni de l'inconvenance qu'il avait commise en lui demandant de favoriser ses rendez-vous.

— Comme Paulin se retirait tristement et lentement, mais sans répliquer, car il connaissait l'humeur impérieuse du jeune seigneur, celui-ci lui dit d'un ton plus doux :

— Je ne chasserai point à courre demain; j'irai tirer des oiseaux dans la Camargue, et tu viendras seul avec moi.

III

LES SAINTES-MARIES

Le lendemain, le soleil se leva dans un horizon sans nuage; une brise fraîche agitait les feuilles des vieux ormes compagnons et contemporains du vieux château, et promettait de tempérer les ardeurs du midi : car en Provence, une belle journée du mois de mai ne garde pas longtemps la fraîche humidité du matin. René

était pâle et soucieux : ses yeux fatigués annonçaient qu'il avait mal dormi. Il se leva de bonne heure ; mais après s'être vêtu et équipé pour la chasse, il demeura près d'une heure en rêverie auprès de sa fenêtre, les yeux tantôt fixés sur le vif azur des cieux ou sur la verdure tendre des arbres et ne regardant sans doute ni les uns ni les autres, mais plutôt en lui-même. Enfin son attention se fixa sur un faucon qui, descendant du haut de l'air, enfermait peu à peu dans les spirales de son vol un pauvre pigeon fasciné. Ce spectacle devait intéresser un chasseur. Il n'est rien de plus beau à voir qu'un lévrier qui enlève un lièvre, si ce n'est un faucon qui lie un oiseau. La noble chasse au faucon, tant aimée de nos ancêtres, était alors bien tombée en désuétude, mais on la cultivait encore dans les provinces éloignées, et René en était particulièrement amateur. Cependant ce jour-là sa disposition était si étrange, qu'au moment où l'oiseau de proie, arrivé à son point, s'abattait sur sa victime, René saisit vivement son fusil qui se trouvait près de lui tout préparé, et il tira. La portée était bonne et le coup bien ajusté, car le faucon et le pigeon tombèrent tous les deux.

— Diable, s'écria René en se penchant par la fenêtre, je n'ai fait qu'abréger ses souffrances. Est-il mort? cria-t-il à Paulin, qui, se promenant dans la cour, était accouru au bruit.

— Non, non, monsieur, il a seulement les plumes des ailes coupées, et il est étourdi de la chute. Je ne lui vois pas de sang. Mais, en vérité, je crois que c'est votre gerfaut Gorgerin que nous avons perdu il y a trois mois, la première fois qu'on le lançait. Je suis bien aise de le retrouver, car c'est un noble oiseau plein de qualités, si on parvient à le discipliner.

— Mais le pigeon, le pigeon ? demanda René.

— Ah ! le pigeon, il doit être bien malade, car les ongles de Gorgerin sont bien aigus; mais non, il n'a pas grand'chose, c'est une jolie colombe blanche, vraiment. Ah ! ah ! il a un ruban bleu à la patte, et sur le ruban je vois des lettres !

— Vraiment ! Eh bien, garde-le, je vais descendre.

Cet incident léger, mais singulier, avait tout à fait distrait René de sa mélancolie ; il descendit en grande hâte, et, sans regarder Gorgerin, que Paulin lui présentait d'abord, il prit avec un grand ménagement dans ses deux mains la colombe toute tremblante, et sur le ruban bleu bordé d'argent qui entourait ses pieds roses il lut le nom de Louise de Lamperière. S'il vous est arrivé quelquefois de trouver un mouchoir ou des gants imprégnés d'un parfum féminin, si cela a suffi pour vous faire bâtir tout un roman et vous remuer jusqu'au fond de l'âme, vous comprendrez que René tressaillit en lisant ces mots, et que son visage se colora subitement. Sinon, vous pouvez, comme Paulin, préférer le faucon.

— Mets ce pauvre oiseau dans une cage, Paulin, et engage mes gens, s'ils ne veulent me mettre en courroux, à faire en sorte qu'il ne lui arrive pas malheur. C'est de la colombe que je te parle.

— Et Gorgerin, monsieur, est-ce qu'il faut le tuer ?

— Non, puisqu'il faisait son métier. Rends-le au fauconnier ; mais je ne crois pas qu'il en fasse jamais rien.

— Ah çà, vous l'avez donc reconnu, monsieur, que vous avez tiré dessus ?

— A une pareille distance, es-tu fou ? je voulais seulement l'empêcher de tuer ce pauvre animal.

Ceci passait l'intelligence de Paulin, qui se borna en conséquence à remplir les ordres de son maître.

René, après avoir fait à son grand-père sa visite accoutumée, monta sur son cheval d'arquebuse, et partit plus joyeusement que ne le faisait augurer son mélancolique lever.

Quant à Paulin, il ne savait s'il devait être ou fâché ou satisfait; il pensait que, si la veille il lui avait été refusé d'aller aux Saintes-Maries, ce matin il se trouvait pourtant sur le chemin, de sorte qu'il avait autant de raison pour se réjouir que pour s'attrister; mais l'un pouvait fâcher son maître et l'autre le porter à changer de nouveau d'avis par humeur de se voir deviné. Ainsi, il tâchait de garder une figure impassible. Bientôt au reste la chasse s'empara du gentilhomme et du piqueur, et ces soins firent diversion aux pensées de l'un et de l'autre, pensées qui n'étaient peut-être pas sans avoir un lien commun.

Quoi qu'il en fût, le maître et le valet, l'un tirant, et l'autre rechargeant le fusil et ramassant les pièces abattues, et tous deux échangeant quelques paroles sur les coups singuliers, se trouvèrent au bout d'une couple d'heures sur la route qui va d'Arles aux Saintes-Maries, et réciproquement. Cette route, d'habitude fort solitaire, et que l'on peut parcourir en entier sans rencontrer un seul être vivant, était alors aussi peuplée qu'une rue de Paris, et présentait un spectacle que les yeux d'un solitaire devaient trouver curieux et ceux d'un jeune homme attrayant. Les belles filles d'Arles passaient dans tout l'éclat de leurs atours printaniers, les unes brunes, les autres blondes, presque toutes également remarquables par la fraîcheur de leur teint et par la régularité de leurs traits. Arles est proverbiale pour la beauté de ses femmes, et maintenant que tout est

dégénéré, elle justifie encore cette réputation. On peut la traverser en entier sans voir un laid visage, au rebours de Paris, où l'on peut se promener tout un jour sans découvrir une jolie femme. C'est un héritage que cette ville impériale tient du peuple-roi, et qui, mieux que des théâtres et des statues, témoigne de l'amour que les Romains lui portaient.

Au XVIIe siècle, les Arlésiennes se vêtaient d'un costume qui rappelait celui des antiques Romaines, et qui s'alliait bien avec leur beauté imposante. La partie la plus remarquable de ce costume était le drolet, sorte de tunique à manches courtes, qui se mettait par-dessus la robe et qui a été remplacée par la mante espagnole. Leur coiffure a changé aussi : mais dans tous les temps elles se sont fait remarquer par la coquetterie de leur chaussure, qui compose une partie d'autant plus importante de l'habillement, que leurs jupes ne descendent guère qu'à mi-jambe.

Alors comme aujourd'hui, elles employaient de préférence les étoffes claires et brillantes; mais leurs robes dessinaient les hanches au lieu de les ensevelir sous des plis innombrables. Qu'elles y prennent garde, les aimables filles, un étranger qui ne ferait que passer dans leur ville pourrait en inférer que l'exquise pureté de leurs formes commence à s'altérer, et quiconque y séjournera deux jours attestera que ce serait calomnie.

René s'était donc arrêté à regarder au passage toutes ces belles et brillantes créatures, les unes à pied, les autres à cheval ou assises sur des charretons, riant de leur beau rire amoureux, ou babillant dans leur harmonieux langage avec des voix à la fois veloutées et vibrantes, qu'elles accompagnent de façons et de gestes d'une grâce inimitable, car rien chez elles n'est perdu pour la séduction.



Plus d'une tête se retourna vers le jeune chasseur, mais il n'y fit guère attention ; l'ensemble de ce tableau mouvant était assez frappant pour que d'abord on ne s'arrêtât point aux détails. Et puis, comment choisir dans ce flux de beautés qui se ressemblent presque toutes et qui pour un adorateur de Mahomet eussent semblé être une incarnation de son paradis ? Les hommes formaient des groupes séparés, suivant une coutume générale dans les pays méridionaux, et leur costume sévère et large formait avec celui des femmes un contraste d'un bel effet. Quoique nerveux et bien faits, les Arlésiens n'approchent pas de leurs femmes pour la noblesse et la beauté des formes; c'est une de ces races où l'on observe entre l'homme et la femme des différences analogues à celles qui séparent le mâle de la femelle chez certains animaux.

René voyait avec un dégoût qui prenait sa source dans son éducation sérieuse, des infirmes et des malades interrompant la vive allure de cette foule ; les uns se traînaient eux-mêmes à l'aide de bras et de béquilles, d'autres portés sur des brancards ou des voitures, et tous témoignant un fervent espoir de guérison ; mais quel catholique eût voulu les retrancher de cette scène dont ils étaient l'âme ? Sans eux, elle eût perdu son caractère naïf et n'eût plus été qu'une parade vide de sens, une sorte de *Longchamps* subalterne.

Les pèlerins n'appartenaient pas tous aux classes de la bourgeoisie et du peuple. De temps en temps on voyait se mêler à leurs rangs des litières armoriées et entourées de valets galonnés, qui ne pouvaient contenir que de nobles dames, quels que fussent leur âge et leur figure. On voyait même un assez grand nombre de gentilshommes chevauchant avec une suite proportionnée à leur rang et à leur fortune ; alors l'impiété n'était

point encore du bon ton, et la religion n'était point entrée dans le domaine de la mode. Elle faisait partie des sentiments et non du costume. Les équipages des gens nobles arrêtaient les regards de René, mieux que ne faisaient les groupes les plus riants et les plus fleuris des Arlésiennes. Le jeune homme semblait chercher quelque visage de connaissance.

— Je ne crois pas, dit-il à Paulin, avoir vu passer la livrée de Lamperière. Ainsi tu n'auras pas perdu grand'chose.

— Elle n'a pas dû suivre cette route, monsieur; d'ailleurs Marie ne pouvait pas être aux Saintes avant midi, et il n'est guère à présent que onze heures.

— En vérité, poursuivit René, c'est une singulière tentation; mais j'avais quelque curiosité de voir ce cortége rassemblé. Il me semble que ce doit être un spectacle varié et divertissant. Après tout il n'y a pas grand danger pour moi à voir de près ou de loin la sotte idolâtrie de ces ignorantes gens.

Paulin, fidèle à son système de neutralité, ne répondit rien et se borna à suivre son maître qui, sans plus songer à la chasse, poussa son cheval dans la direction des Saintes-Maries. A mesure qu'ils en approchaient, le chemin était de plus en plus encombré par la foule des pèlerins qui débordaient même dans les champs situés de chaque côté. Les cavaliers étaient obligés de mettre pied à terre pour ne point causer d'accidents. Dans ce pays désert, la science de la voirie est si peu avancée que l'on n'a point prévu le cas où deux voitures peuvent se rencontrer ou se dépasser sur une route, et lorsque ces circonstances se présentent, il faut suivre ou rétrograder jusqu'à ce que l'on trouve un embranchement pour s'y réfugier.

La petite ville des Saintes-Maries était bien loin de

pouvoir fournir des logements à tout ce monde. Elle n'avait pas envie, pour le plaisir de se gonfler d'une population si nombreuse, de crever dans ses murailles comme la grenouille dans sa peau ; mais elle s'était ceinte d'un camp dont les tentes blanches lui formaient comme un vêtement de fête et abritaient ses visiteurs, dont quelques-uns pourtant étaient obligés de bivouaquer. Le retour de ce jour, unique pour elle dans l'année, avait éveillé de grand matin la vieille et taciturne église, qui, regardant à travers les créneaux qui la couronnent comme une forteresse, et se voyant toujours choyée, faisait joyeusement chanter ses cloches.

René eut quelque peine à loger ses chevaux, et n'y parvint qu'en en délogeant d'autres à prix d'argent, ce dont il ne se fit pas scrupule : son éducation solitaire ne l'avait pas habitué à de grands ménagements. Cependant, soit par une communication magnétique de la ferveur qui animait toute cette foule dont il était pressé, soit l'influence des miracles qui fermentaient dans l'air, ou simplement l'effet que le spectacle solennel devait produire sur une vive imagination, toujours est-il que le jeune seigneur protestant se sentit plus pénétré qu'il n'eût voulu l'avouer à son aïeul et à lui-même. Suivant le mouvement général, il fut bientôt porté sur la place qui se trouve sur le flanc de la trois fois sainte église. Là il s'arrêta, et, spectateur unique, il se plaça sur une petite élévation d'où il pouvait voir à l'aise les nombreux acteurs de cette solennité. Les uns entraient dans l'église pour demander des grâces, offrir des *ex-voto* en reconnaissance de celles qu'ils avaient précédemment obtenues, ou simplement pour faire leurs dévotions ; les autres en sortaient rayonnants de zèle, d'espoir ou même de joie, car

déjà dans les groupes animés qui entouraient le lieu saint on racontait les miracles qui venaient d'avoir lieu et ceux qui s'étaient accomplis depuis la dernière fête. Un enfant était tombé du haut de l'église par l'un des mâchicoulis : sa mère déplorée n'avait eu que le temps de le recommander aux saintes, et elle l'avait trouvé en bas tranquillement assis sur le gazon d'une tombe. On montrait des gens qui, venus avec des infirmités et des béquilles, n'emportaient que les dernières; des possédés qui chantaient des cantiques en l'honneur des saintes femmes qu'ils blasphémaient le matin, des sourds qui commençaient à entendre, et des aveugles près de devenir borgnes. Outre ces miracles épanouis, il y en avait beaucoup qui germaient, n'étant pas de nature à éclater tout d'un coup, comme celui dont avait été l'objet une femme qui, frappée d'une stérilité de dix ans, avait l'année précédente eu recours à l'intercession des saintes pour en être délivrée, et revenait cette année avec un enfant sur chaque bras, chaque enfant tenant un marmouset de cire destiné à l'ornement de la chapelle et à l'édification des pèlerins.

IV

MADEMOISELLE DE LAMPERIÈRE

Tandis que René regardait ces choses et écoutait ces dires avec un certain intérêt, comme il était en vue, il fut reconnu par quelques personnes et devint bientôt l'objet d'une attention peu bienveillante. Il s'en aperçut et ne s'en émut point. Les mots d'hérétique et de protestant, qui, plusieurs fois, parvinrent à son oreille, et

les coups d'œil sombres qui indiquaient que ces mots lui étaient bien adressés, ne lui inspirèrent que de dédaigneux sourires. René était naturellement intrépide, et d'ailleurs il ne connaissait point le danger.

— L'ami ! cria-t-il tout à coup à un paysan qui s'obstinait plus que les autres à le regarder, au lieu de rester ainsi les yeux stupidement fixés sur moi, vous feriez mieux de faire place à cette jeune dame que vous arrêtez.

L'homme se retourna lentement, sans paraître se soucier beaucoup de cet avis impérieux ; mais il n'eut pas plus tôt vu la personne en faveur de qui il lui était notifié, qu'il ôta respectueusement son chapeau et se rangea de l'air le plus empressé. La jeune femme répondit à ce salut par une légère inclination de tête, qui avait été précédée d'une plus marquée et adressée à René comme un remercîment. Celui-ci, qui avait reconnu en elle mademoiselle de Lamperière, comme Paulin, dans la suivante qui l'accompagnait, avait pu reconnaître sa chère Marie, fendit aussitôt la foule et alla se placer auprès de la porte de l'église, sans avoir d'intention bien précise, mais se mettant là à tout hasard et attendant ensuite, comme doivent le faire, sur la foi d'un coup d'œil, les jeunes gens curieux du beau sexe et des aventures. Le paysan qu'il avait apostrophé était venu se placer en face du jeune seigneur, qui se trouva obligé de lui accorder quelque attention.

Le costume de cet homme ne différait en rien de celui des bergers ou des fermiers du pays ; il portait comme eux une veste brune, des culottes courtes attachées avec des jarretières rouges, des guêtres de cuir, la *taillors* ou ceinture de laine rouge et verte, et un large chapeau en feutre gris et grossier ; mais il se distinguait entre tous par l'élévation de sa taille, la beauté

de ses traits et de ses formes, et surtout par l'expression noble et intelligente de son visage et par la dignité de sa personne. Il tenait à sa main droite un fusil, compagnon presque inséparable du paysan provençal, et sur le bras gauche une grande veste ou vêtement de dessus qui, ployée à l'envers, montrait une doublure d'un rouge éclatant. Sa pose était un peu cherchée : il relevait la tête et se penchait de manière à faire ressortir tous ses avantages, ce que l'on pouvait pardonner encore à un homme qui n'avait pas atteint l'âge de trente ans. La singulière considération qu'on lui témoignait, et qui ne pouvait provenir ni de l'âge ni du rang, intriguèrent un peu René, moins que s'il n'eût été distrait par la pensée de mademoiselle de Lamperière, dont il n'attendit pas longtemps la réapparition, à ne parler que mathématiquement toutefois; mais la pendule morale qui a nos désirs pour ressorts et notre pensée pour balancier est trop variable pour qu'on l'emploie comme mesure du temps.

Au bout d'un quart d'heure, la jeune beauté, car c'était une beauté, eut achevé ses dévotions. Comme elle n'avait point d'infirmités à guérir ni d'autre grâce à implorer, il faut croire que ce temps lui avait suffi et que rien ne l'avait portée à se presser. Ce qu'il y avait de certain pourtant, c'est qu'en sortant de l'église ses yeux se rencontrèrent tout d'abord avec ceux de René, qui en sentit son cœur bondir violemment dans sa poitrine. Quant à la demoiselle, nous aurons la discrétion de ne point examiner si son corset n'était pas, par contre-coup, plus agité que de coutume, ou, pour parler un plus beau langage, si les vagues de son sein, en se gonflant avec véhémence, n'annonçaient pas qu'un orage menaçât son âme. A vrai dire, elle ne nous eût pas laissé le loisir de rien examiner ni de poétiser un

seul distique, car ses pieds, auxquels elle ne regardait pas, trébuchèrent contre les marches qu'il leur fallait monter pour la mener hors de l'église, et elle serait tombée peut-être si René ne se fût précipité pour la soutenir. Dès lors toute son agitation et sa rougeur devaient passer sur le compte de cette chute, qui eût pu avoir une issue plus fâcheuse.

— Il n'est pas étonnant, dit le paysan à la grande taille et à la belle figure, qu'il arrive malheur aux catholiques quand ils souffrent que des hérétiques viennent insulter les saintes femmes jusque chez elles.

A ces paroles prononcées en français et avec très-peu d'accent, René, à qui la prestance de cet individu déplaisait, s'impatienta et leva son fouet pour l'en frapper, mais il fut arrêté soudain par la main de mademoiselle de Lamperière. Avec une présence d'esprit au-dessus de son âge et un air de gracieuse condescendance qui seyait parfaitement à son rang et à sa noble et rayonnante beauté, la jeune dame s'adressa au paysan qui s'était mis en défense :

— Vous voyez bien, lui dit-elle, que je n'ai cependant pas de mal, et que c'est au secours de monsieur que je le dois.

Ces simples mots apaisèrent comme par magie les murmures menaçants qui se faisaient entendre parmi les témoins de cette scène, dont la piété et la fierté étaient également intéressées. Le provocateur avait pris une attitude soumise. Il était profondément incliné, la tête découverte et la main sur la poitrine.

— Je ne croyais pas, mademoiselle, dit-il avec quelque galanterie, me trouver jamais en état de guerre vis-à-vis de vous. Je me reconnais coupable, quoique involontairement, et il ne tiendra pas à moi de réparer cette faute. J'attends vos ordres et vous promets de les exécuter sans les discuter.

— Mes ordres !... Mais je n'ai rien à vous ordonner, Gautier. Vous reconnaissez que vous avez eu tort, cela suffit.

Se retournant alors vers René, qui écoutait ce colloque avec un peu de contrainte, mademoiselle de Lamperière le pria de vouloir bien lui donner la main et l'aider à traverser cette foule dont l'épaisseur était effrayante. René accepta cette offre avec reconnaissance, et s'acquitta avec une grâce et une aisance innées d'un office assez nouveau pour lui. Ils marchèrent ainsi jusqu'en dehors de la ville, c'est-à-dire pendant environ deux cents pas, et ils arrivèrent sur la grève plate et coquilleuse, qui s'étend au sud des murailles des Saintes-Maries, au pied desquelles la mer vient mousser quand souffle le *mistral*. Là, il leur fut loisible de respirer un air pur et frais rempli des senteurs marines, et il leur devint nécessaire de s'expliquer, tandis que les valets allaient chercher leurs chevaux. Comme René ouvrait la bouche pour formuler quelque galanterie relative au bonheur qui venait de lui échoir, mademoiselle de Lamperière l'interrompit :

— Vous m'avez rendu plusieurs services aujourd'hui, monsieur ; je vous en ai peut-être rendu un en vous empêchant de vous emporter pour une offense que vous pouviez mépriser ; mais je ne crois pas que je sois par là dispensée de reconnaissance, et je vous prie de recevoir tous mes remercîments. Puis-je savoir seulement à quel nom je dois les adresser ?

René répondit, en s'inclinant, qu'il était loin de trouver la reconnaissance pesante vis-à-vis d'une si noble et si gracieuse dame ; mais que les services dont elle voulait bien lui savoir gré étaient en grande partie le fait du hasard, qui, ajouta-t-il, m'a en même temps servi et desservi ; et pour ce qui est de mon nom, j'au-



rais peut-être désiré qu'il restât caché; mais je ne veux ni désobéir à une dame ni avoir l'air de répudier le nom de mes pères. Je suis le petit-fils du comte de Meyran.

— C'est un des meilleurs et des plus anciens noms du Midi. Une fille de mon père peut l'entendre sans répugnance, malgré les querelles qui, je le sais, ont longtemps divisé nos familles. Mais, poursuivit-elle avec un tout aimable enjouement, c'est si vieux et nous sommes si jeunes !

René n'acquiesça qu'à demi et par politesse à cette phrase conciliatrice. Ses haines de famille étaient une partie de son héritage, dont il ne pouvait faire si bon et si prompt marché. Il n'eût pu y renoncer sans croire que son blason en fût terni et qu'il se désistât d'un des plus précieux priviléges de son rang. Cette manière de voir ne s'accordait pas précisément avec ses empressements pour la fille de l'ennemi héréditaire de sa maison, mais quel est le cœur qui n'enferme pas des sentiments contradictoires ? Il faut songer que c'était la première femme qui se fût offerte à René, entourée d'incidents quelque peu prestigieux et dans des circonstances favorables pour le toucher. Il pouvait donc être porté à faire en faveur de la fille une exception motivée par son sexe et qui ne préjudiciât point au ressentiment dont il était tenu envers le père. Les femmes, à bien prendre, n'ont point de caste ni de famille. D'ailleurs, l'éducation de René n'avait point été si austère qu'il n'eût lu quelques romans de chevalerie, et il y avait vu plus d'une fois comment, après tous les combats, les façons et les expiations nécessaires, un mariage pouvait réunir deux familles séparées depuis des siècles par la plus sanglante rivalité. Quant à la différence des religions, elle n'était pas aussi grande que si

la demoiselle eût été mahométane, comme telle princesse sarrasine qui avait pourtant épousé un chevalier chrétien, s'étant au préalable convertie par amour à la vraie foi.

Après un moment de silence, un peu gênant peut-être pour deux amants aussi neufs, René instruisit mademoiselle de Lamperière du bonheur qu'il avait eu le matin de sauver de la serre d'un faucon une belle petite colombe qui lui appartenait sans doute.

— Oui, monsieur, elle est à moi, et je vous remercie bien vivement. Ma pauvre petite Bianca ! que je serai aise de la revoir ! Et sa compagne qui la pleure à présent le sera encore plus que moi. Voilà, monsieur, une obligation qui fait décidément pencher la balance de votre côté.

V

GAUTIER

Sur ces entrefaites, les valets revinrent avec les chevaux. René présenta son genou à mademoiselle de Lamperière pour l'aider à se placer en selle. Il admira sans doute la petitesse de son pied et en savoura la pression; puis il s'élança sur son cheval, et, profitant de la permission tacite que la jeune dame lui donnait de l'accompagner, il s'avança avec elle jusqu'au bord de la mer, dont les flots tranquilles et les côtes sans accidents n'offrent là qu'un spectacle peu remarquable.

— Après tout, fit la demoiselle, ceci est assez triste.

— Pensez-vous, mademoiselle, repartit René, que tout ce qui peut plaire doive rendre joyeux? — Vraiment,

la gaieté est une bonne chose. — Je connais peu le rire, et j'eusse été malheureux si rien ne pouvait dédommager d'en être privé. — Dieu qui a fait l'homme et la femme l'un pour l'autre, avait sans doute ses raisons en arrangeant qu'ils ne pouvaient jamais se comprendre parfaitement. Eh! eh! après tout, cela n'est pas nécessaire pour faire connaissance.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton demi-solennel, demi-ironique, par un troisième interlocuteur, sur lequel l'attention du jeune couple se trouva naturellement attirée. C'était un petit vieillard enseveli dans une cape brune, et qui, assis sur le bord d'un bateau de pêcheur échoué sur le sable, paraissait s'être livré aussi à la contemplation de la mer.

— Quoi, s'écria Louise, est-ce vous, *Domine*? Comment vous trouvez-vous ici? Pourquoi ne vous a-t-on pas vu au château? Mon père va-t-il donc arriver?

— Voilà des interrogations bien vives, mademoiselle, pour un pauvre vieil esprit comme le mien; j'essayerai cependant d'y répondre. Pour commencer par le dernier point, qui est le plus important, je vous dirai que monsieur votre père est encore à Paris, et que vous pouvez être sans inquiétude sur sa santé. Quant à moi, je ne suis point allé à Lagny, parce que je n'avais nul message à vous porter, et que d'ailleurs j'étais triste. Je suis venu en ce lieu pour tâcher de voir comment les saintes s'y prennent pour opérer si rapidement des guérisons qui nous donnent tant de mal, à nous pauvres médecins terrestres: mais, quoique femmes, elles ne paraissent pas disposées à dévoiler leur secret. Comment je suis ici maintenant? Mais en chair et en os, selon toute apparence, et aussi en pensée depuis que je vous ai aperçue avec ce jeune gentilhomme, mademoiselle.

— Bien, *Domine*, je vois avec plaisir que votre esprit

a moins vieilli que vous ne le dites. Mais vous ne me demandez pas comment je me porte moi-même?

— Ce serait, madame, de la part d'un homme de ma profession une question inconvenante et assez sotte. A votre vue seule je puis m'assurer et vous assurer que vous vous portez bien, fort bien, on ne peut mieux, mieux que votre compagnon, surtout.

— En vérité, dit René étonné et presque choqué de la familiarité du vieillard, serais-je donc si malade sans m'en douter?

— Il n'est point nécessaire que vous le sachiez, monsieur.

— Comment cela? dit René en riant. Il me semble...

— Ah! monsieur, interrompit mademoiselle de Lampérière, je vois que vous ne connaissez pas dom Gigadas, autrement vous n'exigeriez pas qu'il vous explique tous ses dires.

— Mademoiselle, reprit le vieillard, vous dévoilez bien légèrement mon incognito. Comment voulez-vous que je m'explique maintenant? D'ailleurs, le lieu même n'est pas trop convenable. Sachez, monsieur, continua-t-il en se retournant vers René, que je ne suis pas seulement médecin, et que mes regards vont plus loin que les choses apparentes et présentes. Il y a en vous et autour de vous beaucoup de mauvaises influences; mais nous en triompherons avec l'aide de Dieu et l'agrément des saints. Ne riez pas, mademoiselle, car c'est très-sérieux.

Cela dit, le singulier vieillard salua, et s'en alla à pas lents le long de la mer, et bientôt il parut très-occupé de ramasser les coquilles éparses sur le sable.

Louise et René, après l'avoir un instant suivi des yeux, mirent leurs chevaux au trot et gagnèrent la

route sans rentrer dans la ville. Marie et Paulin, qui de leur côté mettaient le temps à profit, suivaient à une petite distance. Le valet de mademoiselle de Lamperière se tenait lui-même par discrétion à quelque distance de ce couple subalterne.

Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'un coup de fusil tiré derrière et par-dessus leurs têtes sur un beau flammant qui avait attiré leur attention, les fit retourner subitement. Bien que volant à une grande élévation, l'oiseau avait été frappé à la tête; il s'abattit lourdement sur la terre où il demeura sans bouger, ses belles ailes roses et noires étendues dans toute leur envergure, son cou et ses pieds allongés. L'auteur de ce coup remarquable n'était autre què l'individu qui avait tenu tête à René et que mademoiselle de Lamperière avait nommé Gautier. Il était monté sur un petit cheval blanc à tous crins et plein de feu, de la race qui s'élève en liberté dans les pacages salés de la Camargue. Il avait déjà replacé sur son dos son long fusil, et retenait un gigantesque chien de montagne qui eût voulu s'élancer dans l'eau poûr ramasser la victime gisante parmi les joncs d'un îlot.

— Oh! oh! dit René en s'approchant de lui, vous êtes un adroit tireur, et, j'en réponds, un homme aussi hardi que vigoureux. Je suis fâché de vous avoir menacé tout à l'heure. Envoyez-moi votre oiseau pour nous réconcilier. Voici ma bourse en échange.

— Monsieur, répondit Gautier froidement et fièrement, mon oiseau est à vous si vous voulez le prendre. J'ai voulu seulement essayer si je me rappelais mon ancien métier. Pour la bourse que vous m'offrez, je n'en ai nul besoin, et, en aucun cas, je ne voudrais l'accepter.

— J'espère qu'au moins vous ne refuserez pas ma main, monsieur, et si des excuses...

— Ne m'en faites pas, monsieur. L'affront que vous m'avez fait publiquement ne saurait pas plus être effacé par des paroles que par de l'argent.

— Que prétendez-vous donc alors, monsieur? demanda le jeune seigneur d'un ton hautain.

— Rien que rester votre ennemi; car la seule satisfaction qui pût valoir ici, vous me la refuseriez sans doute, et vous feriez bien. Un gentilhomme ne doit pas déroger. Je ne le suis pas, mais je suis bon catholique, et, à ce titre encore, il ne doit y avoir rien de commun entre nous. Les catholiques et les protestants ne peuvent être unis qu'à la façon de la colombe et du faucon que vous avez séparés ce matin. Vous êtes vous-même assez bon tireur, monsieur, pour que l'adresse des autres ne vous étonne pas, et d'assez bonne race, après tout, pour ne pas la craindre.

— Assurément, monsieur, j'ai fait tout ce que je pouvais et ce que je devais. Je me retire. Soyez mon ennemi tout à votre aise.

Comme dans les dernières paroles de Gautier il se trouvait quelques mots qui semblaient lui être adressés, mademoiselle de Lamperière éleva alors la voix, et lui dit un peu vivement qu'il montrait un fanatisme et des prétentions fort déplacés, et qu'elle espérait que, sans plus de réflexions, il allait changer de ton et réparer ses torts; mais cet homme singulier ne répondit qu'en la saluant aussi humblement que possible, et, mettant son cheval au galop, il disparut par un chemin de traverse.

— Cet homme, dit René, ne me paraît pas aussi méprisable que je l'avais pu croire d'abord et que vous me l'avez dit vous-même, madame. Sa figure, sa tournure et sa façon de s'exprimer ne se sentent point de la condition que son équipage annonce. On le prendrait facilement pour un seigneur déguisé.

— Point; ce n'est qu'un simple berger; son nom est Gautier Violais.

— Êtes-vous certaine de cela, madame?

— Très-certaine. Sa mère a été au service de ma grand'mère. Comme il montrait de l'intelligence, mon père le prit en affection et voulut en faire quelque chose. Son éducation a été excellente. Il a voyagé; il a même fait la guerre; mais son mauvais caractère et son orgueil ridicule lui ont toujours nui et l'ont obligé de revenir se faire berger dans son pays. Du reste, il a toujours montré le plus grand dévouement à notre famille : c'est là, sans doute, la cause de sa conduite envers vous. Et puis, on a beau faire, ces gens-là sont toujours aveuglés par leurs préjugés populaires.

Ces derniers mots soulevaient une question où René se fût encore trouvé en opposition de sentiments et d'idées avec sa belle compagne. Il changea donc le sujet de la conversation, et parla du singulier vieillard qui s'était, un peu auparavant, jeté à travers l'entretien des deux jeunes gens.

— Ainsi, dit René, j'ai enfin vu ce fameux dom Gigadas dont j'entends parler depuis si longtemps.

— Vous ne l'aviez jamais vu? Je ne croyais pas qu'il y eût personne par ici à qui il fût inconnu. A la vérité, il est presque toujours absent depuis quelques années; cependant il parle souvent de votre famille et il semble la connaître.

— En effet, il a été autrefois attaché à mon grand-père et à mon père. J'en ai souvent entendu parler par nos vieux domestiques, tantôt comme d'un très-habile et savant homme, tantôt comme d'un joyeux compère, tantôt comme d'un rusé coquin. Il est maintenant espion du cardinal, à ce que l'on dit : ce n'est point un titre pour se présenter au château de Meyran.

— Je ne crois pas, monsieur, que *Domine* soit disposé à espionner pour le compte de personne, quoiqu'il le fasse peut-être parfois pour sa propre satisfaction. Il est fort indépendant de caractère, et nullement intéressé. Le peuple le regarde comme une sorte de sorcier bienfaisant. Les gens de sa classe en font assez de cas pour qu'il ait été plusieurs fois consul à Arles. Ses paroles, toujours bizarres et emphatiques, renferment souvent de sages conseils, et des personnes du rang le plus élevé ne dédaignent pas de le consulter. Il recherche, par goût plutôt que par vanité, les personnes d'une condition au-dessus de la sienne, quoique à l'entendre il ait eu quelquefois à s'en plaindre. Voilà ce que j'ai ouï dire à mon père sur son compte. Quant à moi, je l'aime beaucoup : il est malicieux, sans être méchant; il sait d'ailleurs beaucoup de choses, et le mystère dont il s'entoure est plus amusant qu'effrayant.

— C'est au moins un personnage très-singulier. Il doit être fort âgé : car je l'ai toujours entendu nommer le vieux Gigadas.

— Personne ne l'a vu jeune ; il était déjà blanc et ridé lorsqu'il vint à Arles. On le croit Italien ; mais il ne s'explique jamais sur cet important objet : du reste, il parle toutes les langues. Il est médecin, chirurgien, apothicaire, astrologue, alchimiste, mécanicien, poëte même. Il sait tout, et il étudie toujours : il prétend qu'il a encore une longue carrière devant lui ; et il est si vert et si leste, que cela me semble fort probable. Pourtant il a eu bien des chagrins, et il est très-sensible ; il a perdu successivement tous ses enfants ; et, quoiqu'il regarde comme indigne d'un sage de se laisser aller à l'affliction, il est parfois sombre et taciturne comme les déserts que nous traversons : celui qui le

fait parler alors ne doit pas redouter les traits du sarcasme.

— Je croirais plus volontiers à la malignité de sa langue qu'à la tendresse de son cœur : car personne, et jusqu'à mon vieil écuyer, qui est aussi dur que l'acier, ne parle de dom Gigadas qu'avec une certaine circonspection. Cela peut venir d'ailleurs de l'appréhension du pouvoir occulte et réel qu'on lui attribue. Quant à moi, sans votre assertion, madame, j'aurais cru son cerveau un peu dérangé.

— Il n'en est rien, soyez-en sûr. Il dit souvent que ce n'est pas uniquement sa faute si on ne le comprend pas.

— Je le souhaite pour lui, quoique ses dernières paroles dussent me faire désirer que ses discours n'aient pas toujours un sens caché.

Un moment de silence suivit alors. René était plus occupé qu'il n'eût voulu l'avouer de ce vieillard, dont les paroles, obscurément ironiques, lui étaient tombées sur la conscience; puis il lui avait annoncé des dangers inconnus, présage toujours désagréable, si peu fondé qu'il soit. Ce fut mademoiselle de Lamperière qui la première interrompit cette rêverie par quelqu'un de ces propos insignifiants qui n'ont pour but que d'en amener d'autres. Les deux amants défilèrent alors le chapelet de lieux-communs que deux amoureux commencent toujours par réciter ensemble.

La jeune dame était du même âge que René : mais elle connaissait bien mieux que lui le monde et les tours du langage, quoiqu'elle eût été bannie fort jeune de Paris par la mort de sa mère. Elle avait été élevée à Marseille par une tante qui, vieille et infirme, avait récemment quitté cette ville, par peur des troubles qui l'agitaient, pour venir habiter le château de Lagny,

où sa nièce s'ennuyait fort. Cette jeune personne n'avait en effet d'autre distraction que la promenade, sous l'escorte obligée de ses domestiques, et la différence d'éducation devait lui rendre cette réclusion bien plus pénible qu'à René. La coquetterie de mademoiselle de Lamperière était aussi décente que possible, et ne la portait pas à désirer rien autre chose que d'avoir, non loin de sa demeure, un beau et noble jeune homme qui pensât à elle, et qui, cherchant à la rencontrer, brisât quelquefois la monotonie désespérante de ses promenades. Que cela pût être dangereux, elle était assez étourdie pour ne pas l'examiner, assez innocente pour s'en étonner, et assez fière pour le nier.

L'histoire *della palomba liberata* fut d'un merveilleux secours à ces aimables enfants. La reddition de l'humble oiseau fut débattue comme celle d'une ville conquise. René protesta qu'il ne le remettrait qu'entre les mains de sa maîtresse, craignant trop qu'autrement il ne lui arrivât un nouvel accident, dont lui, René, serait responsable et qu'il ne se pardonnerait pas. D'un autre côté, il ne pouvait aller au château de Lagny : le cas était donc des plus embarrassants. Pour terminer, mademoiselle de Lamperière dit enfin qu'elle irait, suivant son habitude de chaque jour, se promener le lendemain matin sur le bord du Rhône, vis-à-vis de l'île des Passereaux, et que là, en présence de Marie, pourrait s'effectuer la remise de la captive. Cet arrangement ne pouvait pas rencontrer d'opposition, et la satisfaction qu'en éprouva René fut telle, qu'il déploya pendant tout le reste du voyage une grâce de pensée et une facilité d'élocution dont il était lui-même étonné, et dont jouissait sans détour la fée qui avait fait jaillir ces dons des replis de son âme, où jusqu'alors ils étaient demeurés inutiles et ignorés.

Quoiqu'on eût mis les chevaux au pas pendant la négociation, comme cela était nécessaire pour la mener sagement, et qu'ensuite on leur eût, malgré leur accès d'impatience, conservé la même allure, on finit cependant, tout en devisant doucement et ingénument, par arriver au lac de Saint-Gilles. Après le passage de la rivière, René, à la requête de mademoiselle de Lamperière, la laissa continuer sa route sans l'accompagner plus loin.

VI

LES RENDEZ-VOUS

René était demeuré sur le bord de la rivière à regarder s'éloigner mademoiselle de Lamperière, qui, s'avisant un peu tard qu'elle avait lentement voyagé, mit son cheval au galop et disparut promptement. René se dirigea alors vers le château de Meyran. Il était rêveur, on le croira sans peine, et plus d'une fois il retourna la tête, comme s'il eût craint que sa charmante compagne ne fût déjà perdue pour lui. Son regard se fixa tristement sur les sombres tours du manoir paternel qui se dressait devant lui, austère et désagréable comme un reproche qu'on ne veut point écouter. L'ombre glaciale et protestante de ces murailles solitaires contrastait grandement avec le beau rayon du soleil nouveau et catholique qui venait de réchauffer le cœur du jeune gentilhomme, et qui, loin d'en être éteint, ne pouvait qu'en devenir plus brillant et plus précieux. Avant de pénétrer sous le portail, René interpella son domestique qui rêvait de son côté, quoique moins mélancoliquement sans doute.

— Il me paraît, lui dit-il, que tu n'es pas partout

aussi perclus de langue qu'en ma présence. Tu as raconté là-bas l'histoire de ce matin à qui a voulu l'entendre. Je sais bien que c'était un coup trop remarquable pour que tu pusses t'en taire ; mais si, pour y joindre celui du flammant, tu dis un mot de tout ce qui s'est passé aujourd'hui, tu attireras sur ton dos une série de coups d'une autre espèce, et qui peut-être ne seront pas de ton goût.

De ces paroles péremptoires, Paulin conclut simplement qu'il était urgent qu'il se tût, et prit facilement une résolution qui servait ses propres intérêts. Décidé à se laisser aller au courant qui le sollicitait, et à voguer les yeux fermés sur le fleuve inconnu de l'Amour, sans écouter les tristes voix des préceptes rigides qu'il laissait sur la rive, le lendemain René se rendit dès la pointe du jour sur le bord du Rhône. Il vint seul, apportant la colombe dans sa carnassière, et il eut tout le temps de parcourir et de détailler le lieu où devait se passer cette entrevue. Le choix en faisait honneur au goût et à la prévoyance de mademoiselle de Lampérière : car on eût difficilement trouvé un site heureusement agreste et qui convînt mieux à de tendres rendez-vous. C'était une petite prairie basse ou un *segonal*, comme on dit dans le pays, qui, entraînée dans le lit même de la rivière et couverte par les eaux à l'époque des grands crues, conservait pendant les chaleurs une fraîcheur charmante. Des figuiers aux feuilles larges et opaques, et de grands peupliers blancs que des vignes sauvages enlaçaient jusqu'au sommet de leurs guirlandes vigoureuses et chevelues, formaient à ce réduit un abri naturel contre les vents, le soleil et les regards des passants. Il était caché également à la vue de l'autre rive par une petite île semblable à une corbeille de saules, de ronces et de roseaux où chantaient inces-

samment des essaims d'oisillons, d'où lui était venu sans doute le nom d'île des passereaux. Une petite cabane ruinée et envahie par la végétation avait autrefois abrité dans cet îlot quelque pêcheur, et y figurait encore comme une gracieuse fabrique.

La jeune dame arriva enfin, après s'être fait attendre juste le temps convenable. Il va sans dire qu'elle était accompagnée de Marie. René l'aborda avec un peu plus d'embarras que la veille, vu qu'il avait eu beaucoup plus de temps pour se préparer, et leurs saluts furent aussi cérémonieux et aussi soigneusement accomplis que si leurs pieds eussent foulé le tapis d'un salon à regards d'Argus et non l'herbe d'un pré mystérieux. La demoiselle se dédommagea de cette contrainte en embrassant et caressant sa chère petite colombe. René offrit de lui livrer le faucon coupable; mais mademoiselle de Lamperière, qui, en noble fille, avait quelquefois chassé à l'oiseau, répondit qu'elle faisait beaucoup d'estime d'un vaillant gerfaut, et que, si celui-là voulait devenir soumis et n'attaquer que le gibier qu'on lui désignerait, elle lui pardonnerait volontiers. Cependant la suivante, véritable Arlésienne, à la jambe fine et aux yeux noirs, s'était tout d'un coup éprise d'une grande envie de papillons, et courait pour en attraper, afin sans doute de ne point rester inoccupée. Son éloignement rendit un peu de liberté à l'entretien. On se promena, puis on s'assit. On recommença de se promener, et le jeune homme offrit son bras à la demoiselle qui l'accepta. On s'assit de nouveau, mais cette fois derrière un épais buisson, car le soleil devenait brûlant. La conversation avait subi des phases semblables. Des phrases polies et des compliments enjoués, on en était venu aux pensées banales et à des insinuations assez sérieuses sur l'amour, entremêlées de réflexions sur la singularité de leur ren-

contre et de leur position. On parla des impulsions irrésistibles, du bonheur de deux cœurs bien unis, de liens indissolubles, de belle flamme et d'éternelle constance, toutes choses que les pauvres enfants ne connaissaient qu'en théorie, et qu'ils récitaient bucoliquement en guise de préparation et de catéchisme amoureux. C'était une véritable bergerie, du Racan tout pur. La bergère, qui s'était édifiée de la lecture de Clélie et de l'Astrée, et qui avait souvent assisté à de galantes conférences entre les beaux-esprits et les belles dames de la Provence, pouvait se montrer plus savante et mettre en ses dires plus de finesse et de recherche. Le berger suppléait à ce qui lui manquait de ce côté par une vivacité et une expression passionnée qui eussent été plus grandes encore si la réserve de sa compagne ne lui eût imposé.

LA BERGÈRE.

Ce n'est point au milieu des vains soins de la ville,
Mais dans la paix des champs que peut naître l'amour.

LE BERGER.

Un cœur pur et sincère est partout son asile,
Et ce dieu le préfère au céleste séjour.

LA BERGÈRE.

Ah! le temps est passé des amours éternelles.
Les bergers, m'a-t-on dit, se rient de leurs serments.

LE BERGER.

Il en est cependant qu'on trouverait fidèles.
Mais sans doute on rirait de ces parfaits amants.

Ainsi controversaient-ils, sauf le rhythme; car il n'est pas certain que cette passion naissante se révélât, comme l'ivresse des compagnons de Pantagruel, par une manie de versifier. Il fallut ce jour-là se séparer

sans qu'un aveu eût été hasardé, et même sans se promettre, autrement que des yeux, de se revoir bientôt, tant ils étaient dominés par cette bienheureuse et charmante timidité qui fait trouver plus de jouissances dans la vue seule de l'objet aimé, que plus tard dans la réussite complète et prévue d'un plan de séduction. Dans le premier âge, l'amour est un poëme; plus tard, ce n'est qu'une entreprise.

Deux jours s'écoulèrent pendant lesquels René ne revit pas mademoiselle de Lamperière. Il en passa les matinées sur le bord du Rhône, assis à la place où elle s'était assise, place où il eût voulu élever un autel, pour qu'elle ne fût pas profanée.

Le soir, il alla errer aux alentours du château de Lagny, dont il s'approcha plus qu'il n'avait encore fait; mais ce fut en vain. En revanche, son image ne le quitta point un instant. Il se rappelait toutes ses perfections, sa grâce, son esprit, et dans ses réflexions il achevait de déifier cette séduisante créature. Tout occupé de s'éprendre d'elle, il ne se demandait point quel retour il en pouvait espérer. Il ne songea pas une seule fois aux obstacles nombreux qui devaient traverser son amour; mais la fatalité ou le démon, comme on voudra l'appeler, y avait songé pour lui et se réjouissait déjà sans doute des maux qui en résulteraient. René n'était point encore assez habitué à la dissimulation pour que l'inquiétude de son cœur ne le rendît pas soucieux. Son aïeul lui-même s'en aperçut, et, l'attribuant à l'ennui d'une inaction que l'âge de son petit-fils ne pouvait plus souffrir, il lui dit que bientôt peut-être il y aurait quelque chose à faire pour lui. Cette parole, qui naguère eût rempli de joie le jeune homme et l'eût fait rêver de combats et de gloire, le trouva pour lors indifférent, et il se borna à répondre que son aïeul connais-

sait ses sentiments, et qu'il espérait que dans l'occasion sa conduite y répondrait. A peine s'aperçut-il qu'il mentait. C'était l'habitude qui faisait mouvoir ses lèvres, tandis que sa pensée était devers Lagny.

Le troisième jour, tandis que René était à regarder couler l'eau du Rhône, n'attendant point encore mademoiselle de Lamperière, parce que la matinée était trop peu avancée, il entendit un pas léger froisser l'herbe derrière lui, et, en se retournant, il la vit, belle, souriante et toute rose, soit de la marche, soit d'émotion. Les transports de René, que l'attente avait fait fermenter, réclatèrent au choc de cette surprise. Il se précipita vers sa maîtresse.

— Ah! Louise, s'écria-t-il, j'ai cru que je ne vous reverrais jamais. — Ce n'a pas été ma faute, répondit elle ingénument.

Et tout fut dit. René dit à Louise qu'il l'aimait, qu'elle était tout pour lui, sa vie, sa pensée, ses espérances; il la supplia de ne point s'offenser de sa hardiesse, protesta qu'il n'avait pas été maître de lui en la voyant si subitement, promit de tâcher désormais de l'aimer en silence, si elle le voulait, et jura de l'aimer toujours et malgré tout. A quoi la belle répondit, comme elles répondent toutes, par quelques mots entrecoupés dont le ton seul indique le sens, et qu'il faut que leur interlocuteur leur arrache et leur apprenne à répéter intelligiblement en les répétant d'abord lui-même sous forme d'exclamations plus ou moins bruyantes, plus ou moins folles, suivant le lieu, le temps et les circonstances.

— Hélas! et moi aussi, je suis insensée. — Parlez! Faut-il que je vive ou que je meure?... — Que voulez-vous que je vous dise? Ne vous ai-je point écouté? — Eh bien? — Ah! quelle cruauté! — Moi cruel! quand je meurs à vos pieds, attendant un mot de pitié. — Ah!

plût à Dieu que ce sentiment vous suffît! — Au moins laissez-moi espérer que vous m'aimerez un jour. — Oh! mon Dieu, ne voyez-vous donc pas... — Que je vous importune? — Que je vous aime? — Vous m'aimez! tu m'aimes! elle m'aime! Ciel! terre! ai-je bien entendu? est-ce possible? Répétez-le, au nom du ciel, que je l'entende encore une fois, mille fois, toujours. Et la chère créature répète doucement ce mot, qui semblait n'être sorti de sa bouche que comme un soupir suprême, *novissimum verbum.*

Elle le répète encore en souriant tristement, et encore, jusqu'à ce qu'elle arrive par degrés à l'expression la plus passionnée qu'elle soit susceptible d'y mettre. Rarement cependant est-elle obligée pour cela de recommencer jusqu'à mille fois, et quant à *toujours*, c'est un mot qui s'intercale, sans aucune signification, dans tous les discours des amants, comme *félicitations* dans les récitatifs des opéras italiens, comme *à la bonne heure!* dans les conversations des marins en mer, et tous ces mots ne servent que pour arrondir les phrases et comme une ponctuation articulée.

— M'aimerez-vous toujours? — Toujours! Et vous? — Toujours!

C'est un mot très-doux à l'oreille, et sur lequel la note joue très-bien, voilà tout. C'est une caresse et non un serment. Personne ne s'y trompe, que ceux qui prennent plaisir à être trompés, et ceux-là assurément n'ont pas le droit de se plaindre.

Louise et René étaient donc convenus qu'ils s'aimaient d'un amour mutuel qui s'était révélé à eux dès la première fois qu'ils s'étaient rencontrés sur le chemin de Nimes; car il en est toujours ainsi : du moins on le dit et on se le laisse dire. L'amour aspire non-seulement à l'éternité à venir, mais à l'éternité passée. Puis

ils tombèrent également d'accord de s'aimer toujours, malgré tous les obstacles qui s'opposeraient certainement à leur union, et ils avaient d'autant plus de raison de parler ainsi, que c'était peut-être à cause de ces obstacles qu'ils se dépêchaient tant et tenaient si fort à s'aimer. N'ayant point d'anneaux qu'ils pussent échanger, ils se contentèrent de joindre leurs mains, ce qui valait mieux, du moins pour le moment, et Louise, ayant cueilli une petite branche de vigne, la rompit en deux et en donna une partie à René. De tous les gages d'amour, ceux qui proviennent des végétaux sont assurément les plus emblématiques ; mais, en les donnant, on est ordinairement de bonne foi, et c'est une malice du hasard qui fait sans doute que l'on s'avise plutôt de cueillir une fleur qui doit bientôt s'en aller en poussière, que de ramasser un caillou qui durerait éternellement. Il faut convenir aussi que la fleur est plus gracieuse et plus commode : il en est de même des amours faciles et passagers.

Quand l'ivresse des premiers serments fut un peu calmée, les amants furent bien obligés de redescendre du ciel sur la terre et de jeter un coup d'œil sur leur avenir, coup d'œil qui fut timide de part et d'autre, leurs désirs se trouvant dès l'abord en opposition avec des volontés responsables. Ceci mêla de l'ombre à leur joie; mais bientôt leur jeunesse reprit le dessus, et ils burent à longs traits les délices d'une tendre causerie, chacun ne regardant plus que dans les yeux l'un de l'autre, qui lui renvoyaient précisément l'impression qu'ils en recevaient, comme il arrive de deux miroirs placés parallèlement, lesquels, dans cette situation, nous offrent une image de l'infini aussi vide, aussi insaisissable que les projets éternels des amants.

En attendant, Louise et René résolurent de profiter

du présent qu'ils avaient à eux, soit que l'avenir dût être heureux ou malheureux, vaste ou borné, et ils se promirent de se voir chaque jour dans ce lieu charmant et consacré par leur double aveu. Rien n'y troubla d'abord leur bonheur, et nul vent jaloux ne souffla sur le buisson ardent de leur amour, qui brûlait au bord du Rhône, comme le buisson que vit Moïse au bord du Nil, d'une flamme toujours renaissante et alimentée par elle-même. Mais un matin, René, qui avait été retenu un peu tard par une indisposition de son aïeul, trouva au rendez-vous, non pas sa maîtresse, comme il s'y attendait, mais un pêcheur qui, assis sur le bord de la petite île, s'occupait flegmatiquement à raccommoder des filets. Ce qui était plus grave, c'est que la cabane avait été restaurée et les buissons qui l'encombraient élagués; ces soins annonçaient chez le nouvel insulaire des projets d'occupation peu favorables au mystère de la prairie.

— Holà! mon homme, cria René, vous ne devez pas trouver beaucoup de poisson à cet endroit. Vous n'avez qu'à aller m'attendre au château de Meyran, je vous arrangerai d'une bonne pêcherie dans un étang, et d'abord je vous dédommagerai de celle que vous avez perdue. — Merci, monsieur, répondit le pêcheur avec un calme légèrement ironique, je me plais beaucoup ici, et je ne pêche que pour m'amuser. Cette cabane a appartenu à mon père; je l'ai rachetée, ce n'est pas pour la revendre. Il me paraît que je trouverai toujours à m'en débarrasser; car, ce matin, il est déjà venu une jeune dame qui m'en a offert tout ce que je voudrais.

René fut contraint de s'en retourner. Comme il traversait la cour du château, très-contrarié de ce contretemps, et ruminant par quels moyens il pourrait y remédier promptement, il fut arrêté par le vieux Ber-

trand, osseux et gigantesque soudard que René avait toujours vu aussi ridé et aussi vigoureux, et qu'il eût imaginé quelquefois être une machine à ressorts d'acier recouverte de parchemin, n'eût été son dévouement et sa bonne humeur.

— Monsieur le vicomte, dit l'écuyer d'une voix rude et creuse, il y a de singulières nouvelles et qui vont vous dérider, ce qu'elles auraient pu faire pour moi aussi autrefois, mais à présent, au contraire, le rire me ride.

— Paulin te dira la raison de cela, Bertrand. Mais qu'y a-t-il donc? — Il y a, monsieur, que ce matin j'ai rencontré tout près d'ici se promenant de long en large, un serviteur de la maison Lamperière, une espèce de berger savant, nommé Gautier. Comme je me préparais à lui demander ce que je pouvais faire pour lui et à lui donner à choisir entre une volée de coups de bâton et deux ou trois lardons, il m'a abordé, disant qu'il avait à me parler. Savez-vous ce qu'il m'a conté? Que vous courtisiez sa jeune maitresse, et que vous vous trouviez incessamment sur son chemin, ajoutant, chose assez sage, qu'il ne pouvait résulter de cela que des maux, et qu'ainsi il était du devoir des bons serviteurs des deux familles de faire leur possible pour les prévenir, et il m'a invité à en parler au préalable à M. le comte. Après tout, c'est un garçon qui parle fort bien.

— Et que lui as-tu répondu?

— Moi, monsieur, je lui ai ri au nez et lui ai dit que si jamais un gentilhomme de votre nom se trouvait sur le chemin des Lamperière, ce ne pouvait être qu'avec un dessein de vengeance; car, lui ai-je dit, vos maitres sont les débiteurs des miens, et s'ils n'ont plus de sang à nous donner, il nous est permis de nous payer autrement. Vous pensez bien que je ne voulais que le railler.

Il m'a quitté en m'appelant brigand, hérétique; je lui rendrai cela quelque jour, mais ce ne sera pas en paroles. Eh bien! monsieur, comment trouvez-vous la plaisanterie?

— Médiocre, répondit René. Ce Gautier est un impertinent drôle qui mériterait d'être châtié pour lui apprendre à retenir sa langue; mais il m'est impossible d'admettre dans leur étendue tes principes de vengeance, même envers nos plus cruels ennemis.

— Bah! monsieur, quand vous feriez un peu pleurer cette belle demoiselle, cela ne laverait pas le sang que son père a tiré à votre oncle de Ronvillac, cela ne rachèterait pas la prison qu'il a procurée à votre père, puisque tous deux en sont morts.

— C'est pourquoi je ne dois pas songer à une vengeance si peu proportionnée, et d'ailleurs injuste.

— A la bonne heure, monsieur. Aussi n'ai-je voulu que soutenir l'honneur de la maison. Comme vous pouvez le croire, je ne répéterai pas cela à M. le comte.

— Et tu feras bien.

VII

LA FERRADE

Ayant ainsi mis fin à cette conversation peu agréable pour lui, René se retira dans sa chambre, où il s'engagea dans une série de réflexions qui ne l'étaient pas davantage. Sa conscience protestante et féodale, endormie par le bonheur sans nuages qui avait protégé les commencements de sa passion, se réveilla moins sous l'influence des reproches que le hasard lui avait-

fait subir, que sous celle d'une première contrariété; car les remords sont frères puînés des regrets. Il se voyait comme enfermé dans un chemin sans issue, bordé d'un côté d'une rivière de sang qui représentait le passé, et de l'autre d'un torrent de larmes qui figurait l'avenir. Cette perspective n'avait rien que de lugubre. René frémissait en pensant que son union avec Louise ne pouvait s'accomplir que par la mort de deux hommes dont les signatures auraient hurlé de s'accoler sur le même parchemin : l'un de ces hommes était le marquis de Lamperière, qui n'avait nulle envie de mourir ; l'autre était le grand-père de René, ce noble et vénérable vieillard pour lequel son petit-fils eût donné tout le sang de ses veines ; mais lui sacrifier son amour, c'était impossible. Le vicomte n'alla pas jusqu'à se dire qu'il eût été sage de ne pas s'engager dans une voie si difficile ; c'eût été encore un blasphème, et il voulait adorer à la fois des dieux dont les cultes étaient incompatibles. Il se borna donc à maudire le sort, et se résigna à attendre, mais non plus de cette attente insouciante et douce qui lui était loisible la veille, mais d'une attente impatiente et douloureuse. Une seule entrave avait tout changé à l'horizon, ou, pour mieux dire, l'avait contraint à y regarder. Une lettre de Louise, que Paulin vint lui apporter, interrompit sa tristesse : Louise lui apprenait ce qui l'avait empêchée de se trouver le matin dans la petite prairie, et, en outre, que quelqu'un ayant donné l'éveil à sa tante, il lui avait été défendu de se promener sans être suivie d'un domestique, sous prétexte que les chemins n'étaient pas sûrs. Il était donc nécessaire de changer le lieu et l'heure de leurs entretiens, et de se voir désormais le soir dans le bois qui se trouvait entre Lagny et Meyran. Suivaient des protestations de tendresse ineffable et ineffaçable !

Là-dessus René cessa d'accuser la fatalité, et pensa qu'il fallait tâcher de paralyser la malveillance de ce Gautier, qui était indubitablement l'auteur de tous ces mécomptes; mais ce n'était pas facile, car cet homme était insaisissable. L'argent ni la force ne semblaient avoir d'action sur lui : l'argent, il avait prouvé qu'il le méprisait; la violence, son assurance montrait qu'il avait des moyens de s'en garantir. René pensa donc que le plus sûr était que Louise, qui semblait avoir sur cet homme une influence extraordinaire, lui ordonnât le silence. Il lui vint un instant dans l'idée que ce Gautier pourrait être son rival; mais il rejeta cette pensée et n'attribua ses démarches qu'au zèle d'un serviteur et au ressentiment d'un homme du Midi. Le soir, les deux amants se retrouvèrent avec plus d'enivrement que jamais, et parlèrent aussi plus sérieusement qu'ils n'avaient encore fait, tant ils avaient été effrayés par ce premier avertissement. Louise avait rencontré Gautier, qui avait nié, avec un air d'innocence parfait, avoir rien dit, n'ayant d'ailleurs rien vu ni sans doute rien à voir; après quoi il s'était confondu en expressions de respect et de dévouement d'où il avait été impossible de le faire sortir.

Louise et René en furent donc réduits de nouveau à s'envelopper d'oubli, à quoi ils parvinrent bien vite.

René ne revit qu'une seule fois le hardi paysan qui avait osé se poser et agir comme ennemi en face de lui. C'était à une *ferrade* dans la Camargue : on appelle ainsi une sorte de solennité sauvage et pastorale où l'on marque les nouvelles bêtes des troupeaux de taureaux sauvages que renferme cette ile; c'est un spectacle curieux et qui attire d'ordinaire du monde. Mademoiselle de Lamperière ayant voulu assister à celle-là, René s'y trouva aussi, bien qu'il ne pût qu'y voir de

loin sa maitresse, et qu'il pouvait l'entretenir le soir pendant une heure; mais à cet âge, et dans les premiers temps d'une liaison, on fait de ces choses-là : qui n'est pas resté une heure en faction pour voir sortir du théâtre ou de quelque autre lieu sa bien-aimée, après avoir passé la journée auprès d'elle ?

Suivant l'habitude, on avait formé, avec des charrettes et des pieux, une enceinte circulaire où se trouvait réservée une seule issue; en face de cette espèce de barrière s'élevait un amphithéâtre où les spectateurs s'étaient placés. Le troupeau de taureaux remplissait le pâturage. Ces animaux, d'une race particulière, noirs de la pointe des cornes à l'extrémité de la queue, ce qui contrastait avec la robe blanche des chevaux qui habitaient pêle-mêle avec eux ces déserts, étaient d'une férocité ombrageuse que leur aspect annonçait parfaitement. Pour s'en emparer l'un après l'autre, leurs gardiens, armés de longues lances à trois pointes ou tridents, les poursuivaient, les détachaient du troupeau, les cernaient, et l'animal furieux se précipitait par l'entrée ouverte, seule issue qui lui fût laissée dans l'enceinte fatale, et qui était aussitôt fermée derrière lui ; alors les gardiens mettaient pied à terre, le harcelaient, et, saisissant le moment favorable, le renversaient sur le flanc. La personne que l'on voulait honorer descendait alors des gradins et marquait la victime dont la peau fumait et frémissait. Lorsque cette personne avait repris sa place, on lâchait le taureau qui, après avoir vainement cherché à se venger de ses agiles vainqueurs, fuyait par l'issue que l'on avait rouverte et courait dans la campagne en mugissant et frappant la terre de ses cornes.

On en avait marqué déjà un assez grand nombre de cette manière, lorsque l'on en amena un qui se faisait

remarquer par sa vigueur et sa fougue. Plusieurs fermiers et habitants du pays étaient descendus dans l'arène et prenaient part à la bataille ; Gautier se distinguait parmi les plus adroits et les plus intrépides : ce fut lui qui eut l'honneur de renverser ce redoutable animal. Un des gardiens alla présenter le fer à René, qui ne crut pas devoir le refuser; mais au moment où il le posait sur la cuisse du taureau, celui-ci se releva impétueusement, soit que la douleur lui eût inspiré un effort irrésistible, soit qu'il eût été mal tenu par Gautier et les gardiens qui l'aidaient. Le jeune seigneur avait été culbuté dans la poussière, et, parmi les spectateurs, cette chute avait excité des éclats de rire qui avaient couvert le cri que Louise ne put s'empêcher de jeter. René se releva avec une rapidité que peuvent seuls apprécier ceux à qui il est arrivé de choir aussi honteusement, sans se faire de mal, sous les yeux de la dame de leurs pensées : il courut vers le taureau et lui barra hardiment le passage. Comme il s'était souvent mesuré avec ces animaux dans ses excursions, et que sa vigueur était doublée par la colère, il l'empoigna par les cornes, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie, et, lui ramenant en même temps la jambe en avant, il lui fit perdre l'équilibre et le renversa écuman et furibond.

— Paulin, cria-t-il à son domestique, prends le fer et marque une seconde fois ce terrible monstre, pour lui apprendre à en agir plus respectueusement avec un gentilhomme, et pour montrer à ces gens comment on tient un taureau.

Paulin fit ce que son maître lui ordonnait. Les gardiens, que cette preuve de vigueur et de bravoure avait pénétrés de respect, étaient revenus aider René, et tout se passa dans les règles.

VIII

CABRI

René avait bien deviné : Gautier était l'homme de la cabane. Cette frêle habitation était construite, comme toutes celles des bergers de la campagne, avec des pieux dont l'intervalle était rempli de roseaux ; elle n'avait d'ouverture que la porte tournée vers le nord, afin d'éviter également le soleil et le mistral ; le fond en était arrondi, et le comble surmonté d'une croix inclinée : ces frêles demeures sont toutes placées ainsi sous la sauvegarde du signe de la rédemption. Leurs habitants ont besoin des pensées de la religion pour supporter leur vie pénible et taciturne, et de ses talismans pour pouvoir s'endormir sans crainte aux mugissements de l'ouragan, qui, dans cette région plate, se déployant avec toute sa violence, déracine souvent des arbres vigoureux et enlève les faîtes des maisons de pierre, tandis qu'il glisse sur les buissons pliants de tamarins et sur la surface rampante des cabanes. L'intérieur de la maison de Gautier répondait à l'extérieur : on n'y voyait point de cheminée ; une place noircie au pied du pilier qui supportait le comble en son milieu et une ouverture correspondante au toit, indiquaient comment on y suppléait. L'ameublement ne consistait qu'en deux lits ou plutôt deux niches qui en tenaient lieu, bâties dans les coins avec du bois brut et des roseaux, un grand coffre, deux ou trois escabeaux, et quelques planches où étaient rangés des plats et des écuelles de faïence jaune ou rougeâtre. Les seuls objets

qui fissent disparate dans ce ménage grossièrement pastoral étaient une table couverte de tout ce qui est nécessaire pour écrire, et un harnais militaire complet, accroché contre une des parois, près du manteau et du fusil du berger.

Le soleil venait de se coucher dans toute la splendeur de sa pourpre méridionale, et l'atmosphère en gardait une teinte rosée qui rafraîchissait la vue, tandis que de la terre sourdait la fraîcheur plus réelle des nocturnes vapeurs. On entendait s'élever à la fois dans la plaine les bêlements des moutons, les aboiements des chiens, les coassements argentins des petites grenouilles vertes, les cris des oiseaux sauvages, et mille autres bruits vagues formant un concert mystérieux et plaintif; car les voix de la nature prennent toujours au crépuscule un accent mélancolique qui pénètre dans le cœur et le calme comme le refrain d'une berceuse enfantine. Une jeune fille se promenait en chantant à l'entour de la cabane de Gautier, et, regardant incessamment la campagne, semblait attendre le retour du maître. Un gros chien, couché à terre et dressant ses oreilles velues à chaque bruit de pas qui résonnait au loin, partageait cette attente; mais, tandis que l'animal, la tête sur ses pattes, conservait une taciturne gravité, l'enfant allait et venait, et montrait une agitation nerveuse qu'elle révélait surtout par la façon dont elle chantait; sa voix suave et pure possédait une élévation et un éclat extraordinaires, et produisait par instants un effet pénible et agaçant comme celui que produit l'harmonie. Ses chants, bizarrement entrecoupés et interrompus subitement, appartenaient à tous les pays : une barcarolle italienne s'y entait sur une ronde française, et une valse allemande sur une romance andalouse : c'était l'harmonie la plus discordante qu'il soit possible d'imaginer.

Tout à coup le chien se leva et s'élança comme un trait. La jeune fille en fit autant, et, se laissant guider, mais non dépasser, par son compagnon, arriva en même temps que lui auprès du berger, dont le cheval, excité plutôt qu'effrayé par l'arrivée de ce tourbillon, se cabra, rua, et, contenu par son cavalier, se réduisit enfin à changer son trot habituel en une allure plus vive. Mais, tandis que le chien témoignait à son maître sa joie de le revoir, en gambadant et en aboyant, la jeune fille, avec une adresse et une agilité surnaturelles, avait sauté sur la croupe du cheval, s'y était agenouillée et avait enlacé Gautier de ses deux bras; elle le serrait avec force, l'embrassait et poussait de petits cris de joie aigus et inarticulés, enfantins comme ses caresses et ses manières. Trouvant que le grand chapeau du berger la gênait, elle le lui ôta et le jeta au chien, et alors elle se mit à frotter comme un *chat* sa petite tête sur l'épaule et les cheveux de Gautier, qui, accoutumé sans doute à ce manége, se laissait faire gravement, ne répondant à toutes ces chatteries que par quelques mots bienveillants.

— Assez, lui dit-il enfin, assez, Cabri.

Et la jeune fille sauta aussitôt à terre avec une prestesse qui justifiait le nom qui lui était donné, courut à la cabane, revint de nouveau vers le cavalier, et, quand celui-ci fut arrivé et eut mis pied à terre, elle lui sauta de nouveau au cou, et incontinent se mit à desseller le cheval et le conduisit sous un petit hangar attenant à la cabane où cet animal était abrité, quand il ne préférait pas errer sur le pâturage. Cela fut exécuté en un clin d'œil. Cabri rentra, alluma une lampe, donna un escabeau au berger, le fit relever pour placer sous lui quelques coussins, l'embrassa encore, ce dont elle ne pouvait se dispenser pendant plus d'une minute, puis

elle lui apporta ce qu'elle avait préparé pour son souper.

— Je n'ai pas faim, dit Gautier.

La jeune fille reporta alors le pain et les assiettes sur la planche d'où elle les avait tirés.

— Cela ne t'empêche pas de souper, petite.

Mais l'enfant n'était pas de cet avis; elle prit un escabeau et y resta pendant quelques instants assise, dans une immobilité aussi étrange que sa turbulence, et fixant des regards inquiets et avides sur le berger. Cet examen ne lui révéla rien d'extraordinaire, quoique Gautier fût un peu soucieux, car elle vint bientôt se placer à ses pieds, auprès du chien, et là, se posant gracieusement, elle lui dit d'une voix douce et humble :

— Tu n'as rien, n'est-ce pas?

— Rien, mon enfant. Je m'ennuie seulement comme à l'ordinaire.

— Je voudrais bien savoir quelque chose pour te rendre gai. Veux-tu que je danse, veux-tu que je chante? ou bien faut-il prier le bon Dieu pour chasser le démon qui te tourmente?

— Non, viens plutôt sur mes genoux.

Cabri ne se le fit pas répéter; elle s'accroupit tout entière, en repliant ses jambes sous elle, sur les genoux robustes du berger, qui peu à peu se prit à jouer avec elle comme avec un enfant ou un jeune chat. A n'en juger que par sa taille exiguë et la délicatesse de ses membres, à n'écouter que son rire naïf et vibrant, et ses discours puérils, cette singulière créature ne paraissait en effet qu'un enfant; mais sa chemise fendue par devant laissait voir une gorge déjà formée et bien détachée de la poitrine, qui décelait au moins quinze ou seize ans. Du reste, rien dans ses manières ingénues

n'annonçait que cette nubilité eût éprouvé le besoin de s'épanouir; rien dans celles du jeune homme ne tendait à l'éveiller : c'était la familiarité d'un frère et d'une sœur, et non celle de deux amants. Cependant Cabri était jolie dans toute sa personne : elle avait la tête petite, même pour sa taille; deux nattes de cheveux dorés, aussi grosses que le bras, que leur poids faisait souvent dénouer, lui tombaient alors jusqu'aux jarrets. Son teint était de ceux sur lesquels le soleil n'a pas de prise, et sa peau la plus fine du monde; ses joues n'avaient pas de couleur plus vive que tout le reste de son corps, qui était d'un rose charmant semblable à celui qui teint le cou d'un flammant : ses yeux étaient bleus, très-grands, parfaitement beaux, quoique l'expression en fût un peu égarée; son nez était retroussé et délicatement modelé, ni plus ni moins que les nez des belles dames de la cour de Louis XIV, dont Largillière nous a légué les portraits; sa bouche était petite et vermeille, ses dents irréprochables; son cou et ses épaules étaient faits au tour; sa taille aurait pu tenir entre les dix doigts, et, n'ayant jamais été gênée par un corset, elle possédait une grâce et une liberté très-rares; les jambes et les bras étaient à l'avenant, fins, nerveux, et cependant potelés; les pieds étaient des bijoux à enchâsser dans l'or d'Ophir le plus pur, tant ils étaient mignons et bien faits, bombés au coude-pied et arrondis au bout; mais, certes, ces petits pieds, accoutumés à si bien user de leur agilité, eussent été trop empêchés dans cette riche et lourde chaussure, pour que nous la leur souhaitions sincèrement : la pantoufle de Cendrillon leur eût beaucoup mieux convenu. Quant aux mains, elles étaient bien un peu rouges; mais, du reste, tout aimables, et rien ne pouvait les endurcir. Tel était l'enfant avec lequel jouait le jeune berger, sans

être autrement ému. Il était pourtant lui-même dans l'âge où la sève de la jeunesse fermente incessamment, et tout en lui annonçait une organisation passionnée et inflammable; mais probablement sa passion avait pris un autre cours, et il n'avait pas été élevé dans la perpétuelle préoccupation des rapports les plus intimes des deux sexes. Cet enfant avait encore grandi sous ses yeux, il s'était habitué à la voir s'habiller et se déshabiller innocemment devant lui, comme s'il eût été sa mère, et, parce que ses épaules et ses hanches s'étaient arrondies, et que la gorge lui avait crû, ce changement s'étant opéré insensiblement, il n'avait point conçu pour elle d'autres sentiments; et, n'étant point flétri par la corruption, il n'avait pu songer à abuser de la tendresse filiale que lui témoignait la jeune fille. Pour celle-ci, on ne pouvait pas dire qu'elle aimait le jeune homme : elle l'adorait. Son cœur était pétri de feu et d'éther, comme celui de toutes les créatures dont elle procède, Mignon, Fénella, Esméralda, ondines, sylphides, salamandres, et toutes les forces aimantes de son cœur s'étaient concentrées sur Gautier : c'était à la fois son père, sa mère, ses amis et ses frères qu'elle aimait en lui, car elle avait de la sensibilité à déverser dans toutes ces affections; elle vivait réellement de son âme, ne pensait qu'en lui, et elle n'avait pas une idée, pas une sensation qui ne procédât de lui. Ainsi, elle était heureuse, mais non troublée de sa présence; ses caresses lui causaient une impression délicieuse, mais ses sens n'en recevaient point de commotion; elle ne voyait et ne cherchait rien de plus doux que de folâtrer avec son ami. Cela est faux sans doute, sans aucune espèce de vraisemblance, mais il en était ainsi. A vrai dire, la petite avait la raison peu saine, sans quoi il est probable qu'elle eût été promptement éclairée, et un baiser sur la

bouche, un regard chargé de la moiteur du désir, eussent bientôt fait raison de la paternelle austérité du berger; celui-ci voyait d'ailleurs dans la folie de la pauvre Cabri un nouveau motif de la respecter, quoiqu'un roué y eût trouvé peut-être un attrait pour éveiller ses sens fantasques et blasés.

Cependant Gautier, tout à fait déridé, prenait dans une de ses mains les deux mains de l'enfant, qui tâchait de se débarrasser en se tordant et en mordant ces entraves; puis il la faisait sauter sur ses genoux ou s'amusait à la faire soudain bondir et crier en la chatouillant; le gros chien prenait part de temps en temps à ces jeux, en grondant sur un ton bienveillant, et réclamant de la patte quelque caresse qui lui était dérobée. Le fidèle animal prouva que ces distractions ne lui faisaient pas oublier néanmoins ses devoirs de surveillant, car il s'élança dehors en aboyant, sans que les oreilles moins exercées du berger et de Cabri eussent pu percevoir du bruit au dehors; mais une voix d'homme s'éleva promptement pour gourmander le chien. Gautier se leva précipitamment et sortit.

IX

LE MARQUIS DE LAMPERIÈRE.

Gautier rentra avec un individu auquel il témoignait un respect et un empressement qui annonçaient un personnage d'importance, et qui devait en outre posséder des droits particuliers à sa déférence. C'était un homme déjà sur le déclin de l'âge, un peu voûté, d'une figure fine et blême, non sans quelque fausseté dans la

physionomie. Il était vêtu d'un riche costume de voyage, vert, brodé d'or. Il s'assit, d'un air de fatigue, sur le siége grossier qui lui était présenté. — Tu ne m'attendais pas ce soir? dit-il à Gautier. — Je ne vous attendais plus, monseigneur, répondit celui-ci. Vous reconnaîtrez vous-même que vous venez un peu tard. Il y a du nouveau depuis ma dernière lettre; et j'allais vous écrire à l'instant. Je vois que vous ne venez pas de Lagny. — Non, je suis venu d'Arles ici directement. J'ai laissé ma suite au baron, afin de ne point faire connaître nos relations. Je me suis hâté autant que possible; mais j'ai été obligé de m'arrêter à Aix et à Marseille, où j'avais des missions à remplir : car la sédition fermente toujours dans ces villes. Les affaires du roi devaient passer avant les miennes. — Je doute cependant, monsieur le marquis, qu'elles fussent aussi pressantes. — Vraiment! Qu'est-il donc arrivé? Attends... Qu'est-ce que ce meuble à deux oreilles que j'aperçois là dans l'ombre? Je ne suis pas habitué à en admettre de pareils en tiers dans mes conversations. — Vous pouvez parler sans crainte devant cette enfant, monseigneur, elle vous entendra, mais elle ne vous comprendra pas. En un mot, elle est folle. — Raison de plus pour la renvoyer, mon ami; elle pourrait répéter nos paroles comme un perroquet, et serait incapable d'apprécier une défense.

Gautier fit signe à Cabri, qui sortit sans murmurer.

— Elle est fort bien, cette petite, dit le vieux seigneur; et elle est folle? Elle me semble cependant avoir une rare intelligence pour t'obéir. Je trouve cette soumission fort raisonnable. Plût au ciel que toutes les femmes fussent folles de cette façon! M. le cardinal en eût trouvé sa besogne moins pénible. — La vôtre, mon

seigneur, n'y eût pas perdu non plus. — Ah ! sans doute ; mesdames de Longueville et de Chevreuse, et madame la Palatine, m'ont donné plus de mal pour les amener à résipiscence que tout le parlement de Paris. — Et mademoiselle votre fille vous donnera peut-être plus de peine que celui de Provence, monseigneur. — Pour ceci, j'en doute. Ce n'est qu'une enfant, et il ne s'agit ici que d'enfantillage. Dans notre temps, ce n'est plus l'amour, mais l'ambition qui occupe les femmes. — Les femmes de la cour, monseigneur, c'est possible. — Eh bien ! Gautier, ma fille sera avant peu une femme de la cour. Mais dis-moi jusqu'où elle est allée avec ce jeune homme. — Jusqu'au château de Meyran, monseigneur. — Comment ? que veux-tu dire ? — Je veux dire simplement, monsieur le marquis, que mademoiselle votre fille, sachant votre venue, est allée ce soir se *réfugier* près du fils de votre ancien ennemi, qu'elle a choisi pour son ami et son protecteur. — Diable ! ceci est contrariant. Ah çà ! le vieux comte est dans le complot ? — Nullement, monseigneur. Tout cela se passe à son insu, et, s'il le savait, il en serait plus fâché que vous.

— Je lui rendrai donc le service de l'en instruire. Il y a bien longtemps que je n'ai eu l'occasion de lui être utile. Depuis l'affaire de son fils, il doit m'avoir oublié. Allons ! il aura peut-être le plaisir de me voir avant de rejoindre ses aïeux et ses enfants. J'irai ce soir même chercher ma fille, Gautier, quoique je sois bien fatigué. Mais, du train dont ils mènent leur passion, je ne sais vraiment où ils pourraient s'arrêter. Qu'en dis-tu ?

— J'ai toujours pensé qu'il ne faut remettre au lendemain que ce qu'on ne peut faire sur-le-champ, monseigneur. Je suis d'ailleurs certain que l'innocence de mademoiselle de Lamperière et l'amour vraiment sin-

cère et profond que ce jeune homme paraît avoir conçu pour elle sont de bonnes garanties contre les inquiétudes que doit vous inspirer cette situation.

— L'innocence et l'amour, mon cher Gautier, sont un loup et un agneau qui ne passent guère de nuits ensemble sans que le premier ne dévore le second. J'ai eu tort d'annoncer mon arrivée. Aussi comment s'imaginer que ce marmot, car il n'a que vingt ans à peine, tout emmaillotté qu'il est de psaumes et d'évangiles, eût mené une intrigue avec une pareille habileté et si lestement ? Je vois bien qu'il faut que ma fille l'ait aidé.

— L'amour les a aidés tous deux, monseigneur, et en un mois, quand on se voit tous les jours, on fait bien du chemin sous sa conduite.

— Ainsi ils se voyaient chaque jour, malgré ce que tu as pu faire. En vérité, je suis touché de cette tendresse. Pauvres enfants! ils souffriront bien d'être séparés. Allons ! j'accorderai un mois à ma fille pour n'y plus penser. Et quant à l'autre, il en pourra prendre à son aise.

— Je vous avertis, monseigneur, que ce n'est point un homme méprisable : il a un caractère hardi et un esprit pénétrant; il est d'ailleurs brave et fait pour être distingué en tous lieux. Il a su donner le change à l'écuyer de son père, que j'avais averti de ses relations avec votre fille; il a montré là une adresse et un aplomb qui eussent fait honneur à un courtisan. Je l'ai vu, menacé par toute une foule, conserver un air de supériorité hautaine, et quand, pour le rendre ridicule, je l'ai fait culbuter par un taureau sauvage, il s'en est vengé en renversant le taureau, et n'a pas daigné me jeter un coup d'œil de colère. Croyez-moi, s'il était catholique et que le roi rendît sa faveur à sa famille, vous ne pourriez désirer de gendre plus noble ni plus digne.

— Voilà un bel éloge, très-généreux de ta part, Gautier, et que j'ai, j'espère, écouté avec patience. Après tout, je ne suis pas fâché que ce jeune homme ait des qualités et des talents propres à lui faire supporter l'affliction que je suis contraint de lui causer. La fille d'un premier gentilhomme de la chambre peut épouser un pair de France, mais un proscrit-né, c'est impossible. Ce serait trop présumer de mes propres forces. Maintenant, parlons de tes affaires. Quels sont tes projets? Je ne suppose pas que tu aies envie de rester confiné dans la Camargue à garder des moutons et à faire l'amour avec cette petite blonde, quelque jolie et folle qu'elle soit ?

— Pardon, monseigneur, mais je dois vous dire qu'il n'est nullement question d'amour entre cette jeune fille et moi !

— A la bonne heure! les femmes ne doivent entrer dans la vie d'un homme sérieux que comme une distraction, et...

— Je vois, monseigneur, que vous ne me comprenez pas encore. J'aime cette enfant comme si elle était ma fille, et je me conduis avec elle comme si j'étais son père.

— Vraiment! ah çà, et dans quel but?

— Je n'en ai aucun. J'ai trouvé cette petite, il y a deux ans, sur une place publique de Lyon, où elle dansait et faisait des tours de force devant le public. Sa gentillesse et son air craintif et souffrant m'ont intéressé à elle. Je l'ai arrachée au moyen de menaces et de quelque argent aux baladins avec qui elle se trouvait, et qui l'avaient probablement volée autrefois. Les mauvais traitements avaient altéré son esprit autant que sa santé. En retrouvant l'une, elle n'a pas retrouvé l'autre; mais elle a conçu pour moi une reconnaissance qui est sans doute un nouveau trait de folie, car c'est

une vertu à peu près inconnue chez les gens sains de raison. Je me suis moi-même fort attaché à elle, et quand je me suis retiré dans cette solitude, je l'ai emmenée avec moi. Elle me distrait par son babil et sa vivacité; mais je rougirais d'avoir formé sur elle d'autres desseins. Je la respecte comme doublement innocente.

— A la vérité, j'avais oublié que tu es un rigoriste. Cette histoire est vraiment bizarre, et tes scrupules ne le sont pas moins. Qui sait? c'est peut-être une princesse enlevée. A-t-elle quelque signe, quelque amulette au moins qui pourraient la faire reconnaître? Se souvient-elle d'avoir vécu autrement?

— Non, monseigneur; elle n'a conservé aucun souvenir ni rien qui puisse indiquer son origine. J'ai jugé seulement à son teint et à sa figure qu'elle ne pouvait être bohémienne.

— C'est sagement jugé. Je te conseille pourtant de ne pas trop te fier à la sagesse ni à la double innocence de ta pupille. Parlons de toi, maintenant. Que comptes-tu faire?

— Je n'ai pas d'autre désir, monseigneur, que de rester ici. Je tâcherai d'y faire fructifier les avances que vous avez eu la bonté de me faire, et de me procurer à prix d'argent l'indépendance qui m'est nécessaire, à défaut d'autres choses qu'un obscur paysan comme moi ne peut atteindre. Je ne puis parvenir à rien dans le monde. Eh bien! je m'en retire. L'existence libre et contemplative qui m'est réservée dans ces déserts vaut mieux assurément que la condition d'un curé de campagne, d'un soldat aux gardes ou d'un scribe de procureur.

— L'ambition te tient toujours dans ses griffes, je le vois, Gautier.

— Non, monseigneur, non, j'en suis parfaitement guéri. Les blessures que m'a faites ce vautour achevent chaque jour de se cicatriser. Je ne suis pas content, mais je suis tranquille. J'ai renoncé aux livres, aux voyages, aux projets insensés et aux vaines espérances. Je veux désormais vivre et mourir ici, comme un berger, puisque je ne suis pas bon à remplir d'autres fonctions.

— Je ne crois pas ce que tu dis là, Gautier. Tu ne dois pas rester dans cette obscurité, et tu ne peux pas le désirer.

— Le désirer, non, monseigneur, mais seulement m'y résigner. Il faut bien m'arrêter, puisque tous les chemins manquent sous mes pieds. Ne les ai-je pas tous tentés ?

— Et c'est là le mal, mon ami. La persévérance seule conduit au succès. Tu as renoncé à l'église en sortant du séminaire, à l'épée après avoïr fait deux campagnes, et au barreau au bout de trois ou quatre procès. Est-il étonnant que tu ne sois ni évêque, ni maréchal de France, ni lieutenant-criminel ?

— Je n'ai jamais, malgré mon orgueil, désiré rien de déraisonnable, monseigneur ; je ne me suis retiré d'une carrière qu'après avoir acquis la certitude que tous mes efforts pour avancer ne pourraient jamais que faire tourner sous mes pieds la position obscure à laquelle j'étais condamné, absolument comme un écureuil fait tourner sa cage. J'ai eu le bon sens que n'a pas cet animal, de sentir que je me fatiguais inutilement.

— Tu ne me parais pas compter pour beaucoup ma volonté et mon pouvoir à te protéger ?

— Votre protection, monseigneur, ne fera jamais de moi un gentilhomme. Vous oubliez que cette qualité est indispensable pour être prélat, général ou magistrat.

Être bon théologien, brave soldat ou légiste habile, ne sont que des conditions secondaires.

— En ceci, tu te trompes encore, Gautier. L'exclusion de la naissance n'arrête jamais que les esprits vulgaires, et n'est pas applicable aux talents supérieurs Fabert, qui est le fils d'un libraire, est devenu maréchal. Mais avant de donner un laissez-passer au génie, faut-il encore qu'il ait fait ses preuves.

— Croyez, monseigneur, que le malheur qui m'oblige à me bannir de la société ne me porte pas à la maudire. J'étais né sans doute pour être un gentilhomme et non pour le devenir.

— Ceci est subtil, Gautier. Tu es donc bien résolu à t'endormir dans ton désespoir : tu es bien résigné à te résigner.

— Oui, monseigneur, je suis fixé irrévocablement ici. La religion, qui ne m'a jamais abandonné, me facilitera ce sacrifice, dont la partie la plus pénible est déjà accomplie. Je m'habituerai peu à peu à ne plus penser. Je redeviendrai peu à peu un paysan, ce que je n'aurais jamais dû cesser d'être, et je trouverai enfin du bonheur dans cette vie uniforme et douce comme celle d'une plante. Et puis ce qu'il y a de plus consolant, c'est qu'il y a un terme à tout cela.

— Hélas! oui ; c'est ce dont mes infirmités m'avertissent plus souvent que je ne le voudrais. Ainsi, Gautier, rien ne pourrait te convier à une nouvelle tentative?

— Rien au monde, monseigneur.

— Et si je te proposais de t'emmener avec moi à la cour?

— Alors, monseigneur, je prendrais d'abord la liberté de vous demander si c'est pour me faire remplir un emploi d'espionnage comme celui que vous m'aviez pro curé près du parlement d'Aix, ou bien pour continuer à

surveiller mademoiselle votre fille, ce à quoi tout mon dévouement pour vous ne me pourrait déterminer plus longtemps.

— Ah! ah! tu as toujours les mêmes scrupules. Il faut te défaire de ces idées. Tu y parviendras facilement en appelant cette délicatesse sottise, et ce que tu nommes espionnage une mission de confiance. Il n'y a que des mots dans toutes les choses. Au surplus, il ne s'agit pas de tout cela. Tu seras mon secrétaire, et je trouverai bien vite l'occasion de te faire connaître au cardinal-ministre. La faveur est aussi un talisman universel. Acceptes-tu?

J'avoue que je balance un peu avant de reprendre le fardeau d'inquiétudes dont j'étais parvenu à me délivrer. Mon nom grossier ne me paraît pas bien fait pour figurer à la cour.

— N'est-ce que cela? Nous le changerons pour celui de mon fief de Varillas que je te donnerai en toute propriété. Gautier de Varillas, cela sonne comme un nom de vieille chevalerie.

— Je suis confus de toutes ces bontés, monseigneur, et ne sais comment je pourrai les reconnaître.

— En te laissant guider par moi, mon ami, et en acceptant également ce que je te donne et ce que je te propose. Ma fille sera assez riche pour ne pas s'opposer à ce don bien léger. Elle se mariera bientôt, et alors le vieillard se trouvera bien solitaire, si tu n'es pas là pour lui servir de fils.

— Je vous suivrai, monseigneur, à cette considération. Si j'avais cru que mes soins pussent jamais vous être de quelque prix, je n'aurais pas annoncé mes projets de solitude d'une façon si absolue.

— Tu es presque mon enfant, Gautier. Ta famille est depuis si longtemps attachée à la mienne; je t'ai vu

naître. Mon père avait vu naître ta mère, et ainsi de suite. Tu vois bien que c'est à toi que revient le droit de me fermer les yeux. Si, en attendant ce moment, il te tombe quelque aubaine entre les mains, tu les auras toujours assez libres pour me rendre ce service dont, après tout, je serai tenu de te faciliter l'exécution. Gautier se jeta aux pieds du vieux seigneur, qui le releva et l'embrassa avec une expression d'attendrissement qui ne paraissait pas très-habituel à sa physionomie caustique, de même que ses dernières paroles contrastaient avec ses autres discours, d'ordinaire ironiques et pleins de fiel. — Quant à ta petite protégée, reprit le marquis, eh bien! nous l'emmènerons aussi. Cela me fait penser qu'elle est toujours restée dehors depuis que tu l'as renvoyée. Appelle-la, car la rosée n'est pas chaude, et son costume m'a semblé bien léger.

A la voix de Gautier, la jeune fille sembla tomber au milieu de la cabane; mais la vue de l'étranger calma soudain sa turbulence, et ce fut une charmante statue. — N'ayez pas peur de moi, petite, dit le vieillard, je suis un ami de votre ami. Dites-moi, voulez-vous venir à la cour?

Cabri leva ses grands yeux sur celui qui lui parlait ainsi, et alla sur la pointe du pied se placer sous le bras de Gautier. Sa frayeur se dissipa tout à fait quand elle se trouva ainsi abritée : elle avança sa jolie tête en souriant et en montrant ses dents fines et blanches : puis elle se mit à chanter d'une voix basse ces vers qui ne pouvaient assurément passer pour une réponse :

Dans la nuit sereine,
Dont la lune est reine,
Je prendrai mon vol.

Fuyant le bocage,
Où fait son ramage
Le gai rossignol,
J'irai vers la terre
Qu'aiment les corbeaux,
Des morts qu'on révère
Dépouiller les os.

— Voilà, dit le marquis, une vilaine chanson; mais la voix est charmante. Ainsi la pauvrette est décidément folle. Je suis sûr qu'elle réussira très-bien à la cour, quoique les fous n'y soient pas rares; mais leur folie n'est pas aussi gaie que celle-ci. — Je ne voudrais pas, dit Gautier, que cette enfant pût devenir le jouet de qui que ce soit, pas même d'une princesse. Elle mérite mieux la pitié que le ridicule. — Bah! les pauvres d'esprit sont très-heureux; c'est l'Évangile qui le *dit* : ainsi tu dois le croire. Après tout, tu seras libre de faire coucher la petite dans ta chambre, à Paris comme ici, et d'en faire ce que bon te semblera. Maintenant je vais aller faire ma visite à mon voisin; je ramènerai ma fugitive à Lagny, et dans deux jours elle changera d'air et d'idées; tu seras prêt pour nous accompagner?

— Je le suis, monseigneur.

Le marquis de Lamperière quitta alors la cabane, et, conduit par Gautier, il rejoignit son équipage. Sans se reposer autrement, il se remit en route; car il avait l'habitude de n'écouter que la voix de sa volonté, et ne se laissait arrêter ni par ses propres aises ni par celles de personne.

— Est-ce que nous allons quitter cette cabane? dit Cabri à Gautier, quand celui-ci fut rentré.

— Oui. Cela te fait-il de la peine?

—Non, non, j'en suis contente. Nous irons dans un

pays où il n'y a pas de ces vilains moucherons qui font tant de mal, n'est-ce pas?

— Dans le pays que nous allons habiter, mon enfant, il y a des animaux à figure d'hommes et de femmes dont les blessures sont plus dangereuses que celles des insectes, et dont il n'est pas plus facile de se garantir, quoiqu'ils soient beaucoup plus gros.

— Oui; mais nous emmènerons Brandigne avec nous, mais Brandigne les prendra par le cou.

Le jeune berger interrompit le babillage de Cabri, pour se livrer au nouvel accès de la fièvre d'ambition rallumée dans son sein aux paroles du marquis. A la première tentation, toutes les résolutions qu'il s'était imposées s'étaient évanouies. Au premier souffle venu de ce monde contre lequel il n'était pas assez abrité, le lac trompeur de son âme avait retrouvé ses tumultueuses oscillations. Le souvenir triste et philosophique de ses premières déconvenues s'était effacé, et mille pensées d'avenir, mille rêves bouillonnants, mille images confuses, mais brillantes, lui apparaissaient. Gautier était ambitieux, ambitieux de la pointe des cheveux au bout de l'orteil. Quand les passions vénéneuses de la civilisation s'implantent ainsi dans une franche et primitive organisation, elles y prennent un accroissement démesuré, un empire sans bornes.

X

LA SALLE DU CROISÉ

La nouvelle de la prochaine arrivée de son père avait été comme un coup de foudre pour Louise. Un soir, tandis qu'elle attendait le moment d'aller trouver son

ami, pensant à tout ce qu'elle avait à lui dire ou se berçant du souvenir de leurs propos de la veille, on apporta une lettre à sa tante. La vieille dame, après l'avoir lue posément, la replia, ôta ses lunettes, et d'un air mystérieux appela sa nièce.

— Louise, dit-elle, votre père arrive après-demain. Il me défend de vous en rien dire; mais je pense qu'il est mieux de vous épargner le saisissement que vous eût causé notre brusque séparation.

— Comment, ma tante, est-ce que mon père voudrait m'emmener?

— Hélas! oui, mon enfant. Quoique je vous aie servi de mère et que j'aie eu pour vous une tendresse et des soins maternels, je n'ai pas de droits sur vous.

— Je ne veux pas vous quitter, ma tante. Assurément je ne manquerai jamais au respect que je dois à mon père; mais je lui dirai que m'arracher d'ici, c'est-à-dire d'auprès de vous, c'est vouloir me faire mourir! Qu'est-ce que mon père pourra faire de moi?

— Chère enfant! que cette tendresse m'est douce! Je crains bien, malheureusement, que votre père n'y soit pas aussi sensible que moi. Habitué à vivre à la cour et à n'admettre d'autres nécessités que celles de la politique, il ne croit guère aux affections du cœur. Il n'écoutera ni mes plaintes ni les vôtres. Il a demandé et obtenu pour vous une place parmi les filles d'honneur de la reine. Qu'importe que ce qui est une faveur pour lui soit un supplice pour nous!

La tante versa alors quelques larmes qui coulèrent lentement le long de ses joues arides et qui se perdirent dans le torrent épanché des yeux de Louise. La bonne dame, stupéfaite de ce débordement de tendresse, essaya alors de consoler sa nièce par la perspective des plaisirs qui l'attendaient à la cour, brillante alors de tout

l'éclat que jetait autour de lui un roi jeune, beau et galant : elle lui parla des hommages que sa beauté et son esprit lui attireraient et du bel établissement que sa qualité de riche héritière ne manquerait pas de lui procurer; mais toutes ces considérations que Louise, un mois plus tôt, eût très bien entrevues d'elle même, avec des yeux parfaitement secs et un esprit entièrement libre, n'avaient plus de sens pour elle et demeuraient impuissantes à la calmer. Toute sa vie s'était concentrée dans son amour; tout l'univers était renfermé pour elle dans le coin de terre qui se trouvait entre Lagny et Meyran. Elle l'avait ainsi arrangé avec René, aussi imprévoyant qu'elle et que tous ceux qui aiment pour la première fois ou même qui aiment véritablement, vu qu'on croit toujours en ce cas aimer pour la première fois.

Les pauvres enfants en étaient venus bien vite à se persuader que leurs innocents projets seraient protégés par le ciel, et ils vivaient dans cette douce confiance à laquelle on pourrait peut-être appliquer une épithète un peu moins agréable. Louise avait donc été atterrée d'abord par la menace que le sort lui jetait ainsi sans pitié au milieu du concert charmant de son bonheur; mais, après avoir payé son tribut larmoyant à la faiblesse nerveuse de son sexe, elle se raffermit et prit la résolution de ne pas céder sans combattre. Elle sentit que son père ne pouvait avoir beaucoup d'égards pour son désespoir de quitter des lieux où elle n'avait pas été élevée, ou même la société peu gracieuse de sa seconde mère. Elle savait d'ailleurs qu'elle ne devait pas compter sur le secours de madame de Forbin, sa tante, bonne et faible personne qui, après avoir vécu soumise à son mari par nécessité, s'était soumise à son frère par besoin, et n'imaginait pas qu'une femme pût

jamais concevoir le dessein de lutter contre les événements. Depuis qu'elle avait acquis de l'expérience, Louise avait cessé de prendre au sérieux la passive sensibilité de la vieille dame. Madame de Forbin était assurément un mauvais guide pour une jeune fille, à ne juger que par les résultats de l'éducation de sa nièce. Trop loin de la jeunesse pour la comprendre, et d'un esprit trop étroit pour avoir acquis l'expérience que les années ne donnent pas toujours, elle avait, sans songer à mal, exalté l'imagination de Louise par des affectations de sensibilité, et sa coquetterie par des adulations imprudentes et ridicules; par ses petites ruses féminines toujours innocentes, elle lui avait enseigné la dissimulation. Tout cela n'eût eu sur une organisation insignifiante aucun résultat durable et important; mais ces germes légers s'étaient développés chez Louise en raison de la force de son caractère et de l'activité de son esprit. C'était ainsi que deux éducations entièrement opposées, l'une trop molle, l'autre trop rigide, avaient eu chez Louise et chez René une conséquence pareille. Tous deux s'étaient rencontrés au même point, l'une fatiguée de sa liberté, l'autre de sa contrainte. Tout avait donc concouru à faire éclater une sympathie que la jeunesse et la solitude suffisaient à établir.

Nous devons excuser Louise de l'étrange et aventureux parti qu'elle prit ingénument dans son embarras, et qui était blâmable, en vérité, car il n'avait pas le sens commun. Accoutumée à être traitée avec la plus grande indifférence par son père, qu'elle ne voyait que bien rarement, et toujours préoccupé des affaires d'État, par les intrigues de cour, qui étaient sa vie, elle avait pensé qu'il n'aurait ni beaucoup de sollicitude ni beaucoup de temps à perdre pour découvrir le lieu où elle se serait réfugiée. La possibilité d'un éclat ne l'ef-

frayait même pas ; car, dans ses idées, il nécessiterait son mariage avec René, union qui ne pouvait pas être amenée par des pourparlers ni par les moyens ordinaires. Louise raisonnait mal sur le compte de son père. Si elle l'eût mieux connu, elle aurait su que rien ne le détournait d'un projet arrêté dans son esprit; qu'il n'était pas homme à mettre en balance la satisfaction de son ambition et de son amour-propre personnels avec celle du cœur de sa fille; qu'enfin il était assez adroit pour calculer toutes les chances d'une position et éviter celles qui ne lui auraient pas convenu.

Nous devons dire que René n'accueillit pas sans un peu de surprise et de répugnance cette proposition d'enlèvement; mais il était trop amoureux pour ne pas savoir cacher cette première impression. L'amour, en effet, vit de tromperie et de ruse, comme l'amitié de confiance et d'abandon. Il est vrai de dire, pourtant, que certaines amours sont en même temps des amitiés. Outre que le succès de cette fuite ne lui paraissait rien moins que certain, René ne put s'empêcher de trouver l'idée légèrement audacieuse. C'était à peine si lui-même eût pu la concevoir. Mais il avait pour s'y rendre deux motifs excellents : c'est que d'abord il n'avait rien de mieux à proposer, et qu'ensuite il est bien difficile à un homme de reculer là où une femme avance. Bientôt ce qui lui restait encore de raison et de raisonnement s'évanouit aux étreintes contagieuses du délire de Louise. Dans cette crise inattendue, la jeune fille avait à la fois dépouillé presque toutes ces tuniques d'hypocrisie, de réserve et de coquetterie où le cœur féminin s'enveloppe comme la nature enveloppe les bulbes des plus belles fleurs, et qui tombent successivement au gré de la corruption, jusqu'au jour où l'indifférence lui enlève la dernière; mais ici c'était au contraire

l'innocence et la passion qui avaient produit ce changement subit; et l'amour de Louise, dans sa divine et chaste nudité, n'en était que plus séduisant. René but les yeux fermés la coupe de folie que lui présentait cette sirène naïve, d'autant plus excusable qu'elle avait commencé par s'y enivrer elle-même. Il n'était pas arrivé à l'âge où l'on sait se dérober aux emportements d'une maitresse adorée par quelque phrase comme celle-ci : « Madame, je vous aime trop pour donner les mains à une démarche dont vous ne tarderiez pas à vous repentir amèrement; » ce qui est l'équivalent honnête de cette autre phrase : « Madame, vous avez le diable au corps; quant à moi, du moment où l'amour me donne de l'ennui, il cesse de m'amuser. » Loin de là, René essuya les larmes qui noyaient les beaux yeux de Louise, jura que ce ne serait jamais de sa faute si elle pleurait, bien que la douleur semblât lui prêter de nouveaux charmes, et il mit à sa disposition, non pas son cœur et sa personne, qui lui appartenaient déjà, mais aussi tout le château de ses ancêtres, qu'il souhaitait de voir un jour la reconnaître hautement pour dame et légitime souveraine.

Il y avait dans le vieux manoir une aile depuis longtemps inhabitée. C'était là que se trouvaient les grands appartements où les ancêtres de René avaient tenu table et donné des fêtes splendides aux seigneurs de la contrée; mais, depuis quelque funeste événement dont ces lieux avaient été le théâtre, les sires de Meyran avaient transporté leur habitation dans une autre partie du château, et les vieilles salles d'honneur, sombres et sévères, étaient chues peu à peu en mauvaise réputation. Malgré l'esprit de scepticisme des protestants, les domestiques du château n'avaient pas un mépris sincère pour les légendes surnaturelles qui se rattachaient à

ces appartements; ils ne s'y hasardaient jamais qu'à leur corps défendant, quoiqu'ils se raillassent parfois de la superstitieuse faiblesse des gens entichés de pareilles croyances. Au reste, leur force d'esprit n'était pas souvent mise à l'épreuve, et jamais revenants n'avaient été moins troublés que ceux des vieilles salles de Meyran.

Il n'est pas besoin de dire que René ne partageait nullement ces terreurs, et qu'il n'éprouvait d'autre émotion que celle qui naissait au souvenir de la grandeur ou des malheurs de sa famille. Il était allé quelquefois dans ces appartements chercher des inspirations pour son humeur rêveuse et triste, et Bertrand était le seul qui se souciât de troubler ses méditations. Encore ne le faisait-il que sur l'ordre de son vieux maître, auquel il ne lui était pas possible de désobéir. Toujours est-il que la figure dure et grotesque du vétéran conservait une impression singulière et de mélancolie après les incursions qu'il était obligé de faire sous ces lambris mal famés. On était donc sûr d'y trouver un asile secret et spacieux, sinon commode. Il fut convenu que ce serait celui de Louise, et, le lendemain soir, en effet, elle s'y rendit avec Marie, sous la conduite de René et de Paulin, qui avaient secrètement pris les dispositions nécessaires pour les recevoir, autant du moins qu'il leur avait été possible. Louise avait écrit à sa tante que, ne pouvant se résoudre à suivre son père à la cour, elle s'était retirée dans un couvent où elle resterait jusqu'à ce qu'il lui fût permis de continuer à vivre comme elle avait vécu jusque-là, c'est-à-dire à sa guise. Elle ne donnait aucun motif de cet étrange coup de tête. Le dessein de la jeune dame était bien réellement de choisir une retraite plus convenable par la suite; mais elle voulait auparavant s'assurer d'un couvent où elle pourrait demeurer

sans être connue, et, au préalable, elle s'était mise à l'abri en un lieu où son père ne s'aviserait pas de la venir chercher.

René fut fort surpris, pour ne pas dire effrayé, de trouver un grand feu qui brillait, comme un incendie au milieu de la nuit, dans l'âtre noir et caverneux de la pièce la plus maudite du logis abandonné. C'était une salle immense, tendue de velours brun, avec des vitraux sombres et une vaste cheminée enfumée. On l'appelait la salle noire, soit à cause de son obscurité, soit en mémoire des tragiques événements qui s'y étaient accomplis. Eymeri II, seigneur de Meyran, y avait tué de sa main le seigneur de Canaden, dans une rixe survenue à la fin d'un festin qui devait sceller la réconciliation de ces deux familles, depuis longtemps ennemies, et qui ne servit qu'à faciliter une vengeance préméditée ou fortuite. Eymeri fit de ce crime horrible une rude et longue pénitence. Il se croisa, et ne revint dans sa patrie qu'après avoir reçu d'un saint ermite l'assurance que la justice divine était satisfaite; mais celle des hommes ne l'était pas; au bout de dix ans, jour pour jour, le jeune seigneur de Canaden, fils de celui qui avait été tué par Eymeri, surprit, à la tête de ses vassaux, le château de Meyran, où l'on célébrait alors la naissance d'un héritier longtemps désiré, et vengea le meurtre de son père, à la place même où son sang avait coulé. Depuis cette époque, la salle noire avait été plus d'une fois encore fatale aux membres de la maison de Meyran, qui, pour expier le crime commis par leur aïeul sur la personne sacrée de son hôte, avaient pris la coutume bizarre de s'y faire porter quand ils se sentaient sur le point de passer de vie à trépas.

René se hâta donc d'introduire les deux jeunes filles dans la chambre et le retrait gothique qu'il leur avait

destiné tout à fait à l'extrémité de cette partie des bâtiments. Inquiet et troublé, il se préparait à aller demander la raison des apprêts inaccoutumés qu'il voyait dans ce lieu, lorsque le vieil écuyer se présenta à lui. Le visage ténébreux de Bertrand le rendait digne d'être concierge céans.

— Qu'y a-t-il donc, Bertrand? demanda le jeune seigneur. Est-ce que mon père serait très-malade?

— Pas qu'il paraisse, monsieur. Au contraire, il semble plus fort et plus animé que depuis plusieurs années; mais, voyez-vous, il y a une vieille centurie qui dit : Qui songe à la tombe y tombe. Et cette salle est vraiment le tombeau de votre famille.

— Mon grand-père veut-il donc venir ici?

— Oui, monsieur; il n'attendait que votre arrivée pour s'y faire porter. Je ne veux pas vous affliger, mais priez Dieu qu'il en sorte vivant. On disait autrefois que l'esprit de votre aïeul Eymeri le croisé, que nos ennemis appellent Eymeri le traître, revenait dans cette salle. Le ministre a beau nous dire que c'est une superstition romaine et impie que de croire aux revenants et aux esprits, je ne peux m'empêcher de frissonner toutes les fois que je viens ici, et de penser que, revenants ou non, l'air de ces appartements lugubres n'est pas bon à respirer pour tout ce qui tient à votre maison. Ce n'a jamais été qu'avec peine que je vous ai vu y entrer et y passer souvent des heures entières. On dirait qu'un sort nous entraîne toujours vers les lieux qui doivent nous être funestes. N'est-ce pas ici que votre oncle prit, avec le jeune marquis de Lamperière, une querelle qui, d'abord assoupie, finit par causer sa mort? N'est-ce pas dans cette salle même que fut arrêté votre père, pour être jeté à la Bastille et n'en sortir que mort? Toutes ces pensées me reviennent ce soir, monsieur, et Dieu

veuille que ce ne soit pas comme le hurlement des chiens.

— J'espère, Bertrand, que ce ne sera rien.

Le vieillard ne répondit qu'en secouant sa tête blanche et carrée, et suivit son jeune maître auprès de son aïeul. Le comte était assis dans un grand fauteuil et enveloppé d'une robe de velours noir sur laquelle une barbe blanche et vénérable descendait librement; car le rigide seigneur était demeuré fidèle aux coutumes de sa jeunesse, et n'avait jamais voulu adopter la barbe en pointe, qui avait remplacé sous Louis XIII la barbe large du Béarnais. Ni les pressentiments de Bertrand, ni les craintes de René ne les portèrent à faire des représentations au vieux seigneur sur les ordres qu'il avait donnés; car son autorité était absolue chez lui, et il n'y avait jamais été gêné par aucun droit de remontrance.

Quand le vieillard se trouva dans cette salle sinistre où depuis l'arrestation de son fils il n'était pas entré, il demeura d'abord absorbé dans une rêverie douloureuse, qui semblait passer comme des nuages sur son front large et reluisant. Sans doute, il voyait des yeux de la pensée tous les hommes qui avaient porté son nom surgir autour de lui et se pencher comme des ombres, la plupart tristes et sanglants, qui lui demandaient comment il avait tant tardé à les rejoindre avec le faix de douleurs qui le courbait. C'était pour son petit-fils que le vieillard avait survécu à ses enfants. Le vieux chêne n'avait résisté à la foudre que pour abriter son unique et tendre rejeton, jusqu'au jour où il pourrait supporter le poids d'un blason auquel n'avait manqué aucune des illustrations féodales et nobiliaires. Le comte arrêta alors ses regards sur son jeune héritier, qui se tenait près de lui, respectant sa rêverie, et déjà courbé et

triste comme si le fardeau des destinées eût pesé sur lui, et qu'il eût été marqué au front d'un signe funeste.

— René, dit le vieillard, j'ai vu cette nuit l'esprit du Croisé. J'avais toujours regardé l'histoire de ses apparitions comme une fable inspirée par l'orgueil et répandue par la crédulité; mais j'ai été convaincu par le témoignage de mes yeux et de mes oreilles. J'étais dans mon lit, je venais de lire dans l'Évangile la parabole de l'enfant prodigue, et je songeais au jour où votre père était revenu aussi à la maison paternelle. Hélas! on ne me laissa pas le temps de me réjouir!... Alors, levant les yeux, je vis, du fond de la chambre, un guerrier qui se dirigeait lentement vers moi. Je compris au frémissement de ma chair que c'était un esprit. Quoiqu'il fût armé de toutes pièces, son pas ne produisait aucun bruit. Il portait une croix blanche sur la poitrine; sa tête était découverte, son visage était pâle et son cou ensanglanté. Il était tel enfin que le représente le vitrail noirci de cette fenêtre. Il s'avança jusqu'au bord de mon lit, et je sentis son souffle sur mon front; il posa la main sur le livre sacré, me montra du doigt ce passage qui faisait sans doute allusion à son histoire : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur converti que pour dix justes qui persévèrent. » Après quoi il disparut en me faisant un signe de la main, comme s'il voulait me faire entendre qu'il m'attendait bientôt. Mon fils, Dieu ne permet pas sans motif que les lois de la nature soient interverties. Que ce soit une âme ou un signe, l'avertissement muet que m'a donné cette figure m'a été envoyé d'en haut. L'heure de ma mort, que je savais bien être peu éloignée, sonnera avant que le soleil se lève, et moi-même je ne me coucherai plus que dans le cercueil.

René avait écouté son aïeul avec une sorte de terreur, comme s'il eût entendu la voix d'Eymeri le Croisé lui-même. En effet, le vieux seigneur ne semblait plus déjà appartenir à ce monde. Son visage, d'une blancheur mate, faisait encore ressortir le feu qui sortait de ses prunelles, ordinairement voilées, et jamais son petit-fils n'avait été frappé comme alors du contraste étrange que les sourcils noirs du vieillard formaient avec sa barbe entièrement blanche. Sa parole, habituellement austère et ferme, avait pris une expression vague qui convenait au récit d'une apparition surnaturelle, et semblait à René un présage plus certain encore que la fin de son aïeul était proche. C'était un rude coup qui tombait sur l'enfant qui, depuis quelque temps, marchait au milieu des rêves; et le réveil lui arrivait subit et douloureux, et le laissait entouré de sinistres fantômes. Malgré les infirmités et le grand âge du vieux comte, René, ne le voyant point malade, n'avait point encore songé que sa mort fût imminente. La veille encore, il l'avait laissé tel qu'il le voyait depuis longtemps. Un jour s'était écoulé, et le vieillard, comme une lampe à laquelle l'huile a manqué tout d'un coup, n'était plus que l'ombre de lui-même. Sa fière et vigoureuse intelligence, qui jusque-là n'avait point fléchi, était devenue le jouet de quelque vaine et fébrile illusion, et vacillait au souffle des superstitions qu'elle avait jusqu'alors méprisées et raillées. René avait une sorte de religion pour son aïeul, qui avait été le dieu tutélaire de son enfance et le gardien de sa jeunesse. Ce vieillard, également bon et sévère, était pour lui une image de la Divinité. Saisi par l'idée de cette perte douloureuse qui ne s'était point encore présentée à lui, le jeune homme se jeta à genoux et pleura sur les mains de son aïeul comme s'il eût pleuré sur son tom-

beau; mais le comte sembla soudain se réveiller.

— Mon fils, dit-il de sa voix noble et grave, ce n'est point l'heure de pleurer. Avez-vous pensé que Dieu voulût me condamner à vivre toujours? Relevez-vous et m'écoutez.

— Mon père, dit le jeune homme en sanglotant, que deviendrai-je sans vous, sans vos conseils? Je suis bien jeune et bien dépourvu d'expérience. Et pourquoi songer à une mort qui peut encore être éloignée?

— Mon enfant, Dieu ne nous prend point au dépourvu, et nous ne devons pas mépriser les avis qu'il nous envoie. Il y a longtemps que je me prépare à cette séparation, et j'ai tâché de vous y préparer aussi, en vous inspirant des sentiments chrétiens qui vous consoleront dans vos peines et vous empêcheront de vous croire jamais seul au monde. Vous êtes d'ailleurs arrivé à l'âge où il est bon de vivre par soi-même. Ma mort achèvera de faire de vous un homme. Mon œuvre sera ainsi accomplie. Ce sont des hommes qu'il faut à la religion aujourd'hui, et non pas des vieillards sans force et des enfants sans pensée.

— Ah! mon père, en vous entendant parler ainsi de m'abandonner, je me sens si faible et si vide, que je ne pense pas prêter beaucoup d'aide à notre sainte religion persécutée.

— Ne vous laissez point ainsi abattre, mon fils; vous ne m'avez jamais désobéi; soyez donc ferme et calme, parce que je le veux. Avant de vous parler de mes dernières dispositions, je ferai mes adieux à mes domestiques, et je vous léguerai en leur présence mon autorité sur eux. Allez, donnez des ordres pour qu'ils se réunissent ici.

René voulut en vain représenter à son aïeul qu'il se fatiguerait à cette cérémonie en parlant si longuement;

il répondit que ce n'étaient plus ses forces, mais ses moments qu'il devait ménager. Quand les domestiques se trouvèrent tous réunis, ce qui se fit d'autant plus promptement que déjà la maison était en rumeur, le ministre lut à haute voix la prière, comme c'était la coutume. Puis le vieux comte prit la parole, apprit à ses serviteurs qu'il sentait son heure approcher, les remercia de leurs fidèles services et leur recommanda le même dévouement pour son petit-fils, qui allait le remplacer dans son autorité et aussi dans sa sollicitude pour eux.

A ce discours, toute l'assemblée, fondant en larmes, montra à quel point elle avait su apprécier les vertus et la bonté de ce maître vénérable. C'étaient pour la plupart des serviteurs héréditaires de la famille de Meyran, dont l'affection et le dévouement à leur seigneur étaient passés dans le sang et étaient devenus des sentiments innés.

Le comte adressa quelques mots à plusieurs d'entre eux qui l'avaient servi depuis sa jeunesse, et Bertrand ne pouvait être oublié.

— Adieu, lui dit-il ; Bertrand, tu as été mon écuyer et celui de mon fils, tu le seras encore de mon petit-fils. Ne te désole pas si cette fois je pars sans t'emmener ; je t'attendrai un peu plus loin.

— Et moi, monseigneur, je désire ne pas vous faire longtemps attendre.

— René a encore besoin de toi, Bertrand. Maintenant qu'il est arrivé à l'âge d'agir, tes services lui manqueraient plus que mes conseils.

Le vieux seigneur congédia alors ses domestiques et demeura de nouveau seul avec son petit-fils.

— René, lui dit-il, vous êtes né à une époque funeste pour toute la France et surtout pour nous. Alors qu'un

ministre cruel achevait de briser la noblesse et la réforme qui avaient naguère conservé le trône à son maître légitime, j'ai combattu pour ma religion et pour mes droits, comme j'avais combattu pour mon roi. Quand mes efforts ont été impuissants et qu'il a fallu céder, je suis revenu ici, où je vous ai élevé pour conserver le nom de mes pères et aussi pour aider un jour au triomphe de la sainte cause, car Dieu mettra un terme à nos épreuves. Je vous ai garanti contre le souffle envenimé du siècle. Je vous ai fait, dans la solitude, une jeunesse pure et sereine. C'était ainsi, et non dans le bruit des villes et l'agitation insensée de la cour, que devait grandir un vengeur de nos martyrs. Je le pressens, mon fils, les temps ne sont pas éloignés où Sion sortira triomphante de ses ruines. Beaucoup de ses enfants ont été assez lâches pour abjurer son souverain et renier les promesses divines; il en est cependant encore dont la foi est demeurée intacte, et qui seront prêts quand il le faudra à s'armer pour elle. Les Bouillons, les Rohan, les Soubise, noms de glorieux et de saint souvenir, se trouveront à la tête; et vous, mon fils, vous ne serez pas des derniers à les suivre. La Noblesse et la Religion, qui, dès le premier abord, se sont reconnues pour sœurs, retrouveront à la fois leur indépendance. Je ne verrai pas ce triomphe sur la terre, mais je le verrai de plus haut, et mon esprit sera avec vous. Vous trouverez chez moi, René, des lettres et des papiers qui vous instruiront de la situation de la Religion, des dispositions des seigneurs et des espérances qu'il faut concevoir. L'année prochaine, le synode général des églises de France se tiendra à Loudun. Il se peut que cette assemblée soit une nouvelle ère. Il ne me reste plus maintenant qu'à vous parler d'un projet que j'ai formé pour assurer votre bonheur sur cette terre de

passage. Vous êtes le dernier de votre nom, mon fils, et tout vous défend de le laisser éteindre.

— Oh ! mon père, comment dans un moment si triste voulez-vous que je songe à l'avenir?

— Mais je dois y songer moi, mon fils. Depuis longtemps notre famille est unie avec celle de Serizy. Ma mère était une fille de cette maison. C'est une race de vieille chevalerie qui ne s'est jamais abâtardie à la cour et qui n'a jamais failli à la foi protestante, depuis qu'elle l'a embrassée. C'est dans son sein que je vous choisis une compagne ; c'est vous que Gerard de Serizy, mon frère et mon compagnon d'armes, a désigné pour l'époux de sa fille.

— Mon père, il m'est impossible de vous entendre parler à la fois de votre mort et d'un mariage pour moi.

— Pourtant, mon fils, l'une a dû me faire songer à l'autre. Quoique jeune, vous devez savoir que le temps marche vite et que la durée de notre vie est incertaine; ne refusez pas à votre aïeul mourant une dernière consolation. Promettez-moi de vous conformer à mon vœu le plus cher et de vous unir à la femme que je vous ai destinée; ce sera une union également heureuse pour vous et profitable à la cause de notre religion. Me le promettez-vous, mon fils?

— Mon père, en vérité, je voudrais... mais je ne puis maintenant. Pardonnez-moi... j'ai l'esprit si troublé...

— René, vous me connaissez mal si vous pensez que je veuille vous interdire toute espèce de réflexion et d'examen. Après m'avoir rendu les derniers devoirs, vous quitterez ce château qu'il vous serait pénible d'habiter seul, et vous irez à Serizy où vous trouverez des consolations près de mon vieil ami et de sa jeune fille. Votre fiancée est, dit-on, aussi douce et aussi belle que

noble. Elle a été comme vous élevée dans la solitude et la paix ; vous ne pouvez faillir à l'aimer, et vous ne reviendrez au château de vos pères qu'avec elle. Promettez-moi de faire ce que je vous demande là, mon fils.

— Mon père, cela m'est impossible ; il me serait encore plus pénible d'exiler ainsi ma douleur loin de votre tombeau. Je vous en supplie, n'exigez pas cela de moi.

— Quoi ! vous vous refusez à ma dernière prière, mon fils ? Quelle répugnance pouvez-vous avoir contre un projet que je vous demande seulement d'apprécier? René, soyez confiant avec moi comme vous l'avez toujours été. Auriez-vous fait vous-même un autre choix?

— Oui, mon père.

— En ce cas, pourquoi ne m'en avoir rien dit?

— Mon père, je ne sais, je craignais... — Vos craintes étaient ou puériles ou peu gracieuses pour moi, mon fils. Je croyais avoir mérité, par mes soins et mon indulgence, que vous me fissiez connaitre tous vos sentiments et toutes vos actions.

— Assurément, je serais plus qu'ingrat si je ne le reconnaissais, mon père ; mais je craignais que vous n'eussiez vous-même projeté pour moi quelque union.

— Vous avez eu tort de penser que je voudrais jamais contraindre votre cœur. Si je ne l'avais pas cru libre, je n'aurais pas ainsi insisté pour que vous vous rendissiez à un vœu que j'aurais accompli avec plaisir, je l'avoue. Mais n'en parlons plus. — Je vous en prie, mon père, reposez-vous ; vous devez être las d'avoir ainsi parlé. Votre voix me semble altérée.

— Je me reposerai bientôt, mon enfant, de toutes mes longues fatigues ; mais je veux auparavant connaitre le nom de celle qui vous facilitera le chemin aride de la vie. Je suis certain que vous n'avez pu

songer qu'à une femme dont l'écusson puisse s'allier sans honte à celui de Meyran.

— Mon père, je ne puis dire qu'elle doive bientôt être unie à moi. Elle a elle-même des parents.

— Il n'est pas de famille qui puisse refuser de s'allier à nous, mon fils ; les Rohan eux-mêmes ne l'ont pas dédaigné.

— Aussi n'est-ce pas cela, mon père, mais...

— Eh quoi ! serait-elle d'une famille anoblie ou même de bourgeoisie ; ce serait notre première mésalliance. Mais en ce moment, où je suis près de paraître devant celui pour qui tous les rangs sont égaux, je me sens moi-même peu de force contre les préjugés de la naissance, et je ne voudrais pas vous obliger à sacrifier votre bonheur à l'orgueil de vos pères et de vos enfants.

— Rassurez-vous, mon père, celle que j'aime est d'une race ancienne dans le pays.

— Cela vaut mieux, mon fils ; pourquoi donc hésiter encore à me la nommer ? Serait-elle née dans le sein de la religion romaine, ceci serait un malheur véritable ; mais enfin ses yeux peuvent s'ouvrir, et, quand elle sera mieux instruite, elle embrassera la vraie foi.

— Oh ! mon père, que vous êtes bon et indulgent ! je n'aurais pas cru qu'il me fût possible d'apprendre à vous aimer davantage.

— La mort est féconde en enseignements, mon fils. N'oublie donc pas que tu parles à un moribond. J'attends, pour ne plus songer qu'à l'éternité, que tu m'aies satisfait. Dis-moi le nom que je te demande, dis-le-moi, je le veux.

— Mon père, c'est... mademoiselle de Lamperière. — Que dites-vous, malheureux enfant ? quel nom venez-vous de prononcer devant moi et dans ce château où

il ne peut résonner que comme une malédiction? Quels sentiments nourrissez-vous dans votre cœur ? Vous aimez la fille de l'assassin de tous les vôtres et de votre père, du tourmenteur de ma vieillesse, qui me poursuit même jusqu'au bord du tombeau, car sans doute vous êtes de complicité avec lui ? C'est lui qui a préparé ce piége ; vous n'avez pu, vous n'auriez pas osé tout seul me causer une pareille douleur !

— Mon père, j'ignorais, quand je la vis, qu'elle fût la fille de notre ennemi, et je l'ai aimée malgré moi.

— Mais que prétendez-vous donc? Vous ne croyez pas que jamais deux races ennemies depuis mille ans puissent se confondre. Quel monstre sortirait d'une pareille union ! Mon fils, dites-moi que vous détestez vous-même cette passion funeste; que vous l'arracherez de votre cœur. Dites-le-moi, que je ne meure pas avec la pensée que vous devez vivre déshonoré!

— Mon père, je vous en supplie, calmez-vous, ne m'accablez pas de votre colère. Je suis bien malheureux !

— Un mot, et je vous bénis.

— Ce mot, je ne puis le dire, car je sens qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire qu'il soit vrai, et je ne mentirai pas devant vous.

— Malheureux! et vous ne craignez pas de tuer mon âme prête à s'échapper de mon corps ! Allez, si je n'avais connu votre mère, votre vertueuse mère, je vous renierais pour mon enfant. Mais il n'est pas possible que vous y ayez songé. Cette enfant, cette jeune fille, avez-vous pensé qu'elle sort de deux races également teintes du sang de nos ancêtres ! Sa mère était une Canaden.

— Nos ancêtres ont eux-mêmes versé le sang des siens.

— Eh bien ! est-elle aussi assez lâche pour vous ai-

mer ! Soyez heureux alors, si l'on peut l'être avec la malédiction d'un père !

— Je vous en conjure, mon père, ayez pitié de moi !

— Ne m'appelez plus votre père. Je ne le suis plus.

— Au nom du ciel ! ne me repoussez pas. Nous sommes innocents tous les deux, et jamais vous ne m'aviez défendu d'aimer cette jeune dame.

— Il aurait fallu que je pusse imaginer une pareille monstruosité, et jamais, jamais !... Ah ! j'ai été pour vous trop bon, trop indulgent, et Dieu me punit !

— Non, mon père, soyez-le encore, et...

— Vous osez me proposer de participer à votre crime ! Est-ce donc de la démence? René, vous avez bien peu de moments à réfléchir. Dites-moi que vous renoncez à cet amour dénaturé, sinon ma malédiction sera sur vous.

— Je sens que toute ma vie est dévouée à cette passion. Je puis mourir, mais non m'en défaire.

— Au nom de votre père, que le père de cette femme a fait mourir en prison, au nom de mon autre fils qu'il a tué de sa main, au nom de votre mère dont il a mis toute la vie en deuil, mon fils, ne m'obligez pas à vous maudire.

René demeura muet et comme pétrifié. C'était un spectacle terrible que de voir face à face ce vieillard et ce jeune homme, le premier, à demi dressé sur un de ses bras, étendant l'autre d'un geste menaçant, l'œil en feu et les joues colorées comme si l'indignation eût ranimé le flambeau de sa vie, tandis que le second, pâle, tremblant, les mains jointes et les yeux baissés, semblait un criminel déjà frappé à mort par sa condamnation. — Vous ne répondez pas ? dit le vieillard. — Je vous ai déjà répondu, mon père. Le vieux seigneur se leva entièrement et se tint sur ses pieds sans chanceler,

ce qu'il n'avait pu faire depuis longtemps. — Sois maudit! dit-il d'une voix puissante et avec un signe foudroyant. Et il retomba lourdement sur son fauteuil, la tête penchée et les mains pendantes.

René, à cette parole, la plus affreuse qui puisse tomber sur la tête d'un fils, s'était jeté à genoux et s'était traîné aux pieds du vieillard. — Mon père, disait-il avec des larmes et des sanglots déchirants, révoquez cette horrible parole, si vous ne voulez me voir expirer sur la place. Mon père, je vous en conjure, écoutez-moi, parlez-moi! Si vous saviez... Eh bien! oui, je ferai tout ce que vous voulez : je renoncerai à Louise. Elle-même comprendra qu'il le faut. J'épouserai mademoiselle de Serizy, quand vous voudrez, mon père. C'est vrai, j'étais insensé; pardonnez-moi, au nom de mon père et de ma mère qui m'ont légué à vous! Le vieillard rouvrit alors faiblement les yeux sans paraître voir son petit-fils, remua la main et poussa un long et dernier soupir.

— Serait-il possible? s'écria René à demi égaré. Mon père, je vous en supplie, entendez-moi. Je ferai tout ce que vous voudrez. Tout!... Oh! mon Dieu! n'est-ce pas la première fois que je vous ai désobéi? Plus rien... Il ne m'entend plus... Non, il m'aurait pardonné... Il est mort, mort, mon bon père... Et il m'a maudit!... Tout cela est-il possible? Ah! les morts ne reviennent jamais à la vie... autrement il reviendrait pour me dire qu'il ne me maudit plus.

Le malheureux enfant se leva alors et se mit à marcher d'un pas désespéré au travers de cette salle lugubre, funeste encore une fois à sa famille. Un léger bruit se fit entendre au fond de l'appartement. C'était Louise qui, tourmentée du bruit qui était arrivé jusqu'à elle, profitait du silence qui y avait succédé pour tâcher

de découvrir ce qui se passait. — Ah! Louise, lui dit René, mon père m'a maudit, et j'ai renoncé à vous. Il est mort, voyez! mort en me maudissant. — René, ne m'abandonnez pas, je vous en prie, si vous ne voulez pas que je meure aussi. Je ne vis que pour vous aimer. — Hélas! pourquoi m'aimez-vous? Si vous saviez comme la colère d'un père est terrible! — René, vous ne m'aimez donc plus? — Vous verrez, Louise, si je vous aime. Mais laissez-moi. Ah! si mon père vous avait vue, il m'aurait pardonné. Laissez-moi, on vient. Il ne faut pas qu'on sache jusqu'à quel point mon père a eu raison de me maudire.

Bertrand, qui n'avait pu vaincre plus longtemps son inquiétude, entra au moment où la jeune fille venait à regret de disparaître.

— Ah! dit René, tu avais raison de dire que *cette* salle était funeste pour nous. Mon père n'est *plus*, et moi... Le jeune homme ne put achever. Son corps céda enfin aux violentes secousses qui avaient ébranlé son âme. Il tomba sur le parquet, la face contre terre, aux pieds de son aïeul, comme une victime aux pieds de son juge. Déplorable sentence qui préparait au condamné une longue agonie, et qui avait concentré celle du juge en une seule torture dont l'angoisse avait été sans doute inexprimable.

XI

LOUISE RENDUE

Le fidèle Bertrand fut épouvanté de voir s'anéantir ainsi en un instant la famille de ses maîtres. Demi-mort

lui-même et ne sachant à qui du chef mort ou de l'héritier mourant il devait donner ses soins, il allait appeler du secours, lorsqu'un étranger entra dans la salle. Ce n'était autre que le marquis de Lamperière. — Qui êtes-vous? lui demanda Bertrand, et que voulez-vous? — Il est nécessaire que je parle au comte de Meyran, répondit le marquis. — Celui qui portait ce nom il y a une heure n'est plus de ce monde, et celui qui le porte maintenant n'est pas en état de vous entendre. — Voilà qui est malheureux. J'attendrai alors que le jeune homme ait repris ses sens. Ainsi le vieux comte est mort. Il était plus âgé que moi, de beaucoup d'années même.

Bertrand cependant avait relevé son jeune maître et l'avait placé sur un fauteuil. — Puisque vous avez connu l'aïeul, dit-il à l'étranger, vous ne refuserez pas de veiller sur le petit-fils un moment, jusqu'à ce que je sois allé chercher de l'aide?

— Assurément, mon ami, je serais ingrat si je refusais de faire quelque chose pour cet enfant qui n'est qu'évanoui, j'espère. Voilà, continua-t-il quand il fut seul, voilà pourtant un singulier emploi pour le marquis de Lamperière. Si j'étais vindicatif, je pourrais bien jouir de voir en pareil état les ennemis de ma famille. Mais pourquoi leur en voudrais-je? Je leur ai fait plus de mal qu'ils n'auraient voulu et pu m'en faire. Puis je n'ai pas de fils à qui laisser cette vieille haine. Et ma fille me semble disposée à la regarder comme un fief uniquement masculin. Elle oubliera cela. Comme le jeune homme est pâle! Vraiment il a une charmante figure. Il tient plus de sa mère que de son père. Il en est ordinairement ainsi. Quelle différence entre lui et son aïeul! Celui-ci était autrement trempé. Le chagrin ne le flétrissait pas de la sorte. Il a toujours son air fier

et sévère. La mort l'a vaincu, mais ne l'a pas dompté.

René commençait à reprendre connaissance, lorsque le vieil écuyer revint, suivi de la foule des domestiques, effarés comme sont toujours les subalternes quand ils ont perdu le chef auquel ils étaient habitués, et désolés tant pour eux-mêmes que pour leur jeune maître. Quelques vieux serviteurs vinrent baiser les mains inanimées de leur seigneur et les mouillèrent de larmes silencieuses. Puis on emporta respectueusement le corps hors de la salle. René, ranimé par les soins de Paulin, avait rouvert les yeux et jetait des regards mornes sur ces gens qui s'agitaient autour de lui. Le marquis, retiré un peu à l'écart, promenait sur ce spectacle un œil stoïque qui, en s'arrêtant sur le jeune seigneur, prenait un peu de l'expression de celui d'un bourreau épiant chez sa victime le retour de la vie pour recommencer à la torturer.

Bientôt il ne resta plus auprès de René que le ministre et Bertrand, qui lui offraient tous deux les consolations qui étaient à leur portée. Le marquis, auquel personne, dans le trouble où l'on était, n'avait fait grande attention, attendait le moment favorable pour lui porter aussi les siennes, qui, bien qu'elles fussent sans doute les moins tendres, devaient être les plus efficaces. La plaie toute saignante que portait le jeune homme était en effet plus facile à envenimer qu'à adoucir; mais personne n'en pouvait sonder la profondeur.

— Mon fils, disait le ministre, Dieu ne nous a pas créés pour cette terre. Elle n'est qu'un lieu de passage, et la mort, loin d'être un malheur, est une délivrance et comme une naissance céleste, après la naissance terrestre, pour ceux qui ont vécu fidèles comme votre vénérable aïeul, et qui meurent de la mort du juste.

— Oui, monsieur, écoutez le ministre, disait Ber-

trand. Bien sûr, monsieur le comte est heureux maintenant, et, s'il souffre encore, ce doit être de vous voir dans une pareille affliction.

— Mon fils, c'est offenser le ciel que de se révolter ainsi contre ses décrets. La faiblesse que vous montrez ne convient ni à un chrétien ni à un gentilhomme.

— Monsieur, songez que monsieur le comte nous a recommandés à vous et que vous devez vivre pour nous. Vous êtes notre père maintenant.

— Mes amis, dit alors René d'une voix qui sortait de sa poitrine comme d'un tombeau, je vous remercie ; mais ma douleur est trop récente pour que je puisse la maîtriser. Demain, plus tard, je serai mieux et je vous écouterai. Ce soir, j'aurais plutôt besoin d'être seul.

— Monsieur, dit alors le marquis en s'approchant, je respecte vos larmes. Je suis père et je n'aimerais pas à penser que ma fille pût sécher les siennes avant que le corps de son père fût rendu à la terre. Jamais douleur ne fut plus juste que celle qui vous accable. Il m'a fallu un motif sacré pour me décider à troubler le recueillement dont vous avez besoin, et en outre j'ai été encouragé par les importunités dont vous entourent cet ecclésiastique et ce domestique. Mais je serai plus bref qu'eux. Accordez-moi seulement une minute d'entretien solitaire, et...

— Monsieur, dit le ministre, vous choisissez étrangement votre temps : il me semble que les convenances...

— N'ont rien à démêler avec le devoir sacré que, je le répète, j'ai à remplir ici. Si vous vouliez vous écarter un peu, je n'aurais besoin que de dire mon nom à votre maître pour qu'il consentît à ce que je lui demande.

René, dont les nerfs affaissés avaient vibré sous l'accent mordant et hautain de l'étranger, fit signe que l'on

agit comme il le désirait. — Je suis le marquis de Lamperière, monsieur, dit celui-ci à voix basse. — Laissez-moi seul avec monsieur, dit René en se levant soudainement. Le ministre et Bertrand sortirent, sans doute fort étonnés et faisant des conjectures sur le secret de cet étranger qui avait un tel pouvoir sur leur jeune seigneur.

— Monsieur, dit René, vous n'avez pas besoin de m'en dire davantage, je sais pourquoi vous venez. — Vous ne vous trompez pas, monsieur. C'est pour cela en effet. Puis-je savoir où vous avez conduit ma fille? — Elle est ici, monsieur. — Ah! vous reconnaissez que la place n'est pas tenable. A vous parler franchement, j'en suis bien aise. — Ce n'est point dans un pareil moment que je voudrais engager personne à désobéir à son père, et mademoiselle votre fille moins que personne. — Je vous suis obligé, monsieur, de votre préférence pour elle, et surtout du respect que vous témoignez pour mon autorité paternelle. J'aime à croire que ma fille partagera vos sentiments en ceci comme pour le reste, mais ne perdons pas de temps. — Un mot seulement, monsieur. Songez que les pères doivent se frapper la poitrine pour les fautes de leurs enfants, et que la colère ne répare rien. — Diable! j'espère qu'il n'y a rien de plus à réparer. Au surplus, soyez tranquille, je ne suis point un tyran. Seulement vous comprendrez que vos relations avec ma fille doivent être finies. Une scène d'adieux serait superflue. — Je ne suis point en état, monsieur, d'encourir une nouvelle émotion. Je vais donner des ordres à mon domestique, qui est dans le secret de ceci. Il vous facilitera le moyen de sortir sans être aperçu de mes gens. — A merveille! nous nous entendons parfaitement. Maintenant que mes affaires sont faites, permettez-moi de vous offrir mes

compliments de condoléance sur la perte douloureuse et irréparable que vous venez de faire. — Je les reçois pour ce qu'ils valent, monsieur. Si l'ennemi de ma maison est ici à cette heure fatale, je ne dois en accuser que moi. Adieu, monsieur. — Adieu, monsieur. J'espère que ni moi ni les miens n'abuserons davantage de votre hospitalité.

René sortit, et, ayant écrit à la hâte quelques mots d'adieux à sa maîtresse, il remit ce billet à Paulin et lui donna des ordres pour commencer l'extradition de la pauvre Louise; puis il se retira dans son appartement, où son domestique devait venir lui rendre compte de ce qui se serait passé.

La jeune dame, après sa courte apparition dans la salle noire, était demeurée en proie à une anxiété qui rendait sa position presque aussi douloureuse, presque aussi insupportable que celle de René. Cette mort et cette malédiction qui étaient entrées avec elle dans ce château étaient faites pour lui inspirer de lugubres réflexions.

Elle se roidissait en vain contre ces événements de toute l'obstination de la jeunesse et de la passion; sa faiblesse féminine était la plus forte, et l'obligeait à jeter en arrière un regard déjà repentant, non pas qu'elle fût effrayée du malaise matériel auquel une héroïne de vingt ans est toujours supérieure, quand elle ne l'a pas éprouvé, mais elle redoutait l'abandon qui résulterait pour elle de la douleur et de la tristesse de René. Elle avait besoin d'être soutenue, encouragée, rassurée; car les femmes n'ont jamais que des éclairs d'énergie, après lesquels elles retombent dans la mollesse d'âme et l'irrésolution d'esprit qui leur sont naturelles et qui leur conviennent. Au lieu de cela, elle sentait que non-seulemen elle ne pourrait exiger de son ami

de douces paroles et d'aimables cajoleries qui la distrairaient, mais qu'elle serait même privée de la consolation de le consoler d'un malheur auquel elle s'avouait qu'elle avait pour beaucoup contribué, bien qu'innocemment. La tristesse en amour est supportable lorsqu'elle est accompagnée d'épanchements, mais la tristesse sombre et taciturne l'épouvante et le glace Marie essayait, tant bien que mal, de raisonner sa maîtresse; mais la pauvre fille avait elle-même perdu l'éloquence de sa gaieté devant la sombre perspective qui remplaçait si subitement l'horizon riant qu'elle s'était habituée à contempler. Elle était d'ailleurs catholiquement et méridionalement impressionnable, et l'aspect de ces appartements antiques et sévères la remplissaient de terreur.

Elle n'était pas sans avoir entendu parler du Croisé : aussi, au bruit le plus léger qui arrivait à son oreille, s'interrompait-elle dans les consolations qu'elle tâchait de trouver; puis, toute tremblante, elle promenait autour d'elle un regard furtif, comme si elle eût craint de voir surgir le fantôme indigné et menaçant du vieux baron.

Ce fut une apparition non moins formidable et plus naturelle, quoique moins prévue encore, qui vint changer ces angoisses en stupeur. Ce fut, non pas le sire de Meyran dans son armure d'acier, mais le marquis de Lamperière dans son habit vert et or qui parut sur la scène. Pensant que c'était René qui se souvenait enfin d'elle, Louise se précipita vers la porte que le vieillard se donnait le plaisir d'ouvrir avec une lenteur faite pour exciter l'impatience de sa fille; mais à la vue de son père, dont le visage n'avait pourtant rien de courroucé et conservait son calme moqueur, elle recula, poussa un cri étouffé et se cacha le visage de ses deux mains.

— Il me paraît que je ne suis pas le bienvenu, dit le marquis, mais les pères sont indulgents. Rien ne rebute leur tendresse. Voyant que vous vous dérobiez à la mienne, je suis venu vous chercher. Votre cœur est trop sensible pour n'être pas touché de ma persévérance et de mon amour; je viens d'attendrir l'homme qui a le droit de me haïr le plus? A vrai dire, je l'ai pris dans un bon moment. — Je suis prête à vous suivre, mon père. — C'est admirable, en vérité! il n'y a rien de tel qu'un accès de folie pour rendre raisonnable. Louise, ce n'est ni le lieu ni l'heure de vous faire des reproches que vous-même sans doute vous ne vous épargnez pas. Pauvre enfant! vous êtes plus à plaindre encore qu'à blâmer. Vous sentirez un jour à quel point vous vous êtes abusée en mettant tout votre appui sur ce sentiment que l'on appelle l'amour, et qui est plus fragile qu'un roseau, plus vain que la fumée. Vous comprendrez qu'il n'y a de liens solides que ceux de la nature, et de bonheur que dans l'accomplissement des devoirs dont le plus sacré est sans contredit l'obéissance filiale.

Après ce sermon, auquel il ne manquait qu'un peu d'à-propos et d'onction, le bon père embrassa sur le front sa fille interdite. — Partons, mon enfant, continua-t-il, il y aurait de l'indiscrétion à demeurer plus longtemps dans cette maison, où la désolation habite. Quant à vous, ma mie, dit-il en s'adressant à Marie, vous pouvez rester, si bon vous semble : vous n'êtes plus au service de ma fille. — Quoi! monsieur, dit Louise, vous voulez punir cette enfant de m'avoir servie fidèlement? — Croyez Louise, qu'il m'en coûte beaucoup de rien faire qui vous déplaise et de troubler la joie de notre réunion; mais ayez un peu de confiance en moi. Je vous assure qu'avant peu, vous reconnaîtrez

que cette mesure était convenable. Adieu, vous, la belle enfant, je ne vous oublierai pas.

Marie ne se permit pas de répliquer autrement que par un torrent de larmes dont elle mouilla les mains de sa jeune maîtresse. Le marquis, interrompant cette scène touchante, à regret, disait-il, car le temps pressait, emmena sa fille de ce lieu de refuge qui l'avait si mal garantie. Paulin les conduisit par des escaliers et des passages dérobés jusqu'au dehors de l'enceinte du château.

— Tu as bien gagné ta récompense, l'ami, dit alors le seigneur au valet. La voici, j'espère que tu la trouveras assez lourde. J'ajouterai, si cela peut te faire plaisir, que tu as droit à toute ma reconnaissance : sans toi, j'eusse été fort empêché et n'aurais pu agir si sûrement, si promptement ni si secrètement. — Je vous remercie, monsieur le marquis; mais j'aurais désiré que vous me permissiez d'entrer à votre service. C'est dans cet espoir que j'ai tâché de vous être agréable... — Diable, ceci est très-différent. Tu n'as pas été autorisé à concevoir de telles espérances, et je ne puis dire que je les approuve. Tu m'as donné des preuves d'obligeance, mais non de fidélité: j'aime assez qu'un domestique possède cette dernière qualité. Je puis donc te promettre de me servir de toi dans l'occasion, mais constamment, ce serait superflu. Votre jeune maitre me semble très-doux; vous auriez tort de le quitter. Au surplus, cela vous regarde. Pour ce qui me regarde, moi, je vous conseille de ne plus vous en occuper et d'oublier tout ce dont vous avez été témoin ce soir et auparavant; sinon je vous promets que vos souvenirs seront bientôt interrompus.

Cela dit, le marquis tourna le dos au valet confus, que la soif de l'or avait poussé à trahir la confiance de

son maître. Qui eût jamais pu imaginer que tant de perfidie se cachât dans cette bonne tête frisée et bien portante, et pût s'unir à une soumission si humble et à un amour de si candide expression. A la vérité l'œil était un peu en dessous, le bas du visage épais et grossier dénotait de la bassesse; mais, malgré ces indices, on pourrait encore s'étonner de l'adresse que Paulin mit à cacher sa félonie, si l'on ignorait l'empire de la cupidité et de l'ambition sur les hommes. Ces vices n'empêchaient pas le piqueur d'aimer Marie, ni même d'aimer son maître jusqu'à un certain point. Un célèbre politique, qui est mieux que nous à même d'en juger, a dit que la loyauté de tout homme dépend de la somme qu'on y met. La position intime de Paulin avait permis au marquis de mettre le prix à sa fidélité, et le valet en avait encore conservé quelque peu pour son usage particulier. Avant de recevoir la bourse du père, il avait glissé à la fille le billet de René, dont il eût pu faire un autre usage.

La honte du mépris qui était en quelque sorte l'escompte de son lucre, éveilla le remords dans le cœur de Paulin. Il se promit sincèrement de ne plus s'y exposer, et, serrant la bourse dans sa poche, il alla donner quelques minutes à sa belle affligée, qu'il eût mise dans un étrange embarras en lui découvrant ses allures : si Marie était capable de trahison, ce n'était pas pour un appât si vil. Elle eût donc été portée par caractère à repousser avec horreur un homme à la merci duquel elle se trouvait et que la nécessité l'obligeait de ménager mais la dissimulation de Paulin lui épargna la peine de se contraindre, et le misérable essuya très-amoureusement les larmes de la jolie Arlésienne.

XII

M. DE QUESMES

René, revenu du premier étourdissement de sa douleur, et délivré des consolateurs qui, comme les médecins, ne peuvent qu'irriter un mal incurable, avait pris l'attitude digne qui remplace bientôt le désespoir dans une organisation noble et ferme, et qui est un symptôme de longues et profondes souffrances. Nous ne détaillerons point les angoisses de son insomnie : il est facile de les imaginer. Après son adolescence calme, pure et religieuse, il se trouvait pour le premier égarement de sa jeunesse, frappé d'une malédiction ineffaçable, et dévoué à jamais aux remords. Certes, il pouvait se croire en droit d'accuser le ciel.

Le jeune homme voulut encore une fois voir son aïeul avant que le voile funèbre ne fût étendu sur lui. Il s'agenouilla auprès du lit, baisa avec larmes la main qui, après l'avoir tant de fois béni et avoir soutenu son enfance avec tant d'amour, s'était appesantie sur lui de tout le poids d'une dernière colère.

— Vous avez été bien sévère pour moi, mon père, dit René, et pourtant je ne blasphémerai pas votre mémoire. Vous avez brisé d'un mot l'œuvre de vingt de vos années. De votre dernier souffle vous avez flétri ma vie, que vous aviez si précieusement conservée; vous avez desséché dans son dernier rejeton la race de vos pères, dont la perpétuité était votre plus cher souci. Que votre nom soit béni, mon père! Que votre dépouille repose en paix dans le tombeau paternel, monseigneur!

Vous avez bien souffert pendant votre longue vie; mais votre plus cruelle douleur est celle qui vous attendait à la fin. Non, je ne vous maudirai point; c'est moi qui ai été coupable, et c'est la mort qui a été inflexible. Si elle ne se fût hâtée de se mettre entre vous et moi, vous m'auriez pardonné, car vous m'aimiez comme votre sang et comme votre ouvrage, car je suis le fils de votre fils, car ma mère était pour vous comme un ange, et vous ne voudriez pas lui dire que vous avez maudit son enfant. Oh! mon père, vous révoquez sans doute maintenant dans le ciel cette parole de colère qui m'a froissé contre la terre. Hélas! vous l'avez dit, je suis né à une époque de malheur. Je n'ai pas été, comme vous, coulé d'un airain pur et solide. Je n'ai pas été trempé au feu des guerres civiles. Je ne suis qu'une cire molle, et j'ai subi l'influence des ennuis et des doutes de mon père. J'ai été abreuvé des larmes de ma mère autant que de son lait. N'ai-je pas, dès mon enfance, senti la faiblesse de mon âme peser sur ma tête et la courber? n'ai-je pas toujours porté au front un signe de tristesse et de souffrance innées? n'ai-je pas été souvent me repaître, à l'écart, de vaines rêveries et de larmes sans cause? Hélas! vos instructions étaient pour moi un aliment trop fort et résonnaient dans mon sein comme les paroles d'une langue morte. La solitude, qui élève les hommes forts, a achevé de m'enivrer. Je n'étais pas à votre hauteur, ô mon père! Je n'ai pu partager l'énergie de vos sentiments d'un autre siècle. Vous n'avez pu comprendre, vous, que j'eusse ainsi dégénéré. Je ne vous fais point de reproches, ô mon père! mais je méritais plutôt votre pitié que votre courroux; vous le voyez à présent. Laissez-moi prendre votre main et la poser sur ma tête, comme vous aviez coutume de faire le soir après la prière. Laissez-moi croire

que vous entendrez sans colère mon pas troubler le silence de votre sépulcre, et que vous ne me défendrez pas de reposer un jour auprès de vous et de ma mère. Ce sera sans doute bientôt.

Les funérailles du vieux comte furent simples et austères, comme toutes les cérémonies où préside le rite protestant, qui n'est, en quelque sorte, que l'abrégé ou le squelette du rite catholique, et qui, avec l'orgueilleuse prétention de ne parler qu'à la raison de l'homme, a dépouillé la religion de tout son appareil extérieur aussi bien que de tout son attrait mystérieux, et l'a réduite à n'être plus qu'une science humaine.

René trouva la force de rendre les derniers devoirs à son aïeul et conduisit lui-même le deuil. Suivant un ancien usage féodal, conservé jusqu'à cette époque, Bertrand menait devant le cercueil le dernier cheval qu'avait monté son maître, caparaçonné et équipé comme pour la guerre. Le fidèle écuyer, avec cet instinct que les vieux serviteurs acquièrent souvent à force de dévouement, jetait des regards inquiets vers son jeune maître, comme s'il eût compris toute l'étendue de son malheur, et que celui qui restait était plus à plaindre que celui qu'on ensevelissait. Le cortége était composé de quelques seigneurs protestants du Languedoc et de la Provence, des tenanciers du château et d'un grand nombre des habitants protestants de Saint-Gilles, qui professaient une vénération héréditaire pour les seigneurs de Courchival, leurs protecteurs et leurs guides depuis un temps immémorial.

Après que l'on eut déposé le cercueil du vieux comte dans la sépulture de sa famille, le ministre adressa aux assistants un discours en harmonie avec sa figure grave et exempte de l'empreinte des passions. Sans s'étendre sur la grandeur et sur l'antiquité de la famille de Cour-

chival, il rappela les vertus et la résignation chrétienne du chef qui venait de lui être enlevé, exhorta son héritier à suivre l'exemple de son aïeul, et recommanda à tous l'humilité et la confiance en Dieu, qui leur étaient nécessaires dans ces jours d'épreuves.

René remercia brièvement toute l'assemblée de la preuve d'estime et de respect qu'elle venait de donner à la mémoire de son aïeul, offrit aux seigneurs qui s'y trouvaient l'hospitalité de son château, en les priant de l'excuser si, dans un moment aussi triste, il manquait quelque chose à leur réception. Il se déroba ensuite aux compliments de condoléance et à toute cette étiquette funéraire qui commençait à l'accabler. Un jeune homme, qui pouvait avoir un an ou deux de plus que lui, et que sa douloureuse préoccupation l'avait empêché de remarquer, se présenta alors à lui.

— Monsieur, lui dit-il, je suis votre cousin-germain, Antoine de Quesmes; nos mères étaient sœurs, comme vous savez. Si je n'ai point réclamé l'honneur de porter la tête du comte, votre aïeul et mon grand-oncle, honneur qui m'appartenait de droit, c'est que je suis obligé de garder l'incognito. Recevez-en mes excuses, et l'assurance de la part très-vive que je prends à votre douleur comme à votre deuil. — Je le crois, monsieur, répondit René; je regrette seulement que notre connaissance se fasse sous d'aussi fâcheux auspices. Vous êtes, dites-vous, dans l'obligation de rester inconnu; si vous croyez pouvoir trouver un asile au château de Meyran, il est à la disposition du neveu de ma mère. — Je vous remercie, d'avoir prévenu la prière que je venais vous faire et dont notre parenté adoucit, j'espère, l'indiscrétion. — Assurément; mais vous ne trouverez pas, je vous en avertis, beaucoup de distractions dans l'exil que vous choisissez. — Ce serait à moi au con-

traire à vous en procurer, monsieur. — Mais ce n'est au pouvoir de personne, je dirais, pas même au pouvoir de Dieu, si je ne craignais de blasphémer, dit René d'un accent qui mit fin à la conversation. Les deux jeunes gens gardèrent jusqu'au château un silence qui convenait plus aux circonstances qu'à leur âge.

XIII

LES LECTURES

Les ennuis de Louise n'étaient certainement pas à mettre en balance avec les misères de René; cependant, malgré la légèreté de la jeune dame, qui lui refuserait sa compassion? René, par l'excès de sa douleur, était dispensé de toute espèce de honte et de confusion; mais il n'en était pas de même de Louise, qui, prise au trébuchet comme un oiseau, baissait la tête, et, en outre de ses angoisses intérieures, était encore contrainte d'essuyer l'ironie de son père. Le vieillard ne semblait occupé que du triomphe qu'il venait d'obtenir sur sa fille, et nullement de ses erreurs, qu'il avait eu soin pourtant de couvrir du manteau de son adresse. Madame de Forbin elle-même ne s'était pas doutée que sa nièce se fût dérobée un instant à sa surveillance, et la disparition de Marie avait été facilement expliquée au moyen d'une de ces officieuses nécessités, morts, maladies ou accidents, qui sont toujours à notre service durant notre vie, et pas toujours comme fictions.

Malgré l'éloignement de sa complice et la gêne plus morale que matérielle où elle se trouvait, Louise vint à bout de faire parvenir à René une réponse au triste

et laconique billet d'adieux qu'elle avait reçu en quittant Courchival, et qui était ainsi conçu :

« Adieu, Louise ; tout est ligué pour nous séparer, et la mort et la vie. Je ne dois jamais vous revoir, mais je ne puis cesser de vous aimer. Je ne vous demande qu'un souvenir ; car vous seriez malheureuse en m'aimant, et la compassion m'est inutile. »

« Et moi, répondit Louise, pensez-vous que je puisse à mon gré cesser de vous aimer ? Pensez-vous que je le voulusse ? Non, non, le jour que je vous ai donné ma foi, je vous la donnai sans retour. Personne, pas même vous, René, ne pourrait me dégager du serment que vous fit mon cœur ; rien ne pourrait me faire repentir de l'avoir prononcé. Ne connaissais-je pas bien alors toute son étendue ? Ne savais-je pas dans quel labyrinthe de peines et de prohibitions j'engageais ma vie ? La pensée ne m'en a pas effrayée ; la réalité ne m'en effraye pas davantage. Vos douleurs seules causent mon affliction. Vos souffrances ne sont-elles pas les miennes ? Mais, René, je vous en supplie, ne dites pas que vous refusez mes consolations. Ne me défendez pas de pleurer avec vous. Oh ! surtout, ne dites pas que vous renoncez à moi. Laissez-moi attendre et espérer qu'un jour nous serons réunis. Pourquoi nous serions-nous aimés ainsi malgré nous ? Si nous avons mal fait, ce fut involontairement, et le ciel ne voudra pas nous infliger un châtiment sans bornes.

» René, j'ai peur maintenant que vous ne me blâmiez de n'avoir pas assez combattu le penchant qui m'entrainait vers vous ; que vous ne trouviez que j'ai agi sans retenue : cette idée va me rendre bien malheureuse Que je voudrais vous voir, mon ami, voir vos yeux se tourner sur moi sans colère, entendre encore une fois votre voix si douce m'assurer que vous n'êtes

pas changé pour votre pauvre Louise ! Hélas ! il n'y faut pas songer. Je ne puis même espérer que vous pourrez m'écrire d'ici à longtemps. Comme je vais souffrir au milieu de ce monde brillant et glacé, dans cette cour où je serai obligée de lutter incessamment avec les tortures de mon cœur ! Je voudrais bien mourir ! Certes, si je croyais que ma mort ne serait pas une nouvelle douleur pour vous, il n'y aurait rien qui me rattacherait à la vie ! » etc., etc.

René lut, relut, baisa et serra précieusement la lettre de sa maîtresse, pour la relire et la baiser encore ; quant à l'influence que cette lettre exerça sur les résolutions de René, elle fut à peu près nulle sur le moment, sa pensée était trop péniblement attachée vers le passé pour que l'avenir lui apparût autrement que comme un nuage funèbre et uniforme, et non, comme d'ordinaire, sous la forme de nues bigarrées dont l'aspect changeant permet à l'imagination d'y voir toutes les figures et les présages qu'il lui plaît d'y chercher.

Une seconde lettre, d'une tout autre nature, fut remise au jeune seigneur le même jour que celle de Louise. Voici quelle en était la teneur :

« Monsieur le comte, vous avez parmi vos domestiques un nommé Paulin qui a toute votre confiance et qui la mérite très-peu ; il m'a vendu pour quelques pièces d'or un secret que vous lui aviez imprudemment permis de pénétrer. J'ai été obligé de me servir de cet homme dans une circonstance qui intéressait une famille à laquelle je suis attaché ; je m'en dédommage en vous avertissant de son infidélité, qui pourrait vous être funeste dans une occasion plus importante. L'homme qui se permet de vous donner un avis est celui qui a osé se dire votre ennemi. Quant à son nom, il ne vaut pas d'être connu de vous. »

Comme Paulin, ne pouvant supporter les reproches et surtout les menaces de sa conscience, avait disparu du château dès le lendemain du terrible jour où nous avons appris à le connaître, il n'en fut pas autre chose. René n'apprit pas sans quelque amertume cette trahison; il faisait un triste et pénible apprentissage des hommes, obligé à la fois de les détester et de les mépriser, ce qui est certainement funeste pour la vertu. Quand, au milieu de l'inexpérience et des illusions de la jeunesse, on est saisi par ce que la vie a de mauvais et qu'on se sent froissé par la méchanceté des hommes, il est rare que l'on écoute plus la douleur que la colère qu'on en ressent, et le désir de la vengeance porte à faire ce qu'on réprouve : une fois qu'on a commencé, on continue. Le vice a des séductions propres à tous les caractères.

XIV

LE MIRAGE

Le marquis de Lamperière demeura à Lagny quelques jours de plus qu'il ne comptait faire. Le voisinage de ce seigneur, connu pour être un confident du cardinal Mazarin, engagea M. de Quesmes à se retirer pendant quelque temps dans la Camargue, refuge accoutumé de tous les gens des pays avoisinants qui redoutent d'être enfermés entre quatre murailles. Assurément il leur serait difficile de trouver un lieu où l'objet de leur crainte se présente moins à leur vue : il n'y a pas dans toute cette île une seule clôture faite de pierres; on n'y trouve même pas de cailloux. Le jeune

conspirateur avait d'ailleurs reçu d'Arles l'avis que le château de Meyran n'était point pour lui une retraite sûre et que sa fuite paraissait être épiée. Au surplus, son humeur facile et aventureuse ne fut pas bien vivement contrariée de la nécessité qui lui était imposée de revêtir un costume de berger et de parler le provençal ou même de ne pas parler du tout; il regarda cela comme un des inconvénients de la profession, inconvénient qui n'était pas sans avoir son côté agréable. Une prison de quatorze lieues d'étendue n'est pas commune : il y a bien des gens qui pourraient y faire tenir la liberté de toute leur vie. René demeura donc de nouveau seul avec sa douleur; il continua d'arpenter tristement et la tête basse son appartement, tandis que son cousin, le nez au vent et l'esprit dégagé, courait à travers les marais et les étangs du *Delta* du Rhône. Comme on peut le conjecturer, les deux jeunes gens n'avaient point eu encore beaucoup de communications, et ils étaient bien loin de toucher aux confidences. René savait seulement que son cousin était compromis dans les troubles qui agitaient alors la Provence, et celui-ci croyait que le jeune comte n'était affecté que de la mort de son aïeul, il s'étonnait un peu de l'excès d'une affliction qui eût pu être adoucie par des considérations de toute sorte.

— Quelle innocente sensibilité! pensait-il. Quand il aura un peu vu le monde, il comprendra qu'on ne doit pas se laisser ainsi dominer par son cœur. Que diable! si tous les enfants mouraient de chagrin en perdant un de leurs parents, cela ne ferait pas les affaires de la race humaine : il n'y aurait de sauvé que les bâtards, et ce serait immoral.

Sans discuter la moralité de ces sentiments, très-raisonnables d'ailleurs, nous devons dire ici que, mal-

gré la corruption de ses idées, il se pourra faire que M. de Quesmes soit un cœur parfaitement honnête et excellent : la vertu d'instinct et la vertu de principes sont rarement identifiées, et c'est là une des causes principales du petit nombre des élus.

Antoine se mit à chasser et à courir la plaine, comme s'il n'eût dû faire rien autre chose toute sa vie. Dès le second jour, il lui arriva un accident qui eût pu en effet terminer là sa carrière : étant arrivé sur le bord d'un étang salé qui présentait une vaste plage de sable coquilleux, desséchée par le soleil et unie comme un champ de manœuvre, il lui prit la fantaisie de pousser jusqu'à l'eau qu'il apercevait à quelque distance; mais cette eau était plus éloignée qu'il n'avait pu le croire, car il avait fait beaucoup de chemin sans s'en être sensiblement rapproché. Attribuant ce phénomène à la difficulté d'apprécier les distances en rase campagne, il poursuivait son entreprise avec l'active opiniâtreté de son âge et de son tempérament, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit de chevaux et de voix qui le fit se retourner; il fut fort étonné de voir que le lieu qu'il venait de quitter était ou semblait être recouvert d'eau dans laquelle se réfléchissaient les maisons situées au bord de l'étang et qui bordait l'horizon entier. Cette inondation subite était d'autant plus étrange qu'elle s'était opérée dans le silence le plus fantastique. L'air n'était agité que par des souffles lents et fugitifs. Le jeune homme, un peu troublé par ce changement de décoration, réfléchit promptement que l'eau ne pouvait acquérir une grande profondeur sur cette plage unie; mais il fut plus sérieusement inquiété par les façons de deux hommes équipés comme des bergers ou des pâtres du pays, et qui venaient sur lui à bride abattue en lui faisant signe d'arrêter. S'imaginant qu'ils pouvaient

être des estafiers déguisés qui le poursuivaient, il lança son cheval au galop, dans le dessein de prendre de l'avance pour pouvoir ensuite regagner le rivage; mais il n'avait pas fait vingt pas que le terrain devint mou et comme délayé. Le cheval y enfonçait jusqu'à mi-jambe et fut bientôt arrêté tout à fait, malgré les très-vaillants coups d'éperon dont son cavalier lui labourait les flancs. Le malheureux animal ne pouvait que s'effarer sur place et souffler, plus de la peur du danger qu'il courait que de la douleur du châtiment que son maître lui infligeait.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? se demanda le jeune seigneur. Suis-je dans le pays des fées? J'ai bien peur que ces deux enchanteurs qui viennent ne me délivrent que pour me jeter dans d'autres liens.

Cependant il sentait que son cheval s'enfonçait lentement dans la vase. Heureusement pour lui, tandis *qu'il* perdait ainsi du terrain, les autres en avaient gagné. — Tron de dious! lui cria une voix rudement accentuée, vous voulez donc périr! — Laissez votre cheval en repos, dit une autre voix plus humaine. Allons! vous aurez eu plus de peur que de mal. — Je croyais plutôt le contraire, dit Antoine de Quesmes à ces gens qui, arrivés près de lui, avaient dépouillé toute apparence hostile et qui semblaient être l'un un fermier et l'autre un gardien de chevaux. Diable! je ne sais pas trop si je pourrai me retirer de là tout seul. — J'en doute, monsieur, dit le fermier; mais nous sommes venus pour vous aider. Nous avons fait ce que nous avons pu pour vous faire retourner; mais nous étions sans doute trop loin pour être entendus de vous. — C'est ma faute, répondit le jeune gentilhomme, je suis obligé de ne pas trop me laisser approcher, et je me suis méfié de vous : voilà tout! — Vous auriez mieux fait de vous

métier de la gare, dit le pâtre, qui, ayant mis pied à terre, s'était approché avec précaution.

Malgré les larges semelles qui débordaient tout autour de ses souliers et qui l'empêchaient un peu d'enfoncer dans ce sol perfide, il ne se hasarda pas jusqu'auprès de M. de Quesmes; mais il lui jeta un bout de la longe de crin qui lui servait à attacher son cheval au pâturage, et par ce moyen il put l'aider à se dégager, ce à quoi pourtant le jeune homme ne parvint pas sans efforts et sans être obligé de se faire haler sur cette boue où il ne pouvait marcher. — Vous aurez eu moins de peine à y entrer qu'à en sortir, lui dit le Provençal en roulant sa longe avec cet air morne que les paysans du Midi affectent souvent de garder lorsqu'ils plaisantent. — Grand merci, mon ami, dit le jeune homme en se secouant, je n'oublierai pas le service que vous venez de me rendre. Monsieur, dit-il à celui de ses libérateurs qui se distinguait de l'autre par son langage et ses manières, je suis Antoine de Quesmes, neveu du duc de Rohan par ma mère, et petit-cousin de M. de Simiane, grand-sénéchal de cette province, ce qui ne m'empêche pas de fuir en ce moment la justice du roi. J'ai été assez sot pour prendre au sérieux les criailleries de nos sénateurs d'Aix. Je me suis mis en tête d'ajouter à l'histoire de la Fronde un appendice provençal; mais on m'en a bientôt dégoûté: un honnête homme peut prendre part à une guerre civile, mais non à un tapage populaire. Par malheur, on ne se tire pas de là comme de tout autre mauvais lieu, seulement avec du dégoût et de la honte, et le repentir ne suffit pas pour absoudre de telles fautes; aussi suis-je obligé de me cacher jusqu'à ce que j'aie obtenu ma grâce, et sans vous je n'en aurais peut-être plus eu besoin dans peu de temps, car j'étais vraiment scellé sur ma selle, et j'aurais pu mourir de

faim dans ce lieu sans que personne vînt à mon secours. — Il n'était pas besoin de la faim, monsieur, dit le fermier : regardez.

M de Quesmes se retourna, et à la place où il avait été arrêté il n'aperçut plus qu'une concavité peu prononcée. Quant au cheval, il avait totalement disparu : l'animal, soulagé du poids de son cavalier, avait recommencé à se débattre avec violence, et ses efforts désespérés n'avaient eu pour résultat que d'exciter la fondrière à engloutir la proie qui lui restait. Ceci fit passer un nuage sur les yeux du jeune homme et un frisson le long de son épine dorsale.

- Comment, dit-il, mon cheval est là-dedans, et si je suis dehors je le dois au hasard d'abord, et à vous ensuite? Monsieur, je suis le vôtre à la vie et à la mort. Je suppose que c'est quelque persécution qui vous oblige, comme moi, à vous travestir en berger, à mener paître vos brebis dans ces aimables lieux ou un lièvre pourrait mourir de faim, quoique la terre y dévore un cheval en une minute. — Monsieur, vos suppositions me flattent; mais si je me travestis jamais, ce sera quand je quitterai ce vêtement. — A d'autres! Allons donc! pensez-vous que vous me tromperez ainsi? Dites-moi votre nom, de grâce, et si jamais vous avez besoin de moi, écrivez-moi le lieu et l'heure, et signez, ce sera assez. Tout ce que je possède est à vous, mon âme, mon épée, mon manteau et ma maîtresse, si j'en ai encore une. — Tout misérable que soit mon nom, je vous le dirai, monsieur, et si vous persistez dans votre reconnaissance, il sera possible que je la mette un jour à l'épreuve. Je me nomme Gautier Violais.

— Voulez-vous, monsieur, me reprocher ma confiance précipitée pour des inconnus? Après tout, vous avez raison, Je suis un fou ; je dirais mon nom sur la



place Royale, à Paris, au risque d'éveiller quelque écho dans la Bastille. Je ne m'offenserai pas de votre méfiance : ce que je donne, je ne le retire jamais. Ainsi, demandez-moi, quand vous voudrez, au nom de Gautier Violtis, de vous prêter ma vie, elle sera à votre service. Notre exil ne durera pas toujours, s'il plaît à Dieu. — Le mien dure depuis que je suis né, et quand finira-t-il? je n'en sais rien. — Il y en a plus d'un qui est encore dans ce cas; cependant c'est rare, et vous m'inspireriez de la curiosité si vous ne vouliez rester inconnu. Mais je voudrais bien quitter ce lieu où il me semble sentir trembler la terre sous moi. — Il n'y a aucun danger de ce côté du poteau ; quand vous voyez des pieux ainsi plantés dans les étangs, ayez soin de passer du côté où l'écorce est enlevée, et, pour mieux faire encore, n'y allez pas sans nécessité. Maintenant, monsieur, nous sommes à vos ordres. Choisissez de ces deux chevaux celui qui vous plaira, et, si vous le permettez, je vous conduirai à ma cabane, où vous pourrez vous reposer et vous sécher. — Il est vrai que je suis bien en désordre, et je ne ferai pas mal de commencer par prendre un bain dans cette eau que je vois devant nous, quoique je ne sache comment elle a pu y venir depuis une demi-heure. — Ce bain vous nettoierait peu. Cette eau n'est qu'une illusion : c'est ce que les savants appellent le mirage. Quoique j'y sois habitué, je me laisse abuser quelquefois par ces singuliers effets. — Çà, monsieur, sommes-nous donc en Syrie? — Non, car je n'aperçois point de palmiers. — Il n'y a pas d'eau là-bas? — Pas une goutte. — Et là? et tout autour, enfin? — Pas davantage. — C'est étrange. Je n'avais jamais entendu attribuer ces singuliers prestiges qu'à la terre des enchantements et des croisades. — Le mirage peut avoir lieu dans toutes les plaines unies

comme celle-ci. — Au moins n'est-ce plus qu'une plaisanterie qui ne peut avoir d'inconvénient plus grave que de faire allonger la langue et ouvrir les yeux à ceux qui ne sont pas au fait ; mais être enlevé à l'improviste sans avoir affaire ni aux médecins, ni aux curés, ni aux fossoyeurs, cela me paraît fort peu agréable, moralement et physiquement. Ce pauvre cheval, je n'ai pas même eu le temps de lui dire adieu.

En parlant ainsi, le jeune aventurier avait enfourché le cheval du gardien, qui n'avait pas paru le moins du monde affecté par la nécessité de traverser à pied cette plaine de sable illuminée et chauffée par un soleil ardent, un soleil d'été de la Provence, dont les rivages respirent parfois le souffle de l'Afrique à peine attiédi par celui de la mer. Cet homme n'avait remercié M. de Quesmes de ses promesses que par quelques mots insoucieux. La vie pastorale mène necessairement à la contemplation et donne toujours à ceux qui la pratiquent une dignité remarquable. L'homme qui vit continuellement avec Dieu, la nature et son âme, doit avoir un profond dédain pour les vaines paroles et les ridicules agitations auxquelles les habitants des villes ont recours pour distraire leurs yeux de ces trois abîmes de la pensée où se résume tout ce qu'il y a de grand et de vrai.

Gautier se pilota sans peine sur cette mer de sable humide, plus trompeuse encore que l'onde. Tout en trottant, il raconta a l'Achates qu'il venait de se conquérir comment, l'ayant vu s'engager dans l'étang, il avait de suite pensé que le hasard ne manquerait pas d'abuser de son inexpérience pour le conduire vers un point dangereux, et qu'en conséquence il s'était incontinent dirigé vers lui.

— Vous me connaissiez donc? dit M. de Quesmes. —

Nullement; mais vous vous êtes logé chez le frère du gardien qui était avec moi. Il me le dit, vous voyant passer de loin, et un peu après il ajouta : « Le jeune homme pourra payer cher la bravade qu'il a voulu faire. Il va droit sur la gare. » Je ne sais, en vérité, s'il se serait remué pour vous secourir. — Je ne dois donc la vie qu'à vous, monsieur, et à la Providence qui me fait la mine de corriger parfois le hasard. Qu'en pensez-vous ?

Gautier ne répondit que par un geste intraduisible de scepticisme craintif.

— Sans doute, vous n'êtes pas payé pour croire en elle. Eh bien, je disais donc que je préférais n'avoir à dépenser que des actions ou des paroles pour m'acquitter d'un service reçu, n'étant que peu fourni de reconnaissance sonnante, en ma double qualité de cadet de famille et de vagabond. — Que cela ne vous trouble pas, monsieur, cet homme n'a besoin de rien ; il vit et mourra sur le dos de son cheval.

On arriva bientôt à la cabane du berger. Cabri attendait Gautier comme elle faisait toujours quand il n'était pas là, et les éclats de sa voix vibrante éveillèrent au loin l'attention du jeune gentilhomme.

— Qu'est cela ? dit-il ; quel est ce rossignol égaré dans ces déserts ? — C'est, répondit Gautier, une enfant qui demeure avec moi. — Elle a une voix divine, je vous le jure. — J'avoue que je ne suis pas très-sensible aux charmes de la musique. — C'est fâcheux pour vous, dans votre position actuelle surtout ; voulez-vous me permettre d'écouter un instant ? — A votre aise, monsieur.

Cabri chantait une chanson provençale, une espèce de sirvente que nous avons traduit en français, quoiqu elle doive y perdre beaucoup ; mais nous l'avons fait par la raison que la plupart de nos lecteurs, pas

plus que nous, n'entendent l'idiome original. Voici les paroles; quant à l'air, autant en emporte le vent:

Je ris des amants fidèles
Qui, délaissés par leurs belles,
Pleurent de leurs trahisons.
Que ne prenaient-ils l'avance?
La constance et l'inconstance
Sont des mots, non des raisons.
Puisque ainsi s'en va le monde,
Qu'au ciel, sur la terre ou l'onde,
Il n'est rien que d'incertain,
Subissez la loi commune.
Si la nuit est fraîche et brune,
Ne songez point au matin;
Croyez, pour n'être point dupe,
Que tout pourpoint, toute jupe,
Enferment de traîtres cœurs.
A vos amis, vos maîtresses,
Ne faites point de promesses,
Pour n'être jamais trompeurs.

Il est très-remarquable que les fous, considérés dans le monde comme n'ayant pas le sens commun, sont, au contraire, dans toutes les histoires, doués d'un esprit très-profond et au besoin même prophétique, tandis que les personnages censés raisonnables y agissent comme de véritables écervelés totalement dépourvus de jugement et de prévoyance : il est loisible à ceux qui écrivent les histoires de les arranger ainsi, et ils peuvent bien avoir pour les fous un peu de partialité. N'oublions pas toutefois que des peuples qui sont les aînés de la race humaine ont toujours regardé comme sacrés ceux dont l'esprit n'habite plus avec le corps, et ont toujours cherché des augures dans leurs actions et

leurs paroles désordonnées. Nous avons nous-mêmes un proverbe qui dit qu'il ne faut point mépriser les avis d'un fou. Les insensés ne sont plus comme les hommes dirigés par leur libre arbitre; mais ils agissent, comme le reste de l'univers, sous l'impulsion immédiate du grand moteur, et les allusions au présent et à l'avenir, qui prennent place en leurs discours sans qu'ils en aient la conscience, sont semblables aux voix que les animaux et toute la nature font entendre à l'approche de quelque événement menaçant.

— Elle chante vraiment comme un ange, dit M. de Quesmes, et choisit ses chansons avec une sagesse diabolique. — La pauvre enfant est pourtant folle, dit Gautier. — Folle de quoi ou de qui ? — Folle d'esprit, monsieur. Je ne pense pas que son cerveau ait jamais été bien ordonné : et diverses circonstances ont développé cette disposition.

La jeune fille fut un peu troublée par l'aspect d'un étranger, et ne se livra pas à ses démonstrations habituelles envers le berger; elle s'arrêta à considérer le jeune gentilhomme, auquel elle inspirait une égale curiosité, et qui la regardait d'un air à la fois étonné et charmé.

— Cette enfant, comme vous l'appelez, dit-il à Gautier, me semble bien près d'être une très-jolie femme. C'est une fée véritable. Une telle compagne doit fort adoucir votre exil; elle possède tous les dons, et sa folie me semble un attrait de plus. Peste! je ne vous plaindrai pas davantage. — Cette enfant, monsieur, est ma fille adoptive. — Ah! c'est différent. Je vous en fais mon compliment.

M. de Quesmes était trop poli pour se récrier contre une assertion aussi étrange, et il lui était libre d'en penser ce qu'il voulait, mais non de dire ce qu'il en

pensait à un homme qui venait de lui sauver la vie. — Voici, pensa-t-il, l'homme le plus plus discret qui soit au monde, s'il n'est pas le plus singulier Qui ne deviendrait fou de cette adorable petite fille? Et ses yeux, amoureusement fixés sur la jeune fille, ne se gênaient pas d'exprimer le ravissement qu'elle lui causait. Cette attention était sans conséquence, vu l'état mental de celle qui en était l'objet. Et cependant, sage, étourdie ou folle, une femme comprend toujours ce langage muet, mais pénétrant, et quand il lui est parlé par un beau jeune homme à l'œil noir, à la mine délibérée et fière, il lui est difficile de n'en pas être touchée. En ce cas, les femmes ne diffèrent qu'en la manière de répondre. Cabri répondit à la sienne à ce bienveillant et gracieux étranger : elle vint en souriant lui présenter sa joue finement veloutée; le jeune homme y posa aussitôt ses lèvres, et, ne se bornant pas là, il releva le menton de la petite et lui donna sur la bouche un beau baiser de grand seigneur.

Gautier était resté témoin de cette scène à la fois enfantine et voluptueuse. Quoiqu'il n'eût réellement pour Cabri qu'une affection paternelle sans aucune espèce d'arrière-tendresse, il ne put se défendre d'un vif mouvement de jaloux déplaisir. Ne voit-on pas des pères jaloux de leurs propres filles, des frères jaloux de leurs sœurs, et enfin nombre de jeunes gens jaloux de leurs chiens, et de vieilles filles jalouses de leurs chats?

— Que faites-vous donc, Cabri? lui dit-il durement, et ne la tutoyant pas pour la première fois de sa vie.

La jeune fille était rouge comme une cerise, et passait le bout de ses doigts sur ses lèvres émues. Semblable à l'enfant dont la main ignorante a froissé par hasard les cordes d'un instrument de musique, elle écoutait avec étonnement la note qui frémissait dans

son sein. A la réprimande du berger, elle tressaillit, et, confuse, baissant la tête, elle rentra dans la cabane à pas lents. Cela indiquait que quelque chose d'extraordinaire l'agitait. Du seuil elle jeta à Antoine un regard furtif, puis un autre à Gautier, dont la figure sévère la fit se cacher au fond de sa niche de roseau, où on l'entendit sangloter et murmurer.

— Pauvre petite! dit M. de Quesmes, ne la grondez pas, puisqu'elle est folle. Elle est vraiment intéressante! J'espère que vous n'attachez point d'importance à ce que je viens de faire? — Pas plus que vous n'en pouvez attacher vous-même, monsieur, répondit Gautier presque sèchement. — Hum! pensa le vicomte, c'est un brave homme assurément, mais il m'a tout l'air d'un sot.

M. de Quesmes, après s'être reposé et nettoyé le mieux possible, voyant que la jeune fille était décidée à ne point reparaître, se disposa à partir.

— Ça, dit-il à Gautier, je reviendrai vous voir. C'est une trop grande fortune de rencontrer en un tel désert une figure de gentilhomme et une voix humaine, pour que je veuille la négliger. — Je vous suis encore une fois obligé, monsieur, de vos favorables préventions, mais je ne pourrai avoir l'honneur de vous recevoir. Je quitte demain ces lieux. — Ah! Et que faites-vous de votre compagne, je veux dire de votre fille adoptive? — Je l'emmène avec moi à Paris. — Vous êtes rentré en grâce? — Je ne suis que le fils d'un paysan, monsieur, et je n'ai jamais eu le privilége de pouvoir être disgracié. Je rentre seulement dans la vie pour tenter encore une fois la fortune. Si je ne réussis pas, comme il est probable, je reviendrai m'enterrer dans ces déserts où je suis né. — Bien, bien. S'il plaît à Dieu, je ne tarderai pas à vous suivre. Quand vous aurez besoin de mes ser-

vices, je me recommande à vous. — Cela n'est point à oublier, monsieur. J'aime à croire que vous tenez à vos promesses autant qu'à vos idées.

M. de Quesmes n'eut point d'autres aventures à raconter à son cousin, lorsqu'il retourna quelques jours après au manoir de Meyran. Hormis quelques vols de grand chemin qu'il se permit pour passer le temps, c'est-à-dire quelques baisers ravis aux jeunes filles qu'il rencontrait par hasard, et qui étaient reçus tantôt bien, tantôt mal, il ne lui survint aucune distraction. On n'a pas tous les jours le bonheur de faire une partie avec le trépas.

— Il est singulier, dit René, que vous vous trouviez lié d'obligation envers un homme qui est mon ennemi déclaré. — Bah! Voilà en effet une chose étrange. C'est donc un gentilhomme, quoiqu'il dise le contraire de façon à en faire douter. — Il parait que non; mais ce n'est point, en tout cas, un homme vulgaire.

René fut bientôt amené, par cette conversation, à confier à son jeune cousin toute l'histoire de ses amours avec mademoiselle de Lamperière; car, une fois que l'on met le pied sur la pente de la confiance, on ne s'y arrête pas facilement. Il ne lui cacha que la malédiction de son aïeul, ce qui était très-pardonnable. — Vous avez dû, dit-il en terminant, trouver ma douleur un peu exagérée, car vous ne connaissiez pas toute l'étendue de mon malheur. Placé entre des devoirs sacrés et une passion que je ne puis arracher de mon cœur, je ne vois devant moi que souffrance ou remords. — En vérité, mon cher cousin, répondit Antoine, je ne puis vous trouver si tant à plaindre. Épouser mademoiselle de Lamperière que vous aimez, ou mademoiselle de Serizy qui est charmante, c'est là une alternative qui n'a rien de cruel et qui ne m'embarrasserait pas de la même fa-

çon que vous.—Vous oubliez que je ne puis obtenir l'une et que je ne veux pas réclamer l'autre.—Mais je sais aussi que les empêchements à l'une et à l'autre de ces unions dépendent de vous entièrement. — Je ne vous comprends point. — Tenez, mon cousin, je vais vous parler franchement et comme à un homme. D'abord persuadez-vous qu'il n'y a point d'amour invincible. — Ne me dites point cela. Je sens en moi le contraire. A Dieu ne plaise que cette naïve et sublime passion soit dépouillée de son caractère divin. — Je vous passe le sublime et la naïveté; mais, dites-moi, si demain vous appreniez que mademoiselle de Lamperière fût votre sœur, que feriez-vous? — Je mourrais. Que voudriez-vous que je fisse? — Que vous changeassiez votre amour divin en un amour fraternel, et que vous jetassiez alors les yeux sur une autre beauté. Ce serait très-certainement le parti que vous prendriez de vous-même. — A quoi bon raisonner sur des impossibilités? dit René du ton des gens qui ne veulent pas reconnaître la supériorité d'un argument sans réponse. — En vous prouvant, mon cher cousin, qu'il est des circonstances où l'amour n'est pas indépendant de notre volonté, on pourrait facilement arriver à l'y soumettre constamment. — Ce serait là une consolation presque aussi triste que la réalité qui m'afflige. — Vous êtes donc bien résolu à ne céder ni au vœu de votre aïeul ni à celui de votre cœur? — Il m'est impossible de songer à l'un plus qu'à l'autre. — Je ne connais mademoiselle de Serizy que de réputation. La renommée est trompeuse; mais, pour l'idole de votre cœur, je l'ai vue de mes yeux, et je déclare que toutes les expression de louanges seraient au-dessous de la vérité. Jamais notre noir castel ne pourra s'éclairer des rayons d'un astre plus charmant. Vous êtes merveilleusement heureux que je ne sois qu'un cadet de famille.

Je veux être jugé par le président lui-même si je ne vous disputais cette conquête uniquement pour vous faire prendre une résolution.

René ouvrit la bouche pour faire une réponse légèrement acide, mais il la retint sur ses lèvres. Il ne put s'empêcher de rougir assez vivement, n'étant pas encore arrivé au point de regarder comme insignifiante une plaisanterie qui mordait sur les plus chers sentiments de son cœur.

— Oui, poursuivit de Quesmes encouragé par l'impression qu'il avait produite, je me ferais votre rival d'abord par amitié; mais à un tel jeu on se pique facilement, et je le prendrais au sérieux avant peu de temps. Et si vous ne vous décidiez pas, je pourrais bien finir par décider votre divinité à m'écouter. Je lui crois un caractère très-véhément; la pusillanimité, même fondée sur les motifs les plus sacrés, doit être un mince mérite à ses yeux.

— Brisons là-dessus, mon cher cousin, car il n'y a rien qui attriste plus une douleur récente que la plaisanterie.

— Je parle très-sérieusement. Je dirai tout. Renoncez à la religion de vos pères pour reprendre celle de vos aïeux; allez à la cour, où votre conversion vous fera caresser et employer; le marquis de Lamperière viendra avant peu vous prier de ne point oublier sa fille. Tout cela va de soi-même.

— Oui, ce serait simplement se déshonorer.

— Je n'ai pas alors le talent de me faire comprendre. Ce que je viens de vous dire, je ne le ferais pas, parce qu'il y a encore des héritières dans la foi protestante que ma fidélité pourra toucher; mais je ne serais pas autrement arrêté. Se déshonorer en se convertissant à la foi catholique! Comment cela? nos aïeux se sont-ils désho-

norés en embrassant la réforme? Les motifs de leur changement étaient sans doute plus nobles que les nôtres ne le seraient. Ils étaient animés par le vif esprit d'indépendance et par l'intérêt de la noblesse entière, ils faisaient acte de révolte. Nous ne ferions, nous, que nous soumettre, et nous y serions conduits par notre intérêt personnel. Cela est triste, mais tient tout à fait aux temps où nous vivons. Ce n'est pas notre faute si la noblesse a perdu son beau droit de remontrance à main armée, et nous ne pouvons tout seuls le reconquérir. Voyez quelle misérable parodie de guerre civile a été la Fronde, où les seigneurs ont été obligés d'étayer leurs droits de l'appui des parlements, institution qui n'a pas trois cents ans d'existence. Je vous parle en homme d'expérience. La noblesse, épuisée de sang et de ressources, n'est plus assez puissante pour embrasser tout le royaume : il faut qu'elle se réunisse autour du roi, qui est, après tout, son chef naturel. Le roi est le premier gentilhomme de France. C'est près de lui que nous devons chercher un appui, et en le servant nous servons encore notre cause. Mais si nous continuons, comme nous l'avons fait depuis un siècle, à porter à droite et à gauche notre épée, nous ne ferons que nous affaiblir en pure perte. Si nous restons dans un coin à bouder, nous laisserons la prépondérance passer en d'autres mains, aux parvenus ou aux gens de robe, et la nation apprendra à se passer de nous. En nous soumettant, au contraire, nous regagnerons peu à peu tous nos priviléges et nos établissements, jusqu'à ce que nous puissions relever entièrement la tête.

— Et qu'alors on nous l'abatte d'un seul coup de hache?

— Cela vaudrait mieux que d'être ridiculisés comme les héros de la Fronde. L'échafaud ne déshonore pas comme une chanson.

— Mais si l'on dédaignait nos soumissions ?

— Oh ! nous sommes encore assez forts pour capituler avec les honneurs de la guerre, si nous ne pouvons plus combattre !

— Cette discussion est bien oiseuse, et ne me dit pas...

— Oiseuse, mon cousin. Ah ! vous êtes bien comme tous les seigneurs terriens. Préoccupés de leurs intérêts du moment, ils ont perdu tout esprit de caste et ne songent point à l'avenir de la noblesse. Il n'y a que les pauvres gentilshommes comme moi qui s'éprennent de semblables choses. Bah ! il faut chercher à faire sa paix et sa fortune séparément.

— Vous êtes donc décidé à suivre désormais la cour?

— Je suis, j espère, en chemin de m'y rendre.

— Et à abjurer la religion réformée ?

— Assurément, si j'y trouve le moindre avantage.

— Je n'ai pas été accoutumé à regarder la religion comme une affaire de mode et comme un moyen humain. Je crois à la mission apostolique des réformateurs.

— Comme vous croiriez à l'infaillibité du pape, si vous eussiez été élevé dans la religion romaine. Je ne suis pas très-instruit dans le dogme, mais je connais un peu l'histoire du protestantisme, et je ne vois rien que d'humain dans son origine et dans les motifs qui portèrent nos pères à l'embrasser. Reste encore à savoir si leur intérêt même n'eût pas dû les en écarter, et s'ils ne furent pas, entre les mains des novateurs, un instrument bon à briser, après son service fait. Nous serions plus embarrassés que l'Église si l'on nous demandait de qui nous tenons nos droits. Il faut prévenir les questions qu'on ne saurait résoudre.

— Je ne suis point en humeur de controverser. Je serais seulement curieux de savoir quel est le théologien qui a si adroitement sapé vos croyances.

— Ce n'est point un prêtre, mais un vieil apothicaire chez lequel je suis resté quelques jours à Arles, un véritable sage, ou, pour mieux dire, un trésor de toutes les sagesses ; car celle qui convient à l'un ne convient point à l'autre, et il en a pour tout le monde. Pour finir d'un trait son éloge, c'est un homme que l'on eût brûlé il y a seulement cinquante ans, si toutefois il n'eût su rester dans l'obscurité.

— Mais, reprit René, qui suivait ses pensées plutôt que les paroles de son cousin, est-il nécessaire de renier ma religion pour aller à la cour ? On y voit, ce me semble, nombre de seigneurs et des plus grands, qui n'ont point été obligés à ce sacrifice de leur conscience.

— Soyez certain qu'ils y viendront tous. Le roi n'est point, dit-on, favorable aux protestants, et il vaux mieux rentrer au bercail avant d'y être forcé. Ce n'est point encore nécessaire, mais utile; plus tard ce sera nécessaire, mais inutile.

— Louise elle-même ne pourrait avoir pour moi que du mépris si je me parjurais ainsi.

— Elle ne vous en saura peut-être pas beaucoup de gré; car les femmes ne sont pas fort reconnaissantes; mais, si elle vous aime, elle n'y verra rien, sinon que vous vous serez rapproché d'elle. Quant à vous, mon cher cousin, voyez-y encore les honneurs et l'éclat qui conviennent à votre fortune.

— Ah! dit René, je ne crois pas que nous puissions jamais nous entendre. Et, en disant ces mots, le jeune comte regardait son cousin de l'air dont un ermite regarde une fille de joie en lui jetant à la figure un *Vade retrò Satanas*!

— J'ai éte tout comme vous, reprit celui-ci : J'ai pensé comme vous pensez aujourd'hui, et je ne m'en suis pas tenu aux idées, puisque j'ai tenté de les expri-

mer par les armes ; à la vérité c'était plutôt pour mon plaisir que pour la gloire de la religion et de la noblesse. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'agitation éclaircit singulièrement la vue et le jugement. Depuis que je les ai mesurés de près, j'ai pris en grande pitié tous ces préjugés que l'on regarde comme des vérités jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par d'autres, et je me suis résolu à m'en servir, mais à ne jamais me laisser duper par eux.

Cette conversation, développée dans beaucoup d'autres, fut féconde pour René en réflexions. De semblables pensées avaient déjà assailli son esprit dans la solitude ; car les idées sont dans l'air et se communiquent magnétiquement. Mais sa douleur avait rejeté les séductions plutôt par pudeur cependant que par chasteté. Si, dans les jours où il était entièrement désintéressé, il avait soupçonné que son éducation pouvait être un peu surannée et dépourvue d'application, il avait dû être porté à s'élever au-dessus d'elle, du moment où elle lui avait été gênante et oppressive ; mais nul n'a les dents assez fortes pour ronger seul les liens qui l'attachent aux préjugés de son enfance. Il faut que le frottement du monde y coopère : il faut que la vie ait fourni à notre âme d'autres mobiles. René n'avait pas besoin du deuil qui l'entourait de toutes parts et se suspendait à tout ce qui frappait ses sens, pour que son cœur ressentît du remords de la rébellion de son esprit. Il n'était pas encore assez exercé aux sophismes de l'égoïsme social pour disséquer ses sentiments et leurs objets. Il ne savait pas faire accorder le respect et l'amour dus à ceux qui nous ont donné le sang de nos veines, avec le mépris de leurs enseignements, qui sont comme le sang de l'âme. Mais d'ordinaire la pratique n'attend pas la théorie ; si ce n'est pourtant aux époques d'imitation et

d'éclectisme, où l'on n'a pas assez d'énergie pour agir, et où tout se passe en paroles.

XV

LES DEUX COUSIN

Ce qui contribua beaucoup à détrôner chez René la logique de la morale absolue, c'est qu'il ne reçut point de lettres de Louise. En proie à cette fébrile agitation de l'attente que connaissent tous ceux qui ont aimé, il se trouvait plus accessible aux tentations, et, ne pouvant tenir en place, plus disposé à prendre un chemin où tant de motifs l'entraînaient. Les bourdonnements, les tintements, les vibrations des nerfs s'accordent avec la voix des passions et n'effacent que celle de la raison. René avait beau se représenter que Louise était sans doute gardée à vue, qu'elle lui avait donné trop de preuves de son amour sans bornes pour qu'il pût la croire déjà changée; en vain il se rappelait toutes ses tendres protestations, son abandon, sa lettre d'adieux, si dévouée et si aimante, la conclusion de toutes ces récriminations justificatives n'en était pas moins qu'elle eût dû lui écrire. C'était juste : l'Académie eût peut-être prononcé autrement : mais une cour d'amour, tribunal plus compétent en cette circonstance, n'eût pas manqué de juger comme l'amoureux jeune homme.

René commença donc à bâtir de sombres romans de jalousie. Oubliant qu'il avait presque rendu à sa maîtresse les serments qu'elle lui avait faits, il la regardait comme liée à sa destinée par les maux qu'elle y avait

introduits. Elle était à lui éternellement, et il jurait que, de gré ou de force, elle ne serait jamais à nul autre. C'était peu généreux : les héros de roman sont d'ordinaire plus soumis aux caprices de la dame de leurs pensées, même quand ils leur sont ennemis; ils doivent se résigner à souffrir seuls et ne se venger d'une inconstante qu'en lui disant : Vivez heureuse, je vais mourir. Mais René était d'un caractère tyrannique et sombre : il n'avait pas, sous l'aile de colombe de sa mère, dépouillé entièrement les qualités de la race de faucons dont il descendait. Ses passions n'étaient pas vives, mais tenaces. L'habitude qu'il avait prise de concentrer ses sensations faisait que ses sentiments s'alimentaient sans cesse eux-mêmes, comme une plante dont on retrancherait les branches serait ainsi contrainte à étendre ses racines. Ne jetant rien au dehors de ce qui l'oppressait, il était obligé de s'agiter dans son âme, qui en recevait de plus profondes empreintes.

Malgré l'attitude taciturne que s'imposait le jeune comte, le redoublement de ses angoisses n'échappa point à M. de Quesmes ni au vieux Bertrand. Celui-ci était éclairé par son dévouement à son maître ; le premier l'était par sa malicieuse expérience. Bertrand croyait fermement que son jeune seigneur était sous l'obsession des fantômes; ses consolations ressemblaient à des conjurations, et avaient pour résultat d'impatienter René, qui conservait à peine au vieux et maladroit serviteur la bienveillance qui lui était acquise. Parfois il venait entr'ouvrir la porte de l'appartement de René, et, quand il le voyait assis la tête dans ses deux mains ou debout comme une statue, les yeux fixes comme s'ils apercevaient quelque objet invisible aux yeux des autres hommes ou comme s'ils regardaient en dedans, le vieil écuyer levait alors silencieusement

les yeux et les mains au ciel, et des larmes suintaient de ses paupières desséchées. A cet aspect désolant, il se demandait s'il était destiné à voir ainsi se consumer à petit feu le dernier représentant de cette famille qu'il avait si longtemps servie et qu'il aimait plus que son salut éternel. Quelquefois il s'approchait avec un air de timidité touchant chez un homme de cet âge et de cette trempe, et demandait si monsieur le comte n'avait pas envie de chasser.

— La chasse, disait-il, essayant de plaisanter, est un exercice bon au corps et à l'âme, et, en chassant un daim dans la plaine, vous chasserez peut-être le malin esprit qui vous tourmente.

— Je te remercie, Bertrand, répondait le jeune homme, mais le son du cor n'a plus d'attrait pour moi. Je ne sais s'il a quelque pouvoir sur les esprits, mais il serait impuissant contre ma douleur, qui est le seul démon qui me tourmente.

— Oui, murmurait le vieil homme en s'en allant, c'est bien là un des symptômes. Il nie son mal, parce que ce n'est pas lui qui parle. Ah! pauvre enfant! que le ciel te délivre!

— Que diable as-tu donc à murmurer ainsi? disait alors le jeune comte, remarquant l'air étrange de l'écuyer.

— Oh! monsieur le comte, il ne faut pas prendre le nom du diable en vain plus que celui de Dieu. Pardon, je disais seulement... En vérité, vous m'avez troublé en m'interpellant si subitement.

— Mon pauvre Bertrand, tu as l'esprit presque aussi malade que le mien. Laisse-nous donc tous deux tranquilles. Une fois pour toutes, je ne veux ni de chasse ni d'aucune autre distraction. Va, je finirai par me consoler de façon ou d'autre... Je crois, se disait René à

lui-même, que tous les gens qui m'approchent sont frappés de vertige ou s'entendent pour me faire devenir fou. Ah! oui, fantôme ou de quelque nom qu'on t'appelle, il y a une malédiction sur ce séjour et sur ceux qui l'habitent, sur moi d'abord. Tout ce que ma main saisit se rompt ou se dérobe. Je reste seul abandonné comme dans le désert. Louise elle même, pour qui j'ai bravé la colère d'un père expirant, Louise m'a oublié. Serait-il possible que le ciel épousât ainsi les haines humaines? Ou bien est-ce que les volontés paternelles doivent toujours être sacrées et être accomplies sans examen? Quel affreux abime est-ce donc que la vie? Et à quel guide se fier pour ne pas s'y perdre?

Antoine de Quesmes lisait ce qui se passait dans l'âme de son cousin, comme il eût pu lire dans un livre. Sa clairvoyance, qui s'aiguisait par l'habitude de l'observation, n'était point arrêtée par les nuages qui voilaient le front de René. Cependant il ne se pressait point de lui offrir son secours contre les furies qui le torturaient. Il savait que la curiosité effraye la confiance, et qu'il faut laisser cette timide fleur s'épanouir lentement d'elle-même, sinon elle se renferme dans sa tunique silencieuse pour ne plus en sortir. D'ailleurs il voulait attendre que René se fût assimilé les idées nouvelles qu'il avait jetées dans son âme, et qui devaient mieux y fermenter dans la solitude et la réflexion que sous l'agitation d'une controverse répulsive.

M. de Quesmes était à la fois un homme d'action et un contemplateur, prenant la vie comme elle lui venait, et s'occupant avec un égal intérêt du spectacle d'une tempête populaire ou de quelque étude psychologique. Il attendait donc patiemment que son cousin vint de nouveau à lui. Quand il l'avait assez regardé souffrir, il allait se promener dans la campagne, ou montait sur

la grande tour du château pour regarder l'horizon immense que l'on y découvrait, et qui s'étendait depuis Tarascon et les Alpines jusqu'à la Méditerranée, qui le bordait au midi comme une ligne d'argent. Puis il chassait un peu, causait beaucoup, n'importe avec qui, et se créait de tout une occupation. Il semblait enfin avoir totalement oublié sa position précaire. De fait, il n'y pensait pas : y songer était inutile. Il avait semé, il attendait la récolte. Pourquoi se serait-il impatienté? Les affaires n'en eussent pas marché plus vite et le temps lui en eût paru plus long. Caractère heureux assurément! ses actions n'étaient peut-être pas toujours dictées par la raison; mais ses sensations étaient toujours subordonnées à la logique, et, s'il faisait des folies, il en subissait les conséquences en sage.

Cette organisation refroidie plutôt que froide, raisonneuse plutôt que raisonnable, qui comprenait tout, mais qui ne ressentait rien qu'à son aise; ce caractère à la fois actif et réfléchi, était de tout point le correctif de l'éducation rêveuse et intolérante de René, de son apathique et inquiète inexpérience. Celui-ci n'avait point encore dans son individualité de lignes bien accusées : comme l'argile qui sort des mains du modeleur, il n'avait été façonné qu'à l'ébauchoir inanimé des préceptes vieillis de son aïeul. Ses contours amollis par la contemplation avaient besoin d'être ravivés par le ciseau des événements et usés par la civilisation, qui durcit et polit en même temps. Comme tous les caractères du deuxième degré, comme toutes les natures qui, douées de puissance, manquent cependant de ressort, il était destiné à l'imitation, mais à une imitation ambitieuse qui pouvait le mener plus loin que ses modèles ou pour mieux dire ses instigateurs. Antoine de Quesmes était fait pour le désillusionner, mais non pour le décourager.

Au contraire, le jeune aventurier, en ramenant son cousin dans les limites de la réalité, lui montrait, par son exemple, qu'elle valait mieux que toutes les fictions de l'imagination. Il lui apprenait aussi à estimer les choses à leur juste valeur et à ne point toujours les regarder à travers le prisme fallacieux des mots qui servent aux habiles à tromper les sots, mais qui ne doivent jamais les abuser eux-mêmes. Enfin Antoine faisait table rase dans l'âme de son cousin, il en chassait toutes les idées mortes qui la peuplaient comme des *fantômes*, quoique ce ne fût pas précisément ceux que Bertrand imaginait, pour faire place aux idées vivantes et fécondes que les faits devaient bâtir sur ce terrain neuf et solide. Ce n'était pour lui qu'une expérience, il avait déjà passé l'époque de l'amitié enfantine qui se dévoue à un individu. Il ne conservait qu'une bienveillance native dont l'utilité lui était démontrée, qu'une expansion juvénile déjà égoïste qui le portait à répandre ses lumières, sans qu'il se souciât d'en ménager l'éclat douloureux à des yeux trop faibles. Plus tard cette disposition encore généreuse ne pouvait manquer d'être étouffée par le dédain et par la crainte de se créer des compétiteurs dangereux. Il faut du temps pour arriver à la complète sécheresse. Après avoir appris à ne pas être bon pour l'amour du prochain, il reste à savoir une terrible maxime; ne plus être bon même par plaisir, mais uniquement pour l'utilité. Ce n'est pas le tout d'être intéressé, il ne faut pas se permettre même la prodigalité égoïste; il faut être avare. Antoine était encore prodigue comme la jeunesse l'est toujours : il avait deviné les mondaines dispositions de René sous l'écorce encore tendre de sa chaste adolescence, il avait voulu voir combien de temps il faudrait pour les mettre à jour, sans s'inquiéter s'il ne pourrait pas un jour

en trouver son chemin entravé. Il satisfaisait ainsi le besoin de néophytisme commun à toutes les jeunes croyances : il ne savait pas encore enfermer en lui-même sa supériorité.

— Mon cousin, lui dit enfin René un soir que M. de Quesmes venait de faire un pompeux éloge du sexe féminin et avait déclaré que les femmes étaient des anges sur la terre, des abeilles divines qui distillaient sans cesse le miel sur toutes nos blessures ; mon cousin, dit René avec humeur, je ne connais pas aussi bien que vous ce sexe bienfaisant, mais je sais que je porte une plaie incurable dont l'auteur est une femme. — Après vous, toutefois, mon cousin, dit Antoine d'un ton caressant, et vous ne souffrez pas de maux que votre amie ne partage. — Je suis réduit à le supposer, et ce n'est point assez pour un amoureux. Louise ne m'a point écrit depuis son départ, depuis un mois. — Elle ne l'a pu, sans doute. — Elle ne m'a pas accoutumé à la voir s'arrêter devant les difficultés. — Il est très-vrai qu'ayant trompé la surveillance de sa tante, elle pourrait tromper aussi celle de son père. — Et qu'ayant trompé ses parents, elle peut me tromper aussi, n'est-ce pas ? — C'est vous qui l'avez dit, mon cousin. — Non, reprit René se réfutant lui-même, comme l'on fait dans la passion ; non, j'aime mieux tout supposer que de croire à un pareil changement. Ce serait plus que de la perfidie ; ce serait de l'ingratitude. — A votre tour, je vous reprocherai de dépouiller l'amour de son indépendance, de sa naïveté. Ce n'est point une vertu, comme la reconnaissance, songez-y. C'est un sentiment qui existe par lui-même et dont les objets et les motifs sont indifférents. Ne vous récriez point, mon cher cousin, vous ne pouvez en juger comme moi, sans partialité. Passionné comme vous l'êtes maintenant, vous

attribuez à votre amour particulier tout ce qui n'appartient qu'à l'amour dégagé de ses terrestres applications. Il faut que cela soit ainsi. Il faut que l'on aime une femme avant d'aimer les femmes ; que dis-je? les femmes avant d'aimer l'amour? — Je n'aimerai jamais que Louise, et je sens que, si j'étais obligé de la détester, cette haine s'étendrait à tout son sexe.

— Eh bien ! vous vous trompez : elles seules savent guérir les blessures qu'elles ont faites, et il y a un instinct qui nous l'apprend. Vous croyez à votre maîtresse, moi je crois à l'amour. Lequel vaut le mieux? — Je ne le déciderai pas, car je ne suis pas libre de sentir comme vous. — D'accord; mais vous êtes libre d'aller à Paris, où votre belle vous attend certainement. — Vous savez les motifs de convenance qui m'en empêchent. Et vous savez aussi si je les approuve. — Et puis à quoi bon? — Mais à vous tirer d'incertitude, ce me semble. Mademoiselle de Lamperière est fille d'honneur de la reine, m'avez-vous dit? Eh bien ! il vous sera facile de la voir à la cour, où vous avez tous les droits possibles de vous présenter. — J'aurais bien mauvaise grâce à m'y montrer ainsi vêtu de deuil et triste comme je le suis. D'ailleurs, vous oubliez que mon grand-père et mon père y ont laissé des souvenirs qui ne me feraient pas accueillir bien favorablement. — Bon Dieu ! qui pense à cela aujourd'hui? Quelle est la famille, à commencer par la famille royale, qui, depuis un siècle, ne se soit pas entachée de rébellion, si toutefois ce n'est pas une gloire plutôt qu'une tache? Le marquis de Lamperière n'a-t-il pas figuré tour à tour dans la grande et dans la petite Fronde? En est-il moins bon courtisan aujourd'hui? Quant à votre tristesse, vous errez, si vous pensez que la cour soit le temple de la gaieté. — Non, c'est assez d'avoir involontairement désobéi à mon aïeul en

aimant la fille de son ennemi, je ne veux point encore oublier la défense qu'il m'a faite de jamais retourner à la cour.

— Permettez-moi de vous dire, mon cher cousin, que votre aieul ne pouvait avoir l'expérience de ce qui existe aujourd'hui. Il vous parlait comme il aurait pu parler à votre père. A présent, nous n'avons plus rien à faire qu'auprès du roi. Je me suis convaincu qu'il était temps de renoncer aux vieilles traditions de nos pères. Nous ne pouvons plus être les pairs du roi, mais ses premiers sujets. Voulez-vous donc rester toute votre vie confiné dans votre manoir et vous faire le fermier de vos domaines ? A ce sujet, mon cher, je ne saurais mieux vous répondre qu'on vous citant ce sonnet qui, s'il n'est pas de Voiture, est au moins d'un poëte très-avisé :

Cœur féminin est trois fois plus léger
Que l'air, ou l'onde, ou la flamme, ou la nue.
Point d'élément ni de mer inconnue
Qui, plus que lui, soit fertile en danger!

Sans cesse, à droite, à gauche, il se remue,
Jette des feux, ou va tout naufrager;
Lors il s'apaise, en glaçon il se mue,
Et n'a raison que celle de changer.

Puisqu'il n'est pas de boussole qui puisse
Nous présager le vent de son caprice,
Tout bonnement, prenons-le comme il vient.

Vouloir s'y fier, ce n'est point du courage,
Mais bien sottise : on doit, pour être sage,
Tout en attendre, et n'en espérer rien.

XVI

DOM GIGADAS

Deux jours après celui où eut lieu la conversation rapportée à la fin du précédent chapitre, les deux cousins étaient silencieusement attablés, le souper venait d'être servi, lorsqu'on annonça à M. de Quesmes qu'un vieillard venait d'arriver au château avec des lettres pour lui : il ne voulait, avait-il dit, les remettre qu'en mains propres. Antoine se tourna vers le jeune comte pour lui demander l'autorisation de donner des ordres chez lui ; à quoi celui-ci acquiesça avec empressement.

On introduisit alors le messager. Cet inconnu était un petit vieux très-vert de corps, très-rouge de figure, ayant des yeux gris brillant comme des escarboucles, et des cheveux blancs très-touffus, mais singulièrement amoureux de la ligne droite. Il était vêtu de noir. Son costume, semblable à celui des médecins, était d'une minutieuse propreté et d'une ampleur démesurée pour sa charpente grêle qu'il renfermait plutôt qu'il ne l'habillait. Les épaules, les coudes et les genoux aigus du vieillard pointaient sous les plis flottants de son pourpoint et de son haut-de-chausses comme des récifs sous les vagues de la mer, et présentaient un spectacle d'un intérêt incroyable et dont l'œil ne pouvait se détacher, tandis qu'involontairement on se prenait à se demander : perceront-ils ou ne perceront ils pas ? Cela, au reste, parfaitement droit, solide et en bon état, gesticulant, s'agitant, se démenant infatigablement, avait l'air d'être

mû par des ressorts d'acier plutôt que par des muscles de chair. Cela avait un air sérieux et déterminé. C'était une physionomie grave et immobile comme celle de Polichinelle, qui formait avec les incessantes pantinades des jambes, des bras et du torse un contraste passablement bouffon. C'était bien le bonhomme le moins vénérable que l'on pût montrer. Partout, même à Sparte, il eût été difficile, sans rire, de se lever devant ses cheveux blancs.

Il entra en marchant à grands pas, comme s'il eût pris du champ, et frappant les dalles de ses bottes trop grandes, armées d'éperons traînants, avec un bruit où s'unissait agréablement celui d'un soufflet et celui d'un paquet de clefs. Il s'arrêta tout près du jeune comte, qui put croire que l'intention de cet individu était d'arriver à M. de Quesmes par le chemin le plus direct, en franchissant tous les obstacles qu'il rencontrerait, homme, table ou chaise. Le vieillard, sans être déconcerté du mécontentement qui se répandit sur le visage du jeune seigneur, ni des éclats de rire de M. de Quesmes, fit trois pas en arrière, salua profondément en se pliant à trois reprises en deux, comme les enfants lorsqu'ils jouent au saut de mouton, et en faisant passer son chapeau de sa main droite à sa main gauche.

— Salamaleikum! dit-il d'une petite voix criarde, Dieu vous bénisse, messeigneurs. Voici : votre serviteur est vieux, il est cassé, et cependant il n'a point voulu remettre en des mains étrangères le message qui ui était confié, et il a juré de ne rien porter à sa bouche qu'il n'eût accompli sa mission.

Antoine, qui paraissait au fait des façons de ce personnage, s'était levé de table, et, prenant le petit vieux par les bouts de ses épaules comme pour le fixer : — Ah! lui dit-il, soyez le bienvenu *pater Gigadas, doctis-*

sime doctor ! Nulle visite ne pouvait m'être plus agréable que la vôtre. Seyez-vous donc d'abord, et... — Seigneur comte, j'ai fait vœu également de ne toucher d'autre siége que la selle de mon cheval avant de vous avoir remis ce que je porte ici. — Par le ciel! il faut que ce soient de bien grandes nouvelles! — Signor, si, *nuntia ingentissima !*

Et le vieillard arracha des profondeurs de la poche de son manteau un paquet dont le volume justifiait parfaitement l'épithète qu'il venait d'employer. Avec la prestesse et la grâce d'un singe qui épluche une noix de coco, il enleva successivement sept enveloppes dont il avait lesté deux lettres de taille raisonnable. — Ah! dit Antoine en étendant la main pour les prendre, je commençais à croire que je ne les aurais jamais. — Mon fils, répondit le petit vieux en retenant les lettres encore, cette parole n'est point raisonnable : vous ne pouvez douter de ma ponctualité, et vous savez qu'en vertu de la loi des contrariétés, que je vous ai expliquée, votre impatience ne peut avoir pour résultat que de me rendre plus lent, et cela en dépit de moi-même. — Allons! dit Antoine en souriant, je finirai peut-être par les avoir un jour! — L'une de ces lettres, continua le vieillard stoïquement, les tournant et les retournant, est cachetée de noir, l'autre de rouge. Laquelle voulez-vous lire la première, seigneur? — Cela m'est indifférent, vénérable docteur. — En ce cas, prenez-les toutes deux.

Tandis qu'Antoine, dont la curiosité s'était rallumée au sujet de ce bizarre vieillard, s'empressait de prendre connaissance de ces lettres, Gigadas, sur l'invitation de René, s'assit auprès de la table, cassa un morceau de pain de la grosseur d'une noix, le croqua lestement en faisant grimacer sa bouche et en montrant des dents

blanches et fortes, puis il se versa environ deux doigts de vin de Lunel, éleva le verre à la hauteur de ses yeux pour admirer la belle couleur de topaze de ce breuvage capiteux, salua le jeune comte et but lentement et en fermant à demi les yeux. Cela fait, il recula un peu sa chaise de la table et se renversa à la manière des gens dont l'estomac est plein et satisfait.

— En vérité, dit-il, mon corps épuisé avait besoin de cette nourriture. Tant que ma volonté a été tendue par la mission que j'avais à remplir, je ne ne suis point aperçu de ma fatigue; mais je l'ai sentie tout entière quand rien ne m'en a plus distrait. C'est naturel : un levier, pour agir, a besoin d'un point d'appui.

Il prit alors dans sa poche un petit étui d'ivoire très-joliment sculpté et en retira un cure-dent dont il se servit consciencieusement comme eût pu faire un gourmand après un repas de plusieurs services. René le regardait avec un étonnement facile à comprendre, s'attendant, comme vous aussi peut-être, cher lecteur, à le voir danser sur la tête ou faire tourner les plats sur la pointe de son doigt; mais le vieillard, comme absorbé par le travail de sa digestion, se tenait aussi tranquille qu'il s'était montré turbulent et fixait sur le jeune seigneur des regards voilés par la réflexion.

— C'est la seconde fois que nous nous voyons, monsieur le comte, lui dit-il; mais je n'ai pas eu besoin de deux regards pour reconnaître l'héritier de Meyran. Les traits de votre visage résument aussi bien l'histoire morale de votre famille que les quartiers de votre blason en résument l'histoire matérielle. C'est le portrait de votre père, poli par les larmes de votre mère, comme le visage de votre père était le portrait de votre aïeul, poli par l'air de la cour. — Avez-vous donc connu mon père? demanda René. — Je l'ai connu, trop connu. Il

n'était guère plus âgé que vous n'êtes maintenant, c'était un jeune et vaillant seigneur qui se désolait d'être contraint de dissiper dans les intrigues de cour et les demi-conspirations une activité et une vigueur dignes des plus beaux temps féodaux ; ne se souciant pas, du reste de s'appliquer à la politique, aliment qui remplace aujourd'hui en grande partie la guerre. Aussi mourut-il jeune, parce qu'il n'avait rien à faire. — Voici un coup bien inattendu ! s'écria M. de Quesmes. Mon frère de Genouillac vient de mourir après trois jours de maladie ; ma mère va être bien désolée : c'était son Benjamin. — Mauvaise comparaison, dit le vieillard. Benjamin était un cadet de famille. Pour votre compte, comment prenez-vous cette nouvelle ? — Moi, j'aurais le droit de ne pas répondre à cette question : c'était mon frère et je suis son héritier. Je n'ai pas désiré sa mort : je suis bien aise qu'il me laisse des consolations. Mes vertus et mes vices ne vont pas plus loin. J'en suis seulement fâché à cause de ma mère. Il faudra que je sois sage pour sécher ses pleurs. — Le titre de vicomte, trente mille livres de rentes en bonnes terres et un beau château vous aideront dans cette résolution. — Assurément. Pourquoi ferais-je des folies à présent ? Mais voyons l'autre lettre.

— Monsieur, reprit le vieillard en se retournant du côté du comte de Courchival, vous n'aurez pas la longue vie de votre grand-père ; mais vous ne mourrez pas aussi jeune que votre père. Je crains pourtant que vous ne vieillissez plus tôt que lui. Votre inquiétude ne se portera pas à l'extérieur comme la sienne : elle exercera ses ravages à l'intérieur. — Vous vous connaissez en divination, monsieur ? demanda René avec quelque dédain. — J'ai étudié les sciences auxquelles on donne ce nom, et qui sont plus mathématiques que pythoni-

ques, comme m'en a convaincu une longue expérience. Autrefois, on avait en elles une croyance absolue : c'était un tort; maintenant on les rejette entièrement, c'est un tort beaucoup plus grand. Chaque homme, je ne dirai pas chaque femme, parce qu'elles n'ont en général que des existences planétaires, chaque homme porte en lui-même, dans son caractère et dans ses facultés, l'ensemble de sa destinée. C'est un privilége du libre arbitre. On peut donc lire le grand mot de son existence sur son front où son âme se réfléchit. Quant aux détails secondaires qui dépendent des autres hommes, il est impossible de les prévoir. — Auriez-vous la bonté, savant nécromancien, interrompit M. de Quesmes, de lire sur mon front ce que je viens de lire moi-même dans cette lettre? — Ce n'est pas difficile, dit Gigadas en étendant le bras et ayant l'air de suivre du bout du doigt des caractères visibles pour lui seul sur le front du jeune seigneur; ne cherchez pas à me dérouter par cet air refrogné : vous ririez aux éclats, que ce serait la même chose. Ce ne sont pas les muscles de votre face que je consulte. — Eh bien! vous ne devinez pas? — Non; mais je vois clairement que vous venez de recevoir une nouvelle satisfaisante, dont l'intérêt est effacé par l'intérêt plus émouvant de la première. — Bah! vous n'y êtes pas. C'est une lettre de M. de Simiane, le grand-sénéchal, qui me fait ses compliments de condoléance et qui m'annonce en même temps l'oubli de mes erreurs. Je suis autorisé à me retirer à Paris ou dans mes terres. — Prenez garde, dit le vieillard, vous mettez trop d'emphase dans ce mot. — Le cardinal Mazarin m'a accordé mon pardon avec sa magnanimité ordinaire. Ce que je ne puis comprendre, c'est que ce soit à la sollicitation du marquis de Lamperière. Je ne connais ce seigneur en aucune façon, et je n'imagine pas quelles raisons il aurait de s'intéresser à moi

— Ce Gautier qui vous a sauvé des sables, dit René, est le favori du marquis et a pu le faire agir pour vous. Il suffit d'avoir rendu service à quelqu'un pour le servir encore. — Cela ne me plaît pas, dit Antoine. Je trouve peu séant que cet homme, sous prétexte qu'il m'a sauvé une fois la vie, s'établisse ainsi mon protecteur à perpétuité. — C'est un drôle, dit Gigadas, je vous engage à le bien morigéner. — Vraiment! n'est-il pas désagréable qu'on me fasse ainsi contracter des dettes à mon insu? — Maintenant que vous avez de quoi les payer surtout! — Il s'agit ici d'obligations d'honneur et de reconnaissance, qui, entre gentilshommes, sont sans conséquence, mais qui sont pénibles à l'égard d'un inférieur. J'y mettrai ordre. — Et vous ferez bien. — Voyez un peu comme il est gracieux pour le vicomte de Genouillac d'être forcé de subir le patronage du sieur Gautier Violais, valet d'un valet! — Faut-il que je m'applique un peu cette phrase, monsieur le vicomte? — Ah! père, je n'ai jamais songé à vous regarder comme un créancier. Vous êtes la sagesse et la science incarnées. Il n'y a pas de honte à vous être redevable, à vous qui voyez le monde à vos pieds. Je ne parle pas de votre ancien attachement pour ma famille, car je sais que vous auriez fait pour tout autre ce que vous avez fait pour moi. — Si toutefois cet autre m'eût intéressé; mais vous sentez que je suis trop payé par vos louanges. J'ai toujours aimé votre caste, et j'ai trouvé que le grand merci d'un seigneur valait toute la reconnaissance d'un marchand. Ne vous mettez donc pas en peine de mes services ou de ceux de tout autre. Adieu! mes jeunes seigneurs, je m'en retourne à mes fourneaux. J'ai bien peu de temps à leur donner à présent. Que la bénédiction d'un vieillard attire sur vous celle du Très-Haut! Puissiez-vous avoir le courage néces-

saire pour supporter dignement vos épreuves! — Je vous suis obligé de votre bienveillance et de vos souhaits, monsieur, dit René; mais je ne souffrirai pas que vous quittiez mon château à une pareille heure. Rien ne vous presse; vous passerez ici la nuit.

— *Mille grazzie, signor conte*, mais je vais à l'instant remonter sur mon palefroi, qui a eu, comme moi, le temps de faire un repas substantiel et de se reposer en digérant. Rien ne me presse, dites-vous. Vous ne savez donc pas que je suis à la recherche de la poudre d'immortalité? Car ce doit être une poudre, non un breuvage; l'humidité étant amie de la corruption, c'est-à-dire de la vie mortelle, c'est par dessiccation que l'on peut arriver à prolonger la vie indéfiniment. Je suis déjà bien avancé dans mon œuvre. J'ai quatre-vingts ans, tel que vous me voyez, ou peu s'en faut. Je suis arrivé jusqu'à cet âge sans infirmités, en dégageant par un régime habilement calculé toutes les parties agissantes de mon corps des parties alourdissantes. Il me reste à trouver la matière purifiante qui devra remplacer les aliments grossiers et épais desquels nous nous empâtons. J'avais commencé une expérience dont j'attendais de bons résultats; vous sentez que je dois être impatient de la reprendre. Ah! je ne suis pas si fou, moi, que de me consumer à la recherche de la poudre de projection, quoique ce ne soit peut-être pas une folie. Mais, grand Dieu! à quoi bon de l'or, si l'on n'a pas des siècles devant soi pour faire un vaste usage de cet agent tout-puissant? Quand je me serai assuré quelque cinq cents ans de vie, il sera temps de songer à la pierre philosophale. Adieu donc, messeigneurs. Vous voyez que mes moments sont précieux. Monsieur le comte, je vous demande pardon d'avoir troublé de ma voix glapissante le silence de votre manoir. Monsieur le vicomte de Ge-

nouillac, je vous présente mes compliments, comme il vous plaira de les prendre.

— J'irai vous voir, docteur, avant de quitter le pays. Vous voulez absolument partir? Vous faut-il une escorte? — Je n'en ai pas besoin: je suis armé, dit le vieillard en montrant un flacon à goulot de métal. En pressant un ressort, il fit sauter le couvercle, qui en découvrit un second percé de trous comme un crible. Ce flacon, poursuivit-il, contient un corrosif assez violent pour qu'une goutte suffise à donner la mort. — Diable! n'allez pas le casser dans votre poche. —A quoi serait-il bon que je mourusse ainsi?

Le petit vieillard, après avoir de nouveau exécuté son triple salut avec accompagnement de chapeau, sortit de la salle. Antoine seul le suivit et se donna le plaisir de le voir grimper sur un immense cheval qui paraissait aussi dans une voie de dessiccation assez avancée, ce qui ne l'empêcha pas en partant d'exécuter quelques courbettes à son honneur et à celui de son cavalier, et tous deux, se démenant à qui mieux mieux, disparurent dans l'obscurité. Il est à supposer que, si quelqu'un rencontra ce couple digne du sabbat, il fut moins tenté de lui crier : Arrête! que de se recommander à son patron.

— Ce vieillard, dit René à son cousin, quand celui-ci rentra, est assurément l'homme le plus sage qu'on puisse trouver dans la peau d'un fou. Ce cerveau octogénaire est un chaos raisonnable. Vous n'êtes pas encore habitué à ses bizarreries. Il faut du temps avant de savoir quand le docteur Gigadas parle sérieusement. Croyez-vous qu'il ne soit jamais occupé d'alchimie autrement qu'en paroles! Il ne tient pas si fort à la vie. Il ne redoute que les infirmités, et tout son secret pour s'en garantir consiste en une sobriété vraiment mer-

veilleuse. Sa bonté n'est pas moins étonnante que sa sagesse et son savoir. Il rend service à tout le monde continuellement, avec la même simplicité. Je suis certain qu'il ne nous a quittés que pour retourner auprès du lit de quelque malade. Il fait le bien par passion, pour son plaisir et en égoïste. — Est-il catholique? — Il va à la messe; mais, comme je vous l'ai dit, il professe, ou, pour mieux dire, il nourrit des idées particulières sur la religion, qu'il m'a laissé seulement entrevoir. Du reste il a un mépris parfait pour le protestantisme et lui préfère beaucoup la religion turque. — C'est un être étrange! Êtes-vous sûr que ce ne soit pas un farfadet? — Je n'en jurerais pas. J'ai voulu, en ne vous en parlant pas, vous laisser toute la surprise de son aspect et de ses allures.

— Je l'avais aperçu une fois déjà, mais il n'était pas *incuerpo*. Il m'avait paru aussi moins babillard. Il a été attaché autrefois à ma famille, à laquelle il a rendu de grands services, comme à presque tous les gentilshommes de ce pays qui ont été compromis dans les troubles. Cela ne l'empêcha pas d'être, à ce qu'on dit, très-près de l'oreille du Mazarin, sans pourtant qu'il y mette rien de nuisible à personne. — Je m'étonne comment il a cessé de paraître ici. — Il habite Paris le plus souvent : puis c'est son habitude de fuir les gens qui lui sont obligés. Ainsi, poursuivit Antoine avec un ton et un air de tristesse fort convenables, mon pauvre frère est mort! Il avait dix ans de plus que moi, et je ne sais pas si je l'ai vu dix fois dans ma vie. Il est tranquille à présent! Genouillac est un beau domaine. Ce pauvre frère! Je suis bien heureux qu'il n'ait pas voulu se marier et qu'il n'ait pas eu d'enfants de sa première femme. Il faudra que je me marie, moi! Je n'ai plus de frère, et la substitution passerait à des collatéraux, aux Simiane

qui n'en ont pas besoin. Voyons, mon cousin, parlons franchement. Voulez-vous sérieusement vous occuper de mademoiselle de Lamperière? — Vous savez si j'en suis constamment occupé. — Oh! oh! depuis une demi-heure mon oreille est devenue singulièrement dure pour tout ce qui peut s'appeler le langage du cœur. Je ne vous demande pas, cher petit cousin, si vous voulez rêver à la beauté de votre belle et soupirer solitairement pour elle, mais si vous voulez vous occuper activement de vous assurer avec sa main, qui est belle et blanche, sa fortune qui est des plus claires?

— Mais, mon cher cousin, vous me semblez mettre en cette investigation un intérêt... — Un intérêt bien naturel; jugez-en : Si vous laissez ces choses sur ce pied, comptez que quelque muguet de la cour vous prendra votre beauté. Elle ne vous a pas écrit?... — Son père la fait sans doute surveiller. — Sans doute; à Dieu ne plaise qu'en un mois... Non, non... Mais vous me semblez avoir besoin d'années pour vous décider, et il n'est pas probable qu'il soit possible ni agréable même à la demoiselle de vous attendre. Je ne vois donc pas pourquoi, à votre défaut, je ne me présenterais pas. — Présentez-vous, mon cousin; je ne m'y oppose nullement.

— Vous me donnez cette autorisation bien sèchement, mon cher. Je suis prêt à accepter tous les délais raisonnables, je vous le répète; voyons, six mois, un an. — Pour aller rejoindre mes ancêtres, est-ce là ce que vous me demandez? — Faites attention que je ne suis pas votre héritier. — Qu'importe qui ce soit? — Je voulais seulement vous avertir, au cas où c'eût été une épigramme, qu'elle n'avait pas porté juste. — Ne m'en veuillez pas, mon cousin, de mon humeur morose. Je suis dans une telle perplexité d'ennuis, que je n'ai pas la

faculté de me montrer gracieux pour personne; mais je puis encore prendre part à tout ce qui vous arrive d'heureux et de malheureux. Je suis charmé pour vous que vous soyez libre enfin de fuir ce triste séjour et ma compagnie plus triste encore; et je désire de tout mon cœur que vous réussissiez dans toutes vos entreprises. — J'espère, moi, que vous ne tarderez pas à prendre aussi une résolution et à prendre le dessus avec cette maudite tristesse.

— Maudite, en effet, dit René d'une voix altérée; le seul parti que j'aie à prendre, mon cousin, c'est de me faire casser la tête à la guerre. — Vous oubliez votre bien-aimée! Que deviendrait-elle sans vous? D'ailleurs la paix est au moment de se conclure : l'âge de fer est passé; l'âge d'or va le détrôner à son tour.

René se retira alors dans sa chambre. Comme il arrive d'ordinaire, l'aspect de la fortune de son cousin avait encore assombri et aigri s n humeur, et il avait la bonté de se savoir mauvais gré de cette disposition acariâtre que le sage Gigadas eût su lui expliquer par la loi des contrariétés. M. de Quesmes, demeuré seul, se mit à se promener comme un homme dont les nerfs ont reçu un violent ébranlement et qui se dédommage de la contrainte qu'il lui a fallu s'imposer devant témoins. — Bah! se dit-il, je n'ai pas le moindre chagrin de la mort de mon frère : ce sont de ces choses qu'on peut s'avouer à soi même, et, après tout, on n'est pas maître de ses sentiments. J'ai une assez belle fortune; avec ce marchepied, je ne serai pas embarrassé pour m'élever à une honnête hauteur : j'épouserai mademoiselle de Lamperière, que René me le permette ou non. C'est une femme difficile à mener; tant mieux! cela m'entretiendra la main. Je ne sais trop pourquoi je presse ainsi mon cousin de paraître à la cour. J'ai le pressentiment

que nous ne resterions pas longtemps unis, quoique parents : il est d'autant plus difficile de savoir ce qu'il pense, qu'il ne le sait peut-être pas lui-même; ce n'est pas comme moi qui suis la franchise même! Je ne dissimule que par nécessité : il est vrai que c'est presque toujours nécessaire. Allons, poursuivit le jeune seigneur en se versant une grande coupe de vin, je bois au repos de l'âme du défunt vicomte de Genouillac et à la santé de son successeur !

XVII

LE DÉPART

Le lendemain, sans plus attendre, M. de Quesmes partit du château pour aller prendre possession de son héritage, et de là se rendre à Paris. Son impatience, qui s'était effacée devant la nécessité, ne souffrait plus de délais, maintenant que la carrière était rouverte devant lui. — A bientôt ! dit-il à René en le quittant. Le jeune comte ne répondit à cette parole demi-amicale, demi-sarcastique, que par un geste incertain et un sourire triste comme l'action de ceux qui restent.

Cette tristesse et cette incertitude n'existaient plus guère cependant que dans l'extérieur de notre héros ; sa physionomie, comme celles de toutes les personnes d'un caractère contenu, avait besoin de quelque temps pour se mettre de niveau avec son âme calme et sérieuse le plus souvent; n'oscillant qu'au souffle orageux de la passion, elle ne s'émouvait pas au moindre souffle de la pensée. Les leçons de M. de Quesmes avaient trouvé un terrain bien préparé et avaient germé silencieuse-

ment. René ne regardait plus que comme un malentendu fâcheux cette malédiction qui avait failli d'abord l'anéantir : avis aux pères de ne pas s'en tenir aux paroles, s'ils veulent que leurs enfants n'oublient leur colère suprême. Les préceptes sévères, les instructions absolues, les défenses de son aïeul, paraissaient aussi au jeune comte devoir être soumis à l'examen de sa propre expérience. Ainsi en ira-t-il toujours ; et, de fait, si le jugement des enfants est trop jeune, celui des pères n'est-il pas souvent trop vieux ? Quant à l'amour de René pour mademoiselle de Lamperière, il n'était pas pour avoir diminué dans l'isolement où le pauvre jeune homme se trouvait réduit : c'était le seul lien qui rattachât son existence à la vie. L'ignorance où il était de la persistance des sentiments de sa maîtresse avait encore irrité et par ainsi vivifié et solidifié les liens. La jalousie et l'amour-propre excitaient de leur souffle inquiet et remuant cet amour à dispositions un peu contemplatives, pour ne pas dire indolentes. René ne pouvait donc tarder à abandonner son exil ; mais il était retenu par l'habitude de toute sa vie, et il lui fallait plus d'un effort pour se débarrasser d'un pareil joug. Le départ de son cousin fut un argument décisif en faveur de sa passion, dont la force était attestée par la résistance même qu'il opposait à ses tentations. René fixa dès lors intérieurement le jour où il secouerait les langes de l'inaction et où il commencerait à être homme et à agir par lui-même et non plus sous la tutelle de son éducation.

Un soir, René revenait de se promener à cheval, suivi de Bertrand ; il avait gardé le silence le plus absolu pendant toute sa promenade ; mais quand il fut arrivé au pied de la petite colline qui formait un glacis naturel au pied des murs du château, il s'arrêta et adressa au

vieil écuyer cette interpellation dont le ton prouvait qu'elle n'était pas l'expression d'une distraction, mais d'une idée faisant corps avec l'objet de la méditation du jeune seigneur : — Éprouverais-tu bien de la répugnance à t'éloigner de ces lieux où depuis tant d'années tu as pris racine? — Ce ne serait pas sans peine, répondit le vieillard, que je perdrais de vue le tombeau de votre aïeul, qui fut mon maître pendant plus de soixante ans. Ce sera le perdre encore une fois. A mon âge, quand on part, on n'est pas sûr du retour; cependant mon devoir est de vous suivre, et je ne voudrais pas laisser à un autre, tant que je vivrai, le soin de veiller sur vous. Serait-il question de faire une campagne du côté de La Rochelle?

En disant ces derniers mots, les yeux du vieux soldat brillèrent sous ses longs sourcils blancs, comme des étincelles sous la cendre qu'un souffle agite. — Non, répondit René, c'est à Paris que je vais. — A Paris! dit l'écuyer en tressaillant; ce n'est pas un voyage bien long, alors, car l'air de cette ville n'est pas bon pour votre famille. — Je ne sais, reprit René avec froideur, mais il ne sied ni à mon âge ni au nom que je porte de demeurer ainsi dans l'oisiveté et dans l'obscurité : c'est une honte que je n'aie pas encore vu la guerre ; je dois aussi paraître à la cour... — A la cour! à la cour! dites-vous, s'écria l'écuyer avec un effroi croissant et une emphase en harmonie avec sa double exclamation. Ah! monsieur le comte, cette idée ne vous serait jamais venue tout seul. Je me trompe fort, si elle ne vous a été soufflée par ce jeune fanfaron, votre cousin, qui se donne des airs de conspirateur et qui a pris si cavalièrement la mort de son frère. A la cour, qui a fait emprisonner votre père! et autant dire qu'elle l'a fait mourir! à la cour que votre grand-père a tant mau-

dite! Y avez-vous pensé, monseigneur? Croyez-vous qu'il ne soit pas plus séant pour vous de régner ici dans vos domaines, de gouverner vos vassaux, comme l'ont fait vos pères, et d'y veiller au maintien des droits que vous avez hérités d'eux? croyez-vous que ce ne soit pas mieux que d'aller vous confondre parmi les courtisans d'un ministre insolent, d'un Italien qui ne regarde le royaume que comme une mine d'or, et les affaires que comme un jeu qu'il embrouille et débrouille à son bon plaisir?

— Tu oublies que nous avons un roi, Bertrand, un roi petit-fils d'Henri IV. — Je n'en sais rien : on n'en parle guère, et il laisse bien opprimer les fils de ceux qui ont remis son aïeul sur le trône. Il me semble suivre plutôt l'exemple de son père dont je ne veux pas dire de mal : mais bien des gens s'en seraient mieux trouvés pour le salut de leur cou et pour la liberté de leurs jambes, s'ils s'étaient toujours tenus à distance de lui ou de son ministre. Non, monsieur le comte, le fils de vos pères n'a rien à faire à la cour. Et quant à la guerre, attendez: je me rappelle avoir entendu votre aïeul, quelques jours avant sa mort, dire quelques paroles qui me font espérer de pouvoir encore tirer l'épée pour notre sainte cause. — Tout est changé, aujourd'hui, Bertrand, et changera encore davantage. Nous avons un jeune roi qui aime sa noblesse : il ne la laissera pas opprimer. Le temps est passé où chacun était obligé de se faire droit lui-même. Pourquoi le roi de France voudrait-il humilier ses gentilshommes? N'est-il pas un de nous? — Je ne suis qu'un vieux soldat, monsieur le comte : je ne puis avoir de réponse à tout. Je parle d'après ce que j'ai vu : comme les hommes ne changent pas, je crois que les choses doivent toujours être à peu près de même. — Tu ne veux donc pas m'accompagner,

Bertrand ? — Dieu m'est témoin que le premier jour qu'il faudra passer sans vous voir sera bien triste pour moi, monseigneur, et tous ceux qui le suivront ne le seront pas moins jusqu'à celui qui vous ramènera dans le château de vos pères ! Mais à quoi pourrais-je vous être utile à la cour? Ne vaut-il pas mieux que je demeure ici? Je vous y attendrai. Puissiez-vous bientôt revenir, afin que je puisse aller aussi reposer mes os sous la terre. — Eh bien ! Bertrand, tu seras mon sénéchal. Je pense que tes fonctions ne seront pas aussi pénibles qu'elles l'eussent été il y a deux cents ans. Allons, mon vieil ami, ne prends pas cet air sombre et abattu. Ne faut-il pas que je sache ce qui se passe dans le monde? je reviendrai, si je n'y puis trouver ma place.

Mais les paroles de René n'avaient pas plus de pouvoir pour dissiper la tristesse de Bertrand que les arguments de celui-ci n'en avaient eu pour ébranler la résolution de son jeune maitre. Le lendemain le comte se rendit à Arles pour quelques arrangements, et aussi pour se procurer un domestique qui pût au moins le servir durant le voyage. Le premier point rempli, il lui vint dans l'idée, pour s'aider dans le second, de recourir à la sagesse du docteur Gigadas. Les singularités de ce personnage lui donnaient d'ailleurs quelque envie de le revoir. L'apothicaire était connu dans Arles comme saint Trophime, et René n'éprouva aucune difficulté à se faire indiquer sa demeure, qu'il ne trouva pas cependant sans peine, car il fut obligé, pour y arriver, de gravir jusqu'au sommet des Arènes, à travers le dédale de petites rues tortueuses que l'inculte civilisation du moyen-âge avait laissées s'attacher comme des plantes grimpantes à ce gigantesque monument des Romains.

Cette maison, bâtie en partie des rognures dérobées au revêtement granitique des gradins de l'amphithéâtre,

était semblable à toutes les habitations communes de la ville. La porte était surmontée d'une planche de bois noirâtre qui avait pu être jadis un écriteau ; elle était ouverte, et, en soulevant un rideau de toile rouge placé devant l'entrée pour arrêter les rayons du soleil sans empêcher l'air de circuler, on pénétrait de plain-pied dans une pièce meublée seulement de quelques siéges. Sur les tablettes qui garnissaient tout le pourtour des murailles, on voyait, au lieu des ustensiles de cuisine qui d'ordinaire y fainéantent, une très-respectable collection de fioles et de bocaux pharmaceutiques. Devant la porte, une trappe conduisant dans quelque caveau, se trouvait assez maladroitement placée et aurait pu, chez un homme moins soigneux que M. Gigadas, lui improviser parfois des pratiques. Dans le coin, à droite, débouchait un grossier escalier de bois, à lourde rampe menant à l'étage supérieur.

Un enfant de cinq ou six ans, d'une grandeur presque difforme, à la peau lisse et jaune, à l'air sérieux, jouait silencieusement au milieu de la chambre. A l'aspect de René, il se leva tout droit, fixa sur l'étranger son regard d'une mélancolique fierté, et, sans attendre d'être interpellé, il cria d'une voix métallique et scandée: — Hé! moussu Gigadas! Puis il demeura immobile, posant l'index de sa main gauche sur la lèvre inférieure qui découvrait, épanouie, des dents fines et transparentes comme des perles. Il n'était vêtu que d'un sarreau de toile, sans manches et sans ceinture, et ses petits membres nus montraient une perfection de formes digne du ciseau. — Bien, bien, je descends, cria d'en haut la voix plus maigre que cassée de l'apothicaire.

Comme le vieillard ne se pressait pas, René, qui n'avait rien à réclamer de la pharmacie, monta l'escalier, et se

trouva dans une espèce de Pandémonium chimique et scientifique, véritable chaos de cornues, d'alambics, de creusets, de récipients, de tubes, de livres, de plantes, de boules, de mortiers, d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles empaillés et de nombre d'autres objets dont la nomenclature serait aussi longue que fastidieuse, tout cela entassé, enchevêtré dans un désordre qui n'eût pas été sans attrait pour le pinceau d'un maître hollandais, et qui était fort embarrassant pour quiconque n'en avait pas la clef. René arrêté sur le seuil regardait ce curieux tableau de l'air d'un navigateur qui se dispose à jeter la sonde ou d'un chasseur qui s'apprête à traverser un marais. Gigadas s'était levé de l'immense fauteuil où il était niché à l'autre extrémité de son laboratoire, et, avec un empressement mêlé de circonspection, il se dirigait vers le jeune seigneur en louvoyant et en lui adressant quelques exclamatives excuses. — Monsieur le comte, en vérité, je ne m'attendais pas à l'honneur que vous me faites! Si j'avais pu prévoir, assurément... Diable! diable! *quesacco?*

Ces trois derniers mots, dont le ton devint imprécatif, n'étaient plus, comme on peut bien le penser, dirigés du côté de René. Ils furent arrachés au vieillard par un fracas épouvantable qui remplit soudain le laboratoire, où tout s'ébranla, dansa et se brisa comme dans un tremblement de terre. Une table lourdement chargée de vases et de flacons avait été renversée, était tombée sur d'autres poteries, les avait écrasées, avait accroché quelques conduits, et, comme tout se touchait et se tenait dans ce fragile tohu-bohu, l'éboulement avait gagné tout à l'entour et n'avait rien laissé d'entier. Des nuages de poudre s'élevèrent du sein de ces ruines odoriférantes, d'où s'écoulaient aussi, en filets capricieux, des liquides de couleurs diverses. Tout ce désastre avait

été occasionné par un homme avec lequel le docteur était en conversation au moment de l'apparition du comte de Meyran. Cet individu, en apercevant René, avait été saisi d'une épouvante pareille à celle d'un chat surpris en flagrant délit, et, ne voyant aucune issue pour s'enfuir, il était allé se blottir dans un coin pour se dérober aux regards. La précipitation n'est pas adroite, et il eût fallu une adresse surnaturelle pour courir sans encombre dans ce labyrinthe. Aussi le malheureux avait-il tout bouleversé, et maintenant, effaré, il courait à travers les tessons comme s'il eût eu à cœur d'achever l'ouvrage qu'il avait si bien commencé et de ne pas laisser la moindre consolation au pauvre apothicaire. Celui-ci, remis de sa première émotion, avait croisé tranquillement ses bras et assistait d'un œil parfaitement sec à la destruction des instruments et des produits de son labeur, attendu qu'il ne pouvait l'empêcher.

Avec sa longue robe noire, sa tête blanche, son air sardonique et sa prestance bizarre, il avait l'air d'un magicien de qui le démon familier s'est révolté et se permet de commettre chez son maître des dégâts qu'il sera bientôt contraint de réparer. — Bien! bien! disait-il, j'espère que rien n'en réchappera. Prenez garde, l'ami, tous les morceaux n'en sont pas bons. Pardieu! je n'ai jamais vu de conscience qui criât si haut que la vôtre : si vous ne l'entendez pas, c'est mauvaise volonté. *Euge! mi fili!*

L'homme ne l'écoutait pas, il était monté sur la fenêtre; mais le premier coup d'œil qu'il jeta au dehors le rappela subitement à la raison, et il demeura là dans l'attitude pantoise d'un lâche placé entre deux dangers qui l'épouvantent également. — Il n'est pas encore tout à fait fou, dit le vieillard, j'ai cru un moment qu'il était

résolu à faire ce saut périlleux. — Va-t'en, imbécile! dit René. Crois-tu que je m'abaisserai jusqu'à mettre la main sur un coquin tel que toi? Va-t'en, puisque tu n'as pas le bon esprit de te rendre justice toi-même et de t'épargner la pendaison.

Paulin, que l'on a déjà reconnu, ne se le fit pas répéter. Sans prendre congé de l'apothicaire, il fit un saut au bout de l'appartement, un autre jusqu'en bas de l'escalier, et nous ne supposons pas qu'il s'arrêta à embrasser l'enfant qui jouait dans la boutique, ni même à causer avec les voisins. Le docteur regarda avec quelque tristesse le gâchis effroyable dont il était entouré, et dit d'un ton qui pouvait passer pour la parodie de celui du prophète Jérémie : — Ce que c'est que de tout! deux minutes ont suffi pour confondre et souiller de nouveau ce que des années avaient séparé et subtilisé! L'ordre le plus savant est devenu un informe chaos!... — Je suis désolé, interrompit René, d'avoir causé ce malheur par mon apparition indiscrète, et, si je pouvais... — Bah! reprit Gigadas, n'y pensons plus. Aussi bien je serai plus libre d'esprit pour exécuter ce que je projette. Quant à ce coquin, je suis obligé de lui pardonner en faveur des renseignements précieux qu'il m'a procurés.

René étant descendu avec l'apothicaire, lui apprit l'objet de sa visite. — Un domestique? dit Gigadas. Si vous désiriez seulement un compagnon, je vous le trouverais plus facilement et sans aller bien loin, car c'est moi-même. — Est-ce une plaisanterie? — Nullement : il faut que, sans délai, je me rende à Paris; car c'est surtout à mon âge qu'il ne faut rien remettre au lendemain. Je croyais avoir quelque temps à passer dans ces parages; mais je viens d'apprendre de ce Paulin quelques détails qui m'ont remis sur la trace d'un bijou

précieux que je croyais perdu sans ressource. Mon pauvre vieux cœur d'alchimiste n'est pas encore transmué en plomb, et il a été violemment ému. Ah ! c'est une histoire qui ne serait pas sans intérêt pour vous ; mais je préfère ne pas vous la raconter, car, si je ne réussis pas, il vaut mieux qu'elle demeure inconnue. Eh bien ! monsieur le comte, voulez-vous m'accorder votre protection, ou, autrement, voulez-vous acceptez ma compagnie ? — Assurément ce n'est pas une offre à refuser ; mais je compte partir demain. — Je suis prêt à partir de suite, moi ; mais je puis attendre jusqu'à demain. Je vous aurai un domestique, quand je devrais le fabriquer moi-même.

René se disposait à prendre congé de son hôte, quand celui-ci, prenant dans ses bras l'enfant de qui nous avons parlé : — Voyez ce petit, lui dit-il, il est certainement de pur sang romain ; c'est un rejeton intact des maîtres du monde. Beauté, noblesse, intelligence, il y a tout cela dans cette figure. Il descend peut-être d'un sénateur ou d'un chevalier. Eh bien ! son père est savetier et sa mère je ne sais quoi. Je l'ai pris chez moi, ne voulant pas que la misère dégradât une si admirable créature. Je pensais à lui laisser ce que je possède ; mais il est possible que mon voyage en absorbe une grande partie, et... — Assez, dit l'enfant qui s'ennuyait et désirait être rendu à ses ébats. Gigadas le remit à terre. — Il a raison, dit René. Ne soyez pas inquiet sur le sort de cet enfant, vous pouvez l'amener demain au château, Bertrand aura soin de lui, et je vous promets de ne jamais oublier moi-même votre protégé. — Vous faites vraiment là une bonne œuvre, dit l'apothicaire. C'est mieux placer l'aumône que de la jeter à des culs-de-jatte.

Le lendemain, dès le point du jour, le bonhomme ar-

riva à Meyran sur sa grande et osseuse haquenée. Il était équipé pour le voyage, portait des bottes fortes et un fouet garni d'une douzaine d'énormes nœuds. Son marmot était placé sur le devant de la selle. Un grand gaillard à physionomie candide le suivait, monté sur un cheval de louage. — Je vous ai trouvé, dit l'apothicaire à René, la perle des domestiques, un homme très au fait du service, et qui est sourd-muet. Celui-là ne trahira pas vos secrets. — Diable! dit le comte, il me semble aussi qu'il aura bien de la peine à comprendre mes ordres et à les faire comprendre. — Ne croyez pas cela, monsieur le comte. Avant un mois, vous serez tout à fait habitué à cet homme, et, croyez-en le conseil de mon expérience, vous ne vous en repentirez pas. René prit le parti d'emmener avec lui le fils d'un de ses fermiers, qu'il avait d'abord dédaigné, laissant au docteur les agréments intacts de son taciturne valet. Bertrand accompagna son jeune maître jusqu'au Rhône. En lui disant adieu, il laissa tomber sur ses mains deux grosses larmes de vieillard, plus touchantes que tous les torrents qui peuvent jaillir des yeux des femmes et des enfants. Le vieux écuyer demeura sur la rive jusqu'à ce qu'il eût vu disparaître la petite cavalcade derrière les arbres. Alors il s'en revint triste et découragé au château.

XVIII

PARIS

M. de Quesmes n'avait fait que passer par son domaine du Dauphiné. Après avoir donné quelques jours

à consoler sa mère et à visiter cette partie de son héritage, il avait eu hâte d'aller à Paris prendre possession de ce que sa fortune avait de plus brillant. Il ne voulait pas tarder à reparaitre avec lustre à la cour, où il s'était vu naguère confondu dans la foule des courtisans passagers. Il fut accueilli par le roi et par le cardinal-ministre avec une bonté systématique, et par la reine mère avec quelque sécheresse. Car cette princesse avait eu tant à souffrir des rébellions, qu'elle ne pouvait, même par politique, se montrer bienveillante pour un rebelle. Le vicomte s'en consola facilement par la réflexion qu'elle n'était pas jeune, et que Louis XIV se montrait plus disposé à prendre conseil de la clémence et de la douceur de son ministre que du vindicatif et tout espagnol caractère de son auguste mère.

Une des dernières démarches du vicomte fut d'aller visiter le marquis de Lamperière, qui le reçut avec distinction, mais qui nia avoir aucun droit à sa reconnaissance. — Je n'ai contribué en aucune façon à votre retour en grâce, monsieur le vicomte, lui dit-il d'un air de bonhomie passablement ironique. Il y a pour cela une excellente raison : c'est que j'ignorais même que vous eussiez pris part à la sédition d'Aix, dont je me suis pourtant occupé. Je crois, poursuivit-il en cherchant dans ses souvenirs, avoir entendu prononcer votre nom à mon secrétaire : si vous le connaissez, comme il est maintenant au service de monsieur le cardinal, il est possible que ce soit lui… — Je suis fâché, dit le vicomte, de ne pouvoir lui adresser de suite mes remerciments : la succession de mon frère me permettra de les accompagner de témoignages plus solides de ma gratitude. — J'espère, monsieur, dit alors le marquis avec plus de dignité qu'il ne s'en donnait d'ordinaire, qu'il n'était pas dans votre intention de me payer d'une

telle reconnaissance, au cas où je me fusse employé pour vous? — Je n'ai pas perdu le sens à ce point, marquis; mais quoique nous soyons tenus de faire respecter nos gens, nous ne devons pas entendre ce respect comme celui qui nous est dû à nous-mêmes. — Gautier n'est pas un homme ordinaire, monsieur. — Aussi ne lui témoignerai-je pas une reconnaissance ordinaire.

Le vicomte prit ainsi congé du vieux marquis, de qui il espérait bien cette fois s'être fait un ennemi. Antoine était un de ces hommes qui, tout en distillant des théories mondaines et des formules de corruption, se laissent bien souvent entraîner par des mouvements irréfléchis, et, pour n'avoir pas su réprimer un soubresaut de leur amour-propre, se suscitent des obstacles et des barrières qu'ils tâchent ensuite, par quelque arrangement sophistique, de faire concorder avec les plans bâtis, pendant le sang-froid, dans leur esprit. Assurément un homme qui nourrissait quelques projets d'ambition n'avait pas intérêt à se brouiller avec le marquis de Lamperière, qui possédait un esprit des plus intrigants, une langue des plus malignes, joints à la faveur du tout-puissant ministre; mais M. de Quesmes avait peut-être calculé qu'avec les gens chez qui les bons procédés ne sont pas toujours payés de retour, il est indifférent de s'en permettre de mauvais. Par ce dernier moyen, on arrive parfois à se faire craindre et à se faire des alliés de gens dont il est tout à fait impossible de se faire des amis.

L'hôtel occupé par le marquis était situé près de la place Royale, alors le quartier du beau monde, et qui n'est plus de nos jours qu'un beau quartier. La cour de cet hôtel était plantée dans le fond de grands arbres, suivant la coutume de l'époque. Les grands seigneurs

devenus citadins aimaient à voir ainsi, sous leurs yeux, un échantillon de leurs futaies. Comme de Quesmes, après avoir quitté le marquis, traversait la cour pour regagner sa chaise, il aperçut sous l'abri déjà jaunissant et éclairé des tilleuls une jeune fille en qui il reconnut sur-le-champ la jeune fille de la Camargue; car il avait gardé de cette mélodieuse, gracieuse et bizarre créature, un souvenir très-vif. Le goût du baiser qu'elle lui avait offert en le voyant pour la première fois était souvent revenu aux lèvres du jeune homme, et il s'était bien promis de faire quelque tentative pour renouer une connaissance commencée sous d'aussi charmants auspices. Peut-être, malgré la beauté de Cabri et le romanesque de leur première rencontre, Antoine l'eût-il bientôt oubliée au milieu des préoccupations et des distractions sans nombre qui allaient l'assaillir dans la sphère brillante et agitée où sa vie était transportée; mais, en se trouvant dès l'abord rapproché d'elle par le hasard, il sentit un tressaillement qui le surprit lui-même, et il s'arrêta à regarder la jeune fille.

Cabri lui tournait le dos; elle était assise sur un banc et occupée elle-même à regarder deux tourterelles qui se poursuivaient sur le sable de l'allée, tout à coup elle se leva, ramassa un petit caillou, le jeta aux amoureux oiseaux qui s'envolèrent effarouchés, et, se retournant brusquement, elle se trouva en face du jeune seigneur. Son visage était transfiguré par une émotion que, dans son innocence, elle avait prise pour du courroux, ses yeux étaient humides et brillants, et son sein se soulevait profondément. Le vicomte, malgré son expérience galante, n'avait jamais vu la beauté féminine entourée d'un si charmant rayonnement. Ce fut comme une apparition : la petite, rougissant d'être ainsi regardée, jeta un cri léger et s'enfuit en bondissant comme un che-

vreuil surpris; elle s'arrêta sur le seuil pour envoyer à Antoine un regard furtif qui traversa le cœur du jeune homme comme un trait, et un baiser qui prouvait qu'elle ne l'avait pas non plus oublié.

Le vicomte ne s'occupa plus que de chercher un moyen de revoir à son aise cette petite fée qui paraissait si bien disposée à son égard; le hasard, cet habile inventeur d'intrigues, ce grand fabricateur d'imbroglios, vint à son aide et lui épargna la moitié de la peine : le vicomte était un soir au Luxembourg, où il faisait sa cour à Mademoiselle, qui s'ennuyait fort, comme toutes les personnes réduites à l'inaction et dénuées d'influence après avoir joué un grand rôle politique.

— Ah! dit la princesse, si ma pauvre folle était ici, elle me distrairait par ses coq-à-l'âne et ses lubies! Il n'y a pas de jour où je ne la regrette. J'aime les fous, ils ont la naïveté des enfants et ne sont pas incommodes comme eux. — Madame, dit le vicomte de Genouillac, si Votre Altesse veut le permettre, je lui indiquerai une folle cent fois plus originale et plus amusante que celle dont elle déplore la perte. — Ah! monsieur, que je vous en aurais de reconnaissance! Je vous en prie amenez-la-moi dès demain. — Malgré tout mon désir d'obéir à Votre Altesse, je ne puis lui amener moi-même cette folle : elle appartient au marquis de Lamperière. — Et le marquis n'est pas de mes amis; mais, n'importe! c'est une raison pour qu'il doive me procurer des distractions.

Cette manière de voir était sans doute aussi celle du marquis. Deux jours après, Cabri fut introduite au Luxembourg, où sa gentillesse, ses chansons, sa danse, et surtout ses divagations, lui procurèrent un succès complet; elle devint la coqueluche de toutes les dames de la cour : c'était à qui l'obtiendrait de Mademoiselle,

pour un jour ou même pour une heure, et pendant une couple de semaines la jolie folle fut promenée d'hôtel en hôtel, accablée de cadeaux, mangée de caresses et bercée sur les genoux des grandes dames, ni plus ni moins qu'un singe ou qu'un petit chien. Elle se laissait faire avec une docilité charmante, et ne se lassait jamais des fantaisies dont elle était l'objet; mais sa faveur ne pouvait durer bien longtemps. Elle était d'une beauté trop remarquable pour que les regards de tous les hommes ne se fixassent pas sur elle avec une complaisance qui ne pouvait manquer bientôt de donner de l'humeur aux femmes. D'ailleurs la naïveté avec laquelle elle laissait apercevoir les émotions de ses sens virginaux effaroucha la pruderie de la princesse : la pauvre Cabri eut donc à essuyer quelques réprimandes, quelques brusqueries dont le résultat immédiat fut de la faire se reployer sur elle-même comme une sensitive qui ne se relèverait plus. Ainsi avait-elle agi à l'égard de Gautier. Son intelligence, dont le désordre n'excluait ni la mémoire, ni l'imagination, n'était pas capable de raisonnements compliqués. Semblable aux chats qui oublient une foule de caresses pour ne se souvenir que d'un seul mauvais traitement qui les a suivies, elle n'entendait rien au système des compensations; comme ces fiers et susceptibles animaux, elle n'était accessible qu'à des sentiments égoïstes.

Le vicomte avait toujours gardé les yeux fixés sur elle et avait eu soin seulement de ne pas s'approcher assez pour faire soupçonner ses desseins ou pour inspirer à la jeune fille quelque incartade qui eût révélé leur intelligence. Le jeune homme se borna à attendre le moment favorable pour la prendre dans ses bras et l'emporter. C'était la seule façon raisonnable de s'y prendre avec elle : les allures ordinaires de la galanterie eussent

été ici des plus maladroites. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, qui convoitât cette proie. Un soir, comme il quittait le Luxembourg, en compagnie de MM. de Rochefort et de Créquy, il entendit une voix aiguë de femme, qu'il lui était impossible de méconnaître, appeler du secours à quelque distance : il suffit à ces messieurs de dégainer pour mettre en fuite quatre hommes occupés à transporter Cabri d'un carrosse qui la ramenait dans une chaise qui devait sans doute l'emporter. Cabri se jeta au cou de son libérateur et se cramponna avec une véhémence qui indiquait la détermination de ne plus se séparer de lui. Le vicomte prit un air embarrassé. — Qu'allons nous faire de cette enfant, dit-il? Je pense que le mieux est de la ramener au Luxembourg. — Elle ne parait pas de cet avis, dit M. de Créquy. Allons, mon cher vicomte, ne faites pas le scrupuleux; vous voyez bien que cette petite se jette à votre tête littéralement. Parbleu! elle vaut la peine qu'on ne la laisse pas tomber à terre. — Et que dira Mademoiselle? — Et que vous importe ce qu'elle pourra dire? D'ailleurs elle n'y pensera même pas; le caprice qu'elle a eu pour cette folle est déjà passé : la grande Mademoiselle n'est pas faite pour s'occuper longtemps de semblables futilités.

Le vicomte, après avoir demandé le secret à ses amis, regagna son carrosse avec l'enfant, et, une demi-heure après, il était enfermé avec elle dans sa chambre à l'hôtel de Genouillac. La petite, en entrant, dit qu'elle était bien fatiguée et qu'elle avait eu grand'peur. Sans attendre que le jeune homme l'y engageât, elle s'arrangea de la façon la plus commode pour se reposer. Nous supposons qu'il est inutile d'en dire davantage.

Le surlendemain, M. de Quesmes eut occasion d'apprendre que les secrets confiés aux courtisans ne sont

pas mieux placés que ceux dont les femmes sont dépositaires. Partout où il se présenta, les hommes lui firent des compliments demi-ironiques, demi-jaloux, sur sa bizarre bonne fortune; et les femmes lui lancèrent quelques malignes allusions, et parlèrent du malheur d'un homme dont les sens blasés ont besoin d'être réveillés par des difformités morales ou physiques. Le vicomte eut l'air de ne pas comprendre que cet aphorisme fût asséné sur sa propre tête, il abonda dans ce sens le plus innocemment du monde, cita des exemples à l'appui, et s'étonna de ce qu'il ne suffisait pas à ces imaginations dépravées de trouver des maîtresses sans cœur et sans esprit; mais probablement ces difformités-là, disait-il, sont trop communes pour paraître piquantes.

Chez la reine-mère, le marquis de Vardes, alors en grande faveur auprès du roi, et en cette qualité très-fier et peu ami de la contradiction, s'approcha de M. de Quesmes.

— Monsieur le vicomte, dit-il avec une affectation d'humilité, vous devez être fier, car vous êtes le premier homme qui l'ait emporté sur moi dans une affaire où il s'agissait de femme. Je ne suis point jaloux : les consolations ne me manquent guère. Pourtant, comme vous avez rossé mes gens, ce qui est contre l'usage entre gens de qualité, je vous prierai de vouloir bien m'accorder la faveur d'un rendez-vous, amicalement et sans bruit.

— Monsieur, une telle prière me fait honneur et n'est pas pour être discutée longtemps. Je suis à vos ordres à partir de demain au point du jour, pour vous servir de mon mieux et en la façon qui vous conviendra. MM. de Créquy et de Rochefort, qui ont vu le commencement de l'affaire, en verront la fin, si toutefois vous le permettez.

Le résultat de ce colloque fut que M. le vicomte de Ge-

nouillac reçut un grand coup d'épée dans le côté, et que le marquis de Vardes fut blessé lui-même assez grièvement au bras; mais ni l'un ni l'autre ne fut mis en danger par sa blessure. Cabri, qui s'était montrée fort taciturne et fort morose vis-à-vis de son amant, après la nuit où l'énigme du trouble de ses sens lui avait été probablement expliquée, nous ne saurions dire, à sa satisfaction, Cabri témoigna un grand effroi et pleura beaucoup en le voyant rapporter chez lui tout pâle de visage et avec ses habits ensanglantés. Elle ne voulut pas le quitter un seul instant, et fit preuve, dans tous les soins qu'elle lui rendit, d'une prévoyance et d'une attention dont jusque-là elle n'eût pas été susceptible, comme si le double ébranlement que venait de subir son organisation eût remis son intelligence en équilibre, ou que la passion, en s'éveillant dans son âme, eût rassemblé en un faisceau des facultés éparses. Pendant plusieurs jours, le malade, en ouvrant les yeux, rencontra constamment le regard fixe des grands yeux bleus de la jeune fille, dont l'expression singulière le surprit plus d'une fois, troublé qu'il était par la fièvre. La petite main de Cabri fut la seule qui s'approcha des lèvres du jeune homme pour lui offrir à boire; et, quand celui-ci déposait un baiser sur ces jolis doigts; l'enfant lui faisait un signe dont il n'eût pas été facile d'interpréter le sens. Après quelques jours, elle cessa de se tenir sans en bouger auprès du lit de son amant, comme si elle eût compris qu'à mesure qu'il prenait ses forces le tête-à-tête devenait dangereux. Et, de fait, la position du vicomte était des plus impatientes : le désir de savourer en entier ce fruit enivrant où il n'avait pu que poser la dent eût bien pu le rendre un peu imprudent.

Les choses en étaient là quand, un matin, un carrosse amena à l'hôtel de Genouillac le comte de Cour-

chival et le docteur Gigadas. Leur arrivée ayant été annoncée au vicomte, celui-ci se trouva assez fort pour vouloir les recevoir. — Eh bien! dit-il à son cousin, vous voilà déjà! Ce n'est pas un reproche au moins, ajouta-t-il; mais j'aurais voulu que ma blessure fût guérie, pour me laisser libre de vous recevoir en personne. — Nous ne sommes pas heureux dans nos rencontres, dit René. — Non, mais j'éprouve de ceci plus de contrariété que de douleur. Ah! docteur, vous êtes le bienvenu doublement, chez un ami et chez un malade. Mais comment êtes-vous ici? — Je vous le dirai plus tard, répondit le vieillard. Et maintenant je voudrais que vous eussiez mieux profité des leçons de sagesse que je vous ai données, ou des leçons de votre maître d'escrime; car j'aurais eu besoin de votre assistance pour cette affaire qui, soit qu'elle réussisse ou non, prendra sans doute ce qui me reste de jours.

Comme il parlait ainsi, une porte s'ouvrit au fond de l'appartement, et Cabri entra. A la vue des étrangers, elle parut indécise si elle s'avancerait ou s'en irait; mais le docteur se leva subitement, courut à elle, et, la prenant par la main, se prit à la considérer avec une attention inquiète. — Au nom du ciel, demanda-t-il au vicomte, quelle est cette jeune fille? — Cette jeune fille, répondit le vicomte sans s'étonner de l'air troublé du vieillard qu'il connaissait pour un mime assez habile, cette jeune fille?... Eh bien, c'est la cause de ma blessure. On la nomme Cabri; on dit qu'elle est folle. Pour moi, je la trouve charmante. — Mais d'où vient-elle? qui est-elle? — Je l'avais vue en Provence. Je l'ai retrouvée ici... — Elle habitait avec un berger nommé Gautier, n'est-ce pas cela? — Précisément; mais d'où vient que vous vous intéressez à ce point à son sort? — Je vous le dirai quand vous aurez répondu

franchement à une question : Que fait ici cette enfant? — Ah ! docteur, ceci est indiscret. Voyez donc comme vous faites rougir cette pauvre petite. Mais, du diable, vous avez l'air sérieux et menaçant comme un inquisiteur. Êtes-vous donc mon rival? — Oui, oui, je le suis. Répondez-moi donc ! — Ah çà, voyons, qu'avez-vous fait de vos yeux de lynx, docteur? Est-ce que les choses ne parlent pas assez d'elles-mêmes? J'espère maintenant que cette comédie est finie. — Il n'y a rien de comique dans ceci, dit tristement le vieillard. Oui, c'est vrai, la chose était assez claire; mais on espère toujours l'impossible. Monsieur de Quesmes, je ne puis m'irriter contre vous, puisque vous avez agi sans savoir ce que vous faisiez; mais malheur à vous, car la Providence ne dresse jamais de semblables piéges à ceux qui ne sont pas dans une mauvaise voie. Cette jeune fille est la sœur de votre cousin, et la fille de ma fille.

XIX

UNE RECONNAISSANCE

Il y a des gens que l'on ne prend jamais au sérieux avant d'y avoir regardé à deux fois, de peur d'être pris soi-même pour dupe. La phrase théâtrale de Gigadas ne produisit donc pas sur ses auditeurs tout l'effet qu'on eût pu attendre si elle eût été prononcée par une bouche plus sévère. René souriait et attendait la terminai-

son de cette scène d'un air plus patient que curieux, Cabri essayait doucement et silencieusement de dégager sa petite main molle et blanche du bracelet osseux et basané que les doigts du vieillard lui avaient soudé au poignet. Antoine s'était soulevé sur son coude autant que le lui avait permis sa blessure, et soutenait sans rire, mais non sans en avoir envie, le regard irrité du grand-père improvisé. — Docteur, lui dit-il, ne plaisantez pas d'une manière si sérieuse. Cette enfant, votre petite-fille et en même temps sœur de mon cousin, comment nous arrangez-vous cela ? — De la main gauche, comme vous voyez, répondit le vieillard qui tenait en effet la jeune fille de sa main gauche tandis qu'il étendait la droite vers le vicomte, comme s'il se fût apprêté à le maudire. — Au nom du ciel ! dit alors René soudainement intéressé et qui se leva vivement, dites-moi s'il y a quelque vérité dans ce que vous nous dites, monsieur, et si vous pouvez nous en donner des preuves. — Je ne sais, dit Gigadas, si c'est maintenant bien nécessaire. — Très-nécessaire, reprit M. de Quesmes, qui commençait à se sentir contrarié. Si cette jeune fille peut être comparée à la Grecque Hélène, pour les débats qu'elle excite, croyez que, pour ma part, je ne ressemble point au Troyen Pâris, et que, sans avoir recours à personne, je saurai la garder comme mon bien, à moins que vous ne démontriez bien clairement vos droits plus anciens et plus respectables sur elle. — Ah ! monsieur le vicomte, vous n'agissez pas bien avec moi, je vous ai donné assez de preuves de dévouement pour que vous ne me croyiez pas capable de vous tromper à plaisir. — Assurément, docteur ; mais vous pouvez au moins vous tromper comme tout autre. Est-il étonnant que je ne veuille pas me résoudre de suite à avoir été blessé pour rien, ou

du moins pour presque rien, ce qui est encore plus triste? — Je vous remercie de vos consolations, répondit amèrement le vieillard, elles sont au moins inutiles. Avez-vous besoin d'autre preuve que celle qui ressort de la ressemblance de cette pauvre victime avec M. le comte de Courchival? — Cette ressemblance ne m'a nullement frappé, et maintenant même que j'en suis averti, il m'est impossible de l'étendre au delà de la couleur des cheveux et des yeux. — C'est, monsieur, qu'on voit moins avec les yeux qu'avec la volonté. Mais peut-être, et Dieu le veuille! l'enfant n'a-t-elle pas oublié son nom. Madeleine, ne vous souvenez-vous plus d'Arles et de votre grand-père? pauvre chatte! Cabri leva ses beaux yeux sur le visage du vieillard, et agita la tête en signe d'affirmation intelligente. — Vous voyez, monsieur, s'écria Gigadas, vous voyez! j'espère que vos doutes sont entièrement dissipés. Elle m'a bien certainement reconnu, ainsi que son nom. Elle se rappelle même sa ville, et... — Votre sang paternel vous monte trop vite à la tête, cher docteur. L'enfant est très-singulière, elle m'a sauté au cou la première fois qu'elle m'a vu : ce n'était pas qu'elle me reconnût. — Peut-être, dit l'apothicaire. — Et, quant au nom, elle a compris seulement que vous l'interpelliez. Vous allez voir aussi : Rosette, Rosette, viens t'asseoir ici, petite. Vous voyez qu'elle m'a compris également.

En effet, Cabri, à la voix de son ami, avait glissé subtilement sa main hors de celle du vieillard, et était allée s'asseoir auprès du lit. — J'espère, poursuivit le vicomte, que vous êtes convaincu maintenant, mon cher docteur, que vous avez trop vu avec votre volonté ou votre imagination, comme vous voudrez. Laissez là cette enfant et les folles idées par lesquelles vous avez troublé le plaisir de notre réunion. — J'y laisserai plu-

tôt mes os, monsieur le vicomte. Cette enfant est ma petite-fille. Je le sais, je le vois, je le sens. Rien ne me coûtera pour la ravoir, pour l'arracher à l'horrible série de maux et de douleurs où vous voulez la plonger. Je remuerai tout, je ferai venir des témoins. Toute la ville d'Arles témoignera pour moi. Je m'adresserai, s'il le faut, au roi, à la reine, à M. le cardinal. Et ne croyez pas que je manque de moyens pour parvenir jusqu'à eux et pour me faire écouter. Ah ! voilà votre reconnaissance ! Eh bien, je suis dégagé aussi de toute mesure envers vous et envers tout le monde. — Monsieur Gigadas, dit alors René de qui l'intervention devenait nécessaire, calmez-vous, je vous prie. Ne serait-il pas nécessaire de nous expliquer, avant tout, comment il se fait que votre petite-fille soit aussi ma sœur, comment enfin... — Comment cela se fait, monsieur, comment ?...C'est que je suis moi, un sot triple et quadruple, un âne renforcé, une oie stupide, un fou à lier avec de bonnes chaînes de fer, qui, au lieu de m'occuper sagement d'alchimie, ai toujours, et malgré tout, eu la fureur de m'intéresser pour les grands seigneurs et de leur venir en aide... — Mais je ne vois pas...— Ah ! vous ne voyez pas, monsieur le comte, vous ne voyez pas, dites-vous? Eh bien, puisqu'il le faut, je vous ferai toucher les choses du doigt. Je vous dirai que, pour prix de mon zèle et de mes bons offices infatigables, je n'ai trouvé, chez tous ceux de votre race, qu'ingratitude, noirceur et malveillance. Le cardinal de Richelieu, que j'avais guéri de ses premières douleurs, et à qui j'avais donné du contre-poison, a voulu me faire brûler comme empoisonneur, disant que je n'avais pu étudier le remède qu'en étudiant d'abord les poisons. Une grande dame qui, à force de séduction, m'avaitt amené à lui rendre un service, le plus grand qu'il fût

en mon pouvoir de lui rendre, a tenté de me faire assassiner pour être plus sûre de ma discrétion. Il est vrai qu'elle reconnut ses torts ensuite, et qu'elle m'envoya cette bague en me promettant d'avoir recours de nouveau à moi dans l'occasion. Enfin, monsieur, sans chercher tant d'autres faits, votre père, lorsque, poursuivi par la serre du cardinal de Richelieu, je l'ai, au risque de ma tête, caché dans Arles (et, s'il n'eût voulu aller à Meyran on ne l'aurait pas arrêté), votre père n'a rien trouvé de mieux, pour me témoigner sa reconnaissance, que de séduire ma fille, et c'est de là qu'est venue cette enfant. Il est vrai qu'elle était charmante et qu'elle seule m'a consolé de la mort de ma pauvre fille. Quand elle me fut enlevée, pendant un voyage que je fis à Paris pour M. d'Adhémar, je n'ai trouvé aucun de mes illustres clients qui m'aidât sérieusement dans mes perquisitions pour la retrouver. Aujourd'hui, après l'avoir pleurée pendant dix ans, le hasard me la fait retrouver, et M. de Quesmes, pour qui j'ai peut-être fait quelque chose, M. de Quesmes, au pouvoir de qui elle se trouve, n'est pas satisfait de l'avoir déshonorée. Il veut qu'elle boive jusqu'à la lie la coupe d'infamie et de misère où il l'a fait boire le premier en emmiellant ses bords. Il se bouche les oreilles quand je lui crie du fond de mes entrailles : C'est ma fille ! Il ne s'excuse que par des ironies du surcroît de douleur qu'il m'a causé. Vous, cependant, monsieur, vous qui avez à réparer envers moi la faute de votre père, vous de qui le sang coule aussi dans les veines de cette infortunée, vous demeurez froid et distrait. Vous ne m'aidez pas de votre raison contre la passion de votre cousin que la mienne heurte peut-être. — Mon cousin, dit alors René, je ne sais ce qu'il vous semble de ceci. Pour moi, je crois fermement qu'il en est comme le docteur le dit. Il ne s'agit point

de la reconnaissance que nous lui devons l'un et l'autre. Nous sommes nous-mêmes intéressés en cette affaire. Je pense qu'il doit nous suffire que cette jeune fille puisse être de notre sang, pour que vous ne désiriez pas en faire une fille de joie.— Je ne suis pas assez fort en ce moment pour lutter contre vous deux, répondit le vicomte. Je me sens très-fatigué, et, quoique toutes ces parentés me paraissent encore fort embrouillées, il faut cependant en finir. Tout ce que je puis faire, c'est de laisser à la petite de décider la chose et de choisir entre nous. J'espère que cet arrangement contentera tout le monde. Cabri, voilà un homme qui se dit votre grand-père et qui veut vous emmener. Voulez-vous aller avec lui ou rester avec moi?

La jeune fille se leva, resta quelques instants immobile et les yeux baissés comme si elle eût réfléchi profondément. Le vieillard, également immobile et retenant son haleine, fixait sur elle ses regards encore aiguisés par son amour et sa volonté paternels. Soit qu'il exerçât ainsi une fascination que M. de Quesmes malade ne pouvait combattre, soit que l'enfant, renaissant à l'intelligence, eût en effet compris sa situation et la portée des discours qu'on avait tenus devant elle, toujours est-il que cette épreuve eut un succès tout différent de celui que le vicomte avait prévu, ainsi que le lecteur. Cabri prit la main du jeune homme, elle y posa lentement ses lèvres : — Adieu, lui dit-elle, adieu! et se retournant brusquement vers le vieillard : Allons-nous-en tout de suite, ajouta-t-elle, tandis que ses yeux gonflés et son menton contracté montraient ce que lui coûtait cette résolution. — Dieu a jugé pour moi! s'écria le père tout rayonnant. — Seriez-vous en effet sorcier? dit le vicomte.— Oui, messieurs, puisque vous voulez le savoir, et à votre service toujours. J'ai réussi,

je n'ai plus de rancune.— Allons-nous-en, répéta Cabri ou Madeleine d'une voix d'enfant douce et chagrine et sans se retourner. — La petite a raison, dit le vicomte, emmenez-la promptement, car sa fantaisie est la plus légère girouette qu'on puisse voir, et vous ne seriez peut-être pas bien aise qu'elle virât de nouveau. — Soyez tranquille ! ce soir, sans plus tarder, je serai en route pour Arles. — Quoi ! vous nous quittez ainsi, dit René. — Hélas ! oui. Mais vous reviendrez bien dans le pays avant que je sois mort, et vous me retrouverez vôtre comme par le passé et malgré le passé. Je ne suis pas pour guérir, à mon âge, de tels travers.— Docteur, vous êtes le meilleur des hommes, dit le vicomte, pardonnez-moi mon incrédulité. J'ai mis vos leçons en pratique, voilà tout. Maintenant que le premier moment d'humeur est passé, je suis vraiment aise que vous ayez retrouvé votre fille. N'oubliez pas que c'est à moi que vous devez d'avoir sitôt réussi dans votre recherche. — Mieux eût valu la retrouver un peu plus tard, et... Mais il ne faut point parler de cela. — Avant de m'en aller, je vous apprendrai seulement ce précepte : qu'il ne faut point tendre des piéges à son maître. — Docteur, dit René, je n'oublierai pas pour ma part que cette enfant est la fille de mon père. Ne l'oubliez pas non plus. — Non, non, monsieur le comte, je m'en souviendrai dans mon testament. Je vous crois un excellent légataire. Adieu, messeigneurs. Dieu vous préserve de mal faire, et il ne vous arrivera pas malheur. — Adieu, adieu ! dit Madeleine, comme si c'eût été un écho éloigné.

Elle entraîna son aïeul hors de la chambre. Le comte de Courchival les suivit et rentra au bout de quelques minutes.

— Ouf ! dit le vicomte, voilà une aventure vraiment

romanesque, quoiqu'elle ait bien son côté désagréable et qu'elle se soit terminée un peu brusquement, je ne voudrais pas pour beaucoup l'avoir évitée. — Elle a cependant un côté fort désagréable, comme vous dites, mon cher cousin. J'avoue qu'il m'est pénible de penser que ma sœur, même illégitime... — Oh! en êtes-vous là? Je voulais parler de ma blessure. Pour ce qui est de la parenté, d'ailleurs peu prouvée, qui a surgi devant nous comme un fantôme, je n'ai pas le loisir de m'en occuper. Il est impossible que nous ne repassions pas quelquefois par les chemins où ont passé nos pères. C'est un malheur dont on se console quand il nous est révélé, en pensant qu'il doit arriver souvent sans qu'on le sache, et à un pire degré. Vous n'êtes pas de mon avis?

— Non, je ne puis voir cela si légèrement. — Parlons donc d'autre chose. Où en êtes-vous de vos affaires et de vos amours, ce qui est à peu près la même chose?

René colora de son mieux à son cousin la détermination qu'il avait prise de renoncer à la solitude et de se rapprocher de la cour, de se rengager dans ce tourbillon où sa famille avait été si rudement ballottée et meurtrie, et de secouer le joug de l'éducation dont son aïeul l'avait chargé comme d'un préservatif capable de le tenir à l'écart. Il ne voulut pas avouer que l'amour et surtout le dépit eussent seuls produit ce changement. Il ne voulut pas non plus en faire honneur à la raison et à l'éloquence de son parent. Il dit qu'il s'était senti honteux de son inaction; qu'il était d'une naissance et d'un âge incompatibles avec le repos et l'obscurité; qu'il ne pouvait pas seul combattre le mouvement du siècle, et qu'ainsi il n'avait qu'à choisir entre l'inertie ou une coopération qui pouvait, après tout, être glo-

rieuse. Au surplus, il comptait avant de prendre un parti, examiner mûrement les choses.

— Votre examen est tout fait, lui dit le vicomte. Ne vous faites pas plus fort que vous n'êtes, petit cousin. Voulez-vous, plutôt que de réfuter oiseusement vos raisons, que je vous parle de votre belle ? — Volontiers, dit René, d'autant plus que je n'ai pas reçu de ses nouvelles depuis qu'elle a quitté le Languedoc. — Ah ! voilà donc le mot de l'énigme ! — Je ne sais comment m'expliquer ce silence, en vérité, à moins qu'elle n'ait employé ce moyen pour m'obliger à venir à Paris. — Bien trouvé, mais ne vous y fiez pas. — Vous me faites cruellement souffrir, vicomte. Qu'y a-t-il ? Dites-le moi promptement, au nom du ciel ! — Eh bien ! sachez, mon cher comte, que votre belle maîtresse n'est ni morte ni incarcérée ; qu'elle est toujours fraîche, souriante et tout à fait gracieuse et charmante, en un mot, l'un des astres de la cour. Son vieux marquis de père est plus en faveur que jamais ; ces... — Qu'importe le père ! dit René qui se leva impétueusement, pâle et tremblant de colère amoureuse. Quoi ! si vite et si complétement oublié ! C'est impossible ! Je ne le croirai qu'après l'avoir vu. A la cour, il ne faut pas juger des sentiments des gens à l'air de leur figure. Je voudrais la voir, le soir, dans sa chambre, seule... — Vraiment, je le crois bien ! Mais je ne vous ai point dit, mon cher, qu'elle ne cachât rien au fond de son cœur. Je ne suis pas si présomptueux. D'ailleurs, je me suis peu approché d'elle. De tous les seigneurs qui suivent la cour, il n'y a que le chevalier de Gramont qui soit assez singulier et assez audacieux pour importuner de ses attentions les femmes sur lesquelles le roi parait avoir jeté les yeux. — Le roi, dites-vous ? le roi a jeté les yeux sur mademoiselle de Lamperière ? — On le dit. — Mais elle, que dit-

elle? — Je l'ignore, mais à en juger par son air toujours ouvert et agréable, cette préférence me paraît ne pas lui déplaire. Il est très-possible que son amour-propre seul soit mis en jeu dans cette affaire. Quelle est la femme qui ne serait fière et heureuse d'occuper la première le cœur royal? — Il y a une femme qui aurait dû rejeter loin d'elle cette pensée: c'est Louise de Lamperière. Elle n'a pas même hésité à me trahir, à renier son premier amour! Vous avez bien mal agi avec moi, mon cousin, vous deviez m'avertir de cela! — M'auriez vous cru? — N'importe! — Il importe très-bien! J'espérais que l'oubli viendrait aussi et alors... — Adieu, dit René qui ne l'écoutait plus et ne pouvait pas rester irrité sur une pareille nouvelle. — Qu'allez-vous faire? — Je veux sans délai me faire présenter à la cour, puisqu'il n'y a que là que je puisse la rencontrer. — Soyez prudent, je vous en conjure. Le maître est jaloux, et, quelque jeune qu'il soit, il ne souffre guère qu'on aille sur ses brisées. Vous pourriez vous perdre à jamais par un éclat. — Je songe bien à cela! Non, non; s'il faut, pour habiter auprès du roi, lui sacrifier non-seulement ses haines de famille, mais son amour de jeunesse, devenir semblable à un mannequin sans âme, n'avoir plus de passions sous son regard, j'aime mieux retourner d'où je viens, me perdre comme vous le dites. Adieu, j'espère que vous serez bientôt guéri, avant moi, sans doute. — Je donnerais beaucoup pour n'être pas retenu au lit par cette blessure maudite. Encore une fois, gardez-vous... — Allons, poursuivit le vicomte tandis que René s'éloignait à grands pas et d'un air sombre et résolu, le voilà parti! Dieu sait où il s'arrêtera! Qui dirait que sous cette enveloppe douce et paisible il se cache une âme si bouillonnante! Ce qu'il y a d'excellent, c'est qu'il se fâche aussi contre moi. Ce jour n'est

pas heureux pour moi. Ma pauvre petite fille ! je ne la verrai donc plus !

XX

LA COUR

La cour de France était alors privée pour quelque temps de l'homme qui représentait dans cet Olympe renaissant le personnage suprême du Destin, aux lois duquel Jupiter même se soumettait sans conteste : nous voulons parler du grand cardinal Mazarin, le plus puissant génie politique qui ait marqué son nom dans l'histoire. Il était alors occupé à l'œuvre de la paix des Pyrénées, qui fut son plus beau titre de gloire, puisque ce traité mit fin à des discordes qui avaient arrosé de sang notre territoire et ébranlé la monarchie jusque dans ses fondements, qu'il nous rendit le grand Condé, et que, plus tard, il permit à la France de s'avancer de trois pas, c'est-à-dire de trois provinces, vers ses limites naturelles, et plaça un petit fils de Louis XIV sur le trône doré de l'Espagne et des Indes. C'était ainsi que devait se terminer la carrière de ce ministre, qui fut toujours maître de lui comme des circonstances. Banni du royaume, proscrit et mis hors de la loi par le parlement, haï de la noblesse et du peuple, qui ne voulaient voir en lui qu'un étranger et ne réfléchissaient point que ses talents et ses services l'avaient assez naturalisé, Mazarin levait des armées à ses dépens pour défendre

la France, que les troubles ouvraient de toutes parts aux envahissements, et il la protégeait mieux encore par sa stratégie diplomatique. Souple quand il le fallait, et audacieux à propos, toujours habile et dominant les événements et les hommes, il fit enfin plier devant lui l'esprit de sédition, endémique parmi les Français, et le génie ambitieux, mais moins élevé que le sien, du cardinal de Retz; et, quand il rentra triomphant dans Paris, il se sentit assez fort de cœur et d'esprit pour ne s'arrêter à aucune vengeance particulière et pour n'avoir pas besoin de cimenter par le sang son pouvoir, basé sur le génie, qui suppléait, par une loi providentielle, le pouvoir royal en tutelle, comme l'autorité du cardinal de Richelieu avait suppléé la faiblesse du roi Louis XIII. Mazarin l'emporta sur ses prédécesseurs par une qualité que l'on s'est toujours accordé à regarder comme le plus bel ornement de la souveraineté, c'est-à-dire la clémence. Persécuté, il méprisa les injures; puissant, il les pardonna. Homme d'esprit et de bonne compagnie, il ne se vengeait que par des traits gracieux ou spirituels des plaisanteries et des chansons que faisaient de lui les seigneurs et le peuple. Il donnait volontiers la réplique aux premières, et, quant aux autres, il en riait et pouvait dire: Qu'ils chantent, pourvu qu'ils payent. Notez que cette bonté de caractère ne dégénérait pas en pusillanimité, et n'alla jamais à produire des inconvénients. Il faisait très-bien embastiller les plus grands seigneurs et même des princes du sang; mais il ne fit point élever d'échafauds, car il savait que la saignée est un remède extrême et qu'il faut seulement employer au défaut des autres, et largement alors, pour détruire le mal dans son principe, et non pour le conjurer. Il n'en eut point besoin; l'époque où il vécut fut une époque de transition et non une crise de vie et de mort; son

génie en a fait une ère fixe, et a dégagé dès son aurore e soleil des nuages qui l'eussent obscurci peut-être jusqu'en son midi. Mazarin a réellement fermé le règne des grands seigneurs, successeurs des grands vassaux, et ouvert le règne de la monarchie absolue. Après ces considérations, nous avouons qu'il nous est difficile d'examiner bien sévèrement les défauts de cet homme, quoiqu'il soit assez grand pour n'avoir pas besoin qu'on les oublie. Il est vrai qu'il n'oublia pas ses intérêts, tout en servant ceux de son pays adoptif, et qu'il sut amasser des trésors immenses tout en démêlant les difficultés du gouvernement; mais, dans sa position, il était nécessaire qu'il eût un grand État et des moyens de se faire des créatures. Il est vrai qu'il accumula trois duchés réunis dans sa famille, qu'il allia et dota royalement ses trois nièces; mais, outre qu'il est très-excusable de se montrer bon parent, autant qu'on le peut, n'était-il pas convenable que, jouant en France un rôle si grand et si élevé, il y fût bien établi en domaines et en dignités, et bien soutenu de parentés et d'alliances? Enfin, nous ne dissimulerons pas même ceci: il est parfaitement avéré qu'il gagnait perpétuellement au jeu et que son bonheur n'était pas uniquement fondé sur l'habileté de ses combinaisons; mais il ne faut pas oublier que toute espèce de ruse était alors admise pour corriger le hasard et soutenir les calculs qui seuls président aujourd'hui aux chances des cartes et des dés: tout le monde trichant, personne ne trompait.

On a aussi reproché au cardinal, d'avoir prolongé autant que possible la minorité, et dans cette pensée d'avoir tenu le jeune roi dans l'ignorance des affaires. La première partie de cette accusation tombe devant cette question: Le royaume avait-il besoin d'être gouverné par une main expérimentée? La seconde a l'air

d'une plaisanterie, quand on voit ce que fut Louis XIV et de quelle façon il sut tout diriger par lui-même, sitôt après la mort du ministre. Les aveugles détracteurs des siècles monarchiques ne se sont point aperçus que, dans cette assertion, leur haine se trouvait en contradiction avec elle-même; en dénigrant le ministre, ils n'ont point vu qu'ils agrandissaient le roi de qui le génie, quelque lumineux qu'il fût, n'aurait pu cependant, dans le gouvernement, deviner beaucoup de choses pour lesquelles une longue initiation est indispensable. Ce n'est point ici la place de venger ce grand roi des attaques calomnieuses dont il a été l'objet de la part de la littérature contre-historique de notre siècle. Louis XIV n'avait point encore conquis l'Alsace, l'Artois, la Flandre et les Évêchés; il n'avait pas encore bâti Versailles et achevé le Louvre; il ne tenait pas dans sa main la France, comme un faisceau vigoureux dont les forces ne pouvaient plus s'user et s'éparpiller. Il n'était encore que le pupille du cardinal de Mazarin, le fils respectueux de la blanche et fière Anne d'Autriche, un prince gracieux et enjoué, déjà remarquable par la grandeur de son air et le soin extrême qu'il avait de sa dignité; mais on ne pouvait guère prévoir qu'il serait un jour le monarque le plus redoutable de l'Europe, en même temps que le plus aimable cavalier de son royaume, aussi jaloux de la domination que des observances de l'étiquette, aussi propre aux affaires qu'aux plaisirs, aussi appliqué aux unes que curieux des autres. Comme s'il eût eu la révélation de la vaste carrière qu'il devait parcourir, il ne montrait aucune presse de s'y élancer et de se faire entièrement connaître : les bruits les plus précoces ne sont pas les meilleurs. C'est un axiome dont son successeur devait démontrer la métaphorique vérité.

Le jeune roi, tout en étudiant les ressorts de l'État et en méditant sur les devoirs d'un souverain, ne paraissait donc occupé que des plaisirs de son âge et du côté brillant de son rang sans pareil. La cour, longtemps errante et traquée par la rébellion, avait repris enfin paisible possession du Louvre et des autres résidences royales. Une foule de jeunes et galants seigneurs de la génération, qui avait grandi à l'écart durant les troubles de la Fronde, se pressaient autour du jeune roi, semblables à l'essaim de papillons dorés que soulèvent les rayons du soleil levant. C'était tout d'abord Monsieur, frère du roi, trop beau pour un garçon, et qui, par cette raison, se plaisait, dans toutes les mascarades, à revêtir le costume féminin, prince spirituel du reste, et qui eut, une fois dans sa vie, la force d'être brave. C'était les princes de Lorraine, de Bouillon et de Savoie, et parmi eux cet Henri de Guise, petit-fils du deuxième Balafré, que l'on pourrait appeler le dernier des Guise, et que l'on nommait le héros de la Fable, par opposition au grand Condé, ce héros tout historique ; c'était le duc du Lude, si savant en ajustements ; MM. de Créquy, si parfaits convives ; MM. de Villeroi et de Villequier, danseurs accomplis ; c'était le chevalier de Gramont, ce beau joueur, si cruel aux femmes, que son esprit d'opposition galante n'avait pas encore fait exiler ; le beau marquis de Vardes, qui passe le premier pour favori de Louis XIV ; le comte de Guiche, la fleur des hommes à la mode, beau et railleur par excellence ; M. de Roquelaure, ce malicieux bonhomme ; M. de Marsillac, le premier des mauvais sujets de bel air ; le petit marquis de Peguilin, qui fut Lauzun, et qui ne faisait alors que de paraître, mais déjà décidé et hautain, de manière à présager qu'il ne resterait pas dans une médiocre fortune ; le marquis de

Bellefonds, le premier coureur de bague après le roi; le marquis d'Humière, depuis duc, maréchal et grand maître de l'artillerie : le marquis de Richelieu, héritier d'un nom naguère terrible, qui ne retentissait maintenant que dans les ruelles et les boudoirs, à qui son amour du cérémonial valut d'être duc et pair; et tant d'autres, porteurs pour la plupart de noms qui devaient leur lustre aux guerres civiles, mais ne songeant plus qu'à briguer la faveur royale et à se montrer aussi parfaits courtisans que leurs devanciers avaient été frondeurs et rebelles audacieux. Tout était renouvelé dans cette cour : les habits, le langage et surtout les esprits. Les vieux qui restaient encore, la grande Mademoiselle, qui avait fait tirer le canon sur le roi; le duc de Beaufort, roi des halles; le duc de la Rochefoucauld, tous les héros adversaires du Mazarin, étaient entièrement régénérés et donnaient les premiers l'exemple de la soumission et de la flatterie; le cardinal de Retz, échappé de sa prison, disputait encore son archevêché, mais uniquement pour ne pas céder trop tôt; la redoutable famille d'Épernon était ensevelie en province. Turenne était devenu l'homme de la cour, Condé faisait négocier sa rentrée. C'en était fait de la guerre civile, jadis si chère à la noblesse, et qu'elle regardait presque comme son plus beau privilége; les parlements l'avaient gâtée en l'usurpant et en l'appliquant à leurs griefs entortillés.

Dans cette cour jeune et galante, les femmes étaient une partie trop importante pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. Si nous n'avons point commencé par elles, comme c'est d'usage, c'est que nous avons entrepris le tableau par le côté politique; cela doit faire excuser une inversion qui autrement serait insupportable et dénoterait un manque de savoir-dire

ridicule. Aucune cour ne fut plus florissante en beautés. Les femmes, condamnées à la retraite et à l'ennui depuis de longues années par les troubles, s'empressaient de venir briller et jouter de grâces et de coquetterie sur ce théâtre qui leur était rouvert et où les attendaient de précieux et charmants suffrages et des plaisirs à leur choix. Nombre d'entre elles sont devenues historiques : il suffit de nommer la princesse Henriette d'Angleterre, la princesse de Conti, la comtesse de Soissons, mademoiselle de Mancini, mademoiselle Hortense, ces trois dernières, nièces du cardinal, et qui ne démentaient ni leur pays ni leurs parents pour la beauté et pour l'esprit ; mesdames de Créquy, de Chaulnes, d'Humière ; madame de Guiche, qui fut mariée à treize ans et put avoir des amants à soixante ; mademoiselle de Villeroi ; madame de Châtillon, le plus tendre cœur qui fut oncques ; madame d'Olonne, la femme qui fit le plus de passions, qui en feignit beaucoup et qui n'en eut pas une. Nous sommes contraint d'en passer beaucoup et des plus illustres. Il y en eut, parmi ces astres souriants et gracieux, qui ne firent que luire un instant à l'horizon et qui s'éclipsèrent soudain dans le mariage, la vie de province ou le cloître : ainsi fut-il de mademoiselle de la Mothe, qui faillit être aimée du roi ; de la célèbre Menneville, beauté qui étonnait au point d'empêcher l'amour ; de mademoiselle Gourdon, sans laquelle toute fète était incomplète ; ainsi fut-il de l'héroïne de cette histoire, à laquelle il faut bien finir par revenir.

Mademoiselle de Lamperière était parmi les filles de la reine-mère ; les demoiselles qui y étaient admises obtenaient ainsi un brevet de beauté aussi bien que de grande noblesse. Anne d'Autriche ne voulait voir autour d'elle que des jeunes personnes bien faites et d'agréable

figure ; nous trouvons ce luxe bien entendu et tout à fait royal ; il ne laissait pas toutefois d'avoir son inconvénient. Le roi, voyant chaque jour et dans l'intimité ces belles créatures, ne pouvait manquer, jeune et porté à la galanterie comme il l'était, d'en aimer ou du moins d'en désirer quelqu'une, et les encouragements ne lui étaient pas refusés ; pourtant, comme s'il se fût essayé dans les affaires d'amour à la majestueuse circonspection qu'il apporta depuis dans les entreprises plus graves, il ne se pressait point de choisir. Il avait déjà fait l'amoureux de plusieurs femmes ; mais il ne s'était point attaché à elles, et, en les honorant de ses attentions, il n'était point allé jusqu'à les compromettre, ou, pour mieux dire, jusqu'à les élever au titre de maîtresse. Sa passion pour la comtesse de Soissons s'était évanouie comme un caprice d'adolescent ; le goût qu'il témoigna pour mademoiselle de la Mothe-Houdancourt dura moins encore et ne tint pas contre une représentation de sa mère. La belle en fut pour ses espérances et les courtisans pour leurs conjectures. Comme il fallait bien pourtant que le roi parlât à quelque femme ou fille de la cour ; qu'il suffisait qu'il l'entretînt deux fois pour prêter aux caquets, ce fut alors au tour de mademoiselle de Lamperière de fixer l'attention de la cour. Son air rêveur et sa fraîche pâleur, qui contrastaient avec le brillant de ses yeux, et le caractère de sa physionomie vive et méridionale, la firent distinguer du roi. Un jour il lui envoya quelques objets de toilette qu'il avait gagnés à la loterie, jeu que sa nouveauté mettait fort à la mode, bien qu'on ait éprouvé depuis qu'il n'avait pas besoin de cet attrait pour être séduisant. On remarqua que le soir à la comédie le roi tint constamment ses regards attachés sur la belle Provençale (ainsi la désignait-on) ; qu'il ne fit nullement attention au spectacle,

que pourtant il aimait passionnément, et que la reine fut obligée de lui répéter deux fois une question, distraction extraordinaire chez lui et qui montrait à quel point il était occupé ; enfin, dans une fête qui fut donnée à l'Arsenal, le roi mena mademoiselle de Lamperière et lui parla toute la soirée. Cela fit un fracas véritable. Il n'en fallait pas tant assurément pour étourdir la pauvre Louise et faire trêve à ses peines, sinon les bannir tout à fait. Les femmes la considéraient avec jalousie, les hommes l'entouraient de respects : le vieux marquis souriait et voyait peut-être passer devant lui *les fleurons* de la pairie. Tout cela ne devait être, encore une fois, qu'un rêve. Il était écrit que Louis XIV ne se donnerait point de maîtresse avant d'avoir donné une reine à la France, afin de procéder méthodiquement en toute chose ; mais ce n'est pas là notre affaire : nous sommes arrivé au point de conjonction des deux étoiles errantes de notre histoire.

René alla visiter le maréchal de Schomberg, avec qui son grand-père avait conservé quelques relations d'amitié. Le vieux guerrier lui fit un accueil cordial et dont la franchise un peu rude se sentait des habitudes des camps, où il avait passé la plus grande partie de sa vie. — J'espère, lui dit-il, que vous n'avez pas quitté vos terres pour venir à la cour les transformer en habits d'or et d'argent, arrondir vos jambes dans les ballets et tourmenter votre esprit dans la conversation des mijaurées de cour, comme font tous les jeunes seigneurs d'aujourd'hui, qui portent des épées où le fourreau et la poignée ont dévoré la lame, de sorte que ce n'est plus une arme, mais un bijou ! Je ne sais, en vérité, comment ils s'arrangent avec le nom de leurs pères. Je souffre de leur conduite, comme s'ils étaient tous mes enfants. Pourtant il en reste quelques-uns dont le sang

n'a pas dégénéré; mais ils sont rares: je désire que vous ne fassiez pas comme les autres. J'ai assez connu votre aïeul et votre père pour vous souhaiter de leur ressembler et d'avoir seulement plus de bonheur qu'ils n'en ont eu. — Ce souhait m'oblige de toute façon, monsieur le maréchal. Je venais en effet dans le dessein de demander du service et de suivre l'armée plus que la cour, mais je crains d'être arrivé trop tard. — Il est vrai que l'on parle fort de la paix et que l'on s'en rejouit beaucoup. Pour moi, elle ne me plaît guère, et je n'y crois pas tant qu'elle ne sera faite. Je n'aime pas les Espagnols. Une alliance avec eux ne saurait produire de bien ni durer longtemps. Nous aurons de nouveau la guerre, et vous ne ferez pas mal de prendre place et d'être prêt pour l'événement.

Le maréchal servit donc de parrain au jeune comte quand il se présenta à la cour. Le roi n'aimait pas les visages sérieux ni les deuils sévères; aussi René ne parut lui plaire que médiocrement. — De quelle famille est ce gentilhomme ? demanda-t-il à M. de Rhodes, que sa charge de grand-maître des cérémonies obligeait à être versé dans la généalogie, science que le roi se piquait de cultiver. — De la famille de Courchival, qui porte ce nom de temps immémorial, sire. Il n'a pas eu de peine à faire ses preuves. — Il est singulier que je n'en aie jamais entendu parler. — Son père est mort très-jeune et son grand-père a vécu fort retiré, dit le maréchal de Schomberg, qui, devinant ce qu'il y avait, s'était rapproché du roi et voulait éviter des explications qui eussent été malveillantes pour un nouveau venu. Son bisaïeul, sire, a été l'un des compagnons de Henri IV, votre glorieux aïeul, à qui il fut fidèle dans la bonne et dans la mauvaise fortune. — Fidèle jusqu'à la messe, dit le duc de Roquelaure qui plaisantait à

tort et à travers et toujours de l'air du monde le plus sérieux. — Ah ! dit le roi, ce sont des religionnaires ; c'est leur affaire. Nous ne régnons pas sur les consciences. On peut être protestant et sujet fidèle ; n'est-il pas vrai, monsieur de Schomberg ? — J'en ai peut-être donné quelques preuves à Votre Majesté, sire, et j'espère vivre assez pour lui en donner encore. Le désir de ce jeune gentilhomme serait de m'imiter en ce point, et d'obtenir votre agrément pour une compagnie de cavalerie. — Est-ce que son revenu ne lui permet pas de suivre la cour ? — Je le crois au contraire fort riche en terres, sire. — Eh bien ! qu'il se marie. Maintenant qu'il y a la paix, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Là-dessus le roi congédia le maréchal et quitta l'appartement pour passer chez la reine. René, n'ayant point d'espoir qu'il pût voir ce soir-là mademoiselle de Lamperière, et encore moins lui parler, ne demeura qu'autant que l'exigeaient l'accueil et les compliments de MM. de Rohan, ses parents très-proches, qui, n'ayant point encore de prétentions à la principauté, pouvaient se montrer affables à leurs alliés.

Le maréchal de Schomberg reconduisit René, qui, par respect, ne le questionna pas. Aussi y eut-il d'abord un peu de silence entre eux, et le jeune comte rêvait déjà à ses amours et se creusait la poitrine par des pensées jalouses et amères, quand le maréchal lui adressa enfin la parole : — Je crains que nous n'ayons quelque peine à réussir, dit-il. — Il ne faut donc se fier à personne ? répondit René, de qui la pensée éveillée par le son s'exprimait machinalement tout haut. Je ne suis pas heureux, ajouta-t-il en se reprenant.

— Il ne faut pas pourtant se désespérer. Je verrai M. le cardinal à son retour, et je ne doute pas que nous ne vous obtenions la permission de vous faire casser

les bras au service du roi, en la posture qui convient à votre naissance. — Assurément le cardinal peut beaucoup, dit René, répondant toujours à sa pensée en même temps qu'au maréchal ; mais auparavant il faudra voir... — Sans doute, puisque les temps sont ainsi faits ; vous ferez bien, en attendant, de tâcher de vous rendre agréable, et, à ce sujet, je vous dirai que le roi n'aime point les airs lugubres. A votre âge, cela ne sied pas, malgré la perte récente que vous avez faite. Il faut se raisonner : c'est le sort commun de perdre quelque jour ses parents.— C'est qu'il est rare et bien triste de se trouver isolé comme je le suis ! — Il faut donc vous marier, ainsi que me l'a dit le roi. Il aime qu'on l'imite en tout, et il n'a pas tort assurément de veiller à ce que les vieux noms ne puissent s'éteindre. Ces dernières paroles portaient trop juste au défaut de la cuirasse de René, pour qu'il pût y répondre. Aussi bien était-il arrivé chez lui.

La cour n'était alors occupée que du voyage de Saint-Jean-de-Luz, où le roi de France et le roi d'Espagne devaient se rendre chacun de leur côté pour s'embrasser et ratifier ainsi le traité conclu entre leurs plénipotentiaires. Louis XIV y devait en outre épouser l'infante d'Espagne, comme en effet cela eut lieu. Tout le monde faisait ses préparatifs pour paraître à ces noces avec la magnificence convenable. Il s'agissait de flatter le goût du roi par la richesse des ajustements, et aussi d'éblouir une nation rivale qui de tout temps s'est distinguée par le luxe des costumes. On peut juger, par de tels mobiles, que les seigneurs n'épargnèrent point pour être splendides, et que les tailleurs firent des merveilles pour les satisfaire.

Avant le départ, le surintendant Fouquet donna une grande fête dans sa maison de Vaux, où furent Leurs

Majestés et tout ce qui suivait la cour. Malgré l'étendue des appartements et des jardins, il y eut une presse immense et un peu de désordre. On donna là une représentation des *Précieuses* de Molière, comédie toute bourgeoise, et qui, par cela même qu'elle se passait dans une région tout à fait inconnue de cette noble assemblée, devait y plaire davantage. — Que pensez-vous de cela ? demanda le roi au sieur Dangeau, demi-seigneur à qui Boileau eut la bonhomie, si ce ne fut pas une malice, d'adresser sa satire sur la noblesse.— *Sire*, ce n'est pas dans le goût espagnol qui a jusqu'à ce jour régné sur la scène. Il ne s'y trouve point d'imbroglio, rien qui surprenne; tout y est simple et rappelle ce qu'on voit de ses yeux à la ville. — Peut-être n'est-ce pas plus mauvais à cause de cela. Ce pourrait bien enfin être là le goût français, interrompit le roi. L'auteur est un homme d'esprit. — Ces bourgeois ont une façon de s'exprimer bien peu mesurée, dit la reine Anne d'Autriche, de qui les oreilles étaient aussi délicates que les autres organes. — Ce n'est pas la faute de Molière, reprit le roi. Il est trop modeste d'ailleurs pour exercer son talent sur les ridicules des gens qui sont au-dessus de lui, bien que probablement il s'en trouve à la cour comme à la ville.

Après la comédie, il y eut bal et souper. Les bosquets furent illuminés, afin que les dames pussent y goûter le frais sans prêter à la médisance. Le roi, voulant garder le décorum à cause de son mariage très-prochain, demeura à causer avec la reine et les princesses; il est vrai que mademoiselle de Mancini était là, de qui le roi, depuis quelques jours, paraissait rechercher l'entretien. On sait que les ces du cardinal étaient de la compagnie habituelle de la famille royale. La conversation roulait, comme il était naturel dans les circons-

tances, sur des questions de métaphysique amoureuse qui n'étaient pas encore passées de mode.

— Les personnes d'un certain rang, disait le roi, sont bien malheureuses, en ce qu'elles ne peuvent jamais être sûres d'être aimées pour elles-mêmes. — Mon fils, répondit la reine, je puis vous dire, sans que l'amour maternel m'aveugle, que cette inquiétude ne peut être votre fait. — Aussi, dit mademoiselle d'Orléans, est-il nécessaire de séparer la qualité de la personne. Pour moi, j'estime que notre rang fait partie de nous-même, autant que tout autre avantage, et que, s'il est vrai qu'un savetier peut inspirer de l'amour, ce n'est pas une raison pour les princes de s'affliger, mais bien plutôt de mépriser un bonheur si vulgaire. — Je crois, dit la reine, qu'il n'est pas de sujet où ma nièce ne sût introduire l'étiquette et la préséance. — Ma cousine, reprit le roi, a des sentiments de fierté qui vont bien à sa naissance. Elle a été souvent mon second pour maintenir la grandeur de notre maison. A présent elle me dépasse à relever l'état des princes en général; mais elle oublie que, pour être roi, on n'en est pas moins homme; et, ne jugeant que par elle, elle pense qu'il doit toujours être possible de se nourrir des soins de sa dignité et des ressources de son esprit sans avoir besoin d'affection et des délassements d'un commerce où le cœur soit intéressé. J'avoue, pour moi, que je ne me sens pas aussi fort, et que je suis porté à regretter les jours où il était permis à un chevalier, si grands que fussent son rang et sa maison, d'aller couvert d'armes, sans écusson, faire briller sa prouesse aux yeux de sa fiancée et se rendre maître de son cœur avant de l'être de sa personne. — Ce discours, dit la reine en riant, me rappelle le jour où vous vouliez vous battre contre mon frère pour terminer la guerre tête à tête.

Les jeunes gens ne sont touchés que de la gloire personnelle, qui cependant est la moindre de toutes. — C'est aussi la seule qu'on ne puisse contester, repartit le roi. — Si Leurs Majestés le permettent, dit Mademoiselle, je puis raconter une histoire qui a trait à ce dont nous parlions, et que j'ai lue il y a longtemps; mais elle m'a frappée et m'est toujours demeurée. — Cela nous aidera à attendre le jeu, dit la reine. — Je vous écouterai d'autant plus volontiers, dit le roi de son air le plus gracieux, que l'on vous dit aussi agréable conteuse que sage conseillère, ma cousine. — Votre Majesté me fait trop d'honneur. Je n'ai que de la mémoire et du bon sens, et mon malheur a voulu que j'agisse longtemps en insensée et que je ne puisse l'oublier. — Je ne sais pas, je ne veux pas savoir à quoi vous faites allusion, dit le roi. De grâce, ne nous faites pas languir davantage. — Je commencerai donc. Et d'abord je vous avertirai que l'histoire se passe en Asie, mais dans cette Asie dont mademoiselle de Scudéri, la première, je pense, nous a révélé l existence. Les royaumes de Mysie et de Paphlagonie étaient depuis longtemps divisés par une guerre où tour à tour ils l'avaient emporté et qui les avait tous deux fort affaiblis. Enfin le trône de Mysie échut à un jeune roi qui, à force de victoires, contraignit son antagoniste à lui demander la paix et à lui offrir sa fille en mariage pour plus de sûreté, car le roi de Paphlagonie était déjà d'un certain âge. — Voilà, interrompit le roi, deux royaumes et deux rois que, sauf les noms, je croirais plutôt européens qu'asiatiques.

— Votre Majesté verra qu'il n'en est rien, poursuivit Mademoiselle. Ici cesse toute ressemblance, car la princesse de Paphlagonie, sans avoir été au préalable épousée par un ambassadeur extraordinaire, fut envoyée vers la capitale de Mysie, dont j'ai oublié le nom. Je

me rappelle seulement que ce n'est point Paris. Le cortége était nombreux et magnifique, la dot nulle; c'était l'usage du temps et du pays. On portait seulement au roi de Mysie des présents plus curieux que riches, comme oiseaux bleus, parfums d'Arabie, étoffes de paille et dragées superfines, en la confection desquelles excellaient les Paphlagoniens. Comme la princesse voyageait en litière, le chemin s'allongeait fort, et l'ennui ne tarda pas à s'emparer d'elle. Ses dames d'honneur ne savaient quel conte lui faire: il n'était pas alors question de modes. La princesse bâillait donc continuellement et ne mangeait quasi plus. L'ambassadeur de son père, vieux et sage ministre, mais qui, s'il avait été jamais galant, avait bien oublié dans les affaires l'art de divertir les dames, se désolait de cette tristesse et craignait qu'elle n'influât d'une manière fâcheuse sur la beauté de la princesse et sur les dispositions de son fiancé; mais il ne trouvait d'autre remède à y apporter que de bâtonner les esclaves qui portaient la litière, afin de les hâter. La princesse, qui était bonne et de plus très-peureuse, défendit qu'on les pressât ainsi. Et toujours son ennui empirait, jusque-là qu'elle en pleura et parla très-durement à tout le monde de ce qu'on ne savait pas la distraire. En cet état, un soir qu'on s'était arrêté dans un bois d'orangers pour y dresser les tentes, car en ce pays on rencontre peu de villes, un ménestrel vint offrir ses services à l'ambassadeur, qui le congédia durement; mais la princesse le fit aussitôt rappeler et voulut l'entendre. Pour abréger, elle goûta fort et sa personne et son chant, passa une grande partie de la nuit à l'écouter et par ainsi à le regarder, lui fit des questions auxquelles il répondit avec une grâce parfaite, lui demanda s'il voulait l'accompagner pendant le reste du voyage, et fut tout heureuse

qu'il acceptât. Pour l'ambassadeur, il était aux anges. Dès lors, plus d'ennui, plus de dépit chez la princesse, plus d'inquiétude chez le ministre, plus d'embarras ni de reproches pour les dames d'honneur. La conversation du jeune et beau ménestrel était plus agréable encore que sa voix; il possédait surtout l'art de faire des compliments détournés, toujours respectueux et délicats. La princesse prit bientôt plus de plaisir à l'entendre causer qu'à le faire chanter. Dans une occasion qui se présenta, il montra d'ailleurs une qualité que les dames, surtout celles de grande maison, ont toujours tenue en grande estime. Le cortége ayant été attaqué par une bande d'Arabes, et presque mis en déroute, il tint tête aux bandits, en tua plusieurs de sa main, et, presque blessé lui-même, il rallia les gens de l'escorte et remporta enfin la victoire. Cette action acheva d'éprendre la princesse, qui s'était déjà fort embarquée; elle déchira son voile pour bander les blessures de son défenseur, qui n'eut plus de doute de l'amour qu'il avait allumé dans ce jeune et noble cœur. Je dois dire cependant, pour l'honneur de la princesse de Paphlagonie, que ces aveux ne se firent qu'en mots couverts, qu'il n'y eut point de gages échangés ni d'autres folies, et que l'ambassadeur n'y vit absolument rien. Bien loin de là, il se promit d'intercéder près de son maître pour placer à la cour ce jeune homme si brave et si bien fait. On arriva enfin à la capitale de Mysie. En approchant, la princesse était redevenue triste, et son conducteur avait été bien aise d'être au terme du voyage, car il n'espérait pas une seconde rencontre. La princesse fut présentée au roi destiné à être son époux, en qui elle fut bien étonnée de reconnaître le ménestrel. Cet étonnement, comme on pense, était mêlé d'un plaisir qui au surplus ne dura guère. — « Madame, lui dit

le roi, pardonnez-moi si j'ai désiré vous connaître et vous éprouver à l'abri d'un déguisement. Je ne veux épouser qu'une princesse dont les sentiments soient tout entiers à sa dignité et qui soit reine avant tout. Je n'ai point l'outrecuidance de penser qu'aucun homme ne l'emporte sur moi pour les agréments, et vous ne m'avez pas donné lieu de penser que la considération vous empêchât d'y être sensible. Notre connaissance de votre rang se terminera donc ici. Je vous promets de conserver toute ma vie le souvenir de votre affection et le voile dont vous avez étanché mon sang. » La princesse n'eut rien à répondre, et il lui fallut s'en retourner comme elle était venue.

— Ainsi, dit la reine, la curiosité du roi fut cause que la guerre recommença. — Pour cela, répondit Mademoiselle, l'histoire n'en parle pas. — Je m'étonne, dit le roi, que la princesse ait pu se méprendre sur la qualité de son compagnon. — C'est ce qui n'arrivera jamais à Votre Majesté, dit Mademoiselle, qui faisait sa cour d'une façon aigre-douce, entremêlant toujours la louange et la satire; mais, s'il en eût été autrement, il n'y aurait pas eu d'histoire. — C'est juste, non pas l'histoire, sur laquelle je ne déciderai pas, mais votre réflexion, ma cousine. On ne m'avait pas trompé, vous contez merveilleusement. Avez-vous toujours votre folle? — Non, sire, elle m'a quittée. Il y a quelques jours, elle est venue prendre congé de moi avec son grand-père qu'elle a retrouvé, à ce qu'il paraît. Elle avait parfaitement l'air d'une fée en compagnie d'un enchanteur. Je ne l'ai pas regrettée autant que Capitor, qui était toujours gaie et toujours bavardant, au lieu que celle-ci était parfois d'une taciturnité insupportable. — Elle avait d'ailleurs un grand défaut pour une folle, dit le roi; elle était trop jolie. Le roi se mit alors à

causer en particulier avec mademoiselle de Mancini.

Trois demoiselles vêtues en bergères du Lignon, c'est-à-dire dans le costume auquel on était alors convenu de donner ce nom, venaient de descendre le perron du château de Vaux. Elles avaient congédié leurs bergers au bas des marches. Ceux-ci s'étaient retirés en les saluant profondément et sans insister pour les accompagner. C'étaient pourtant trois jolies et magnifiques bergères. Leurs habits étaient de toiles d'argent lampassées, relevés de bordures roses, avec des *gorgerettes* et des tabliers de velours noir, des *manchettes* et des collerettes de fine toile de Hollande écrue, et des dentelles d'or et d'argent sur toutes les coutures. Elles étaient coiffées en cheveux noirs sans poudre, avec des nattes tombantes, et portaient des chapeaux de velours noir, posés de côté sur le sommet de la tête, et tout couverts de plumes couleur de feu, de rose et blanc. Les houlettes n'avaient pas été oubliées et répondaient au reste de l'ajustement : elles étaient en bois vernis et garnies d'argent avec des rubans assortis. Les pierreries seules variaient ce galant et splendide uniforme. L'une des bergères était parée de diamants, l'autre de rubis et la troisième d'émeraudes. Ajoutez à cette description des visages tout aimables, des teints qui ne devaient leur éclat qu'à la jeunesse et au plaisir, des épaules les plus rondes et les plus blanches du monde, des tailles d'une finesse plus que pastorale, et vous croirez sans peine qu'on n'avait guère vu de bergères si brillantes et si gracieuses. Elles s'avançaient d'un pas lent et cadencé au milieu d'une large allée dont le sable tamisé n'avait garde de crier sous leurs petits pieds délicatement chaussés de satin blanc. La nuit était délicieuse, fraîche sans être froide, et voilée de nuages légers où l'orage n'eût pu se cacher, une de ces nuits

que l'été et l'automne se partagent amicalement. Les bosquets offraient un aspect magique. Ils étaient enveloppés d'un réseau lumineux qui semblait comme une phosphorescence des arbres et des buissons, où partout l'on avait caché les lampes qui produisaient cet effet. C'était une clarté douce et sans éclat, et sans interruption, qui, laissant les regards percer librement en tout donnait aux objets variés qu'ils rencontraient un air d'étrangeté qui n'était rien moins que désagréable. Des groupes de beaux seigneurs et de belles dames, tous sens dorés, argentés, émaillés, brillants et gracieux, erraient dans les allées et autour des bassins, passaient, se croisaient, s'arrêtaient ou s'asseyaient sur le bord des gazons et sur les bancs de marbre, et ni le bruit des pas, ni les éclats de rire, ni les chuchotements, n'empêchaient l'oreille de savourer les murmures charmants et mélancoliques des naïades de Vaux, auxquelles le bon La Fontaine se plaignit si mélodieusement de la disgrâce de leur maître, son bienfaiteur et son ami.

Pour en revenir aux trois bergères et pour vous dire leurs noms, c'étaient Monsieur, frère du roi, mademoiselle de Gourdon et mademoiselle de Lamperière. Monsieur avait beaucoup de penchant pour mademoiselle de Gourdon, qui était aussi une des filles de la reine mère. En ce moment, il était fort occupé à lui persuader de s'habiller en homme à la première fête; la demoiselle s'en défendait, moitié riant, moitié se piquant. Monsieur s'arrêta pour trouver de meilleurs arguments, de façon que mademoiselle de Lamperière, continuant de marcher, se trouva bientôt seule et éloignée de ses compagnes. Louise était rêveuse et presque triste. Elle était pourtant bien belle dans cette toilette qui semblait avoir été choisie exprès pour elle, et des rubis faisaient admirablement ressortir l'ébène

soyeux de ses cheveux et la chaude blancheur de sa peau. Elle avait été fort admirée pour sa beauté et pour sa danse. D'où venait donc cette vapeur nébuleuse qui obscurcissait son front? Était-ce seulement une de ces bouffées de tristesse qui, au milieu de l'étourdissement des plaisirs, s'échappent d'une âme qui sent leur vide? Était-ce chagrin de l'attitude indifférente que le roi avait subitement reprise à son égard? Était-ce remords de sa propre inconstance? ou bien le nom de René ne lui était-il pas jeté à la pensée par un pressentiment plutôt que par le souvenir? Il pouvait y avoir *de tout* cela dans cette rêverie. Juger de la sorte est le moyen de moins se tromper.

Le comte de Courchival avait eu soin de se tenir dans la foule pour n'être pas aperçu de Louise, qui l'eût alors évité, et il guettait l'occasion de l'accoster avec la patience que donne une forte résolution, confiant du reste qu'elle ne pouvait lui manquer. Quittant brusquement le chevalier de Gordes, parent de son cousin, qui lui faisait les plus piquants récits sans s'apercevoir de n'être pas écouté, René vint se présenter de face à mademoiselle de Lamperière, au moment où, arrivée à l'extrémité de l'allée, la belle s'arrêtait, indécise si elle retournerait sur ses pas ou tournerait par un autre chemin. Elle tressaillit et se troubla, mais sans jeter de cri de surprise. Comme son père l'avait prédit, elle était promptement devenue une femme de cour. — Quoi! vous ici, monsieur? dit-elle sans avoir grande conscience de ses paroles. — Moi-même, mademoiselle, répondit René d'une voix dure et en s'inclinant toutefois de l'air le plus respectueux. Vous êtes bonne de m'ôter d'abord tout embarras et de m'indiquer par un mot la façon dont je dois maintenant m'exprimer en vous parlant. Je vous supplie de croire que je

n'ai pas l'intention de vous troubler longtemps. J'ai voulu seulement vous féliciter de l'heureux changement qu'a produit en vous l'air de la cour, et des agréables espérances que vous êtes en droit de concevoir. Vous pouvez maintenant être assurée de tout mon respect. Je vous demande sincèrement pardon d'avoir osé vous aimer. Adieu.

Cela dit, il la salua, et, sans attendre de réponse, il s'éloigna rapidement. Le chevalier de Gordes pensa qu'il était fou. Ce n'était pas trop s'éloigner de la vérité. Quelques instants après, le marquis de Vardes entra dans le salon où le roi regardait le jeu de mademoiselle de Mancini, qui tenait les cartes pour lui. Le marquis avait ou se donnait un air extrêmement ému. — Qu'avez-vous donc, de Vardes? demanda le roi. — Sire, mademoiselle de Lamperière vient de s'évanouir dans le jardin, et j'ai aidé à la ramener dans la maison, car il ne paraît pas qu'elle revienne de sitôt. Le roi fit un mouvement comme pour sortir, mais il se contint. — Qui était avec elle? demanda-t-il. — Sire, je crois qu'elle était seule; mais elle venait d'être quittée par un gentilhomme qui est, je crois, son compatriote, et qui se nomme le comte de Courchival. — Bien, dit le roi. — Courchival, dit la reine-mère dont la mémoire était excellente, c'est un nom qui a beaucoup figuré dans les guerres et dans les conspirations du dernier règne. — Ah! vraiment, fit le roi. — Et le jeu continua sans qu'il fût davantage question de cet incident dans le cercle du roi; mais on en parla longuement dans les autres groupes, et la conclusion de tous les discours était celle-ci : Décidément, c'est mademoiselle de Mancini qui a la chance.

XXI

LE CŒUR D'UNE JEUNE FILLE

Le lendemain, René reçut de M. de Schomberg une invitation de passer chez lui pour quelque affaire fort importante.

— Le roi, dit le maréchal au jeune comte, vous fait défendre de reparaître à la cour. Il a bien voulu me charger moi-même de cette commission, afin d'éviter l'éclat. — Je remercie fort Sa Majesté, répondit René, mais vous surtout, monsieur de Schomberg. — Voilà un mauvais début, repartit le maréchal, naturellement peu complimenteur. Il paraît que vous avez été fort imprudent. Vous avez parlé d'une façon peu respectueuse à une femme que le roi a remarquée. On dit cela, et on y ajoute force suppositions qui ne tarderont pas à être données comme des histoires. Je ne vous ferai pas de questions. Je pense que vous ne doutez pas de la part que je prends à votre disgrâce. Elle est d'autant plus grande, que je ne serai pas à même de vous servir. Je pars pour le Portugal, où j'aurai le plaisir de pouvoir être ennemi des Espagnols. Je crains qu'il ne soit bien difficile de rentrer en grâce auprès du roi. Voulez-vous venir avec moi ?

René remercia le maréchal comme il le devait, et



refusa son offre, fort heureusement pour nous et pour notre histoire, qui eût trouvé là un dénoûment trop fantasque et mal ménagé. Il ne lui donna aucune explication, ce à quoi une connaissance si récente l'autorisait parfaitement. Notre héros n'était point d'ailleurs d'humeur fort communicative, et ne s'embarrassait point de ce que l'on pouvait lui trouver d'étrange. Il dit seulement qu'il ne pouvait pas se décider si promptement à quitter son pays, qu'il espérait que l'arrêt dont il était frappé ne serait point irrévocable; qu'au surplus il était assez jeune pour attendre quelque temps.

Durant cet entretien, le comte de Courchival affecta un calme qui était bien loin de son cœur, et qui n'était pas la suite nécessaire de l'insomnie douloureuse et inquiète de sa nuit. Rentré chez lui, il se livra seul à une rage que comprendront les gens à qui il a pu arriver de se trouver dans l'impuissance de se venger après avoir reçu un outrage dont leur cœur saignait autant que leur fierté. Il avait beau se dire que l'objet de son amour était indigne, que la disgrâce qui le frappait n'était qu'illusoire, il ne se résolvait pas à pardonner à Louise les souffrances qu'il avait endurées pour elle, ni au roi sa rivalité dédaigneuse. Son humiliation se tournait en ressentiment. A défaut d'un repentir venant du cœur, la vengeance lui apparaissait comme une expiation de ces crimes : car il était encore loin d'avoir abjuré son éducation et sa religion, le protestantisme couvait encore dans son intérieur; il n'avait été qu'amorti par la passion qu'il contrariait, et quand le vent de la colère avait soufflé sur l'amour, il remontait à l'esprit du jeune comte en sombres et austères bouffées. René remua au van de sa pensée orageuse mille projets insensés et sanglants que leur peu

de consistance fit naturellement évanouir. Il avait dit qu'il était assez jeune pour attendre. Il se résolut donc à attendre et à supporter sa double disgrâce avec le flegme le plus indifférent en apparence, tandis qu'il poursuivrait l'occasion de faire éclater son rire. Il était déjà quelque peu vengé par le mépris qu'il avait témoigné à Louise, par la hardiesse avec laquelle il avait heurté la barrière que les regards du roi élevaient autour d'elle. C'en était assez pour lui faire prendre d'abord patience. Il savait que le parti protestant avait encore en France de vastes et profondes racines, et que la séve ne lui manquait pas, mais seulement le soleil et la culture, pour pousser de nouvelles et vigoureuses branches. Le nom du jeune comte, le souvenir et les relations de son aïeul, devaient promptement l'initier dans le cœur même de ce parti et son ambition, son esprit indépendant, son ressentiment, étaient flattés de l'idée d'y introduire ou d'y raviver le ferment de la conspiration. Déjà il caressait l'espoir de faire retentir son nom aux oreilles de ce monarque qui l'avait chassé de sa cour comme un valet, de troubler son orgueilleuse domination et peut-être de traiter avec lui. Sa fierté seigneuriale s'indignait de la servilité qu'il avait aperçue parmi la noblesse de cour, et qui était si loin de la demi-égalité établie autrefois entre le suzerain et ses feudataires. Il eût été beau, dans sa pensée, d'être le champion de la féodalité expirante, pour ne pas dire expirée, et de périr en s'opposant au torrent envahisseur de la royauté absolue. Les motifs d'amour-propre qui les avaient produites se perdirent bientôt dans ces grandes conditions, mais la blessure de son amour le ramenait souvent à la pensée de Louise, et il ne pouvait s'empêcher de soupirer en songeant à leurs doux entretiens au bord du Rhône, sous les peupliers et

la vigne sauvage ou sous la charmille antique. De là aussi il était ramené à cette nuit fatale où il avait été maudit du dernier soupir de son aïeul, et, pour soutenir les reproches pesants et douloureux de sa conscience, il était contraint de se roidir de résolutions courroucées. Il se promettait d'apaiser les mânes du vieillard en leur faisant respirer la fumée du manoir de Lagny, qu'il ne pouvait manquer d'incendier quelque jour. On voit qu'il y avait dans ces rêves beaucoup de jeunesse et peut-être aussi beaucoup d'amour.

René pensa qu'en se dévouant à de si sombres et si audacieuses entreprises il devait commencer par se donner des appuis naturels et ne pas rester dans l'isolement où il se trouvait sous le rapport positif, tout en conservant celui de son intelligence. L'alliance projetée pour lui avec la famille riche et puissante de Serizy était toute trouvée. Il n'hésita plus à l'accepter. C'était bien la peine de s'être tant tourmenté et d'avoir tant tourmenté les autres ! René, s'étant buté à cette façon de procéder, partit de Paris sans voir personne, pas même son cousin, avec qui il se fût trouvé embarrassé et auquel il en voulait pour diverses raisons, entre autres parce qu'il allait se conduire à son égard d'une manière qui n'était pas précisément franche.

Le château de Serizy était situé dans le haut Poitou, proche Châtellerault. Le marquis de Serizy avait été lieutenant-général de la province; mais il avait depuis longtemps vendu cette charge et ne tenait aucun emploi. Il se livrait tout entier aux soins de ses domaines et aussi aux affaires de sa religion, à laquelle il était tout dévoué. C'était un petit vieillard sec et bien portant, et, pour le caractère, tout le pendant du comte de Courchival, quoique moins sévère de principes et d'un esprit moins élevé. Il reçut René à bras ouverts. — Je

vous attendais de jour en jour, mon fils, lui dit-il. Vous avez bien tardé à venir demander des consolations au vieil ami de votre famille. René lui conta que des affaires l'avaient obligé d'aller à Paris; qu'il avait voulu voir la cour, et que le nom et le souvenir de son père l'en avaient fait bannir. — Oui, dit alors le marquis, je sais qu'ils ont la mémoire longue. Nous, non plus, nous n'oublions pas.

Il voulut de suite présenter son hôte à sa fille. Mademoiselle de Serizy (Geneviève-Clotilde-Angélique de Serizy) était une grande personne de seize à dix-sept ans, point belle si la régularité est inhérente à la beauté; mais gracieuse au possible et sentant la distinction des pieds à la tête. Elle charmait au premier coup d'œil et révélait à chaque instant de nouveaux agréments. Ses yeux n'étaient pas grands, mais les regards à la fois vifs et caressants qui en jaillissaient toutes les fois qu'elle soulevait ses paupières, dédommageaient de ce défaut et ne laissaient pas remarquer qu'ils n'étaient ni noirs ni bleus, mais d'une de ces teintes indécises et dorées qu'on enveloppe sous la terne épithète de gris; ses cheveux n'étaient de même ni blonds ni bruns, mais d'un châtain-clair et cendre, du reste soyeux et abondants; sa bouche était peut-être grande, mais de si doux et si jeunes sourires y naissaient continuellement malgré elle, qu'on n'eût pu la désirer plus étroite; son profil, un peu courbe, moins pur que les profils droits, attestait l'origine franche; ses mains, ses pieds, sa taille et sa peau étaient dignes d'une châtelaine; sa voix surtout était divine : d'un timbre voilé et cependant fraîche et mélodieuse, elle se glissait jusqu'au cœur.

René ne remarqua point tout cela pour lors. Il était tout entier à ses pensées politiques. L'attention qu'il eût donnée à une femme n'eût pu que lui rappeler Louise,

de qui la beauté éclatante et rigoureuse n'était pas pour céder aux grâces ondoyantes de mademoiselle de Serizy.

— Voilà, dit le marquis à sa fille, le comte de Courchival, de qui le grand-père a été mon ami le plus cher, et que je vous prie de regarder comme un frère, car il est pour moi comme un fils.

La demoiselle répondit à cela par une belle révérence, en signe de soumission, et se mit à examiner à la dérobée le jeune comte, ce qui lui fut d'autant plus aisé que celui-ci ne s'occupa nullement d'elle. René avait trop de traits de ressemblance avec cette jeune fille pour qu'il pût lui plaire beaucoup. Quoique d'une beauté incontestable, il n'avait point la prestance et l'air cavalier qui séduisent les femmes au premier coup d'œil, et surtout les jeunes personnes. Il avait besoin d'être étudié pour qu'on s'aperçût de tous ses avantages, et, en ce moment, il ne se présentait point sous un jour favorable pour le faire ressortir. La sérénité était indispensable à ses traits noyés et délicats Les plis qu'y creusait le souci juraient avec leur ensemble tranquille, et les rides sur son front s'arrangeaient mal et n'avaient point cette noblesse quelquefois attrayante qu'elles prennent sur des fronts qui couronnent des traits accentués et nerveux. Sa politesse froide et distraite avait quelque chose de blessant pour une jeune fille accoutumée aux attentions et qui les aime. Enfin, la comparaison qu'elle pouvait faire de lui et de son cousin devait beaucoup lui nuire ; ce dernier, beau cavalier dans toute la force du terme, l'œil noir et vif, la moustache brune, le nez au vent, la mine ouverte et brune, était resté dans le souvenir de la douce et romanesque Geneviève comme le type héroïque de l'amant que rêvent toutes les jeunes filles sous la rubrique d'un mari. M. de Quesmes, du-

rant un séjour qu'il avait fait l'année précédente dans le Poitou, avait fort visité le château de Serizy, et, à tout hasard, il s'était empressé près de la fille du marquis : rompu comme il l'était au commerce des dames, spirituel et bien instruit du beau langage, il ne lui avait pas été difficile de surprendre une enfant dont le cœur s'épanouissait à peine aux rêveries de l'adolescence, et qui ne jetait encore qu'un regard timide vers les ombrages mystérieux de l'amour, pour reporter aussitôt ses yeux sur les pelouses riantes où court l'enfance insoucieuse. Fatigué des intrigues, des liaisons rapides et de tout ce qu'on nommait alors galanterie, il se plut à savourer cet amour voilé, vague et enfantin, dont un regard, une rougeur passagère, un mot indifférent prononcé d'une voix émue, furent tous les aveux, toutes les faveurs. Il partit, emportant précieusement ce souvenir comme un dernier parfum de sa jeunesse déjà endurcie et défleurie ; mais sa vie errante, ses aventures, le firent bientôt évaporer. Il n'en était pas ainsi pour Geneviève; elle avait nourri avec constance ce premier feu de son cœur, flamme divine et pure, tout essentielle, semblable à celle qui devait unir Adam et Ève avant leur chute, et qui, s'éveillant dans l'âme avant le réveil des sens, se dissipe d'ordinaire sans avoir eu recours à la volupté, sans laisser de cendres, mais non sans qu'il nous reste un souvenir aussi durable qu'éthéré.

Dans son innocence, elle se croyait engagée à l'égard d'Antoine. Contente de rêver à lui sous les ombrages de Serizy, ou le soir à sa fenêtre, en contemplant les étoiles (ce qui est un des symptômes de ces amours ingénus), elle ne mettait pas en doute qu'il ne vînt quelque jour pour réclamer ses droits, et elle s'endormait paisiblement dans cet espoir. Elle avait appris récem-

ment et l'héritage qu'il avait fait, et en gros le reste de son histoire; aussi, ne le voyant pas arriver, elle était un peu découragée, mais non piquée ni courroucée, car nul sentiment terrestre ne s'allie à ces flammes candides. Nous avons vu que pourtant le vicomte n'avait point oublié cette charmante enfant; mais il ne s'était point pressé de se rendre à ses pieds, où il ne pouvait déposer d'autre hommage que celui de sa main. Il avait voulu jouir d'abord de sa nouvelle position et des facilités qu'elle lui donnait. Mademoiselle de Serizy était d'ailleurs bien jeune, si bien qu'il s'était laissé prévenir par son cousin sur la vague renonciation duquel il faisait beaucoup trop de foi. Geneviève n'était pas sans avoir entendu quelque chose du projet que l'on avait formé de la marier au jeune comte de Courchival; mais ce projet ne l'avait en rien troublée, jusqu'à ce moment où il venait de lui apparaître vivant et flagrant dans la personne de son fiancé. Elle s'échappa donc aussitôt qu'elle le put pour aller dans sa chambre donner à ses yeux la liberté de pleurer, à son sein celle de battre et de se soulever au gré de son cœur tout gonflé : c'était là toutes les protestations qu'elle pouvait se permettre contre la violence qu'elle devait subir sans qu'on s'en doutât. Bien que son père fût pour elle d'une bonté extrême, il ne lui serait jamais venu à l'esprit, pas plus qu'à toutes les demoiselles bien nées de cette époque d'obéissance filiale, qu'il lui fût possible de se refuser à une proposition de son père, et de lui dire pour raison qu'elle avait elle même disposé de son avenir. L'absence de M. de Quesmes la laissait absolument sans secours. Enfin, il n'est pas certain qu'elle n'eût pas trouvé plus de force à résister, si son prétendu eût été vieux, laid et dégoûtant, au lieu d'être beau et jeune. Nous ne croyons pas que l'aversion que l'amour nous inspire

pour tout ce qui n'est pas la personne aimée aille jusqu'à ne faire aucune distinction entre les individus; ceci soit dit sans déchirer le bandeau, sans empiéter sur le privilége d'aveuglement du dieu Cupidon, qui ne s'empare jamais de nous entièrement et nous laisse toujours un peu hommes et femmes, c'est-à-dire plus ou moins raisonnables.

Le marquis de Serizy mit tout d'abord René au courant des espérances, des projets et de l'état de la religion. Beaucoup de seigneurs étaient encore huguenots, parmi lesquels les Rohan, les La Force, les Roye, étaient les plus considérables. Le synode national des Églises réformées de France devait se tenir très-prochainement, et, bien qu'il fût impossible, à cause de la présence des délégués du roi, d'y traiter ostensiblement d'autres affaires que celles qui se rapportaient aux institutions, il servirait à couvrir des conférences partielles plus importantes. Les huguenots comptaient sur la mort du cardinal, et il fallait que tout fut prêt pour une levée d'armes quand elle arriverait. Dans le désordre inévitable d'un changement de règne (car alors c'étaient les ministres qui régnaient, et les rois n'étaient que leurs prête-noms, encore fort transparents), il serait facile de se rendre maître des anciennes places de sûreté dans le Poitou et le Languedoc, où la religion dominait encore. Pendant les guerres de la Fronde, où les protestants n'avaient pris aucune part, ils s'étaient fort multipliés; l'union qui régnait entre eux augmentait beaucoup leur force, et ils pouvaient espérer de recouvrer non-seulement leurs anciens priviléges, mais d'en obtenir de nouveaux. Tout le parti était sourdement organisé : des chefs étaient nommés, des lieux de ralliement étaient assignés, et à jour dit, une armée de cent mille hommes, aguerris par l'habitude de la dé-

fense personnelle, et plus formidables encore par le fanatisme que par le nombre, pouvait jaillir de ce sol tant arrosé par le sang de leurs pères. Il est merveilleux de voir comme les hommes savent toujours s'entendre et s'unir pour une œuvre d'agression et de destruction, tandis qu'ils sont si mous et si divisés quand il s'agit de résister et de conserver : la possession énerve. Il n'y a que ceux qui n'ont rien qui soient capables d'action. Voyez Rome s'élançant de ses collines pour conquérir le monde, et, quand elle est devenue l'empire romain, quand, en partageant son territoire, elle pouvait faire à chacun de ses citoyens un royaume, elle succombe sous le choc de quelques hordes barbares et inconnues que ses armes avaient dédaignées jadis dans leurs marécages et leurs forêts glacées. Voyez les Gaules asservies et partagées par une poignée de Francs ! Voyez l'Asie, l'Afrique, la Grèce et l'Espagne dévorées par une armée d'Arabes qui ne savent que marcher droit devant eux, et ne sont arrêtés en France que par la main de Dieu. Partout le triomphe est aux audacieux, à ceux qui frappent le premier coup. L'homme n'est pas comme le sanglier : la vue de son propre sang l'affaiblit. De sa blessure l'animal ne sent que la douleur qui l'irrite; dans la sienne, l'homme pressent la mort qui l'effraye : au contraire, l'aspect du sang de son adversaire l'encourage et l'excite, comme s'il subissait en lui un instinct carnassier que n'a pu détruire entièrement la civilisation.

Le marquis de Serizy était fort chagriné des conversions ou apostasies qui devenaient fréquentes parmi les protestants tenant à la cour. Il regardait la cause de la noblesse comme liée intimement à celle du protestantisme. Cette opinion, alors accréditée et qui amena la perte de la noblesse, tirait son fondement des guerres

de la Ligue, alors qu'une opposition commune, bien que diversement motivée, avait amalgamé deux causes bien distinctes, pour ne pas dire opposées. Les nobles se soulevaient pour s'opposer également aux envahissements de la domination royale et de la force populaire; la Réforme, ennemie de toutes les institutions alors établies, mais trop faible encore pour les heurter toutes de front, s'appuya sur celle qu'elle put le plus promptement attirer à elle; les seigneurs se laissèrent séduire à des idées novatrices, qui devinrent pour eux une *affaire* de mode, et dont ils ne comprirent ni ne calculèrent la portée : pour jouer imprudemment avec une arme passagère, ils commirent la faute mortelle de soutenir de leur indépendance toute privilégiée des principes d'indépendance générale qui devaient nécessairement tourner plus tard contre eux, lorsqu'ils auraient filtré dans les masses populaires, plus rétives, mais aussi plus tenaces. Nous, qui avons vu et senti, qui voyons et qui ressentons encore la catastrophe sanglante et les déplorables résultats de cette lutte perfide, il nous est facile de juger et d'analyser la conduite de la noblesse dans toutes ses phases; mais le marquis de Serizy et tous les autres, élevés au milieu des ténèbres, ne voyaient dans le protestantisme qu'une question religieuse, qu'il était de leur honneur de soutenir et d'étayer matériellement. Ils ne croyaient faire ainsi qu'un acte de franchise et de liberté personnelle, et maintenir simplement leur droit nobiliaire d'opposition sans croire que ce droit pût s'étendre et leur devenir préjudiciable; peut-être aussi étaient-ils secrètement poussés du besoin de guerroyer à domicile, enraciné dans les races féodales par les combats chevaleresques.

René, qui ne cherchait dans la rébellion qu'une vengeance immédiate, adopta sans contradiction toutes les

raisons du marquis. Le vieillard, charmé de sa docilité et de l'ardeur qu'il montrait pour en venir à l'exécution, l'initia complétement à tout le mécanisme et à l'action secrète de ce grand corps qui ne semblait, à l'extérieur, que végéter, voilant sous un feint engourdissement son ambition et son ressentiment. Le jeune comte ne tarda pas à parler du désir qu'il avait de conclure promptement l'union qui avait été projetée entre son aïeul et le marquis. Celui-ci trouva ce désir fort sage et s'en tint honoré. Il fut résolu que le mariage se conclurait dans le plus bref délai possible, afin d'être ensuite tout entier aux affaires. Le marquis communiqua sur-le-champ cette disposition à sa fille, qui répondit la phrase banale en pareille circonstance, savoir : qu'elle n'avait pas d'autre volonté que celle de son père. Ce n'était pas dire qu'elle n'aurait pas eu d'autre désir.

Quelque préoccupé que fût René par le souvenir devenu si pénible de son premier amour et par ses grands projets, il ne put s'empêcher de remarquer l'air sérieux et presque contrit duquel Geneviève accueillit la communication de son père. Il savait bien qu'il n'y avait eu aucune parole d'amour entre elle et son cousin, et la grande jeunesse de la demoiselle éloignait toute idée d'une passion secrète, si toutefois on peut donner le nom de passion à un sentiment si vague et si clos. Il pensa qu'elle avait été effarouchée de la brusquerie de cet arrangement, et peut-être aussi de la mine revêche et de la taciturnité du mari qu'on lui jetait ainsi à la tête, et qui ne lui promettait pas un hyménée bien riant ni bien gracieux. Malgré la disposition intolérante de son âge, qui le portait à rendre toutes les femmes responsables de la trahison de Louise, et tous les hommes solidaires de l'outrage qu'il avait reçu du roi, René, naturellement généreux, se sentit quelque commiséra-

tion pour cette innocente victime, sur laquelle il faisait retomber impitoyablement son malheur, et il voulut au moins lui adoucir les bords du calice où il fallait qu'elle bût. Il sentait ou croyait sentir qu'il n'aurait jamais à lui donner l'amour qu'elle méritait certainement, et dont son organisation tendre et frêle lui ferait peut-être un besoin : au moins devait-il lui témoigner les attentions auxquelles elle avait droit et qui pouvaient lui donner le change.

XXII

SUITE

Le jour était déjà fixé pour le mariage. Il devait se célébrer au château même, ce qui, joint aux habitudes retirées contractées depuis longtemps par le marquis, abrégeait extrêmement les formalités. Le contrat ne pouvait éprouver aucune difficulté, mademoiselle de Serizy étant fille unique et héritière des biens de sa famille, et René n'ayant à solliciter l'agrément de personne. Le comte avait donc toute liberté d'entretenir mademoiselle de Serizy, et le marquis, tout occupé de correspondance et d'élucubrations factieuses, les laissait fort souvent en tête-à-tête. Geneviève s'habitua promptement à la présence de René et ne chercha plus à l'éviter; mais elle demeura toujours sur la réserve avec lui, et lui répondait d'une froideur et d'une brièveté qui faisaient bientôt tomber la conversation. Comme chez

René, la rêverie avait eu une grande part à son éducation. C'était une organisation à la fois logique et exaltée. La vie simple et solitaire contribue à développer dans l'esprit ces deux qualités, qui ne s'excluent qu'en apparence. Mais mademoiselle de Serizy ne portait pas en elle ce poison inquiet, ce besoin d'agitation, triste privilége du sexe masculin, que les femmes n'usurpent que par exception et dans des milieux de désordre et de corruption. Elle était née pour la vie tendre et conjugale, pour une union intime et concentrée en elle-même. Elle était comme le lierre fidèle et caressant, qui aime à suspendre ses étreintes aux mêmes rameaux, à redoubler ses embrassements autour du même tronc, mais qui aussi envahit l'arbre entier, ne lui laisse plus respirer les zéphirs qu'à travers ses guirlandes, l'abrite et l'emprisonne, le décore et le dépouille, le dévore et le soutient à la fois. Quoique les écorces du lierre et du peuplier glissent d'abord l'une sur l'autre, et manquent de points d'attache, à force de se frôler, ils finissent par s'unir, d'abord faiblement, puis davantage à chaque saison, et bientôt leurs sèves et leurs feuillages se confondent tellement, qu'on ne saurait les distinguer. Peut-être en était-il ainsi de Geneviève et de René, peut-être leurs âmes étaient-elles épouses. Leurs caractères n'avaient de semblable que l'épiderme, et la répulsion que la nature établit entre les animations de même essence ne devait être que momentanée, à moins que la fatalité et la démence, qui portent les hommes à se déchirer eux-mêmes les flancs, ne vinssent élever entre eux quelque circonstance, quelque fait comme une barrière insurmontable.

René avait fini par se piquer un peu de la bouderie obstinée de mademoiselle de Serizy. A son âge, il est difficile de rester longtemps insensible aux dédains d'une

femme, même d'une femme qui n'exerce sur nous aucune séduction. L'amour-propre fait faire autant et plus de frais que l'amour. Un soir ils étaient assis tous deux sur un banc de gazon moussu abrité par un grand chêne, au centre d'un bois percé en étoile, qui touchait aux jardins du château. La nature prenait aux rayons du soleil incliné un aspect d'une mélancolique magnificence. Le couchant était chargé de vapeurs de pourpre qui s'éteignaient dans la brume à l'autre côté de l'horizon, et la rosée qui teignait l'atmosphère n'empêchait pas d'en sentir la fraîcheur croissante. Les ombrages frissonnaient sous leurs vêtements dorés, et s'apprêtaient à revêtir le linceul de neige dont les couvre l'hiver, mort passagère et renaissante de la nature végétale. René et Geneviève gardaient leur silence accoutumé et se tournaient le dos à demi, l'un regardant le coucher du soleil, l'autre caressant d'une main distraite le cou d'un beau cygne qui la suivait familièrement, et qui s'était couché à ses pieds sur le sable humide. Le jeune homme et la jeune fille rêvaient tous deux ou pensaient, montrant des physionomies à l'unisson du cadre qui les entourait.

René comparait cette taciturne et austère soirée aux fraîches et gazouillantes matinées des bords du Rhône. Sa destinée avait marché du même pas que l'année. Après le printemps, où il avait respiré en même temps les premiers parfums des fleurs et de l'amour, l'été lui avait apporté l'orage et les feux jaloux. Il n'avait fallu qu'une saison pour faner et dissiper ses espoirs et ses illusions, cette verdure de sa jeunesse. Le découragement et l'impuissance avaient envahi son âme, comme l'automne avait envahi la nature, et il sentait déjà, à travers ces signes déplorables, le froid de l'engourdissement final, comme on sentait l'hiver à travers l'infé

condité de l'automne. Sa colère, seul sentiment qui surgit encore dans son âme froissée et abattue par la tempête, et autour duquel pût graviter son existence, s'émoussait et s'ébranlait déjà, rouillée et minée par l'impatience, premier symptôme de la faiblesse. Il s'était révolté, et maintenant il s'effrayait du temps que demandait l'accomplissement de ses vengeances. Attendre l'occasion! attendre la mort d'un ministre, et le concours de cent volontés, de cent intérêts étrangers! Savait-il lui-même jusqu'où il irait? Savait-il si sa volonté ne serait pas bientôt glacée par une de ces paralysies morales qui suivent souvent les grands ébranlements de l'âme? Enfin, René ressentait l'influence languissante de la saison et du crépuscule dans laquelle on est surtout accessible quand la douleur nous a récemment meurtri, et il éprouva le besoin de parler, de se retourner vers sa jeune compagne, vers cette enfant qui semblait avoir le pressentiment de la triste destinée où elle allait se trouver enserrée. Ainsi, lorsque le vent souffle et gémit au dehors, l'enfant éprouve le besoin de se rapprocher du sein de sa mère, moins pour réchauffer ses membres que pour ranimer son âme qui s'attriste de la tristesse de la nature.

— N'est-ce pas, dit René d'une voix qui, dépouillée de toute son inflexibilité, ne fit point tressaillir la jeune fille en interrompant le monologue de ses pensées ; n'est-ce pas qu'il est étrange de nous voir ainsi engagés et unis pour notre vie par un accord de nos pères? Tandis que les hommes échouent presque toujours dans les projets qu'ils forment pour eux-mêmes, comment se fait-il qu'ils puissent ainsi influer sur l'avenir de leurs enfants? La Providence veut-elle nous apprendre à respecter l'autorité paternelle en la défendant des atteintes railleuses du hasard? Pourtant, de cette façon, nous nous con-

naissons encore moins qu'on ne se connaît d'ordinaire avant de se lier par le mariage. Une parole de nos pères nous a dispensés de tous discours préalables. — Il est vrai, fit Geneviève. — Est-ce un bien, est-ce un mal? poursuivit René, je ne sais. Je ne serai jamais assez hardi pour décider rien qu'après l'événement. — C'est plus sûr, dit encore Geneviève contrainte de répondre par les pauses que faisait René. — Ah! reprit le jeune homme, que vous êtes heureuse, mademoiselle, de n'avoir jamais étendu vos regards au delà de ce beau séjour où vous êtes née, où vous avez été élevée. Sans doute, il est bien cruel à moi d'apporter mon ombre dans votre riant soleil; mais il le faut, cela doit se faire. Je voudrais renoncer à votre main que je n'en serais pas libre. Notre mariage est fait là-haut. — Comment cela? demanda Geneviève. — N'avez-vous jamais, reprit René, été entraînée par une influence mystérieuse, tyrannique et inexplicable à agir d'une façon que votre raison réprouvait? N'avez-vous jamais senti votre volonté comme enfermée dans la volonté du démon? Non, sans doute, cela ne vous est jamais arrivé. Votre âme, aussi pure que celle de l'enfant qui vient de naître, est toujours abritée par les ailes de votre ange gardien. Nulle passion n'y a jeté son souffle pénible. Vous vivez sans désirs et sans regrets. Jamais vos regards ne se sont étendus au delà des ombrages de Serizy, au delà du jour du lendemain. L'avenir est pour vous une énigme indifférente. Le passé est dans votre mémoire comme un chant innocent et joyeux que vous chanteriez encore si ma triste présence ne le faisait expirer sur vos lèvres. — Mais vous-même, dit alors Geneviève, de qui ces paroles clair-obscures excitaient la curiosité, vous ne faites que quitter les lieux où vous avez grandi. Vous n'avez vu ni le monde ni la guerre, et la cour à

peine. Comment donc savez-vous toutes ces choses? — Regardez, répondit le comte, cette ride qui partage mon front par le milieu. Il y a un an, elle n'existait pas. Mais quand leur germe est dans notre âme, il ne faut pas de longues souffrances pour creuser les rides à l'extérieur. Déjà ployé par les malheurs de mes pères, il n'a fallu qu'une première douleur pour me briser. — Vous l'aimiez donc beaucoup? — Qui? demanda René subitement alarmé. — Mais votre grand-père, répondit Geneviève du son de voix le plus simple, et qui dut rassurer le jeune comte.

— Oui, beaucoup, reprit-il alors; aussi était-il au monde le seul être qui m'aimât. Maintenant, je suis seul.

— Mon père vous aime beaucoup, dit faiblement la jeune fille.

— Il est vrai, et j'ai tort de ne point compter son amitié; mais au jeune âge on a besoin d'être aimé uniquement d'un sentiment absolu, comme nous aime une mère ou un vieux père...

— J'éprouve, dit Geneviève en l'interrompant, quelque chose de cette influence secrète dont vous parliez tout à l'heure, et qui nous domine malgré nous. Il me semble que, quand je voudrais refuser de vous épouser, ma langue ne pourrait articuler un non.

— Ce mariage vous effraye donc bien?

— Je suis si jeune et...

— Et moi si vieux, est-ce là ce que vous vouliez dire?

— Non, assurément, mais nous nous connaissons si peu!

— Se connaît-on jamais bien? Les hommes ne peuvent-ils pas se déguiser? Au moins vous me rendrez cette justice, que je n'ai pas cherché à me farder à vos

yeux? Ah! Geneviève, pardonnez-moi de vouloir unir votre destinée si pure à la mienne si troublée déjà! Mais, que voulez-vous? Je ne puis rester isolé comme je suis. Je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Vous êtes bonne, je crois....

René prit la main de la jeune fille qui le regardait avec un air de commisération étonnée, et qui le laissa faire; il y posa faiblement et respectueusement ses lèvres. Le marquis de Serizy, qui venait dans une des allées aboutissant au banc où les deux jeunes gens étaient assis, fut témoin de leur apparente intelligence. Il sourit en les abordant. — Mes enfants, leur dit-il, vous oubliez les heures, et que les soirées commencent à devenir bien fraîches, surtout dans le bois. Et l'excellent homme embrassa sa fille sur le front et serra la main de René, qu'il emmena ensuite pour lui communiquer quelques lettres. Ce fut là toute l'explication qu'eurent ensemble les fiancés avant la célébration de leur mariage, qui ne tarda pas au delà d'une semaine. Comme s'ils eussent été tous les deux honteux de la faiblesse où ils s'étaient laissés aller, ils retombèrent l'un dans sa sombre préoccupation, l'autre dans sa molle réserve, et s'évitèrent comme d'un commun accord. Cependant on eût pu découvrir dans les rares paroles qu'ils s'adressaient des tons plus liquides, des inflexions plus intimes, produites par le contact fugitif où s'étaient trouvées leurs âmes, et qui annonçaient entre eux une intelligence involontaire. Ce n'est jamais impunément que deux âmes qui doivent souvent être en présence l'une de l'autre se montrent quelque coin de leur nudité, ne fût-ce que pendant un instant. Le jour fatal arriva enfin. Le marquis et le comte étaient allés la veille à la ville pour faire les emplettes, les arrangements nécessaires, et aussi quelques invitations. René ayant désiré

que le mariage fût tenu secret jusqu'au dernier moment, on n'avait point envoyé de lettres au loin, et mademoiselle de Serizy se trouvait seule au château, avec une vieille cousine de son père, qui devait lui servir de mère.

Geneviève s'était levée de bonne heure. A son réveil, la pensée du changement que ce jour allait amener dans son existence, pensée sur laquelle l'imminence de la chose ne lui permettait plus de s'étourdir, l'avait saisie au cœur, et avait répandu dans tout son sang une fébrile inquiétude. Dans une organisation de sensitive comme la sienne, l'idée du mariage aurait toujours éveillé de craintifs frissons, que rendaient plus pénibles les auspices sévères sous lesquels allait s'accomplir celui-ci, et les causes de répulsion que nous avons indiquées.

Bien que le soleil n'eût pas encore effacé le givre dont la nuit avait poudré la plaine, Geneviève était allée se promener dans le bois. La tête baissée, elle foulait d'un pas lent et traînant les feuilles desséchées qui jonchaient la terre, elle se berçait de la plaintive harmonie qui s'en exhalait. Les douleurs imaginaires de l'ingénuité se voilent volontiers dans la brume de l'automne, elles en reçoivent un soulagement.

Alors aussi nous aimons à ce qu'on pleure avec nous, et nous en sommes consolés. Mais les douleurs réelles d'un âge plus avancé ont besoin de se réchauffer au soleil. Une nature froide pèse sur leurs plaies véritables; et quant aux larmes de la sensibilité passagère, on sait alors ce qu'elles valent. On a assez de ses peines intérieures sans chercher au dehors des motifs d'attendrissement. C'est qu'alors on subit les douleurs, et dans la jeunesse on se les invente et on les nourrit autant qu'on peut. Mademoiselle de Serizy nourrissait ainsi

les siennes en se promenant dans une allée que, dans le secret de son cœur, elle avait nommée l'allée des Souvenirs. C'était là que M. de Quesmes lui avait dit les plus jolies phrases, et avait attaché sur elle ses regards les plus émus et les plus émouvants. Aussi était-ce un adieu qu'elle venait dire à cette allée, et elle songeait même aux moyens de la faire fermer et d'empêcher que dorénavant personne n'y passât. Charmant et innocent enfantillage comme il n'en éclôt que sous des tempes encore ombragées de ces boucles plus blondes et plus soyeuses qui bordent le front des enfants, et que l'innocence conserve à celui des vierges! Comme Geneviève était au plus profond de ses ressouvenirs et de ses désespoirs enfantins, elle entendit dans les feuilles le bruit d'un pas précipité, et, en se retournant, elle vit venir à elle la personne qu'elle attendait le moins assurément, M. de Quesmes. Elle crut d'abord qu'elle rêvait; mais c'était bien lui. Il était en costume de voyage, botté et éperonné, le fouet à la main, ce qui, dans un cavalier aussi galant et aussi formaliste, indiquait un grand empressement. Il était fort pâle et défait: sa blessure en était probablement la cause, mais, aux yeux de mademoiselle de Serizy, qui n'avait point connu cette circonstance, cela pouvait passer sur le compte d'une douloureuse émotion. Malgré la surprise, elle avait, avec la timide pudeur de son âge, renfermé sur le champ dans son âme tout ce qui l'agitait, et nulle trace n'en était demeurée sur son visage coloré légèrement par l'air froid du matin. Elle avait déjà, par anticipation, quelque chose de la dignité de l'épouse, qui, si elle n'est point maitresse des impressions de son cœur, sent qu'elle doit, au moins, ne point les laisser transpirer, et en dérobe tous les battements sous les chastes plis du voile nuptial.

— Je suis heureusement inspiré, mademoiselle, dit le vicomte après les premiers compliments, sans avoir été averti. J'arrive juste pour votre mariage, auquel je m'intéresse doublement à cause de vous et de mon cousin. La pauvre Geneviève ne put répondre à cette phrase équivoque que par une révérence. Elle avait besoin de se raffermir avant de risquer de parler. — J'en ai appris la nouvelle à Blois, poursuivit-il, et j'ai fait diligence, afin d'assister à la célébration. J'espère que ma présence ne sera point regardée comme indiscrète. Seconde révérence de la demoiselle. — Tout le monde trouve cette union des mieux assorties, et moi, en particulier, elle est faite pour m'enchanter. Mon assentiment est sans doute très-inutile, mais si l'on ne parlait que des sujets qui nous touchent directement, la conversation serait bornée. — Mon père, dit alors Geneviève, sera charmé de vous voir, et je suis fâchée qu'il ne se soit pas trouvé ici pour vous recevoir ; mais il ne peut manquer d'arriver d'un instant à l'autre. — Je savais que je vous trouverais seule, mademoiselle. Un silence suivit cette parole lancée directement. — Je ne suis point seule, dit enfin Geneviève. Madame de Pardaillan, qui doit me servir de mère, est au château. Elle s'inquiète peut-être de mon absence. — Madame de Pardaillan n'est point si matinale. Ce besoin de se promener le matin ne tient que les demoiselles qui sont sur le point de se marier, et qui attendent leur fiancé, ou bien encore les gentilshommes qui, comme moi, n'ont point de beaux rêves à faire sur l'oreiller. — Et qui, comme vous aussi, ont toute liberté d'agir à leur guise, ajouta Geneviève d'une voix un peu plus animée que précédemment. — Ah ! dit M. de Quesmes rompant la glace tout d'un coup, malheur à moi de n'avoir pas usé de cette liberté pour accourir ici dès que j'ai eu une fortune à déposer à vos

pieds ! Oui, il est vrai, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même de mon malheur. Mais comment m'imaginer, quand je vous ai vue, l'an dernier, jouant et courant encore comme une enfant dans cette même allée où nous sommes, comment m'imaginer qu'un an à peine écoulé votre sort serait irrévocablement fixé, qu'une barrière invincible vous séparerait de moi, et que ce serait mon cousin... — N'oubliez pas, interrompit mademoiselle de Serizy, que j'étais fiancée à lui dès lors par la volonté de mon père, et que ce soir je serai sa femme. — C'est donc bien de votre consentement, mademoiselle ? *On* ne vous force donc pas... — Je ne puis comprendre ce que vous voulez me dire, monsieur le vicomte. — Alors, pardonnez-moi, mademoiselle, car je me suis trompé grossièrement, mais aussi bien cruellement ; j'avais cru... Mais à quoi bon parler des imaginations nées des désirs de mon cœur, puisque maintenant tout est dit ? Oubliez tout le reste, et recevez seulement mon compliment. Mon cousin est assurément un parti très-satisfaisant : le nom, la fortune, la figure, l'esprit, tout y est. Il n'a pas encore de position ; mais cela ne peut manquer de venir. — Et puis, dit mademoiselle de Serizy, il est si seul, si triste ! — Ah ! voilà, dit le vicomte. Pour ce dernier avantage il lui est commun avec bien d'autres. N'importe ! — En vérité, reprit Geneviève, voilà une querelle bien étrange ! — Je vous supplie encore une fois de m'excuser, mademoiselle, je suis souffrant. — En effet, vous êtes fort changé. Permettez-moi donc de vous quitter, et d'aller donner des ordres... — Oh ! ne vous occupez pas de moi, je vous en supplie. Je ferai peut-être mieux de repartir sur-le-champ. — Vous ne le pouvez, monsieur ; mon père ne le trouverait pas bon. — Eh bien ! je boirai le calice jusqu'à la lie.

Geneviève quitta alors le vicomte. Elle marcha jus-

qu'au château d'un pas lent et convenable; mais arrivée à l'escalier, elle le monta rapidement jusqu'à sa chambre. Son premier soin, en y entrant, fut de se regarder dans le miroir de sa toilette, sans doute pour voir si son visage avait su, aussi bien que ses discours et sa voix, se défendre de tout symptôme d'émotion trop vive. Puis elle se jeta à genoux et y demeura un quart d'heure immobile, les mains jointes, les yeux fixes, et raidie dans la volonté d'une prière mentale. Elle ne se releva que lorsque son sein eut cessé de se soulever tumultueusement et eut repris sa calme respiration, et elle ne regarda point à sa fenêtre, qui donnait pourtant sur l'allée des Souvenirs. Semblable au guerrier qui, en attendant le combat, soupire et s'amollit le cœur au souvenir de la patrie et des liens qui l'y rattachent, s'affermit soudain à la vue de l'ennemi, elle s'était trouvée forte au moment du danger. Sa pudeur virginale et sa fierté de demoiselle avaient couvert son cœur comme une cuirasse et comme un bouclier. Elle pouvait être contente d'elle. Elle avait fait vaillamment et noblement, et Dieu avait été pour elle. Sa fuite avait été un triomphe.

Antoine, demeuré seul dans le bois, après avoir vu disparaître mademoiselle de Serizy, avait coupé d'un coup de fouet une pousse tardive et rougeâtre de chêne qui n'en pouvait mais. — Allons, dit-il en maugréant, je suis battu par ces enfants. La petite fille est déjà comtesse jusqu'au bout des ongles. L'esprit de contradiction est si fort enraciné dans la femme, qu'elle veut même contredire ses propres sentiments. J'aurais bien dû me souvenir du sonnet que je citais à mon cousin :

> . . . . , Il faut, pour être sage,
> Tout en attendre, et n'en espérer rien.

C'est parfaitement vrai, et j'ai été, moi, parfaitement

fou. Au diable! Il faudra donc chercher ailleurs. C'est dommage, car cette dot eût merveilleusement fait pour m'aider à payer mon régiment et réparer la brèche que mon damné... non, mon excellent frère a pratiquée au domaine de Genouillac, sans compter celle que je suis menacé d'y faire moi-même. Par chien! non, je ne m'en irai pas, je me donnerai le petit plaisir de gêner leur joie jusqu'au bout. Je m'amuserai fort des regards de compassion que je pourrai surprendre à la demoiselle. Et puis, je suis curieux de voir la mine que me fera mon traître de cousin. Ah! je lui promets bien de revenir le visiter dans six mois d'ici.

Ce soliloque n'était pas inutile pour expliquer l'entretien précédent, et nous apprendre jusqu'à quel point nous devions ajouter foi à la passion dont M. de Quesmes y avait fait montre, passion un peu en discord avec ce que nous connaissons de son scepticisme et de sa légèreté. C'était un de ces caractères qui ont la manie de parader continuellement, vis-à-vis d'eux-mêmes aussi bien que des autres, et qui s'abusent souvent les premiers, qui s'enivrent de leurs rôles, et qui ensuite, en dépouillant le personnage, vont jusqu'à déchirer leur propre vêtement, toujours au delà ou en deçà du vrai, et n'accusent jamais la médiocre température voilée sous une glace ou des ardeurs superficielles. Il eût dû naître comédien, car le rôle de courtisan devait finir par lui sembler monotone.

Le marquis et le comte ne se firent pas longtemps attendre. Le premier, tout affairé et tout rayonnant, fit à M. de Quesmes un accueil à la fois cordial et distrait, lui dit que c'était le ciel qui l'envoyait, et le laissa bientôt aux soins de René, qui gardait son imperturbable gravité. — Avouez, mon cousin, dit le vicomte, que j'aurais le droit de me plaindre de vous. — Je ne dis

pas non, répondit René. — D'abord, poursuivit Antoine, pour la façon dont vous êtes parti de Paris sans me venir voir, me sachant malade. — Le comte de Charny et le chevalier de Béthune m'avaient rassuré sur votre état, et je n'étais point disposé à faire des confidences à personne. — A moi moins qu'à personne, je le conçois. Ensuite, je serais peut-être aussi fondé à me plaindre du peu de franchise de vos procédés avec moi au sujet de mademoiselle de Serizy. Vous aviez à peu près renoncé à vos droits sur elle en ma faveur. — Depuis cette époque, les circonstances ont changé. — Il est vrai : d'ailleurs vous pouvez arguer de ce que votre renonciation n'avait point été formelle; mais au moins deviez-vous m'avertir et m'éviter de venir me casser le nez, comme je le fais en ce moment, ce qui est fort peu gracieux. Enfin, vous avez gagné la partie, mais ce n'est pas en jouant cartes sur table. — J'ai eu des raisons pour agir ainsi. Je savais que vous trouveriez facilement un parti aussi brillant que celui-ci, et moi, je n'avais pas le loisir de chercher. Enfin, il n'y avait entre vous et mademoiselle de Serizy aucun engagement de cœur. — Qu'en savez-vous ? Croyez-vous à tout ce qu'on dit? — Je crois au témoignage de mes yeux. — A la bonne heure. Au surplus, je ferai, quant à la forme, la part qu'a dû y apporter le fiel de vos disgrâces ; et, quand au fond, je n'oublie pas que j'ai été votre hôte et que je vous ai quelques obligations. — Qu'à cela ne tienne, mon cousin, vous êtes relevé de ces obligations, fort légères en vérité. — Ah ! très-volontiers. J'accepte, et de grand cœur. En échange, je vous promets de ne pas manquer l'occasion de prendre ma revanche du tour que vous m'avez joué. — A votre aise. Il ne tiendra pas à moi que ce jeu ne continue. — Comptez que j'aurai toutes les facilités pour vous répondre ; car il est pro-

bable qu'avant un mois je serai bon catholique et d'autant mieux en cour. — C'est à merveille. Changeant ainsi de religion, vous n'aurez point de difficulté à changer d'amour. — Sur ce dernier point, je vous le cède, mon cousin. J'espère vous prouver que je suis cependant capable de constance. — Bravo ! cette hostilité occupera notre existence. La mienne en avait besoin. — Comme nous sommes ici sur un terrain que nous devons respecter, je crois pourtant qu'il serait convenable de conclure une trêve jusqu'à demain. Quoique ennemis, nous n'en sommes pas moins de même race et de même sang, et il y a des égards dont nous ne pouvons nous dispenser. Demain je gagnerai pays. — Soit, j'accède à votre proposition, à charge de revanche pour le jour de vos noces. — Jusqu'à demain donc, je suis votre cousin et votre assistant. — Et moi tout à vous. Excusez-moi sur l'occupation d'un pareil jour, si je ne vous tiens pas courtoise compagnie. — Par exemple, ce cher cousin, je voudrais bien voir que vous vous gênassiez en rien pour moi. A propos, avez-vous des nouvelles de votre sœur ? — Prenez garde, mon cousin, vous rompez déjà la trêve. Je suis bien aise cependant d'avoir occasion de vous dire qu'à défaut d'autres motifs d'inimitié entre nous, votre conduite envers cette enfant en a créé un éternel. Peu m'importe que le hasard soit pour beaucoup dans votre crime ! Je ne puis pas m'attaquer au hasard. — Vous avez raison, mon cousin. Dieu protége ceux qui aiment et soutiennent leurs parents.

René sortit sur cette phrase qui réveillait en lui de douloureux souvenirs, et laissa le vicomte enchanté de la joute de persiflage qu'il venait de livrer, et où il avait eu enfin le dernier mot. Il était comme les joueurs habiles qui n'aiment à gagner que les parties savamment

disputées. Il voulait vaincre et non pas égorger. Cet état de satisfaction momentanée lui permit de donner à sa toilette tous les soins convenables. Le costume serré et galant que l'on portait alors était admirablement propre à faire ressortir sa belle taille, et convenait on ne peut mieux à sa mine et à sa tournure cavalières. Il était en deuil aussi bien que son cousin, et cette circonstance tournait à l'avantage de celui-ci, qui n'eût pu autrement soutenir la comparaison, du moins aux yeux des femmes, plus touchées d'ordinaire d'une figure mâle et fière que d'une beauté délicate et détaillée. René avait senti, de son côté, le besoin de se parer. Ses cheveux blonds tombaient en boucles épaisses et soyeuses sur un col de point de Venise, et il portait une profusion de dentelles. Cette magnificence un peu efféminée ne lui était point ridicule, à cause de sa jeunesse et du caractère reposé et pur de sa tête, dont les traits tout adolescents eussent mieux convenu au page qu'au chevalier d'une dame, sans leur expression pensive et profonde. Une moustache brune et veloutée tranchait sur la pâleur de son visage, dont le ton mat et uni contrastait harmonieusement avec le noir brillant et capricieux du satin de son justaucorps. Au résumé, il était fort bien ainsi. Il pouvait ne pas plaire, mais non être trouvé laid.

Le contrat fut signé le soir avant le souper, où ne se trouvèrent que de purs protestants, en petit nombre, alliés ou anciens amis du marquis. Mademoiselle de Serizy, virginalement vêtue de blanc et parée de diamants et de perles, gardait toujours sa réserve, qui n'allait point cependant au delà de celle qui sied en pareille circonstance. Le comte de Courchival était d'une taciturnité qui ne lui messeyait pas non plus, et que la singularité de son air empêchait de trouver étrange. Ce fut M. de Quesmes qui tint durant tout le repas la clef

de la conversation. Il fit gloire de ne laisser percer aucun dépit et de montrer un esprit plus libre, plus brillant, plus enjoué que jamais. Il fut extrêmement goûté de toute la compagnie, qu'il amusa fort par le récit burlesque de la sédition de Provence, et de ses propres mésaventures dans l'île de la Camargue. Il trouva piquant ensuite d'intéresser tous ces esprits huguenots et provinciaux à la description des fêtes et des magnificences de la cour; il assaisonna si finement et si gracieusement cette description, qu'elle fit épanouir jusqu'aux fronts sévères du marquis et de madame de Pardaillan.

M. de Serizy lui demanda des nouvelles de quelques seigneurs protestants qui suivaient la cour, et dit à ce propos qu'il ne concevait comment ces seigneurs pouvaient rester attachés à la cour, après la façon ingrate et cruelle dont leurs frères en avaient été traités, ajoutant qu'ils feraient mieux d'apostasier entièrement. — Sur ce dernier point, je suis de votre avis, monsieur le marquis, dit le vicomte; aussi me convertirai-je très-incessamment. Comme chacun se récriait à ce blasphème : — Ne voyez-vous pas, dit le marquis, que ceci est une plaisanterie de M. de Quesmes? Il n'y a que son air de sérieux. Ne vous y trompez pas. — Sérieux ou plaisant, reprit le vicomte, je le pense comme je le dis, et le ferai comme je le pense. — Oh! dit le vieux seigneur, celle-ci est trop forte. Vous aurez beau faire, je n'y mordrai pas. — Vous le croirez au moins quand vous le verrez. — Je ne le verrai pas et je ne le crois pas. — Si je n'étais retenu par la crainte d'effrayer ces dames, je vous ferais un serment capable de vaincre votre crédulité, monsieur le marquis. — Ce détour est très-adroit, dit René. — Adroit vous-même, mon cher cousin; car il n'est pas certain que vous ne vous convertissiez pas encore avant moi. — Vous parlez de con-

version et nous d'apostasie, dit le comte ; il nous est peu facile de nous entendre.

René et Geneviève furent mariés à minuit, dans la chapelle et par le chapelain du château. Tout se passa on ne peut mieux. Les fiancés prononcèrent avec une gravité parfaite et sans la moindre marque d'hésitation le mot qui les faisait époux, et le ministre les bénit avec toute l'autorité et l'onction désirables. M. de Quesmes n'eut pas à enregistrer le moindre augure défavorable. Ainsi fut scellé ce nœud indissoluble où se trouvaient serrées cependant bien des causes de trouble et d'ennui. C'était aux yeux du monde une union aussi bien assortie que possible, et le monde n'avait peut-être pas tort : il y avait entre les deux époux un accord moral et physique qui devait triompher des répulsions passagères basées uniquement sur des circonstances. — Quand René entra dans l'appartement de la comtesse de Courchival, il la trouva assise dans un grand fauteuil placé aussi loin que possible du lit. Elle était enveloppée d'une robe de chambre de taffetas blanc, les bras croisés sur son sein et le cou entouré d'une écharpe, si bien qu'on ne lui voyait que la tête, ce qui ne l'empêchait pas d'être charmante dans cet ajustement. Elle était de ces femmes dont les séductions sont toutes voilées et échapperaient à l'analyse, et qui charment plus par la façon gracieuse dont s'arrangent toujours les plis de leur vêtement, que d'autres par l'exhibition des beautés les plus vivantes.

Geneviève, à la vue du comte, fit un mouvement pour se lever, mais celui-ci, sans mot dire, la prit aussitôt par la main et la reposa sur son fauteuil ; puis il alla prendre un siége et s'assit auprès de la jeune fille, qui le suivait d'un regard onduleux et inquiet. René était encore dans son costume de la journée. La lu-

mière qui éclairait la chambre plus abondamment qu'il n'est d'ordinaire ne montrait sur son visage, toujours pâle, que l'expression de douce gravité et de sérénité nébuleuse qui lui était habituelle. — Geneviève, dit-il d'une voix posée et demi confidentielle, je sais très-bien que vous ne m'aimez pas. Assurément je n'ai pas le droit de m'en fâcher. Vous avez accompli maintenant tout ce que je pouvais attendre de vous. J'ai demandé votre main à votre père, il me l'a accordée; vous vous êtes soumise. Je ne sais pas si cette soumission vous a causé quelques larmes secrètes, quelques insomnies ignorées, car j'ai toujours vu sur votre front la même sérénité candide, et je ne pouvais certes prétendre à m'immiscer dans le sanctuaire de votre cœur. Miné par de grandes et profondes douleurs, que plus tard je vous confierai, trop jeune cependant pour m'envelopper d'avance dans mon linceul, j'avais besoin de liens qui me rattachassent à la vie, et je ne me sentais pas la force de rechercher, de cultiver votre affection. Je vous ai épousée. Vous êtes attachée à moi irrévocablement; vous portez mon nom, il faut bien que vous vous intéressiez à moi. Cela me suffit. Vous n'avez à redouter de moi aucune tyrannie Je suis votre ami, votre protecteur, rien de plus. Vous pouvez continuer à vivre sous ma tutelle aussi tranquille que vous avez vécu sous celle de votre père. Je ne vous importunerai jamais. Peut-être aurais-je dû vous donner d'avance ces explications, mais je n'ai pas voulu risquer la moindre entrave à notre mariage. J'ai pensé que vous ne pourriez pas toujours m'éviter. Vous voyez maintenant que vous avez eu tort de me craindre autant Me pardonnerez-vous de vous avoir épousée? — Je n'ai pas le droit de vous en vouloir, puisque vous êtes malheureux. Vous agissez généreusement avec moi; je vous remercie. — Vous serez donc

mon amie? — Oui, votre amie. — Et vous n'aurez pas peur de moi? — Comment cela se pourrait-il? répondit-elle en lui tendant spontanément sa main, dont René effleura légèrement avec ses lèvres le satin moite et rosé.

Le comte se retira, laissant la jeune fille livrée aux réflexions que devait faire naître en elle une pareille péripétie. Le lendemain matin, son beau-père entra dans sa chambre avec un sourire malicieux dans les plis qui cerclaient ses yeux. — Eh bien! mon gendre? dit-il. — Eh bien! monsieur mon beau-père, répondit tranquillement René. — Pardieu, vous savez bien ce que je veux vous demander. — Sur ma parole, je ne vous comprends point. — Allons donc! vous savez bien, je suppose, que vous n'avez point passé la nuit dans votre chambre. — Je sais parfaitement le contraire. — Voilà une discrétion qui frise le mensonge, mon ami, car votre lit n'est pas même foulé. — Cela est tout simple, je ne me suis pas couché. — Voulez-vous dire que vous n'avez pas dormi? — Non, car j'ai dormi quelque peu ce matin dans mon fauteuil. — Allons! il faudra donc que j'interroge madame de Pardaillan. Heureusement votre visage n'est pas si discret que votre bouche. — Ce n'est point de la discrétion, mais de la franchise. Madame de Courchival a dormi aussi tranquillement que mademoiselle de Serizy a dormi hier : du moins il n'a tenu qu'à elle. — Ouais! s'écria le marquis ouvrant des yeux effarés, est-ce vraiment vrai? Et alors qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que, par hasard, mon gendre, vous ne sauriez pas pourquoi ou comment l'on se marie? — J'ai, reprit froidement René, des idées sur tout cela. Je connais encore tres-peu madame de Courchival... — Alors, monsieur, pourquoi l'avez-vous épousée? — Pour faire connaissance avec elle. N'est-ce

pas un bon moyen? — Peut-être, mais vous vous en servez fort mal. — Je n'ai point agi de la sorte sans beaucoup de réflexion... — Trop, parbleu ! C'est ce dont je me plains. — Enfin, je ne crois pas qu'une jeune fille puisse, malgré toutes les cérémonies nuptiales possibles, déposer d'un jour à l'autre la pudeur craintive de son âge, ni qu'elle puisse savoir mauvais gré à l'homme qui a pour elle de semblables ménagements et qui veut attendre que ses droits soient ratifiés par un amour amené insensiblement par l'intimité. — Au nom du ciel ! qu'est-ce que c'est que ces subtilités-là ? Nous donneront-elles des enfants? Ma fille, monsieur, est votre femme. Il me semble que cela peut la dispenser de devenir votre maîtresse. En vérité, je me suis bien trompé sur votre compte. — Je vous supplie, mon cher beau-père, de suspendre votre jugement et de me laisser faire. Le bonheur de votre fille, le mien, dépendent de la manière dont je me conduis. Geneviève, vous le savez, est une âme d'une rare délicatesse et qu'un rien pourrait froisser à jamais. — Oui, je sais, elle est un peu romanesque. Je ne dirai donc plus rien, mais faites au moins, mon gendre, qu'elle vous aime bientôt.

Le vicomte de Genouillac partit de Serizy comme il l'avait promis à son cousin. — Il paraît, mon cher, lui dit-il en le quittant, que vous vous êtes très-bien conduit. Votre beau-père me l'a dit. Je vous laisse savourer votre lune de miel. Adieu.

Il lui serra la main, monta à cheval, et, après avoir passé la grille : — A bientôt ! lui cria-t-il.

XXIII

SIC OMNIA CERTA

Il y eut d'abord fort peu de changement dans la vie des habitants du château de Serizy, quoiqu'il y en eût un fort grand dans leur état. Le comte faisait chaque soir une visite d'un quart d'heure à sa femme, et cette visite se passait toujours en conversations abstraites ou même banales. Le marquis, de son côté, ne manquait jamais, chaque matin, de s'informer à son gendre du point où en étaient les choses, et s'en allait toujours affligé et courroucé de la réponse négative de René; mais il avait cessé de lui faire des reproches ou des représentations : vieux et faible, il subissait l'influence d'une volonté jeune et tenace. Peu à peu cependant la confiance s'établissait entre René et Geneviève. Ils en étaient venus promptement à la fraternité. Du côté de la jeune fille surtout, c'était bien la tendresse voilée, les attentions muettes d'une sœur pour un frère. Quand elle voyait se rembrunir le nuage qui voilait continuellement le front du jeune comte, elle venait à lui, lui prenait la main, et, par quelques mots gracieux dits de sa voix la plus douce, elle tâchait à le distraire et à le faire sourire, et de jour en jour elle y réussissait mieux. Le père, témoin de ces petites scènes d'une tendresse qui lui semblait suffisamment conjugale, venait alors vers son gendre :
— Eh bien ! lui disait-il à l'oreille, il me semble que

ceci est assez clair. Ma fille vous aime maintenant tout à fait. Si vous ne le voyez pas, c'est mauvaise volonté. — Il n'est pas encore temps, répondait René. — Prenez garde au moins de laisser passer le bon moment, s'il ne l'est pas déjà, répliquait le vieillard.

Ceci n'était pas dépourvu de sens. En effet, la position où le comte s'était placé vis-à-vis de sa femme était très-délicate et très-difficile à changer. Elle eût demandé, pour être ramenée aux conditions conjugales, une habileté et une application que René ne pouvait apporter. Le sentiment fraternel qui unissait maintenant les deux époux était un nouvel obstacle : la réserve et la pudeur qui le caractérisaient étaient moins faciles à surmonter que l'antipathie et la défiance précédentes. Il en est ainsi de toutes les positions fausses, c'est-à-dire contraires aux lois naturelles : la contrainte même qu'elles imposent les consolide et devient un gage de leur durée.

On conçoit sans peine que, soit par l'indiscrétion involontaire du marquis, soit par l'indiscrétion très-volontaire des domestiques, soit enfin que les choses parlassent d'elles-mêmes, la singularité des relations du comte et de la comtesse n'avait pu rester secrète, et que, devenue un piquant sujet de conversation pour les châteaux voisins, elle avait dû être fort diversement interprétée. La sévérité de René et l'ingénuité de Geneviève déconcertèrent toujours les allusions que l'on faisait parfois devant eux; mais le pauvre marquis en était très-affecté, et il semblait que ce fût lui-même que l'on incriminât.

Heureusement le synode commença pour lors à s'assembler, et les visites qui affluèrent à Serizy, les conventicules qui s'y tinrent, ceux auxquels le marquis et son gendre eurent à assister, soit à Loudun même, soit

dans les environs ; enfin, toutes les préoccupations politiques et dogmatiques effacèrent bien vite celles d'un autre genre. Geneviève se trouva livrée à elle-même comme autrefois, libre de rêver sans que nul regard interrogateur se fixât sur elle. Elle pouvait croire que son mariage n'était qu'un rêve, et parfois, en effet, il lui semblait que toute son existence, depuis quelques mois, n'était qu'illusion, tant son émotion intérieure, qui n'avait pu se répandre au dehors, lui avait laissé de bourdonnement dans la pensée. Quand une alarme n'est suivie d'aucun combat, les palpitations en durent souvent plus longtemps, ou du moins elles sont plus sensibles et plus pénibles, en ce que l'équilibre se trouve interrompu faute d'une agitation extérieure qui eût servi de contre-poids. Geneviève s'étonnait de l'indifférence avec laquelle elle prenait le souvenir de M. de Quesmes. Dans la situation grave où elle était engagée quand elle l'avait revu, son imagination, ce flambeau aux lueurs capricieuses et chatoyantes, avait dû pâlir sous la clarté sévère de l'examen. Dépouillé des gracieux reflets, des étincelantes réverbérations qu'il avait empruntées à la première, le héros n'avait paru sous le second qu'un homme froid, ironique et faux. Nous ne voudrions pas jurer que, quelque pure, quelque angélique que fût l'âme de Geneviève, son amour-propre n'eût pas été aussi blessé que son cœur de la facilité avec laquelle le vicomte avait pris son parti de renoncer à elle, et de la liberté, des grâces d'esprit dont il avait fait montre à ses noces. Elle se disait à ce sujet qu'à la vérité on ne devait pas se fier aux apparences, puisqu'elle-même avait dû paraître au vicomte bien froidement oublieuse : mais au moins avait-elle gardé le silence. Il est vrai encore que ce silence lui était obligatoire. Enfin, elle parvenait quelquefois à excuser entiè-

rement son amant, et alors elle n'en sentait pas moins qu'il lui était bien réellement devenu indifférent. Il en est souvent ainsi en amour. Une accusation est un arrêt. Geneviève se dépitait ingénument de cette inconstance sans cause, du moins sans cause qu'elle voulût s'avouer; car René, comme on pense, y était bien pour quelque chose, et de jour en jour sa figure noble et pure revenait plus souvent se présenter à l'esprit de la jeune fille; de jour en jour son caractère doux et sombre, son esprit poétique et gracieux devenaient plus intéressants à Geneviève. C'était compassion, se disait-elle à elle-même. Elle pouvait se tromper ainsi pendant quelque temps. Elle avait voulu cesser d'aimer M. de Quesmes et se fâchait de n'avoir pas eu pour cela de combat à subir. Elle voulait aimer son mari, mais elle eût désiré n'arriver à ce résultat que sous l'influence du devoir et non de l'inclination. Enfin, elle était réduite à déguiser l'amour sous les semblants d'une tendre pitié dont elle ne laissait percer encore que ce qui ne pouvait la trahir. Elle se demandait déjà si elle ne s'était pas abusée en croyant aimer M. de Quesmes; mais ceci est un sophisme commun à tous les cœurs féminins :

Ce qui n'est plus pour eux a-t-il jamais été !

Nous n'avons jamais de maîtresse qui ait connu l'amour avant de nous connaître, quelle que soit sa vie, quelles que soient ses aventures. Elles nous le disent, non-seulement parce qu'un tel aveu nous flatte, mais encore parce qu'elles-mêmes se le persuadent et sont bien aises de le persuader. De cette façon, en effet, leurs fautes ne sont que des erreurs, leur inconstance devient de la sagesse. Elles se

sont trompées; elles recommencent. Honneur au courage malheureux!

Geneviève était une de ces organisations sur lesquelles le devoir est tout-puissant, sans être pourtant ni terrestres ni positives; mais c'est là le point qui règle toutes leurs actions, même à leur insu, et comme une loi naturelle; c'est le fil qui, lorsqu'elles s'élèvent sur les ailes de l'imagination, les garde de se perdre dans les nues. Ainsi elle s'était éprise de M. de Quesmes comme de quelque chose de beau et d'aimable, mais il n'avait dû jamais le savoir; s'il l'avait deviné, c'était en vertu de cette fatuité inhérente à la jeunesse, qui, semblable à la verge des adeptes, découvre les trésors cachés et en indique aussi qui n'existent pas. Obligée d'épouser quelqu'un qui lui était inconnu, elle avait su contenir ses larmes et toute sa douleur; mariée, elle devait aimer son mari uniquement parce que c'était son devoir, et oublier tout le reste. C'était une nature parfaite où toutes les facultés se contre-balançaient et se trouvaient dans un rapport exact; elle devait donc, par cela seul, être préservée de toute divagation, et, prenant toujours la voie véritable, s'y maintenir par son propre poids. L'inquiétude que lui causaient les oscillations d'un changement prescrit par le devoir même était comme un tribut qu'elle payait à la faiblesse de l'humanité, où elle était une exception sans en être pourtant entièrement séparée.

Tandis que Geneviève errait en ces rêveries et écoutait tous les murmures de son cœur, en observait le travail, René se plongeait dans les souterrains du protestantisme, armé de sa pensée vindicative comme d'un fil qui l'empêchait non pas de se perdre, mais de s'arrêter, tout à l'opposé du fil que Théséus reçut de la blonde fille de Minos. Hélas! il était obligé de s'y tirail-

ler continuellement pour ne pas céder à l'envie de s'asseoir qui le prenait devant les difficultés sans nombre qui embarrassaient ses pas. Il était fatigué de l'attente molle et silencieuse qu'il lui avait fallu subir, et il retournait souvent la tête vers la place charmante qu'il pouvait occuper aux côtés de sa femme, si douce, si bonne, si consolante. D'ailleurs, le dédain prenait bien vite en lui le dessus de la haine; s'il suivait encore sa pensée, c'était faiblesse plutôt qu'énergie, c'était par honte de céder ainsi vis-à-vis de lui-même, c'était la difficulté de se débarrasser d'une résolution qu'il avait si violemment embrassée, c'était la crainte de détruire le seul intérêt qui restât dans sa vie; car, bien que de son côté il sentit naître en son cœur pour Geneviève une tendre affection, le temps était loin où cette affection pourrait remplir le vide que lui avait laissé l'oubli de Louise. C'était bien un véritable amour, celui-là, un amour absolu, profond, intime, fécond en racines et en fleurs, et dont il était bien difficile aux froids rameaux de l'hymen de remplacer jamais la séve exubérante et parfumée. René le sentait, et il se raidissait contre le besoin de repos qui s'emparait de ses sens alourdis, pensant avec raison que ce repos ne pourrait durer longtemps, et serait bientôt troublé par une fièvre interne dont l'agitation extérieure lui sauverait mieux les souffrances. Ainsi, il persévérait dans la vengeance non plus par passion, mais par raison. Quelle misérable machine que la volonté humaine !

Déjà, au reste, il ne pouvait plus songer à donner l'impulsion, mais à se laisser emporter par le courant. Son impétuosité, son ardeur conspiratrice avaient fait sourire dans leurs vieilles moustaches les oracles et les sommités de la religion et du parti protestant. Le nom respecté du vieux comte de Courchival n'inspirait pour

son héritier que de la bienveillance de la part des seigneurs, et de celle des ministres une considération qui n'allait pas jusqu'à la déférence.

Malgré la position hostile des huguenots vis-à-vis de la cour, ils ne laissaient pas de montrer, pour ceux d'entre eux qui s'y trouvaient attachés ou qui tenaient des emplois considérables, un respect soit calculé, soit involontaire. René et le marquis de Serizy, l'un à cause de sa grande jeunesse, l'autre à cause de son peu de tenue, ne firent donc au synode que des figures secondaires, et telles qu'ils en eussent fait partout où leurs noms et leurs fortunes eussent été connus. Le marquis de Serizy était un de ces hommes comme il en flotte toujours dans toute espèce de conspiration, qui en sont les membres les plus actifs, les plus dévoués, qui ont la confiance de tous, sans exercer aucune autorité; que leur air inoffensif empêche toujours de soupçonner, qui coopèrent en effet sans penser à mal et comme s'ils faisaient une chose toute simple : aussi n'en recueillent-ils jamais ni gloire ni profit, et n'en ont-ils pas cherché. Ils ne son ni ambitieux, ni cupides, ni vindicatifs : ils sont conspirateurs, cela leur suffit.

René s'aperçut bientôt de la véritable position de son beau-père dans le parti, et vit que, s'il pouvait avoir de lui tous les renseignements possibles, il devait renoncer à employer son autorité, soit pour s'étayer, soit pour imprimer quelque secousse dans le sens qu'il désirait. Il eut la sagesse de ne pas s'obstiner à se mettre en avant, et il prit le parti de conspirer pour ainsi dire dans la conspiration, se bornant à relever toutes les inductions favorables à son idée, à fomenter les ressentiments, en un mot à se faire boute-feu s'il n'était flambeau. Il ne tarda pas à être distingué par quelques-uns des personnages les plus influents, regardé par les uns

comme un homme précieux, par d'autres comme un esprit dangereux, et par tous comme une organisation peu ordinaire. Parlant peu et toujours à propos, sa parole grave et concise attirait toujours l'attention. La rapidité de ses aperçus, la vigueur de ses conclusions, le mordant de ses réflexions, formulées avec une logique impitoyable, étonnaient dans un aussi jeune homme de qui la figure semblait au premier abord si efféminée, si peu d'accord avec un esprit mâle et vif.

On le regardait, et alors on apercevait au milieu de ses traits noyés et irréprochables une expression de hauteur et de force qui imposait et embarrassait à la fois. Son ascendant n'était pas de ceux qu'on subit sans contestation : on craignait de céder à une fausse apparence. D'ailleurs l'éducation solitaire de René n'avait pu lui apprendre l'art de gagner les hommes pour les dominer, de leur dorer la pilule toujours amère d'une supériorité qu'ils n'avalent jamais qu'en rechignant, et qu'ils digèrent mal si on la leur ingurgite en leur tenaillant le nez et le menton. L'arbre qui a grandi seul vit seul : nul arbre ne vient, quand il est déjà à sa hauteur, mêler son ombrage au sien, hors peut-être quelque liane caressante et jalouse.

Ainsi le comte sentait les obstacles se multiplier à mesure qu'il voulait avancer, comme le nageur qui sent l'onde répondre à chacun de ses efforts par un effort répulsif. Il disait : Marchons, et, au lieu de marcher, on venait tournoyer autour de lui. Ah! malheur à celui qui veut asservir à sa passion individuelle la passion d'une multitude. Un instinct de défiance s'élève bientôt contre lui; deux génies se trouvent en présence et se sentent : il faut que l'inférieur se soumette et ne prétende plus à marcher de front. Quoique René dominât de l'intelligence tous les hommes qui se trouvaient réunis là, le

principe agissant chez lui, sa passion, ressort déjà détraqué, ne pouvait prétendre à plus de puissance que l'esprit d'ambition religieuse qui animait cette assemblée; aussi, malgré tous ses efforts, ne pouvait-il s'y impatroniser entièrement. On l'y avait traité en enfant d'abord; maintenant on l'y traitait en étranger, et certes il ne pouvait y avoir d'autre cause à cette conduite que celle dite ci-dessus : car tout devait rendre le jeune comte de Courchival cher aux protestants. Il était pur de toute relation avec les catholiques et avec la cour; il était d'un sang fidèle, d'une famille qui avait une des premières embrassé la réforme, et qui l'avait soutenue de l'épée et de tous les moyens humains, sans parler de ses vœux et de ses prières. Il montrait lui-même un fanatisme intelligent et sincère. Il était le beau-fils du vénérable et excellent marquis de Serizy : tout était donc garant pour lui. Ses cautions étaient irrécusables, et pourtant on n'avait pas foi en lui. Était-ce révélation du passé qui bouillonnait encore dans son cœur? était-ce pressentiment de l'avenir qui fermentait peut-être déjà dans sa cervelle? Qui pourra jamais rendre compte des motifs par lesquels agissent les hommes rassemblés?

René, pour sa part, ne prenait pas le change sur les sentiments qu'il inspirait. Il les attribuait parfois à ce que son aventure à la cour avait peut-être transpiré; mais, la partie secrète et importante ne pouvant pas en être connue, cette disgrâce devait au contraire être un gage de plus en sa faveur. A la vérité, M. de Quesmes avait déjà pu parler et machiner quelque chose; mais, outre qu'un tel procédé n'eût guère été dans les façons de faire de son cousin, jamais dans les discussions les plus vives il n'était échappé à aucun de ses contradicteurs une allusion à ce qui causait sa ferveur suspecte; aussi ressentait-il le dépit que nous donne toujours une

défiance légitime, mais non légale, si l'on peut parler ainsi, juste sans être raisonnée. Nous ne voulons jamais admettre que les hommes puissent avoir de l'instinct et qu'ils aient le droit de s'éloigner de nous pour des fautes dont nous sommes sûrs qu'ils n'ont pas eu connaissance. Le comte n'était pas dans une disposition à pardonner aucune injure, et bientôt il conçut pour tous ses coreligionnaires une haine véritable. Son âme était livrée aux Furies, dont les groupes divers et hostiles la déchiraient en s'y battant. La malédiction paternelle avait vigoureusement germé. La porte par laquelle l'infortuné était entré dans la vie était funeste. La voie qu'il suivait ne pouvait lui offrir que des douleurs; il fallait recommencer son existence, et quel homme, même à l'âge de René, croit qu'il puisse revenir sur ses pas! On est ainsi fait : une fois engagé dans une route odieuse, on ne gravit pas une montagne pour en chercher une qui soit plus facile; l'habitude, plus stupide encore que la paresse, nous fait rester dans l'ornière et nous y embourbe davantage, au lieu de tenter un effort victorieux pour fuir à travers champs. Ainsi René, dégoûté, découragé par la marche, ulcéré contre ses compagnons, n'en continuait pas moins à marcher vers un but qu'il ne voyait plus et qu'il ne se souciait plus beaucoup d'atteindre; seulement il se dédommageait de la contrainte qu'il s'imposait en répandant son aigreur autour de lui, et en se promettant bien de ne pas toujours garder dans son cœur ces haines nouvelles dont le mépris serait une satisfaction suffisante.

Nous n'introduirons pas le lecteur dans le sein même du synode, qui était comme les états généraux de la république semi-théocratique de la réforme : là, se discutaient les points de doctrine et les budgets des Églises, et les réclamations plausibles qu'on voulait adresser au

gouvernement. Une assemblée plus confidentielle eut lieu au château de Serizy, assemblée comme il y en a toujours à côté des réunions en quelque sorte officielles. Il s'agissait dans celle-ci de discuter l'opportunité d'une demande au roi, tendant à obtenir la réintégration des anciennes places de sûreté, dont la privation rendait la conservation de l'édit de Nantes à peu près illusoire et soumise au bon plaisir des gouverneurs et des chefs catholiques.

M. de Ruvigny, agent et envoyé de la religion auprès de la cour, le comte de Roye, le marquis de la Force et la plupart des seigneurs étaient opposés à cette démarche, qui leur semblait sans aucune chance de réussite, et propre seulement à inspirer des soupçons et peut-être à provoquer des mesures oppressives. Ils représentaient le parti conservateur parmi les réformés, estimaient la position du protestantisme en France parfaitement établie et durable, et regardaient le prosélytisme comme une utopie sans fondement et même fâcheuse. Le marquis de Serizy, le chevalier de Rohan, jeune ambitieux qui espérait jouer dans une guerre civile le rôle que son grand-oncle avait joué; le comte de Courchival, quelques autres seigneurs, vieillards ou jeunes gens, et les ministres presque en totalité, soutenaient la proposition. Parmi ces derniers, le plus ardent et le plus influent, le plus remarquable, à coup sûr, était le révérendissime Daniel Sauvegrain, député de l'Église de la Rochelle. C'était un vieillard de plus de soixante-dix ans, le véritable prêtre sectaire, emporté, inflexible, foudroyant, sophiste d'autant plus habile qu'il semblait toujours inspiré. Bien que d'une taille ordinaire, encore courbée par l'âge, il paraissait, au premier aspect, de proportions au-dessus de la plupart des hommes, tant le caractère de puissance de sa tête était

frappant : son front large, élevé et entièrement chauve, était coupé de trois rides austères, où se lisait également le courage du martyr et celui du persécuteur, deux fanatismes qui s'allient souvent. Il eût également représenté Samuel ou Jérémie. Ses longs sourcils gris mbaient jusque sur ses yeux et se hérissaient dans les oments de fougue, comme s'ils se fussent écartés pour laisser passer ses regards flamboyants et irrités; son nez aquilin et sa bouche dédaigneuse se rapprochaient l'un de l'autre et faisaient siffler presque constamment le souffle de ses narines. C'était, au résumé, une grande et terrible figure, mais qui respirait plutôt l'enivrement de l'erreur que la sainte inspiration de la vérité. Les passions humaines, l'opiniâtreté, la colère, la haine de la résistance, l'orgueil y avaient une large part et y dénotaient le faux prophète : le véritable homme de Dieu porte au front une autorité éclatante ou sombre qui n'a pas besoin, pour dominer, du secours convulsif des autres traits.

Daniel Sauvegrain témoignait peu d'amitié à René, quoique celui-ci appuyât toujours ses discours et ses propositions; mais il repoussait son aide comme le prêtre repousse à l'autel celle du laïque profane; il était impatienté de sa coopération comme le vieux soldat, dans son courage farouche, s'impatiente de la témérité inquiète du conscrit. D'ailleurs, quoique la lumière qu'il portait ne provînt pas du foyer divin, elle ne l'en éclairait pas moins, et il avait lu sans doute dans le cœur du jeune homme.

M de Ruvigny, esprit sage, froid et d'une rare finesse, en tout l'opposé du ministre, quoiqu'il fût très-attaché à sa religion, comme depuis il le prouva, montrait au contraire faire grande estime de René; mais il avait démêlé promptement le son creux et faux de ses discours

et de son fanatisme, et il l'embarrassait souvent par ses sourires de scepticisme Il ne manquait jamais, toutes les fois qu'il causait avec René, de détourner adroitement la conversation du terrain politique pour l'engager dans des questions purement abstraites, et jamais il ne donnait au jeune comte d'explication matérielle ni de réponse positive, ce qu'il tournait au reste avec tant de tact et de grâce, qu'il n'y avait pas moyen de s'en offenser. René se trouvait, entre le ministre et lui, dans la position d'un homme qui, voulant en secourir un autre, recevrait un coup de bâton de celui-ci et une poignée de main de l'adversaire. Je ne conçois guère de position plus déconcertante; ce serait certainement à étrangler les deux hommes. Cette idée passait en effet quelquefois par la tête de René; mais comment s'attaquer au sublime Daniel, ce lion hérissé et bondissant; et par où attaquer le subtil courtisan, insaisissable serpent.

— Ainsi, disait le véhément Sauvegrain de sa voix impérieuse, dont rien ne détournait la tonitruante allure, ainsi vous êtes satisfaits de garder les troupeaux des Égyptiens, et vous vous confiez en la clémence de Pharaon. Vous vous dites : Le roi n'oubliera pas ce que nos pères ont fait pour les siens. Vous croyez qu'après des générations écoulées on se souvient des services rendus, quand vous, pour quelques années où l'on vous a permis de respirer, vous oubliez tant d'injures reçues, vos villes mises à sac, vos prêtres, vos soldats et jusqu'à vos enfants massacrés, vos temples violés, vos libertés anéanties! Je vous le dis, moi, Joseph est oublié. La tyrannie a posé sur nous sa main jalouse; elle ne l'en retirera pas qu'elle ne nous ait écrasés. Ce sera en vain que vous courberez la tête sous le joug, que vous vous montrerez habitués aux rigueurs, que vous broierez

jour et nuit le mortier, et que vous creuserez les sillons avec vos ongles; même à ces dures conditions, on ne vous laissera pas multiplier longtemps : on craindra toujours le moment du réveil. Vous êtes soumis, vous deviendrez esclaves; esclaves, on vous prendra vos nouveau-nés, et, pour les racheter, il faudra que vous sacrifiez aux idoles. Et Dieu vous abandonnera; il ne suscitera pas Moïse pour vous défendre et vous conduire, car vous aurez rejeté ses avertissements. Oui, je vous le dis, c'est là ce qui vous arrivera, et le jour n'en est pas éloigné; il y a des signes aux cieux et sur la terre. Le repos même dont on vous laisse jouir en ce moment est sinistre : on veut vous égorger durant votre sommeil. N'a-t-on pas déjà fait ainsi? O Israël! réveille-toi donc, car l'arche sainte est menacée; lève-toi, que tes ennemis te contemplent! Et ils trembleront, ils seront contraints de se rendre à tes justes demandes, où, s'ils refusent, la main de Dieu sera sur eux. La victoire ne peut nous faillir.

— Je ne crois pas, mon père, dit M. de Ruvigny, que les choses se passent d'une manière si simple ni si grande. Sa Majesté ni ses ministres ne consentiront jamais à nous rendre des places de sûreté. A la moindre menace de soulèvement, on réunira toutes les forces du royaume pour nous réduire, et l'on profitera de l'occasion pour nous enlever tous nos privilèges. Je ne crois pas qu'il en soit autre chose. Le temps des interventions divines est passé. — Ah! s'écria le ministre, vous êtes assez hardi pour prononcer cela! Homme de peu de foi, ce n'est pas ainsi que l'on invoque cette intervention et qu'on l'obtient. — Mais, dit René à M. de Ruvigny, vous avouez vous-même, monsieur, et personne n'est mieux que vous à même d'en juger, vous avouez que la cour ne cherche qu'un prétexte pour nous opprimer. Il

me semble que nous sommes par cela seul autorisés à prendre la défensive.—Eh! qu'importent de tels intérêts? s'écria encore le vieux Daniel; sont-ce les raisonnements humains qui doivent nous guider ou bien la voix de Dieu? — Pour le coup, répliqua M. de Ruvigny, je suis de votre avis, mon père. N'oublions pas que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, et rendons à César ce qui appartient à César. Suivons notre religion, mais ne cherchons point à former un parti. Le roi ne s'opposera jamais à ce que nous exercions notre culte; nous aurons pour cela toute liberté. Mais si nous voulons aussi l'indépendance temporelle, je le répète, on nous écrasera et l'on aura raison; car il ne doit point y avoir deux pouvoirs dans le royaume. Prenez-y garde : ce sera le parti protestant qui aura tué la religion protestante.

— Je ne crois pas, monsieur, dit René, que l'un puisse exister sans l'autre : c'est l'âme et le corps. Puisqu'on a contre nous des moyens matériels d'opposition, il nous faut des moyens pareils de résistance. — Quant aux deux pouvoirs qui ne peuvent exister ensemble dans le royaume, dit le marquis de Serizy, vous oubliez, monsieur, que pendant plusieurs siècles, il y en a eu beaucoup plus de deux, sans qu'on s'en trouvât plus mal. — C'étaient des pouvoirs qui s'échelonnaient ou se balançaient, et non pas des puissances nécessairement rivales, répondit Ruvigny.

— Pourquoi chercher ainsi à vous déguiser? clama le ministre; j'entends votre pensée à travers vos paroles. Ce n'est pas pour la religion que vous craignez, c'est pour vous-mêmes. Ce n'est pas à sa tranquillité que vous tenez, mais bien à la conservation de vos places à la cour, de vos emplois, de vos biens, de vos loisirs seigneuriaux. Vous n'êtes protestants que de nom : vous n'avez point renoncé aux pompes de Satan en renonçant

à Satan, et vous renierez votre foi le jour où ce compromis ne sera plus possible. Beaucoup d'entre vous l'ont déjà fait. Eh bien! continuez; hommes orgueilleux, séparez-vous des humbles artisans de la foi. Vous n'êtes pas dignes d'être comptés parmi les sauveurs d'Israël. Oui, tous, retirez-vous; alors nulle voix humaine ne s'élèvera contre la voix de l'Éternel. — Mon père, dit le marquis de la Force, vous nous traitez bien durement, et vous n'avez pas non plus bonne mémoire. La noblesse a été le plus constant et le plus fervent appui de la religion. Il n'est pas un seul d'entre nous qui n'ait dans sa famille quelque martyr, et dont les biens n'aient été fort amoindris dans les guerres religieuses. — Oui, continua le ministre, reprochez à Dieu ce que vous avez fait pour lui. Il n'a pas été reconnaissant, n'est-ce pas, et vous en avez assez? Vous voulez essayer d'un autre maître. Je vous dis, moi, que vos pères n'ont fait que ce qu'eussent pu faire les hommes les plus obscurs. Ah! dites-vous, ils ont soutenu la religion. N'y ont-ils pas plutôt cherché un appui pour leur ambition, comme d'autres font aujourd'hui? — Ceci s'adresse à vous, messieurs, dit M. de Ruvigny aux seigneurs partisans du mouvement. — Nos pères sont morts pour la religion, dit le marquis de la Force. — Dieu les a jugés, reprit le ministre. Ils sont morts, mais la religion vit et vivra éternellement. Oui, la sainte cause triomphera sans vous et malgré vous. Elle sera un jour souveraine dans ce pays où on la souffre à peine, où elle est obligée de se cacher et de recevoir avec reconnaissance la maigre aumône de ses tyrans. Et vous, vous serez effacés du livre de la vie, parce que vous aurez douté. Vous verrez si Dieu a besoin de votre protection. — Voilà, dit M. de la Force, un vieillard bien factieux et bien violent. Je commence à trouver cela insupportable.

— Il est singulier, dit René, comme l'esprit de domination est inhérent à la robe, quelles que soient sa nature et sa couleur. — Prenez garde, lui répondit en souriant M. de Ruvigny, vous passez dans notre camp. Messieurs, ajouta-t-il en élevant la voix, je n'ai qu'une réponse à faire à de semblables incriminations : mon avis est que l'état de la religion est assuré et durable, et que nous devons nous contenter de la liberté spirituelle qu'on nous laisse et qu'on ne songera jamais à nous ravir, si nous restons tranquilles ; que si l'on s'obstine à énoncer et à soutenir des prétentions qui ne peuvent manquer de provoquer une guerre d'extermination, ce ne seront ni les emplois ni la faveur qui m'empêcheront de voler au secours de la religion menacée. — On nous trouvera aussi, dirent tous les seigneurs qui avaient partagé l'opinion de Ruvigny. — Et vous, messieurs, dit celui-ci au marquis de Serizy et au comte de Courchival, sera-ce alors pour vous une raison de vous retirer? — Vous ne le pensez pas, monsieur, répondit René. — Nous allons travailler pour vous mettre à l'épreuve, dit le marquis. — Regardez le ministre, messieurs, dit le chevalier de Rohan.

Le vieillard avait en effet une attitude digne d'être remarquée. Les bras croisés sur sa poitrine, il fixait sur le noble groupe un regard à la fois méprisant et haineux. — J'ai entendu soutenir, dit René, que la noblesse avait été dupe en se jetant dans la réforme, et qu'elle avait nourri là un monstre qui l'égorgerait. Le révérend Sauvegrain me rappelle ce dire par les regards farouches qu'il nous lance en ce moment. — Quel rapport peut-il y avoir entre les priviléges de la noblesse et la façon dont on prie Dieu ? dit M. de Ruvigny. — J'en vois beaucoup, dit le marquis de Serizy ; mais les deux causes, loin d'être ennemies, sont intimement liées l'une à

l'autre. L'indépendance religieuse ne peut que venir en aide à la nôtre. — Assurément, répondit-on. L'histoire l'a déjà amplement prouvé. — Vous rejetterez d'au milieu de vous ceux qui habitent avec les infidèles et qui s'allient avec eux, dit la voix tonnante du ministre.

On peut juger, par cet échantillon de la discussion, s'il fut possible aux fidèles de s'entendre et de prendre une détermination. La scission qui achevait de s'opérer entre la noblesse et la réforme ôtait à celle-ci beaucoup de sa force d'action, du moins momentanément. Cette scission s'accomplissait ainsi pendant la paix, comme par une simple précipitation, entre deux éléments qui n'avaient pu être mélangés que par de violentes secousses, mais jamais combinés. Dans la disposition douteuse et fatiguée où se trouvait alors le comte de Courchival, ce phénomène ne pouvait manquer de le saisir et de lui inspirer bien des réflexions. Il comprit que le mouvement de la réforme n'était plus de nature à être détourné dans le sens des passions d'un individu; que c'était en effet plus qu'un parti, que c'était une idée, un principe qui vivait de sa vie propre, et, n'ayant pas besoin de la protection de tel ou tel homme, ne pouvait se soumettre à les servir. Il rit de sa folie d'avoir songé à diriger cette machine fatidique et à s'en faire un instrument. Les acerbes paroles du ministre Sauvegrain lui grondaient encore aux oreilles et lui semblaient comme ces tonnerres souterrains qui présagent les tremblements de terre, comme la menace d'une puissance qui ne se révélait pas encore. Puisqu'il rejetait et dédaignait ainsi la noblesse, il avait donc un autre appui. Lequel? la bourgeoisie? le peuple? Mais alors la bourgeoisie était si calme, si soumise; le peuple était si peu de chose, si nul même, que René conclut que le ministre était fou. Le sort en était donc jeté, il fallait renoncer à



toute idée de vengeance; car c'était y renoncer que d'en attendre l'occasion sans pouvoir en aucune façon la préparer. Eh bien! cette pensée achevait d'accabler le comte. Sa vie ne lui apparaissait au travers que comme un désert. Pourquoi s'était-il fermé la cour? pourquoi s'était-il enchaîné dans le mariage? Quelle existence obscure et sans intérêt allait-il mener, privé de sa liberté et de toute occupation? A vingt-deux ans, certes, cette perspective était triste. Pourtant Geneviève était bien douce, bien charmante, bien capable de le consoler; mais peut-on passer sa vie à être consolé? Enfin René était dans cette situation pénible et mortifiante où l'on se trouve quand, après avoir marché étourdiment à travers la vie, comme font tous les jeunes gens, on voit, en se retournant pour la première fois, que l'on a commis d'irréparables sottises. On éprouve alors la même douleur d'avoir gâté sa vie, qu'un enfant d'avoir fait quelques taches dès le matin à son blanc fourreau des dimanches. Il pleure, puis il se dit que les taches ne s'effaceront pas sous des larmes, il reprend courage; de nouvelles taches surviennent, il ne pleure plus, et bientôt le fourreau est si sale que rien n'y paraît plus. Cependant la chaste et paisible adolescence de René devait l'empêcher de prendre son parti aussi vite que tout autre. Sa conscience ne s'était pas déflorée dès l'enfance. Il avait d'ailleurs l'orgueil de la pureté, et n'eût pas voulu avoir à rougir devant lui-même.

Comme il était occupé le soir de ces pensées qui l'attristaient et l'absorbaient au point de lui avoir fait oublier sa visite de tous les soirs à sa femme, le marquis de Serizy vint le trouver dans sa chambre. Le vieillard avait l'air extrêmement jovial. Il s'étendit dans un fauteuil, croisa ses jambes l'une sur l'autre, appuya ses coudes sur les bras du fauteuil, à la manière des gens

qui se préparent à une conversation agréable, et, regardant René d'un air amusant: — Vous ne devineriez pas, lui dit-il, ce qu'on vient de me dire? C'est ce qu'il y a au monde de plus plaisant. On dit que vous étiez amoureux de mademoiselle de Lamperière, et que vous vouliez l'épouser. On ajoute que c'est là ce qui vous a fait bannir de la cour. N'admirez-vous pas l'invention? Mademoiselle de Lamperière!... la dernière personne à laquelle vous auriez songé! Ah! ah! ah! vous pouvez vous imaginer comme j'ai ri d'une semblable histoire.

Le marquis avait la manie de l'incrédulité. René ne riait nullement, comme on peut croire. — Ce qui la complète, continua le marquis, c'est que votre cousin en est l'auteur. C'est le pendant de l'histoire de sa conversion. Il a vraiment une imagination bien bizarre. Mais est-ce que vous vous fâcheriez de cela? Allons donc! qui voulez-vous qui le croie?

— Je ne puis, répondit René, ni m'en fâcher ni en rire. C'est vrai. — Comment, vrai? Vous raillez aussi, je crois. Vous m'avez fait peur avec l'air sérieux dont vous avez dit ce mot! — Je ne raille point. J'ai en effet aimé mademoiselle de Lamperière, mais je n'ai jamais dû l'épouser. J'ai été en effet banni de la cour pour avoir eu avec elle un entretien à la suite duquel elle s'est évanouie. Voilà tout. — Il n'en faut, pardieu, pas davantage pour m'ôter l'envie de rire, dit le marquis en se levant. Comment se fait-il alors que vous ayez épousé ma fille? Vous l'avez prise comme un pis-aller. Je vous en suis obligé pour elle. — J'ai épousé votre fille, monsieur, parce que c'était le vœu de mon grand-père et aussi le vôtre, et parce que j'ai cru pouvoir vivre heureux avec elle. — Vivre heureux! il me semble que vous ne vivez d'aucune façon avec elle. Je m'explique maintenant votre étrange humeur, mais je ne m'explique pas

le mariage; car enfin ce n'est pas pour mon héritage. — Monsieur, dit fièrement René, nous annulerons le contrat quand vous le désirerez. J'avais besoin de liens de famille pour me consoler de l'isolement où me laissaient la mort de mon seul parent et l'abandon d'une femme que j'aimais comme on aime la première fois, voilà les motifs de ma conduite. Quant au reste, l'explication en est dans la jeunesse de ma femme et dans la froideur qu'elle m'a témoignée. — Froideur! froideur! je n'ai pas vu cela, monsieur. — Moi, je l'ai sentie. Madame de Courchival se plaint-elle de moi? — Non, non, pauvre enfant! — C'est ce qui me justifie.

Le marquis se retira, laissant à René un nouveau sujet d'ennuis et de réflexions désagréables. M. de Quesmes ne s'endormait pas. René avait bien réellement en lui un ennemi. C'était une pensée d'autant plus incommode que le jeune comte ne pouvait se dissimuler qu'il avait eu les premiers torts, et que maintenant il n'avait pas l'avantage des armes. Puis, cette découverte ne pouvait manquer d'amener entre son beau-père et lui des altercations, des hostilités sourdes, qui lui rendraient le séjour de Serizy insupportable, et qui achèveraient d'exaspérer son hypocondrie. Il éprouvait ce besoin de changer de place qui s'empare toujours des gens mélancoliques, comme s'ils ne devaient pas emporter avec eux le voile funèbre qui leur assombrit tous les objets; aussi se promit-il de saisir le premier prétexte pour aller visiter ses terres du Languedoc et de la Provence, afin d'échapper ainsi à son beau-père, au synode, aux projets de conspiration et même à sa femme, dont la touchante sérénité lui semblait comme un reproche continuel. Que ne pouvait-il se fuir lui-même?

Une lettre de Bertrand, reçue le lendemain, vint à propos pour motiver ce voyage et l'empêcher de res-

sembler en effet à une fuite. Il était question dans cette lettre de quelques contestations qui eussent pu se régler sans sa présence; mais, comme aussi sa présence ne pouvait nuire, c'en fut assez pour le décider à partir sans délai. Lorsqu'il annonça cette résolution, Geneviève leva sur lui un regard auquel il ne put se méprendre.

— Non, lui dit-il, je ne puis vous emmener. Ce sera un voyage fort rapide et qui vous ennuierait. D'ailleurs, rien n'est préparé à Courchival pour vous recevoir, mais je vous promets de faire arranger votre appartement, de revenir promptement, et tout différent de ce que je suis. — Cela est à désirer, dit le marquis grondant à demi-voix. — Ne craignez-vous pas, dit la comtesse, que la vue de ces lieux ne réveille au contraire vos douleurs? — C'est un remède violent, mais qui peut réussir, reprit René. Si je suis incurable, eh bien ! vous m'abandonnerez. — Jamais, repartit vivement Geneviève. Je ne le dois ni ne le puis.

René était trop occupé de l'idée de son départ pour être touché, comme il eût dû l'être, de l'expression presque passionnée que mit la jeune fille dans cette parole. Il la serra dans ses bras, l'embrassa tendrement sur le front, et alla tout disposer pour son départ. Une heure après il était en route, plus soulagé et plus joyeux qu'il ne l'avait été depuis un an. Qu'y avait-il de changé dans sa destinée ? Rien assurément. Mais, quand on est encore jeune, un départ égaye toujours. Il s'y trouve toujours je ne sais quel espoir d'aventures et de découvertes qui sourit à une imagination poétique. Puis on est libre, on est délivré de ses habitudes de tous les jours. Le repos fatigue à la longue. Il faut marcher. On est content de ne pas être encore perclus ni stupide. Cette satisfaction s'émousse bien vite, mais elle n'en a pas

moins été utile. Les chagrins ne sont pas aussi cuisants après une distraction.

La cour était alors en Provence, coïncidence qu'il n'est pas inutile de noter. Depuis longtemps cette province n'était pas tranquille. Le roi voulut la voir mettre à la raison. Le cardinal Mazarin trouva un moyen bien simple pour la pacifier, ce fut de gagner le président d'Oppède qui était à la tête des révoltés. Le président déclara qu'il n'avait jamais voulu agir contre le roi, mais seulement contre M. d'Angoulême, gouverneur de la province; si le roi était résolu à punir les séditieux, il n'en était plus, et se chargerait même volontiers de seconder M. de Mercœur dans son expédition contre eux.

L'arrangement se conclut sur ce pied-là.

M. d'Oppède expia pleinement son erreur en faisant pendre et en envoyant aux galères, sans miséricorde, les gens qui avaient été assez criminels pour se laisser pousser par lui à la révolte. Il ne balança pas davantage à exiler les membres de son parlement qui avaient eu l'audace de l'aider à rendre des arrêts séditieux. Ce fut fort bien fait. Il fallait des exemples. On prit les gens qui n'étaient pas bons à autre chose qu'à en servir. Il ne s'agissait pas de punir tous les coupables, ce qui eût été impossible, mais de pacifier la province, chose fort importante. M. le premier président en vint à bout plus rapidement qu'on eût pu faire sans lui avec une armée deux fois plus considérable. On épargna, avec son aide, et des hommes et de l'argent. Ne mérita-t-il pas bien la confiance et la faveur du roi? Aussi ne lui faillirent-elles pas. On le laissa maître de tout, et aussi de se charger seul de la haine des habitants. C'était encore très-juste.

M. de Quesmes, qui avait rejoint la cour, eut de son

ôté le plaisir de voir lier pour les galères un officier qui avait servi avec lui dans le régiment de Valois, et qui n'avait pas été en six mois aussi turbulent que lui en six semaines. Le don de l'à-propos est une belle chose.

— Je commence à craindre, dit le vicomte, que M. le premier président ne finisse par se souvenir de moi. Je désirerais savoir s'il procède par ordre alphabétique ou par ordre chronologique; car il ne paraît pas avoir commencé par les plus criminels.

Ce mot fut promptement rapporté à M. d'Oppède, qui répondit sans s'émouvoir qu'il n'avait pas droit de rappeler ce que le roi avait oublié, qu'il donnait la préférence pour les châtier à ceux qui étaient les premiers pris et aussi aux habitants du pays. Ce président était non-seulement un homme d'action, mais encore un homme d'esprit.

Il y avait un proverbe provençal qui disait: « Le parlement et la Durance ruinent la Provence. » Notez que l'on mettait le parlement en premier lieu. Or, cette année-là, la Durance était plus désastreuse que jamais. Le parlement ne pouvait rester en arrière. Aussi, à quoi pensaient ces étourdis de Provençaux de prendre, pour se mutiner, le temps où toutes les autres provinces étaient rentrées dans l'obéissance, où l'on n'avait pas non plus de guerre étrangère qui occupât les troupes, et où le roi se promenait dans les provinces avoisinantes? Ils s'étaient montrés également malavisés et peu respectueux. Ils méritaient que Dieu déchaînât tous ses fléaux.

Pendant toutes les exécutions, pendant que l'on pendait et fouettait les séditieux proprement dits, que l'on exilait et déposait les fauteurs de la rébellion; que l'on bâtissait une citadelle pour tenir les Marseillais en

bride, le roi visitait les différentes villes de la Provence. M. le cardinal avait rejoint la cour à Toulouse. Ainsi, il était avec Leurs Majestés en Provence. Le ministre était alors à l'apogée de sa gloire et de sa grandeur. Il avait victorieusement conclu la paix avec l'Espagne, et le mariage de Louis XIV avec l'infante, non sans avoir inséré dans le traité quelques clauses captieuses qui rendaient illusoire la renonciation aux droits de succession. La France entière chantait les louanges du Mazarin. Le roi d'Angleterre sollicitait la main d'une de ses nièces. En outre, le cardinal se faisait vieux et goutteux. Il pouvait donc se regarder désormais comme à l'abri de toute vicissitude, et jouir paisiblement de sa fabuleuse destinée.

La cour vint à Arles vers le milieu du mois de janvier, et y séjourna quelques jours, pendant lesquels Leurs Majestés firent plusieurs excursions dans les environs. Malgré la grande dévotion de la reine mère pour toutes les reliques, elle n'osa pas pourtant entreprendre le pèlerinage des Saintes-Maries, ni s'aventurer au travers de la Camargue. M. de Quesmes faisait des descriptions si effrayantes des dangers de cette île inconnue, de ses marais et de ses sables perfides, de ses taureaux et de ses chevaux farouches, que toutes les dames et même l'intrépide mademoiselle de Montpensier en avaient le cauchemar et que la curiosité cédait devant la peur. La Provence était alors peu explorée : les relations du temps parlent de cette province de France comme d'un pays tout à fait étrange par son aspect et par les mœurs de ses habitants, qui ne semblent guère moins étonner nos bons aïeux que la Chine et les Chinois ne pourraient nous étonner aujourd'hui.

Le roi, par considération pour les dames, et aussi sur ce qu'on lui rapporta que l'île de la Camargue était

alors entièrement submergée par la mer et par le Rhône, n'y alla point, mais il voulut visiter la petite ville d'Aigues-Mortes, à jamais célèbre pour avoir vu s'embarquer le roi saint Louis et ses barons allant conquérir l'Égypte. Ce n'est pas l'unique titre de gloire de cette petite cité. Sans remonter bien haut, le fait d'avoir seule de toutes les villes de France conservé le drapeau blanc sur ses remparts pendant le règne des Cent jours devrait lui mériter au moins quelque attention.

Comme le temps des princes est précieux, le roi voulut profiter du trajet d'Arles à Aigues-Mortes pour prendre le divertissement de la chasse du héron. L'archevêque d'Arles, monseigneur François Adhémar de Monteil de Grignan, prince de Salon et de Montgradon, était grand amateur de chasse, ce qui à cette époque ne paraissait nullement inconvenant à un grand seigneur ecclésiastique. Il avait les plus beaux équipages en chevaux, en chiens et en oiseaux; il se trouva honoré que le roi daignât s'en servir. On chevaucha quelque temps sur les bords du Rhône sans rencontrer de hérons. Le roi commençait à s'impatienter et eût été fort contrarié d'être obligé, à leur défaut, de chasser d'autres oiseaux, car il aimait dès lors que ce qu'il avait projeté s'exécutât littéralement. Mais le hasard n'avait garde de lui jouer aucun tour.

Au bruit des coups de fusil et de pistolet tirés par les piqueurs, on vit enfin une troupe de hérons s'émouvoir dans un marécage et se mettre sur leurs ailes au cri de : A la volte! qui était le cri particulier à cette chasse. Le roi voulut avoir le plaisir de jeter lui-même le hausse-pied. On appelait ainsi un tiercelet dressé à pousser le héron en haut, en le harcelant et sans engager le combat avec lui. Le seigneur qui remplaçait le grand fauconnier prit l'oiseau des mains du chef des piqueurs,

et le mit sur le poing de Sa Majesté, qui le lança sur le héron le plus vigoureux et le plus criard. L'action s'engagea aussitôt. Le héron monta presque à perte de vue, sans que son habile et tenace adversaire se laissât entamer ni donner le change. On découvrit alors les autres oiseaux, et le vol entier s'élança comme une volée de flèches.

Le héron se défendit vaillamment; mais il avait trop à faire. Blessé cruellement, il faiblit bientôt, descendit en tournoyant et vint s'abattre enfin sur le sec à peu de distance du lieu d'où il était parti. On lâcha un lévrier qui lui cassa le cou, pour l'empêcher de blesser les oiseaux. Un piqueur lui coupa la tête et la donna au seigneur qui faisait l'office de grand fauconnier, lequel, suivant l'usage, la présenta au roi. Tandis qu'on faisait la curée aux gerfauts et aux sacres qui venaient de combattre, d'autres vols attaquaient les autres hérons qui tournoyaient stupidement en l'air au-dessus du marais. Le roi prenait un grand plaisir à la chasse et montrait une humeur ouverte et un air gaillard qui contrastaient avec sa réserve habituelle.

La chasse avait lieu à peu de distance du pont de bateaux de Saint-Gilles, précisément en face du château de Courchival. Le roi remarqua ce beau et sévère monument féodal et demanda à qui il appartenait. Le chevalier de Gordes, capitaine des gardes, qui était du pays, se chargea de la réponse, personne ne se souciant beaucoup d'ailleurs de prononcer le nom d'un homme disgracié.

— Ah! dit le roi, je m'étonnerai moins à présent de la morgue de ce jeune homme. Un tel manoir annonce une famille ancienne et puissante. On doit avoir une vue magnifique du haut des tours et découvrir tout le pays à dix lieues à la ronde. Il me prend envie d'y mon-

ter. Envoyez quelqu'un s'informer si M. de Courchival est chez lui. Vous êtes son parent, je crois, Genouillac, vous devez savoir ce qu'il devient. — Sire, Votre Majesté m'excusera, mais, quoique proche parent du comte de Courchival, je ne l'ai jamais beaucoup connu. Depuis ma conversion, d'ailleurs, je suis devenu en horreur à mes alliés protestants. — Nous verrons à vous dédommager de ce désagrément, vicomte, répondit le roi, qui se mit alors à causer en particulier avec Colbert, tout en se dirigeant vers le château.

Les courtisans gardaient le silence, fort étonnés de cette lubie du roi, et y cherchant une pensée. M. de Quesmes ruminait dans son esprit quelle méchanceté il pourrait adresser à son cousin, car pour songer à lui jouer un tour sous les yeux du roi, il était trop prudent. Il savait que le maître pourrait voir là un manque de respect, et il ne voulait pas compromettre sa faveur naissante pour une vengeance dont il avait le loisir, et dont il ne se souciait même que par réflexion, car son amour-propre était plus vindicatif que son cœur.

Le comte était arrivé chez lui de la veille. Il ne pouvait, dans sa position, songer à se présenter devant le roi. Son étonnement fut donc extrême quand il vit la cavalcade prenant le chemin de son château et quand il apprit que le roi y venait, sachant bien à qui il appartenait. Il fit baisser le pont-levis et ouvrir les portes, mais il n'alla point au-devant du roi et ne se montra point. Quand le cortége entra dans la cour, il ne s'y trouva que le vieux Bertrand. D'ailleurs tout était ouvert, et le vieux château avait ainsi un air d'accueil singulier.

— Qu'est ceci ? s'écria le roi. Sommes-nous donc dans un château enchanté? dans le palais de la Belle au bois dormant? Il ne paraît pas bien certain que ce vieillard ait la faculté de parler et de se mouvoir. —

C'est peut-être quelque trahison, sire, dit Colbert. — Bah! répondit le roi en jetant sur la sombre façade et sur son cortége un regard circulaire; mais je croyais que M. de Courchival était chez lui. — Sire, dit alors le vieil écuyer, mon maître, ayant encouru la disgrâce de Votre Majesté, a craint de lui déplaire en s'exposant à ses regards, et il est prêt à se retirer pour laisser ce château à votre disposition. — Voilà, dit le roi, une délicatesse qui ne saurait me déplaire; mais nous ne sommes pas ici dans notre logis; nous sommes dans celui de M. de Courchival, qui a toujours le droit de nous en faire les honneurs. Il peut donc venir vers nous sans crainte.

Sur cette parole, il y eut plus d'empressement pour chercher le comte qu'il n'y en avait eu pour répondre à la première question du roi. René se présenta dans une attitude humble et avec un air contrit très-convenable. Il se jeta, sans rien dire, aux genoux du roi, qui parut touché, et, le relevant avec bonté, lui dit d'un ton demi-sévère, demi-paternel, qu'il savait prendre malgré sa jeunesse:

— On nous assure, monsieur, que vous conspirez contre nous. Nous sommes venu nous-même voir ce qu'il en est.

— Sire, répondit René, quoique la disgrâce de Votre Majesté doive profondément troubler l'esprit de ceux qu'elle accable, je ne suis point encore insensé, et je n'ai pu concevoir une telle pensée.

— Bien, monsieur. Nous savons d'ailleurs que vous vous êtes occupé de soins qui ne s'allient guère avec ceux d'un complot.

— Sire, j'ai eu besoin de consolation. Je me suis souvenu que Votre Majesté avait dit à M. de Schomberg que je devrais me marier. Je me suis marié.

— Nous ne voyons aucun mal là dedans, monsieur, tout au contraire. Madame de Courchival est-elle ici avec vous ?

— Non, sire; je ne suis venu ici que par nécessité; autrement, je n'aurais jamais osé m'approcher du séjour de Votre Majesté.

— Nous sommes content de votre soumission, monsieur. Nous vous autorisons donc à demeurer dans ce pays autant que vos affaires le demanderont. Si vous avez ensuite un peu de loisir, nous vous engageons à attendre nos ordres pendant quelque temps.

Le roi se souvint alors du premier motif de sa visite u château de Courchival et voulut monter sur la plus haute tour, d'où la vue était en effet admirable et s'étendait depuis la mer et les Alpines jusqu'à Beaucaire. En partant, il engagea de nouveau le comte à attendre ses ordres en ce lieu. L'homme à qui Louis XIV avait fait l'honneur de le disgracier était par cela seul élevé à ses yeux. C'est ce qui justifie l'attention qu'il avait accordée à René, et qui, au premier abord, peut sembler extraordinaire.

Quoique notre héros ne fût point entièrement *à l'abri* de la fascination qu'exercent la présence et la parole royales, cet incident changea bien peu la disposition de son esprit, peut-être par la raison qu'il ne devait apporter aucun changement dans sa destinée. L'âme pressent presque toujours l'avenir; mais ce prophète que nous portons tous en nous-mêmes n'est pas plus écouté que les autres.

En se retrouvant dans les lieux où sa destinée s'était nouée, où sa vie avait été empoisonnée comme à sa source, René avait senti qu'il ne pouvait conjurer la fatalité qui pesait sur lui que par quelque résolution violente et désespérée. La malédiction de son père, qu'il

portait dans son sein comme un trait envenimé qui gangrenait son âme, ne pouvait pas s'y endormir : il fallait qu'elle en fût arrachée. Deux idées venaient tour à tour se présenter à l'esprit de René comme les seuls remèdes à sa souffrance : c'était ou un mouvement excessif ou un repos absolu, un voyage en des régions inconnues, une de ces expéditions où on ne songe pas au retour, des mers immenses à parcourir, des climats de feu ou de glace à affronter, des combats, des tempêtes, des privations, des dangers de toute sorte; ou bien une solitude complète, une grotte dans le désert, et passer sa vie entière sans voir un visage humain, sans dire une parole, à regarder le ciel et à bercer son cœur.

Arrivé à ce point, il n'est pas étonnant que le jeune comte se sentît peu ému de l'espoir de reparaître un jour à la cour, et qu'il n'eût point bondi de fureur à l'aspect du prince qui l'avait doublement outragé naguère. La misère matérielle rend haineux; mais les malheurs de l'âme mènent à l'indifférence. L'amour de René pour mademoiselle de Lamperière n'était pas cependant entièrement effacé ; mais, s'il est vrai qu'il y ait dans l'amour souvent autant de haine que d'affection, il se trouve aussi dans la durée de ce sentiment une période de flamme et une période de glace, une époque de passion, d'emportement et de soumission, et une époque de dédain et de sombre silence où l'on voit, sans changer de visage, à ses pieds, l'objet aimé pleurant, mais non sans que le cœur se torde et souffre horriblement. Alors Cupidon laisse Psyché errer et mendier, et la livre sans pitié aux fureurs de sa mère. Alors pourtant l'amour n'en existe pas moins; mais il faut qu'il ait satisfaction de l'outrage qui lui a été fait et qu'il ne veut pas punir lui-même.

Aussitôt que René eut appris que la cour était retournée à Aix, il se rendit à Arles pour voir le vieil apothicaire dont la sagesse était toujours bonne à écouter, et aussi cette jeune fille, seule créature au monde qui tint à lui par les liens du sang, et à qui, en cette qualité, son intérêt ne pouvait jamais faillir, quelles que fussent ses peines et ses douleurs. On oublie une maîtresse, un ami, mais jamais une sœur: les entrailles ont meilleure mémoire que le cœur.

L'apothicaire était dans son perchoir. Sa fille Madeleine jouait en bas avec le petit Romain. Ils ne s'émurent ni l'un ni l'autre de l'arrivée de René, et la jeune fille lui adressa même un petit salut de connaissance. Le comte trouva le vieillard au milieu de son laboratoire, dont le carnage n'avait été que médiocrement réparé, et qui avait l'aspect d'un temple où les iconoclastes ont passé. Gigadas n'avait plus ni son activité ni sa gaieté anciennes. En deux mois, il était vieilli de dix années; il était courbé, et, chose singulière! engraissé. On voyait qu'il avait renoncé à sa poudre de dessiccation, mais c'était moins, sans doute, faute d'en faire usage qu'il s'était ainsi alourdi, qu'à cause de quelque pensée accablante que le travail de ses mains ne détournait plus de son front. Ce vieux tronc si sec, si vivace, si vert encore, quoique défeuillé, s'était subitement vermoulu au cœur, et montrait une ruine imminente. Il quitta les livres et les papiers où il était enfoncé, pour saluer le jeune seigneur avec une gravité qui fit peine à celui-ci, par le contraste qu'elle offrait avec ses sautillements d'autrefois. Ils se regardèrent tous deux un instant en silence avec une douloureuse curiosité.

— Vous me trouvez vieilli, dit le vieillard le premier. Je puis vous en dire autant, monsieur le comte; mais



vous en êtes à votre première épreuve, et moi à ma dernière. Vous vous faites homme, et moi je me fais poussière. — On ne résiste pas toujours à la première épreuve, je crois, répondit René. — Mais on meurt toujours de la dernière, repartit le vieillard. — Voilà de funèbres idées, maître. Qu'avez-vous donc fait de votre vieille jovialité? — Vous ne croyez pas, j'espère, que ce soit la pensée de la mort qui me l'ait ravie. N'avais-je pas le moyen de prolonger ma vie? Mais voici ce qui a tué à la fois ma volonté, ma gaieté et mon corps.

Et le vieillard montrait à René une feuille de papier où était tracé le dessin d'une main couverte de lignes et de figures géométriques et astronomiques.

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune homme. — C'est la main de ma fille, répondit le vieillard d'un air piteux qui eût pu paraître comique à des gens qui n'auraient point souffert (ce qui est à peu près dire des gens qui n'auraient point eu d'âme), mais qui ne donna nullement envie de rire à René. Oui, poursuivit l'apothicaire, la main de ma fille! et tous les signes funestes y sont, non ceux qui indiquent des vices ou des crimes, pauvre innocente! elle ne peut pas pécher, mais les signes de vie briève, et ceux de mort violente. Regardez plutôt! — Je ne vois, dit doucement René, que des lignes qui s'entre-croisent.

— Ah! c'est vrai, vous n'êtes pas chiromancien. C'est qu'à force de regarder ces lignes, elles sont devenues pour moi animées et parlantes. Mais, voyez, la ligne de vie, ou *cardiaca,* est si courte, qu'elle ne va pas jusqu'au milieu du mont de Saturne. La ligne hépatique est d'une finesse extrême et terminée par un X. Il n'y a rien de plus fatal. Puis des signes de mort violente sans nombre. Voici une ligne qui coupe la ligne de vie, la ligne hépatique et la ligne *mensalis.* Croyez-

vous que dans cette main si potelée et si pure une ligne si peu ordinaire puisse exister pour rien? Non, c'est impossible, et c'est un signe funeste et qu'une longue expérience m'a appris à regarder comme irréfragable. Il y a plus. Ces deux rameaux qui s'échappent de la ligne *mensalis*, vers les doigts *index* et *medius*, annoncent certainement qu'elle mourra par l'épée. Comment voulez-vous, continua-t-il d'une voix étouffée, qu'une force que l'espoir seul avait nourrie jusqu'ici puisse résister à cela? Vous ne pouvez pas savoir quelle tendresse je porte à cette enfant, moi qui ai de la bienveillance pour tout le monde. Hélas! vous ne connaissez pas encore toute l'étendue de mon malheur. Je vois, moi, dans ma main toutes les marques de longévité. La ligne *restricta* qui y vient quatre fois, le *carpus*, ou la *vasata*, indiquent que je dois atteindre quatre-vingts ans et par conséquent survivre à ma pauvre petite Madeleine, dont la mort est toute prochaine. N'est-ce pas affreux? Après tout, cela vaut mieux ainsi. Que serait-elle devenue après moi?

— N'est-elle pas ma sœur? dit René vivement ému en prenant les mains du vieillard dans les siennes. — Elle l'est certainement, et j'aurais foi dans votre volonté de la protéger. Mais qui sait quelle sera votre destinée à vous-même? Laissez-moi regarder votre main. — Non, non, quand je vois un sage tel que vous se laisser ainsi influencer par ces vaines idées, je crains qu'elles ne s'emparent aussi de moi. Je croyais la chiromancie abandonnée aux diseuses de bonne aventure. — Vous avez raison, répondit tristement le vieillard. Oui, la science est funeste, mais elle n'est pas vaine. L'Écriture elle-même nous apprend que Dieu a inscrit notre destinée dans notre main : *Qui signat in manu omnium hominum ut noscant singuli opera sua.* N'est-ce pas Job

qui parle ainsi? *Cheiromantica, per anagramma, sic omnia certa.* L'expérience me l'a assez démontré.

René renonça alors à combattre ces idées dont le vieillard était irrévocablement blessé, et que la discussion ne faisait qu'enfoncer plus avant dans son esprit. Il lui raconta à son tour ses douleurs, les pensées qui le poursuivaient aussi sans relâche, et lui demanda si, dans ses trésors de sapience, il pouvait trouver un calmant à cet état de douloureuse inquiétude où il ne pouvait plus durer.

— C'est, répondit le vieillard, le signe d'une crise prochaine dans votre destinée; vous pouvez vous en tenir assuré, et cette pensée doit par avance vous soulager.

Comme ils en étaient là, la jeune fille se glissa dans la chambre sur la pointe du pied et vint murmurer quelques mots à l'oreille de son grand-père, dont les yeux se remplirent de larmes.

— N'est-ce pas encore un présage terrible? dit-il à René. Depuis quelques jours, elle ne songe qu'à aller se promener dans le grand cimetière, dans les Champs-Élysées! — Je vous reconnais bien, dit alors l'enfant à René. Voulez-vous venir avec moi?

XXIV

DÉNOUMENT

René, en quittant le vieillard, reprit le chemin de son manoir avec cette hâte propre aux gens dont l'esprit

est malade. Le vieil écuyer vint à sa rencontre. Il avait l'air très-ému. Bon! pensa René, il sera arrivé quelque chose. Bonheur ou malheur, je m'en réjouis.

— Monsieur le comte, dit Bertrand, il vient de venir au château une jeune dame qui ne veut parler qu'à vous. Comme elle est en deuil et qu'elle a l'air fort triste, j'ai pensé que sa visite ne vous serait pas agréable... — L'aurais-tu donc renvoyée? s'écria René. — Je ne l'ai pu, monsieur, elle a voulu vous attendre. — Et où est-elle? — Dans la salle noire. C'est là qu'elle a voulu aller. Je n'ai pas eu besoin de lui montrer le chemin. J'ai été obligé de la laisser faire. Sa présence me troublait comme une apparition de l'autre monde, et, en vérité, son air, ses manières, sa voix, sont si étranges...

Sans en écouter davantage, René poussa son cheval, traversa au galop l'avenue, le pont et la cour, sauta à terre sans attendre que son valet vînt lui tenir l'étrier, et monta quatre à quatre l'escalier de la tour d'Eymeri. Arrivé à la porte de la funeste salle, il s'arrêta un instant pour reprendre haleine et calmer un peu les battements de son cœur qui menaçaient de rompre ses attaches; mais la porte de la salle s'ouvrit soudain. René recula involontairement devant la figure qui se présenta alors à lui. C'était mademoiselle de Lamperière, mais quel changement! Elle était d'une pâleur verdâtre que la vie n'emprunte jamais qu'à une mort prochaine. Ses lèvres étaient livides et tremblantes, ses sourcils contractés, et ses yeux avaient un éclat plus sinistre encore que l'abattement de ses autres traits. Assurément elle avait pu être prise pour une créature de l'autre monde. On n'eût pas pu dire qu'elle fût ni changée, ni vieillie; elle était morte, et ressemblait à ce qu'elle avait été comme un spectre peut ressembler à un vivant.

— Dieu merci ! dit-elle d'une voix brève et horriblement altérée, vous arriverez encore à temps ! Mais dépêchons-nous.

En prononçant ces étranges paroles, elle prit René par la main.

Le jeune homme se sentit glacé jusqu'au cœur de l'impression de cette main, qui était d'une froideur moite et frissonnante, aussi surprenante que le reste.

— Madame, lui dit-il, au nom du ciel ! qu'avez-vous, et que puis-je faire pour vous ? Vous n'êtes pas bien, ce me semble ?... — J'ai un peu froid, mais ce n'est rien, ce sera bientôt fini : on ne meurt pas de cela. Venez. Asseyez-vous là, plus près de moi. De quoi avez-vous peur ? Vous voyez que je suis tranquille. Je veux seulement causer avec vous. — Mais, madame, je ne puis comprendre... — Je vous expliquerai tout. Laissez-vous faire et laissez-moi dire.

René céda à la fascination stupéfiante qu'exerce sur une imagination superstitieuse tout ce qui a l'air surnaturel. Il s'assit sur le siége que Louise avait disposé d'avance près du fauteuil où le vieux comte était mort, et qui depuis était toujours resté à la même place. Elle-même se laissa tomber dans ce fauteuil.

— René, dit-elle alors en se penchant vers lui, je sais que vous êtes perdu pour moi. Je vous ai oublié un instant, vous avez eu le droit de m'oublier tout à fait. M'avez-vous en effet oubliée ? — Cette question, madame, a droit de me surprendre, et je ne vois pas à quoi il peut être utile d'y répondre. — Non, vous ne m'avez pas oubliée ; c'était impossible. Mais vous me haïssez, je le vois. Eh bien ! j'aime encore mieux cela qu'une froide indifférence. René, je vous ai trahi, et cependant je vous aimais. Ne dites pas non. Vous savez bien que je vous aimais. — En Pro-

vence. — Partout, toujours. Hélas ! je me suis trahie moi-même. Mon orgueil a été flatté de voir le roi et la cour à mes pieds. — Je conçois cela parfaitement, madame. Je vous assure que je vous trouve maintenant très-excusable. — Non, non, ne dites pas cela. Oh ! j'ai eu tort, bien tort. J'ai été bien coupable, et vous avez raison d'être dur pour moi. Mais ce n'a jamais été que de la coquetterie, je vous le jure. Vous savez, toutes les femmes sont coquettes, surtout dans notre pays. Oh ! combien je déteste cet égarement d'un moment. Oui, ce n'est pas trop de ma vie pour l'expier. — Vous vous jugez trop sévèrement, madame. Vous vous êtes d'ailleurs découragée trop tôt. Je ne doute pas qu'avec toutes vos grâces et votre esprit vous n'eussiez promptement ramené le roi et triomphé de vos rivales. Vous savez sans doute que le roi a passé ici avant-hier. C'était lui peut-être que vous cherchiez à y rencontrer, et, à son défaut, vous avez voulu exercer votre talent sur moi. J'espère que j'ai montré assez de patience, et que nous terminerons cette scène dont il m'est impossible de deviner le but. — Ah ! vous ne voulez pas m'écouter. Mon Dieu ! je ne puis déjà plus parler. J'avais pourtant bien des choses à vous dire. Mais tout s'en est allé. René, je sais que vous êtes marié, que vous avez une femme digne de vous et que vous aimez ; je sais, moi, que je suis une malheureuse qui ne mérite pas d'être foulée sous vos pieds. Je ne viens donc pas vous demander de m'aimer encore. Je n'ai voulu que vous revoir encore une fois... — J'espère, madame, vous revoir plus d'une fois. Je retournerai bientôt sans doute à la cour. — Je n'y serai plus. René, grâce, grâce! je vous en conjure. Dites-moi que vous me pardonnez tout le mal que je vous ai fait. Je ne le mérite pas, je le sais ; mais j'ai tant souffert, tant

pleuré, je me repens si profondément, et... regardez-moi. — Vous avez l'air souffrant, en effet, madame, et dans l'intérêt de votre santé, de votre réputation, vous devriez... — Ah! mon Dieu, il ne me pardonnera pas! Pendant qu'il en est temps, René, je vous en supplie, dites-moi que vous me pardonnez, car il faut que je m'en aille. Ah! je crois que c'est fini!

A ces mots prononcés d'une voix brisée et déchirante, René, qui jusque-là avait évité d'arrêter ses regards sur mademoiselle de Lamperière, la regarda. Elle était renversée dans le fauteuil, les paupières closes, sans mouvement et sans respiration apparente. Il la crut morte. Ce spectacle et cette pensée brisèrent son inflexibilité.

— Quoi! s'écria-t-il, elle aussi! Mais qu'y a-t-il donc en moi? Louise, Louise! revenez, revenez. Oui, je vous pardonne; oui, je dirai tout ce que vous voudrez. Ah! encore cette fois il est trop tard!

Et il se jeta aux genoux de la jeune fille comme il s'était jeté aux genoux de son aïeul, anéanti, épouvanté de ce nouveau coup de foudre qu'il avait attiré sur sa tête.

— Ah! dit Louise en revenant à elle faiblement et agitant vers lui ses mains engourdies, j'ai entendu, mais j'avais peur de ne plus pouvoir répondre. Vous m'avez pardonné. Voulez-vous me le dire encore? — Oui, oui, je vous pardonne. Mais qu'avez-vous, au nom du ciel? — Rien, rien... je suis empoisonnée! — Empoisonnée! Malheureuse enfant! vite, je vais chercher du secours. Je puis vous secourir moi-même. Dites-moi quel poison vous avez pris?...

— Arrêtez, dit Louise en se levant et le retenant avec force. Que voudriez-vous qu'on dît en me trouvant chez vous? Je ne sais ce que c'est que ce poison, mais il

est bon, je le sens. Il n'y a pas de secours possible, et je serai morte avant qu'un médecin puisse arriver. — Ah ! que je voudrais mourir aussi ! Louise, pourquoi avez-vous fait cela ? N'avez-vous pas songé que c'était un crime ? — Je le sais, mais il le fallait. Autrement vous ne me croiriez pas. Et puis, de cette façon, je ne pourrai plus vous être infidèle. Écoutez, René, vous me pardonnez de tout votre cœur, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, oui. Pourquoi ne l'ai-je pas dit de suite ? Mais je reste là. Insensé ! Et le poison te dévore cependant ! Laisse-moi... Qu'importe à cette heure les considérations du monde ! — Écoute-moi, mon René ! Oh ! je puis bien te nommer ainsi, puisque je meurs. Ta femme même n'en pourrait être jalouse... Écoutez-moi, je crois que j'aurai encore assez de force pour aller jusqu'à Lagny. Puisque tu le veux, j'enverrai chercher un médecin, mais, je sais, moi, que c'est inutile. — Eh bien ! partons de suite, partons ! — Un moment encore. C'est ici que ton aïeul t'a maudit, n'est-ce pas ? C'est moi qui ai attiré cette malédiction sur ta tête. Eh bien ! moi qui vais mourir aussi, je te bénis et prie le ciel de prendre ma mort pour expiation. — A votre tour, Louise, grâce et pour moi et pour vous ! Venez. — Non, pas par là, par l'escalier dérobé. Voici la clef. Je l'ai retrouvée où je l'avais laissée.

René emporta la jeune fille plutôt qu'il ne la conduisit jusqu'à Lagny. Elle lui parla durant le chemin, lui représentant que sa mort était nécessaire pour tous deux ; qu'elle n'avait rien à faire dans la vie ; qu'il n'en était pas de même de lui ; que, morte, il lui serait permis de l'aimer, mais que, vivante, il ne le pourrait. Elle voulut s'asseoir au bord du petit bois qui avait été le second lieu de leur rendez-vous.

— Vous ne voulez pas me laisser mourir ici ? lui dit-

elle. Non. Eh bien, je vous obéirai. Ah! je suis trop heureuse!

Arrivée près de la porte du château, elle s'arrêta et regarda si personne ne se trouvait là; elle serra René dans ses bras par un mouvement convulsif, et lui dit un adieu dont rien ne pourrait rendre la suprême expression.

— Il faut nous quitter, lui dit-elle. Adieu pour jamais! Je n'ai aimé que toi. — Hâtez-vous, lui dit René qui la regarda pénétrer dans le château d'un pas chancelant. Quand il ne la vit plus, car elle n'eut pas la force de s'arrêter pour lui dire encore adieu, il s'élança, rentra à Courchival, demanda son cheval, arracha la selle des mains du valet qui n'allait point assez vite, et en une minute il fut parti. En une demi-heure il était à Arles, car il n'y avait point alors de médecin à Saint-Gilles.— Monsieur, dit-il au médecin, mademoiselle de Lamperière se meurt, il faut que dans une demi-heure vous soyez auprès d'elle. — Oui, monsieur. — A Lagny. — C'est impossible. — Du tout, j'en suis venu en moins de temps. Soyez tranquille, je fouetterai votre cheval et ce sera moi qui vous payerai. — J'irai, monsieur.

Par bonheur pour le médecin, il se trouva qu'il était bon cavalier, comme la plupart des habitants du pays, mais il ne dut jamais se souvenir qu'en frémissant de cette course furibonde. Il était minuit quand ils arrivèrent à l'entrée de l'avenue de Lagny.

— Je vous attends ici, dit René au médecin. Vous viendrez me rendre compte de ce que vous aurez vu. Pas un mot de moi.

Nous n'essayerons pas de décrire l'angoisse de René pendant cette attente. Le médecin revint au bout d'un quart d'heure.

— Eh bien? — Il n'y a rien à faire, monsieur. Tout est fini. — Morte? — Elle l'était quand je suis arrivé. J'ai proposé de faire l'ouverture du corps, car la maladie ne me paraît pas claire; mais un prêtre s'y est opposé et a dit que la demoiselle l'avait elle-même défendu. — Venez avec moi, monsieur.

Le médecin suivit René.

— Voici votre salaire, lui dit le comte en lui mettant un rouleau d'or dans la main. Oubliez que c'est moi qui suis allé vous chercher. — Oui, monsieur le comte. — Vous pouvez à votre choix passer la nuit ici ou vous en retourner.

Le médecin préféra partir. Pour René, il ne prit que le temps de changer de cheval, Bertrand voulait le suivre, mais son maître le lui défendit péremptoirement. Le lendemain matin le comte était à Aix.

XXV

SUITE

Mademoiselle de Lamperière n'était pas la première femme qui, après une infidélité beaucoup plus coupable et plus consommée que celle qu'elle avait à se reprocher, se soit rattachée à l'amant qu'elle a trahi, en reprenant pour lui un amour désespéré. Comme elle ne pouvait point épouser René, il fallait bien qu'elle mourût. Un moyen terme n'était pas dans son caractère.

Dès son arrivée à Aix, le comte se rendit au logis du

cardinal, qui était à l'archevêché. Quoiqu'il fût de grand matin, on voyait déjà dans la cour des équipages et des chaises qui annonçaient des visites autres que celles nécessitées par les affaires du gouvernement. Comme le roi, le ministre avait le privilége de recevoir des dames dans sa chambre, après son lever et même avant, et les dames ne laissaient pas chômer ce privilége. Le cardinal était pour ainsi dire assiégé continuellement par elles, non-seulement par intérêt, mais par plaisir, non-seulement à cause de sa puissance, mais aussi de ses qualités séduisantes. L'homme n'était pas moins choyé que le ministre. Il faut se souvenir en effet que ce fut l'homme qui fit la fortune du ministre.

L'archevêché, séjour passager de Mazarin, était alors gardé par sa compagnie de mousquetaires, qui le suivait partout, et qui devint, après sa mort, la seconde compagnie des mousquetaires du roi. Cette compagnie changea pour lors la livrée rouge et or du cardinal pour prendre l'incarnat, le bleu et le blanc, qui étaient les couleurs de la livrée royale, mais elle garda sa devise: un trousseau de flèches vivrées avec ces mots: *Alterius Jovis, altera tela*, ce qui était assez fier.

Pour parvenir auprès du ministre (car c'était là le but de son voyage à Aix), le comte se servit du moyen le plus simple. Il s'adressa au sous-brigadier qui commandait les gardes de la porte, et le pria de faire remettre au cardinal une lettre qu'il lui donna. L'officier, qui était un jeune gentilhomme de bonne famille, n'eut garde de prendre René pour un importun ordinaire, et, avisant un page qui bâillait dans la cour, il l'appela et lui remit le message en lui recommandant de faire promptement.

— Soyez tranquille, dit-il ensuite à René. Fallût-il passer par les trous de serrures, avant cinq minutes il

aura remis votre lettre à monseigneur le cardinal.

René, voulant attendre le résultat de sa démarche, entama conversation avec le jeune officier, ce qui ne lui fut pas difficile. De tout temps, les jeunes militaires ont été d'une humeur aussi communicative que celle des vieux est rébarbative. Le comte causa des fêtes que promettait le mariage du roi, avec cette apparente froideur qui couvre quelquefois les états violents de l'âme. Cette épreuve ne dura pas longtemps. Un huissier vint bientôt, guidé par le page, s'informer si le gentilhomme qui venait d'envoyer une lettre au cardinal se trouvait encore là.

— C'est monsieur, dit le jeune officier. S'agit-il de l'arrêter? Monsieur, je regrette beaucoup que notre connaissance...

Le page poussa un éclat de rire immodéré, et l'huissier sourit dans sa gravité. — Il n'y a rien de pareil, dit celui-ci. Je suis chargé seulement de prier monsieur de me suivre chez monseigneur le cardinal. — Ah! c'est différent, dit l'officier sans se déconcerter. Monsieur, je vous fais mon compliment. — Il n'y a pas de quoi, monsieur, je vous assure, dit René.

Conduit par l'huissier, le comte monta l'escalier tout peuplé de domestiques, traversa l'antichambre toute pleine de seigneurs de la cour et du pays, attendant le réveil du ministre, qui ne devait pas se réveiller pour tous ce jour-là, et il fut introduit dans la chambre à coucher où Mazarin se trouvait seul. Si la pompe, non pas quasi, mais tout à fait royale, qui entourait le cardinal-ministre annonçait bien ce qu'il pouvait, rien en lui ne montrait les préoccupations inséparables de la conduite d'un grand État. On ne le trouvait point toujours, comme le cardinal de Richelieu, environné de secrétaires, bardé de papiers, crachant continuellement

ces flots d'encre qui sont comme le sang de la diplomatie, et s'essoufflant à pousser les ressorts de sa machine. Richelieu aimait à étaler son travail; Mazarin, au contraire, semblait mettre tous ses soins à dérober le sien; le premier avait besoin d'effrayer Louis XIII du fracas des affaires, le second voulait dérober ses services aux yeux jaloux des grands seigneurs, et se les faire ainsi pardonner. Il semblait que tout se passât dans sa tête; aussi, quoique son âge ne fût point encore avancé, était-il déjà usé par ses efforts intérieurs. Quoique sa maigreur fût extrême, sa figure, parfaitement régulière, n'en conservait pas moins son expression agréable et noble; son front était toujours celui d'un homme de génie, son regard petillait toujours d'esprit, sa bouche était toujours gracieuse. On disait dès lors qu'il mettait du rouge pour déguiser la pâleur de ses joues. L'obligation où il était de porter toujours des vêtements écarlates lui en faisait une nécessité, et il jouait un rôle assez pénible pour partager un privilége qu'on ne conteste point aux acteurs.

Il reçut le comte de Courchival dans son lit ou sur son lit, car la simarre fourrée qui l'enveloppait et qui se répandait sur le lit en larges plis empêchait de bien distinguer sa situation: cette simarre était rouge comme la calotte qu'il portait au sommet de la tête. Sa lèvre supérieure était ornée d'une moustache retroussée dont l'ébène, peu d'accord avec la teinte grisonnante de ses cheveux, n'a point été incriminé par l'histoire, qui ne peut songer à tout.

— Monsieur le comte, dit-il au jeune seigneur le plus gracieusement du monde, je suis fâché de vous voir, car j'avais à vous faire transmettre un avis de Sa Majesté que votre impatience va, à mon grand regret, me contraindre d'ajourner. — Monseigneur, répondit

René, l'affaire qui m'a fait demander une audience à Votre Éminence n'a rien de commun avec celle qu'elle parait croire. — Il faut donc, monsieur, que vous veniez pour affaire qui intéresse le service du roi? — Oui, monsieur. — En effet, votre lettre porte cela; mais je sais qu'on emploie souvent ces mots comme une formule pour faire ouvrir les portes. Eh bien, monsieur, parlez, je vous écoute. — Votre Éminence saura d'abord que j'appartiens à la religion réformée. — Prétendue réformée, interrompit le cardinal.

— Prétendue réformée, reprit René, ce qui m'a mis à même de connaître les menées que pratiquent dans son sein des ambitieux et des fanatiques. Sous le couvert du synode, ils tiennent des assemblées séditieuses où ils discutent des plans de rébellion et cherchent des prétextes pour troubler la paix du royaume. — Les insensés! mais que veulent-ils donc? ne jouissent-ils pas encore de tous les priviléges qui leur furent concédés par le roi Henri le Grand? Ne sont-ils pas libres et tranquilles? N'ont-ils pas des temples et des chaires à leur suffisance? — Cela ne leur suffit pas, monseigneur; ils voudraient avoir des garanties matérielles et songent à demander la réintégration de leurs anciennes places de sûreté.

— Voilà qui passe toute imagination! Il faut vraiment que le délire les ait tous saisis. Oui, oui, on les leur rendra leurs places de sûreté! vous verrez que c'est pour les leur rendre qu'on les leur a reprises. Le moment aussi est admirablement choisi! Au fait, ce pays-ci s'est bien révolté presque sous les yeux de Leurs Majestés. Ces Français n'attendent d'occasion que celle de leur fantaisie; c'est une nation bien nommée. Et quels sont, monsieur, les instigateurs de cette mauvaise plaisanterie, les chefs de cette sorte de cons-

piration ? — Je supplie Votre Éminence de me dispenser de lui nommer personne ; je lui dirai seulement que les ministres, pour la plupart, poussent ardemment à la révolte ; mais que tous ceux de la religion qui tiennent à quelque chose désirent la continuation de ce qui est présentement. — Je ne vous en demanderai pas davantage, monsieur. Ayant l'œil éveillé sur eux, il ne me sera pas malaisé de connaître les uns et les autres. Je vois que ces gens-là veulent absolument se faire chasser de France : car à présent on ne sera pas obligé de les massacrer. Au surplus, ce ne sera pas moi qui ferai cette expédition ; il suffira, pour qu'ils se tiennent encore en repos quelque temps, de leur retrancher leurs synodes nationaux. Ah ! messieurs les prédicants, vous voulez encore mener du bruit ; nous ne serons pas si sots que de vous laisser concerter. Or çà, monsieur le comte, vous en avez donc été aussi ? — Oui, monseigneur, la curiosité et le besoin d'action m'ont porté à me mêler d'abord à ces délibérations ; mais je m'en suis retiré, voyant à quel point elles devenaient factieuses et folles.

— Vous avez très-sagement agi pour votre âge. Et quel est le prix que vous mettez à votre perspicacité ou à votre repentir ? — Je n'ai aucune grâce à demander, monseigneur. Mon intention est de m'en aller de ce pas en quelque monastère et de m'y ensevelir entièrement, de façon que personne dorénavant n'entende parler de moi. Comme je suis marié, cette disparition sera pour ma femme un motif de faire casser son mariage, d'autant plus que je n'ai jamais eu aucune relation avec elle. Je supplie Votre Éminence de vouloir bien lui être favorable en cette affaire, si elle juge que l'avis que je lui ai apporté mérite quelque considération. — Vous m'adressez là une sollicitation que je ne pouvais guère

prévoir, monsieur, et vous prenez un étrange parti, sur lequel je ne vous blâmerai ni ne vous louerai, ne connaissant pas vos raisons; cependant, que deviendront vos biens, qui, dit-on, sont fort considérables? Les mettez-vous aussi en religion? — Non, monseigneur; ils demeureront à madame de Courchival, qu'elle se remarie ou non. Je supplie encore Votre Éminence de vouloir bien prêter les mains à cet arrangement. — Pour le coup, monsieur, je ne puis rien comprendre à ce qui vous dirige. Il n'importe. J'agirai selon que vous le désirerez. — Je puis expliquer à Votre Éminence ce qui l'étonne ici. J'ai épousé mademoiselle de Serizy sans l'aimer et sans en être aimé; nous sommes restés étrangers l'un à l'autre. Nous ne pourrons jamais être heureux ensemble. Il y a d'autres plaies encore sur ma vie: j'ai reçu du ciel l'avertissement de renoncer au monde; je veux lui obéir sans délai. Cependant serait-il juste que cette jeune fille, qui est ma femme, restât liée d'une chaîne indestructible et fût condamnée à une solitude éternelle, parce qu'elle m'a rencontré une fois sur son chemin? Non, non! je souhaite qu'elle se remarie. Le vicomte de Genouillac, mon cousin, avait songé avant moi à la rechercher: elle n'avait pas de répugnance pour lui. J'espère que cette union pourra s'accomplir avec la faveur de Votre Éminence. — Vos demandes, monsieur, sont assez singulières et désintéressés pour que je me laisse aller à y accéder. Je serais bien aise de savoir en quel couvent vous comptez vous retirer. — Je l'ignore encore, monseigneur. Je laisserai sans doute au hasard le soin de me guider, et suis résolu à être dans le cloître comme si j'étais dans le sépulcre. — Allez donc, monsieur, et que Dieu vous conduise!

On a pu être étonné de voir que René, un jeune homme et un gentilhomme qui devait, en cette double qualité,

être pétri de candeur et de loyauté, trahit ainsi et subitement sa religion et son parti; mais à cette époque les trahisons politiques n'étaient point infâmes comme aujourd'hui, où, après tout, elles n'en sont pas moins ordinaires. Alors il était admis, comme nous l'avons déjà dit, de tricher au jeu, et la politique était un jeu comme un autre. Qu'on lise l'histoire de la Fronde, on y verra tous les acteurs, tous les héros, se jouant continuellement les uns les autres par-dessous jambe: le cardinal de Retz ayant de nocturnes conférences avec la reine mère et Mazarin, et le jour ameutant la bourgeoisie et la populace; Condé prenant parti un jour pour le parlement et le lendemain pour la cour; la grande Fronde et la petite Fronde s'aidant et se combattant successivement, et tous les intérêts individuels s'enchevêtrant tellement, qu'on a peine à retrouver dans ce labyrinthe la direction providentielle de la guerre.

René, à la vérité, avait été élevé à l'abri de la corruption du monde; mais l'esprit d'un siècle est dans l'air, et devient, pour ainsi dire, épidémique autant que contagieux; puis, dans l'irritation où vivait son âme, il ne pouvait attacher grande importance aux moyens. Quand une pensée le saisissait, il n'en voyait que l'accomplissement. Ainsi, quand il avait voulu se venger, dans la première période de ses souffrances, la colère lui avait fait fausser la parole qu'il avait donnée à son cousin, et vouer une pauvre jeune fille à une union nécessairement malheureuse. Et maintenant que l'abattement lui était venu, il ne reculait pas devant une double félonie pour conjurer sa destinée et réparer le mal qu'il s'était fait e qu'il avait fait aux autres. Malheur à celui qui, dès sa jeunesse, s'habitue aux voies tortueuses! malgré lui il sera toujours contraint à la déloyauté. Les circonstances conspireront contre lui, et il ne saura plus voir le droit chemin.

Tandis que René était à l'archevêché, il se passait dans un logis voisin une scène qui se liait intimement avec celles dont nous venons d'être témoins. C'était chez le marquis de Lamperière, qui, n'étant point en année, n'avait pas été obligé de se rendre au lever du roi. Il était, comme nous l'avons dit, un des quatre premiers gentilshommes de la chambre, cette charge n'étant pas alors exclusivement réservée à des ducs et pairs, comme le voulut depuis Louis XIV, pour relever la domesticité royale.

Le marquis était donc dans son lit, songeant soit aux ordres qu'il avait reçus la veille de Sa Majesté, au sujet des vêtements du mariage, soit à quelque intrigue ambitieuse et aux chances d'agrandissement qu'il pouvait encore espérer, soit encore à sa fille, non qu'il eût remarqué le délabrement de sa santé, mais parce qu'il s'en allait grand temps de l'établir. Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit avec violence, et il vit entrer Gautier Violais pâle, effaré et haletant. Le berger était aussi bien changé depuis qu'il était devenu le sieur de Varignoles, l'un des secrétaires du cardinal-ministre pour les affaires étrangères, et ce changement n'était pas dû uniquement à une impression récente. Ses tempes s'étaient dégarnies, et ses cheveux noirs étaient mêlés de fils argentés. Sa poitrine s'était creusée et ses traits ossifiés. Ainsi la dernière épreuve de son ambition, au lieu de le satisfaire, l'avait découragé et épuisé. Sa pensée, réduite au désespoir, s'était tournée contre lui et le broyait dans ses étreintes dévorantes.

— Ma sœur est morte, monsieur, dit-il en entrant, avec l'accent d'une fureur longtemps concentrée.

— Votre sœur? Qui donc, Gautier? répondit le marquis en se soulevant violemment.

— Ma sœur, votre fille, si vous aimez mieux, mon-

sieur. Mais à cette heure il ne s'agit plus de feindre ni de se taire. Je suis votre fils, votre bâtard, je le sais. Croyez-vous que je ne l'aie pas deviné depuis longtemps? Vous n'avez pas le cœur assez bon, monsieur, pour m'avoir sans raison protégé et soutenu comme vous l'avez fait. Qu'avez-vous fait de cette enfant que je vous avais confiée? Elle ne vous était rien, elle. Vous l'avez chassée de chez vous, et elle est morte sans doute comme ma sœur. Oui, ma sœur est morte. Elle s'est empoisonnée. Et c'est vous qui l'avez poussée là par votre infâme et stupide ambition; pour la faire duchesse, ou, mieux encore, pour la faire maîtresse du roi, vous n'avez pas voulu qu'elle épousât un homme qu'elle aimait, parce que cet homme était d'une famille disgraciée; car, pour des haines de famille, il n'y a pas chez vous de place à aucun sentiment de quelque élévation. Tout y est pris par l'intérêt et par je ne sais quels calculs auxquels j'ai dû sans doute les marques de votre tendresse. Belle tendresse, en vérité! Voyez où elle m'a mené. Vous avez trop fait ou pas assez. Oh! que je voudrais que ma misérable mère pût m'entendre la maudire! Stupide servante, va! Mais vous, méchant vieillard, sachez bien que je vous maudis, que je vous exècre, que je vous renie au nom de ma sœur et au mien. Vous avez été juste assez notre père pour cela. Ma pauvre sœur! si belle, si bonne, si charmante, si bien faite pour être heureuse, morte ainsi misérablement! empoisonnée! mais je la vengerai, je le jure. Puisque je ne puis vous tuer, vous, ce sera l'autre. Qu'il soit coupable ou non, il faut que quelqu'un meure. Moi, au moins. En tout cas, ça ne tardera pas, soyez tranquille!

Tandis que Gautier fulminait ces paroles, le vieillard s'était laissé tomber en bas de son lit et s'était traîné en chemise sur ses genoux décharnés jusqu'aux pieds du jeune homme irrité.

— Gautier, lui disait-il d'une voix éteinte et suppliante, Gautier, vous traitez cruellement un vieillard qui ne vous a jamais fait que du bien, qui vous a tendrement aimé.

— Suis-je votre fils, monsieur?

— Ne vous ai-je pas toujours traité comme si vous l'étiez, Gautier?

— Pas de subterfuge! suis-je votre fils, le suis-je?

— Eh bien, oui, tu l'es. C'est vrai.

— Alors laissez-moi. Je suis pressé.

— Gautier, tu ne m'abandonneras pas ainsi. Écoute, dis-moi! Ne m'as-tu pas dit que ma malheureuse fille, ta sœur, enfin...

— Oui, elle est morte. Vous pouvez la faire enterrer. Moi, j'ai d'autres devoirs à lui rendre.

— Morte, mon Dieu! mais où donc, et comment?

— Elle s'est empoisonnée, je vous l'ai dit, de désespoir d'avoir cédé un instant à vos suggestions et d'avoir perdu à jamais celui qu'elle aimait. Je le lui rendrai, si je peux. On est venu me chercher à Arles. Quand je suis arrivé, elle était froide.

— Mais où donc, encore une fois? Je l'ai vue hier matin.

— Et moi hier soir, à Lagny, puisque vous voulez le savoir. Au lieu d'aller chez sa tante, elle est allée à Courchival, puis à Lagny, où elle est morte. Mais je comprends le motif de votre anxiété. Je vois où tendent vos questions. Vous êtes inquiet de l'éclat que cela a pu faire. Vous craignez d'être obligé de quitter la cour. Non, non, rassurez-vous : tout s'est bien passé. On n'en parlera pas. Ah! vieillard sans âme et sans entrailles, cette mort ne te distrait même pas de ta misérable ambition; elle ne te fait pas songer à la mort et au jugement de Dieu, qui viendra pour toi demain ou après-

demain. Jette les yeux sur toi, vois tes membres déjà semblables à ceux d'un squelette, et qui se refusent à te soutenir. Tâche, si tu peux, de te repentir de ta vie entière, où il n'y a pas une seule bonne action, et cherche qui te fermera les yeux : car, pour moi, je n'en aurai pas le loisir. Allez, relevez-vous. Un père, quel qu'il soit, ne doit pas rester aux genoux de son fils. — Hélas! dit le vieillard d'une voix soumise, je ne le puis tout seul.

Gautier, malgré son inhumaine exaspération, fut touché de cette parole. Il releva le marquis et le posa sur le fauteuil.

— Adieu, lui dit-il. Que le ciel vous pardonne, s'il y a un pardon pour l'insensibilité et la méchanceté! Je vais venger ma sœur ou mourir. Je suis mort déjà pour vous.

— Gautier, s'écria le vieillard avec autorité, je vous ordonne de demeurer. Vous êtes mon fils, vous devez m'obéir. Je ne veux pas être privé de mon dernier enfant.

— Ah! dit le jeune homme en riant amèrement, des ordres! Vous vous y prenez un peu tard pour réclamer votre paternité.

— Je vais vous faire arrêter. Je ne veux pas...

— Silence! ou vous me forcerez à tout dire. Songez à ne pas laisser à des domestiques le soin du corps de votre fille.

— Gautier, au moins dis-moi que tu reviendras.

— Jamais.

Le jeune homme sortit alors. Il se rencontra face à face dans la rue avec René. Tous deux s'arrêtèrent. Le diable n'avait pu se refuser à ménager cette rencontre. Si elle n'eût eu lieu, il y eût trop perdu.

— Monsieur le comte, dit Gautier, je vous cherchais

— Pour moi, monsieur, je ne cherche plus personne.

— Nous avons quelque chose à démêler ensemble, cependant.

— J'ai fini avec le monde, monsieur. Ne m'arrêtez pas. Je vous demande pardon de vous avoir offensé autrefois. C'est tout ce que je puis faire.

— Monsieur, vous vous méprenez singulièrement. Hier n'est pas assez loin pour que vous puissiez l'avoir oublié.

— Mais je veux être oublié, moi.

— Demandez cela à d'autres, monsieur. Je suis le frère de mademoiselle de Lamperière. Vous me devez compte de sa mort, de la façon qu'on doit l'entendre entre gentilshommes. En deux mots, il faut que je vous tue ou que vous me tuiez.

— Quoi! monsieur, un événement qui brise à tous deux notre vie est-il un motif pour nous entr'égorger? Allez, je mourrai bientôt.

— On se console, monsieur. Vous êtes la cause première des malheurs de ma sœur. Si vous lui survivez, je ne veux pas avoir à me le reprocher.

— Je ne puis pas partager vos sentiments. La vie du frère de Louise est sacrée pour moi.

— Celle du meurtrier de ma sœur m'appartient. Du moins j'ai le droit de la jouer contre la mienne.

— Encore une fois, c'est impossible. Vous changerez de pensée, monsieur.

— Changer! croyez-vous donc que j'aie longtemps à vivre, moi aussi?

— J'espère que non pour vous.

— Alors vous devez consentir à ma demande.

— Jamais! jamais!

— Jamais! Mais vous ne savez donc pas, monsieur, que je m'attache à vos pas, que je vous insulterai, que je dirai tout? Ah! il y a peut-être plus de lâcheté que

de générosité dans votre refus, plus de crainte pour votre vie que de douleur de cette horrible mort. Je vous dis qu'il faut du sang, le vôtre ou le mien !

— Parlez plus bas, monsieur, dit René. Je ferai ce que vous voudrez. Au fait, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, cela vaut encore mieux.

— Dieu merci! ce sera un combat à mort, monsieur.

— C'est ainsi que je l'entends. Quels seront le lieu et l'heure ?

— Le lieu, les Champs-Élysées d'Arles. Puissions-nous y rester tous deux! L'heure, le temps qu'il faut pour nous y rendre la décidera.

— C'est bien. Occupez-vous des armes et de vos témoins.

— Nos épées suffiront à tout.

— A mon tour je puis exiger quelque chose. Nous ne devons pas nous battre comme des bandits. Il faut des témoins !

— Soit! j'en trouverai. Un seul, c'est assez. J'aurais voulu ne pas vous quitter.

— Monsieur, vous oubliez à qui vous parlez. Je serai au rendez-vous, dis-je. Je vous le jure sur mon honneur, s'il le faut.

— Ah! j'ai peur qu'il ne vous arrive quelque accident. Songez que votre journée m'est engagée.

— Vous vous défiez bien de ma mémoire, monsieur. Allez, ce n'est pas pour nous que l'oubli est fait.

— A ce soir donc.

— Je vous attendrai. Mais faites vite.

— Oui, je me dépêcherai ; car ma sœur attend a ssi

René n'avait pas fait quelques pas seul dans la rue qu'il se sentit toucher le bras. C'était le jeune officie auquel il avait parlé à l'archevêché.

— Monsieur, lui dit celui-ci, je vous ai vu de loin par-

ler à M. de Varignoles. Il m'a semblé que votre conversation ne se passait pas tout en compliments et qu'elle devait être suivie d'une entrevue d'autre sorte. Vous me plaisez autant que votre adversaire me déplaît. Ne trouvez donc pas indiscret que je vienne vous offrir mes services; je me nomme le chevalier de Vallavoir.

— Et moi le comte de Courchival. Votre offre, monsieur, ne peut que me flatter et vient à propos.

— Oh! voyez-vous, je flairerais un duel à une lieue de distance. Maintenant que l'on fait la paix, il n'y a pas de raison pour qu'il revienne jamais de guerre, et que deviendrions-nous sans les affaires particulières! Çà! je suis votre second, à pied ou à cheval, au pistolet comme à l'épée, et j'espère ne pas trahir votre confiance. Et où est le rendez-vous?

— Aux Champs-Élysées d'Arles. Mais, monsieur, je ne puis user de vous qu'à deux conditions : c'est que vous vous résignerez à n'être que spectateur du combat et à ne point en connaître les motifs.

— Voilà de dures conditions, monsieur, la première surtout. Mais jusqu'à Arles vous aurez le temps de réfléchir, et je vais toujours me munir de mes armes. Vous concevez que si le second de M. de Varignoles me provoque, je ne pourrai galamment refuser de lui tenir tête. Vertudieu! j'ai du bonheur que ceci n'ait eu lieu qu'après ma garde faite.

Gautier, en quittant Rene, s'était rendu chez le vicomte de Genouillac.

— Monsieur le vicomte, lui dit-il, je sais que vous avez fort à cœur de me payer du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre. Je viens vous offrir l'occasion de vous acquitter.

— Vous ne sauriez me faire plus de plaisir, mon cher Gautier. — J'ai une affaire pour ce soir. Voulez-vous me

faire le plaisir de me servir de témoin? — De grand cœur, pardieu! Mais de vous regarder battre, cela ne peut me faire quitte de la vie que vous m'avez sauvée. Si vous me demandiez d'être votre second ou de me battre moi-même avec vous, ce serait différent. — Quand vous saurez que c'est à M. de Courchival que j'ai affaire, vous changerez peut-être d'avis, monsieur le vicomte. — Mon cousin, diable! On pourra trouver cela mal. Enfin, j'ai promis, je ne me rétracterai pas. Je n'ai pas, au surplus, grands ménagements à garder avec lui, et je dois passer par-dessus tout pour vous obliger. Je suis à vous. Où allons-nous? — A Arles. — A Arles! Du diable! je ne pourrai être revenu ce soir pour voir M. le Prince, qui paraîtra en public avec le roi pour la première fois. Après tout, j'aurai le temps de le voir. Partons. — Monsieur, ce sera moi maintenant qui vous serai redevable.

Le comte et son compagnon arrivèrent les premiers au lieu désigné. Ils descendirent de cheval à l'entrée du cimetière, et pénétrèrent à pied dans cette antique et funèbre enceinte voilée d'une double désolation, celle de la mort et celle du temps : sous la terre des ossements, et des ruines dessus.

— Ouf! dit le chevalier, il faut convenir que vous êtes un rude cavalier et un homme singulier, monsieur le comte. Quel voyage désordonné et silencieux! Mais cela me plaît. J'aime le mystère et les aventures : celle-ci sera complète si je puis échanger quelques coups d'épée.

Le soleil était à demi couché et ne lançait plus que des rayons rougeâtres et paisibles. Les jeunes gens s'arrêtèrent auprès d'un cippe antique qu'ombrageait un large cyprès, le seul qu'on aperçût dans la vaste étendue des Champs-Élysées.

— Voilà une excellente place, dit l'officier en essayant

du pied l'herbe serrée et fine de la pelouse: ni glissante ni raboteuse.

René s'était mis à examiner l'inscription du tombeau: c'était celui d'une jeune fille morte à dix-huit ans.

— Çà, lui dit son compagnon qui n'aimait pas cette taciturnité, vous connaissez l'escrime, j'espère. Voulez-vous faire quelques passes pour vous dégager la main? Votre épée est-elle bonne? D'où est la lame? — Je ne sais, répondit René froidement; mais soyez tranquille, je me conduirai bien. — J'en suis persuadé. Mais qu'est-ce que cela? N'avez-vous pas entendu du bruit? Est-ce que par hasard quelque fantôme romain se voudrait mettre de la fête? — Ce sera peut-être un hibou qu'éveille l'approche de la nuit, répondit René, les yeux fixés toujours sur le marbre couvert de symboles funéraires, ou bien ce sont nos hommes qui arrivent.

— Le diable m'emporte, s'écria le chevalier, si à vous voir on ne croirait pas que vous êtes venu ici pour méditer plutôt que pour vous battre. Il faut que vous soyez bien sûr de votre affaire pour garder une telle froideur!

— J'en suis sûr, en effet.

— Je vous en fais mon compliment. Au surplus, je ne crois pas le secrétaire bien habile sur la tierce et la quarte; mais il a l'avantage de la taille : Ah! pour le coup, voici nos adversaires. Je commençais à craindre qu'ils ne vinssent pas avant la nuit.

— Qu'importe qu'on y voie ou non, dit René sans lever la tête.

— Tiens! c'est vous, Vallavoir, dit Genouillac en arrivant. Malheureux enfant! vous voulez donc vous faire renvoyer de votre corps? Si vous vous fourrez ainsi dans tous les duels, cela ne peut tarder. On s'apercevra certainement de votre absence.

— Vous croyez, colonel. Eh bien! j'espère alors que

vous ne me refuserez pas, par manière de consolation, de mesurer votre épée avec la mienne; vous me ferez honneur et plaisir.

— Êtes-vous donc fou? Oubliez-vous que je suis l'ami de votre famille et très-particulièrement de votre frère?

— Aussi ne vous demandai-je cela que comme une marque d'amitié.

— Messieurs, dit alors Gautier, il se fait tard; veuillez songer à nous. Le comte de Courchival est entièrement d'accord avec moi : il ne nous reste qu'à en venir aux mains. — Je suis à vos ordres, monsieur le secrétaire, à présent et plus tard si vous le désirez, dit le bouillant mousquetaire.

— Vallavoir, vous perdez tout à fait la tête, lui dit le vicomte, ne pouvant s'empêcher de sourire. Nous ne sommes ici que comme juges du camp. Faisons donc notre devoir. Mon cousin, continua-t-il en s'adressant au jeune comte, je vous prie de m'excuser si je me trouve d'un autre côté que du vôtre; mais je n'ai pu refuser ce service à M. de Varignoles, et j'ignorais d'ailleurs que ce fût contre vous quand j'ai accepté. — Je ne vous en veux pas, mon cousin, lui répondit René. — Je crois que vous auriez tort, du moins pour ceci.

Les deux témoins s'occupèrent alors de mesurer les épées; celle de René se trouva plus courte.

— Il n'importe, dit le comte, j'ai le bras plus long.

— Comment l'entendez-vous? lui dit son second, étonné de cette parole que René avait prononcée sans la comprendre. Vous êtes, pardieu, beaucoup plus petit. Mais voici la mienne; une très-bonne arme!... Je vous jure, dit-il en s'interrompant, que j'entends des frôlements par là : il faut voir ce que ce peut être.

— L'enfant! dit M. de Quesmes, il a peur des revenants. — Je n'en ai pas peur quand je les vois. — Mais on



ne les voit jamais, chevalier. Allons! tâchez donc d'être grave comme il convient aux fonctions que vous remplissez.

Ils remirent alors les armes aux mains des combattants, en croisèrent les pointes, et se retirant à deux pas en arrière : — Allez, dirent-ils; que Dieu décide du droit! Et n'oubliez pas le salut, ajouta le vicomte.

Cette recommandation était inutile. Les deux jeunes gens étaient au fait du cérémonial usité dans les rencontres. Ils se saluèrent et saluèrent les témoins avec l'épée, puis, ôtant leurs chapeaux de la main gauche, ils s'en firent un second salut, les jetèrent derrière eux par-dessus leurs têtes, se saluèrent de nouveau avec l'épée et commencèrent. Gautier fondit sur le jeune comte avec une impétuosité qui annonçait en lui l'intention d'en finir du premier coup. René para en reculant avec une habileté qui faisait honneur à la science du vieux Bertrand; mais il ne riposta pas.

— Très-bien fait! cria Vallavoir. A votre tour maintenant.

Mais René, malgré cet avertissement, resta sur la défensive; Gautier revint aussitôt à la charge, recula, et, voyant son adversaire découvert, lui poussa tout à coup une botte terrible; mais ce ne fut pas René qui la reçut. Une forme blanche, qui avait jailli comme une apparition, s'était jetée entre les deux épées et était allée tomber avec un grand cri aux pieds du vicomte. Les combattants s'arrêtèrent stupéfiés.

— Qu'est-ce que c'est? demanda René. — Ah ciel! s'écria M. de Quesmes, c'est cette pauvre Cabri...

C'était elle, en effet. Elle était étendue sans mouvement sur la terre, la tête renversée. Le vicomte essaya de la soulever : elle retomba avec cette pesanteur obstinée qui annonce la mort.

— Quoi ! elle est morte, dit le comte. — Je le crois, répondit le vicomte; c'est épouvantable. — Elle a eu le cœur traversé, dit le chevalier, montrant un large flot de sang qui s'échappait de la poitrine de l'enfant et teignait déjà ses vêtements blancs.

Gautier regardait stupidement sa lame rougie jusqu'à moitié, et se tournait vers le soleil couchant, comme pour voir si ce n'était pas lui qui produisait cet effet.

— Monstre ! s'écria René en s'élançant vers lui, c'est toi qui l'as tuée! Défends-toi maintenant, car je vais t'enfiler comme un chien.

Gautier tomba presque en même temps percé de part en part, et emportant dans sa chute l'épée de son adversaire. René revint aussitôt auprès de la jeune fille, que le vicomte agenouillé tenait entre ses bras et considérait avec un mélange de douleur et de terreur. Le chevalier de Vallavoir, debout, l'air effaré, tournant sa tête à droite et à gauche, ne savait plus s'il était encore de ce monde.

— Est-elle réellement morte? demanda René en se penchant aussi sur le corps de Madeleine. N'y a-t-il plus rien à faire ?

— Rien absolument. Elle n'a pas fait un mouvement; ses mains froidissent déjà. Pauvre enfant ! quelle destinée !

— Ma pauvre sœur! Ah! c'est le dernier coup. Pourquoi ne me suis-je pas laissé tuer de suite. Oh ! mon Dieu! que va devenir son père? Il me le disait pourtant... Ma sœur ! ma sœur ! Cabri ! Madeleine !

— Sa sœur ! dit une voix lamentable qui semblait sortir de terre, sa sœur ! Oh ! quelle affreuse vengeance ! Mon Dieu ! je n'avais pas demandé cela : elle n'était pas coupable, elle.

— Misérable ! tu n'es pas mort, toi, dit René en se retournant.

— Un prêtre! au nom du ciel! un prêtre, si vous êtes chrétiens! Je n'ai pas une heure à vivre, je vous jure. Ne me laissez pas mourir en réprouvé. Monsieur le vicomte, vous direz à mon père que je lui ai pardonné : c'est le marquis de Lamperière qui est mon père.

— Tais-toi, malheureux! laisse-nous pleurer.

— Un prêtre, je vous en conjure! Ils ne m'écoutent pas! Oh! mon Dieu! seul jusqu'à la mort! Ah! pourquoi ai-je été impitoyable? Hélas! ma sœur aussi est étendue sans vie. Et moi aussi je pleure, avec mon sang et non avec des larmes.

— Monsieur le comte, je crois qu'il y a de la barbarie à refuser à cet homme les secours de la religion. Je vais envoyer un des valets chercher un prêtre à Arles, dit Vallavoir revenant à lui. — Faites ce que vous voudrez. — Qu'allons-nous faire du corps de cette malheureuse enfant? demanda M. de Quesmes. Il est impossible de la porter à son père : il le faut cependant.

— A la même heure! dit René. Oui, il a raison: c'est une vengeance! C'est ainsi que les innocents meurent toujours, et que les coupables restent. Il est heureux, lui; il va mourir aussi, absous du mal qu'il a fait.

La nuit était entièrement tombée; elle avait enveloppé cette scène de mort d'un voile sombre et brillant à la fois qui en bannissait l'horreur, et son haleine froide et silencieuse avait comme engourdi pendant une minute les acteurs encore vivants de ce drame. Tout à coup ils furent éveillés par les accents chevrotants d'une voix que René reconnut en frémissant. Le vicomte se leva et jeta rapidement son manteau sur le cadavre de Madeleine.

— Dieu merci! voici du monde, disait l'apothicaire, car c'était lui. Messieurs et mesdames, je vous souhaite le bonsoir. Je ne viens pas vous déranger. Non, il n'y

a pas de dames, c'est égal : quoi que vous fassiez ici, ce n'est pas mon affaire d'y regarder. Dites-moi seulement... Mais en vérité c'est, je crois, monsieur le comte, ajouta-t-il en découvrant la lanterne qu'il portait à la main, et monsieur le vicomte aussi. Eh! messieurs, comment êtes-vous encore ici à cette heure? — Nous nous promenons, maître, répondit René.

— La nuit est très-belle, mais terriblement froide, et on se heurte continuellement. Eh bien! dites-moi, n'avez-vous pas rencontré ma fille par là? — Rencontré votre fille? Non...

— Elle doit être pourtant ici; ce matin elle m'avait demandé de l'y laisser aller. Vous savez, elle n'avait que cette promenade en tête. Je l'ai refusée : elle n'a rien dit; mais tantôt, tandis que j'étais allé visiter une voisine, elle s'est échappée, et voilà deux heures que je la cherche. Elle mourra s'il faut qu'elle passe la nuit dehors. A propos, monsieur le comte, j'ai découvert dans sa main un signe qui me paraît contre-balancer ceux que je vous avais montrés. Oh! j'ai été si heureux de cette découverte, que j'ai dormi la nuit dernière, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un mois. Mais que fait-elle, cette malheureuse enfant? Par où peut-elle être passée? Madeleine! Madeleine! Elle ne me répondra pas, la méchante!

— C'est que sans doute elle ne vous entend pas; elle est peut-être rentrée tandis que vous la cherchez. — Croyez-vous? Mais non; elle ne saurait pas retrouver son chemin. Elle m'a déjà joué ce tour une fois; mais il ne faisait pas si froid.

— Est-ce le prêtre? demanda Gautier. Oh! mon Dieu! dépêchez-vous! — Non, dit le vieillard, c'est un médecin. Mais qui est-ce donc qui parle ainsi? Comment! un homme par terre, avec une épée au travers du corps et

noyé dans son sang. Et vous ne me disiez rien, messieurs! Ah! vous vous promenez, dites-vous! C'est horrible, savez-vous; il faut que vous soyez devenus fous. Voyons, éclairez-moi, monsieur, que j'examine ce malheureux jeune homme.

— Mon père, disait Gautier, l'absolution! Je me repens de mon orgueil, de ma dureté, de tout! L'absolution! Je meurs!

— Pour l'âme, je n'y peux rien, dit l'apothicaire; et pour le corps, pas davantage : c'est un coup mortel. Ah! messieurs, dans un lieu consacré, vous porter à de tels actes, c'est bien mal! on doit respect à la paix des morts, sans parler de celle de Dieu et du roi. Mais que faites-vous ainsi immobiles? Est-ce donc pis qu'un combat?

— Antoine, dit René à voix basse à son cousin, je vous assure qu'il y aurait de l'humanité à massacrer ce vieillard.

— Maître, dit le vicomte, nous attendons nos chevaux. Sachant que tout secours était inutile, nous n'avons pas voulu vous affliger d'un pareil spectacle.

— En effet, dit le vieillard, j'ai souvent été appelé à voir de telles scènes, mais aucune ne m'a causé une si violente impression. Voyons donc si tout est bien désespéré. Oh! mon Dieu! que devient ma pauvre enfant pendant ce temps-là?

— Voici comme j'ai arrangé les choses, dit le chevalier en revenant et d'une voix qui avait repris toute son assurance. J'ai envoyé quatre chevaux à Arles pour querir un prêtre et un médecin. J'en amène un pour la jeune fille, et un autre...

— Ah! s'écria l'apothicaire en se relevant tout à coup, il y a une jeune fille; et où est-elle? — Tiens! qu'est-ce que c'est encore que cette apparition? dit Vallavoir. — Silence, lui dit M. de Quesmes.

— Oh! j'ai entendu, monsieur le vicomte. Je me doutais qu'il y avait encore autre chose. Oui, oui, un enlèvement. Et ce malheureux est mort peut-être en la défendant. Mais me voilà, moi, vous allez me la rendre. Allons, rendez-la-moi! Où est-elle? — Elle s'est échappée, maître, dit le vicomte. — Il ne s'agit pas de votre fille, lui dit en même temps René. Est-ce que je ne suis pas là? Croyez-vous que je me prêterais à ce qu'on enlevât ma sœur?

— Échappée! Pas ma fille! Voici qui n'est pas clair, messieurs.

Projetant rapidement autour de lui la lumière de sa lanterne, il aperçut alors le manteau sous lequel se dessinait vaguement une forme humaine, que ses yeux perçants et exercés reconnurent sur-le-champ. Il s'y élança et la découvrit avant qu'on eût pu l'arrêter. René ne put que lui enlever sa lanterne. Le vieillard jeta un éclat de rire railleur et triomphant.

— Ah! ah! dit-il, le tour est plaisant; l'enfant s'amusait de m'entendre la chercher! mais te voilà prise, ma petite. Allons! viens, Madeleine. Monsieur le vicomte ne t'en empêchera pas. Mais, c'est vrai, elle doit avoir eu bien peur... Il n'y a plus rien, te dis-je, relève-toi. Tu sais bien que je ne suis pas assez fort pour te porter, puisque c'est toi qui me soutiens. — Qu'est-ce que c'est? hurla-t-il soudain quand, se baissant pesamment vers elle, il sentit sa main froide et raide... Elle est morte! Oui! c'est du sang. Oh! quelle plaie! Juste au cœur. Messieurs, vous allez me dire tout de suite qui l'a tuée.

— C'est, dit René, l'homme qui est là par terre.

— Contez-moi comment cela s'est fait.

Le vieillard écouta sans l'interrompre le bref récit que lui fit M. de Quesmes.

— Eh bien! dit-il à René quand ce fut fini, qu'est-ce que je vous disais avant-hier?

René ne répondit pas. Ce calme était plus effrayant qu'une douleur qui s'arrache les cheveux. Le vieillard s'agenouilla, découvrit sa tête chenue et blanche, et, levant vers le ciel ses mains tremblantes et ses yeux qui ne pleuraient pas :

— Grand Dieu! dit-il, vous avez jugé qu'elle avait assez souffert, vous l'avez retirée de cette terre d'épreuves. Soyez béni! Ce sera un bel ange pour une sphère plus brillante et plus pure que la nôtre. Ne m'oubliez pas trop longtemps, ô grand Dieu! et faites que mon âme soit digne d'être réunie à la sienne et à celle de sa mère!

— Un prêtre! l'absolution! dit Gautier se réveillant encore d'un de ces sommeils qui précèdent le sommeil éternel.

Le vieillard alla à lui, lui prit la tête et lui dit :

— *Absolvo te in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Vade in pacem, anima infelix, sanguine Christi et tui quoque redempta.*

Comme si son âme eût eu besoin en effet de ces catholiques paroles pour achever de se dégager des liens du corps, le moribond, aussitôt qu'elles eurent été prononcées, se souleva convulsivement, étendit les bras en avant et retomba en poussant un profond et dernier soupir.

L'apothicaire lui ferma les yeux et la bouche, lui étendit les bras le long du corps, et retira de sa poitrine l'épée qui y était restée.

— Ce n'a pas été sa faute. Le moment était venu. Il n'a pas été plus coupable que son épée. Comment se nommait-il?

— Gautier Violais, sieur de Varignoles, dit le chevalier qui soufflait dans ses doigts, et s'ennuyait fort du silence et de l'inaction qu'il lui fallait garder.

— Gautier Violais ! Est-il possible que je ne l'aie pas reconnu ? Dix années, et la mort par-dessus, changent bien un visage. C'était un beau et fort jeune homme, mais il avait quelque chose au front qui enseignait une vie stérile. Il n'a pas trouvé sa place dans le monde. Mort en duel ! non, non, il est mort parce qu'il n'avait plus rien à faire ici-bas. Oh ! il a dû bien souffrir en voyant ma fille mourir de sa main, car il avait été son ami et son père. Puis ils ne se sont rencontrés que pour mourir l'un par l'autre. Et pourtant je ne crierai pas à la fatalité, mais je m'inclinerai devant la Providence. Elle a réuni deux belles âmes, et qui s'étaient purement aimées. Que Dieu soit béni ! Cher ange, continua-t-il en revenant auprès de sa fille et en versant sur son visage toute la lumière de sa lampe, que sa dépouille est encore belle ! On dirait qu'elle dort. Elle n'a pas beaucoup souffert, n'est-ce pas ? Ses yeux et ses lèvres se sont fermés tout seuls. Vous êtes étonnés, messieurs, de me voir si tranquille. Je ne l'étais pas auparavant. Mais à présent que c'est fini, que faire ? Il faut que vous vous en alliez, messieurs, que vous fuyiez... Il y a bien assez de moi pour garder ces deux corps. Ils ne s'en iront pas. Mais vous, il faut que vous partiez promptement, tandis que vous le pouvez. — Pourquoi nous en aller ? dit René. — Parce que vous seriez mis en prison, pendus peut-être. Que sais-je ? — Eh bien ! qu'importe ? — Vous laissez-vous ainsi abattre ? Regardez-moi et rougissez. Messieurs, emmenez-le. Laissez-moi seulement un cheval, si vous en avez un qui ne vous soit pas nécessaire.

Le vieillard s'assit alors sur le cippe qui avait servi à marquer le lieu du combat.

— Ah ! dit-il, je le reconnais, c'est le tombeau de Tullie. Que de fois je me suis attristé sur le sort de cette jeune Romaine dont le marbre nous a transmis

le souvenir à travers tant de générations! Que de fois je me suis écrié ici : — Belle et aimée! et morte à dix-huit ans! Et je songeais à la douleur de ses parents, morts aussi depuis des siècles. Ce tombeau d'une jeune fille inconnue m'inspirait un mystérieux intérêt que ne m'ont jamais fait éprouver les tombes des rois et des héros. C'était sans doute un pressentiment de cette nuit où je m'écrie encore : — Belle et bien-aimée, et morte à dix-huit ans! Mais, hélas! c'est sur ma fille que je crie ainsi. Le malheureux père que je plains, c'est moi-même, hélas! et je ne suis pas mort!

Pendant ces lamentations, le chevalier de Vallavoir avait ramassé son épée, M. de Quesmes avait pris son manteau, et tous deux se disposaient à emmener René. Celui-ci se dégagea, vint au vieillard, lui prit les mains et lui dit :

— Mon dernier lien est rompu. Je vais faire comme vous. Je vais attendre. — Dieu vous a éprouvé. Vous fournirez une longue carrière. Enfant, pour être vieux de bonne heure, cela n'empêche pas de l'être longtemps. Adieu.

Les trois jeunes gens partirent alors, laissant le vieillard et les deux morts ensemble.

— Il me semble, disait le chevalier, que je vais voir sortir une ombre de chacune de ces pierres. Je puis, pensait-il en lui-même, dire que j'ai eu là une journée comme il est donné à peu de gens d'en avoir. Quelle histoire à raconter! C'est dommage que le colonel n'ait pas été d'humeur à échanger quelques coups d'épée! La peste! de la façon dont cela s'arrangeait aujourd'hui, je ne sais pas trop où j'en serais.

Ils arrivèrent bientôt à leurs chevaux. René agissait comme on agit dans l'ivresse, sans que la volonté s'en mêle, par habitude

— Mon cousin, lui dit le vicomte, devant de pareils événements, nous devons oublier toutes nos dissensions et nos démêlés précédents. Cette affaire est très-grave. Elle fera beaucoup de bruit. — Beaucoup, dit le chevalier. Il n'y a pas de doute. — Et il n'y aura pas besoin que vous vous en mêliez, chevalier. Il faudra donc, mon cousin, que vous sortiez de France, car le roi paraît avoir hérité de la sévérité de son père contre les duellistes. Vous n'avez pas le temps de retourner chez vous. Nous irons seulement à Arles. Là nous trouverons les premiers secours. Il est urgent de gagner de l'avance. — Je vous jure, mon cousin, qu'il m'est indifférent d'être pris ou de ne pas l'être. J'irai tant que mon cheval voudra aller, et ensuite.... — Eh bien! je vous accompagnerai moi-même jusqu'à la frontière. Je vous trouverai des chevaux et de l'argent. Pour moi, j'en serai quitte pour un exil de quelques mois à ma garnison. Allons! en selle. Vallavoir, je vous engage à regagner Aix, et à ne pas dire un mot à qui que ce soit du motif de votre absence. — Soyez tranquille, répondit le jeune homme. Monsieur le comte, je suis à vous à la vie, à la mort. Je vous accompagnerais, s'il n'était plus utile pour vous que je retourne de suite à Aix. Je vous conjure de ne pas m'oublier, si vous avez besoin de quelque chose en France. J'espère que nous vous reverron bientôt. — Je ne crois pas, monsieur, dit René. — Allons, quelques années de voyage en Italie ne sont pas la mort d'un homme. — Vous avez des termes bien heureux, Vallavoir.

Le jeune homme partit alors pour Aix, suivi de son domestique, tandis que les deux cousins se dirigeaient vers Arles. Ils rencontrèrent en route le prêtre et le médecin.

— Messieurs, leur dit M. de Quesmes, nous avions

pris l'alarme trop vite. L'homme pour lequel nous vous avions envoyé chercher est en route pour Aix. Soyez assez bons pour retourner.

Arrivé à Arles, le vicomte fit repartir son domestique pour chercher le vieillard, et quitta lui-même la ville avec des chevaux frais qu'il s'était facilement procurés. Ce fut fort bien fait, car, dès le lendemain, cette tragique histoire fut rapportée au roi et au cardinal, qui ordonnèrent incontinent de poursuivre ceux qui y avaient figuré, et firent rédiger un édit où les anciennes peines contre le duel étaient remises en vigueur.

Le vicomte tint parole à son cousin. Il le conduisit jusqu'à la frontière, et sut lui trouver pour sa fuite des facilités que René n'eût jamais imaginées tout seul. Celui-ci ne sortit de sa stupeur que pour faire part à son cousin de ses projets de retraite, où les derniers événements n'avaient pu que le confirmer, et l'instruisit aussi des mesures qu'il avait prises relativement à sa femme et à lui-même. M. de Quesmes ne lui fit aucune représentation; de quoi René ne lui sut pas mauvais gré, car il n'était pas en état de concevoir des pensées de dessous. Le comte persista aussi dans sa volonté de ne rien dire du lieu où il voulait se retirer.

Ce fut auprès de Nice qu'ils se quittèrent. Ils s'embrassèrent étroitement, d'une façon qui n'eût pu, certes, être conjecturée trois mois plus tôt.

— Vous ne voulez donc pas me dire où vous allez, mon cousin, dit le vicomte, ni me promettre de m'écrire? — Je ne le puis; mais je n'en conserverai pas moins le souvenir du service que vous venez de me rendre. Adieu.

Et il partit sans retourner la tête. M. de Quesmes le suivit des yeux tant qu'il put le voir.

XXVI

CONCLUSION

Trois longues années s'étaient écoulées depuis l'époque où se passèrent les événements que nous venons de rapporter. Le cardinal de Mazarin était mort quelques mois après le retour de Saint-Jean-de-Luz, et Louis XIV avait prononcé cet *A moi!* qui, pour n'être pas chanté en aussi haute gamme que l'*Ego sum papa!* du pape Sixte-Quint, n'en produisit pas moins d'ébahissement et n'en eut pas moins de retentissement. La reine mère n'avait guère survécu à son favori. Elle était morte en priant le prêtre qui l'administrait de prendre garde à salir ses coiffes avec les saintes huiles, ce qui prouve, dit mademoiselle de Montpensier, que nous conservons nos bonnes et nos méchantes habitudes jusqu'à la mort. Le roi Philippe IV, beau-père de Louis XIV, était mort aussi vers ce temps, et la paix avec l'Espagne avait été de nouveau troublée.

La mort de la reine mère avait complété l'émancipation du roi, qui, jusque-là, avait gardé quelques secrets sur ses amours illégitimes, et n'avait point déclaré de maîtresse. Mademoiselle de la Vallière fut, comme on sait, la première qui porta ce titre uni à celui de duchesse.

On a beaucoup parlé de la timidité de cette beauté, et des sentiments de honte et de repentir qu'elle aurait

longtemps cumulés avec ceux de l'amour avant de leur donner le dessus. La longue et austère pénitence qu'elle accomplit a droit assurément de toucher, mais non de faire rejeter les relations du temps, qui nous montrent mademoiselle de la Vallière gardant en présence de la reine une assurance et un aplomb qui indignaient jusqu'à madame de Montespan, et allant mê m jusqu'à faire passer son carrosse à travers champs, en présence de toute la cour, afin d'arriver plus tôt auprès du roi. Et voilà justement comme on écrit l'histoire. Enfin, il ne faut pas oublier qu'elle ne se décida à se retirer dans un cloître que lorsque le cœur du roi lui fut enlevé sans espoir de retour.

Trois ans après la triple catastrophe qui a ensanglanté et assombri le précédent chapitre, un moine entrait vers six heures du soir à Arles, par la porte du Pont ou de Trinquetaille. C'était le jour du jeudi saint. Suivant une coutume que nos provinces du Midi ont empruntée à l'Espagne et à l'Italie, les confréries de pénitents parcouraient les rues de la ville avec une quantité de flambeaux. Tous ces fantômes blancs, noirs, bleus, violets et gris offraient sous ces lueurs mouvantes un spectacle bizarre et lugubre. La population affluait autour des églises et des chapelles, pour assister au salut. Plus d'une jeune fille, plus d'un jeune homme s'y rendaient aussi, dans une intention de galanterie, et plus d'un homme couvait sous le voile de pénitent quelque pensée de vengeance, le tout sans préjudice à la dévotion. Il est faux que l'on ne puisse faire deux choses à la fois. On peut fort bien, en tenant ses yeux fixés sur un livre de prières, donner ou recevoir un billet avec la main. On peut porter un flambeau de la main gauche, et un couteau dans sa main droite, et chanter encore des psaumes qui couvrent un cri d'agonie.

Notre moine ne portait pas de flambeau, mais un bâton qui lui avait été plus utile pour voyager. Sa robe était blanche. Son capuchon, qui se dessinait par derrière en pointe, encadrait son visage sans le cacher, et laissait voir des traits réguliers et graves, une barbe brune et épaisse, des joues pâles, mais pleines. C'était un homme à la fleur de l'âge, et sa figure était de celles qui, formées de bonne heure, restent longtemps immobiles. Il marchait à pas lents, regardant autour de lui d'une façon qui annonçait moins la curiosité que le souvenir. Après avoir suivi la Grande-Rue, il prit à gauche, et entra dans la place de la Cathédrale au milieu de laquelle s'élève un obélisque tout uni, que depuis l'on a dédié au roi Louis XIV. Arrivé devant l'église, il s'arrêta, considéra quelques instants le symbolique portail où un artiste du treizième siècle a sculpté dans le marbre une figuration du Jugement dernier, puis il monta le perron, s'agenouilla sur le pavé sacré, et y demeura longtemps abîmé dans la méditation, sans être distrait par les regards curieux et les remarques qu'il excitait parmi la foule remuante des Arlésiens. Ayant été heurté par un pénitent violet, qu'offensait probablement la blancheur de sa robe, il ne releva pas même la tête, et se contenta de se reculer un peu.

— Il faut, dit une vieille femme, que cet homme soit un bien grand saint. — Ou un bien grand pécheur, repartit le pénitent.

— Celui qui pense d'abord le mal le porte souvent en lui-même, dit alors le moine en se relevant.

— Seigneur ! s'écria une jeune femme qui accompagnait la vieille.

— Qu'avez-vous donc, belle Marie ? lui dit à l'oreille le pénitent. Est-ce que ce serait par crainte pour moi que vous vous écriez ainsi ? Je serais trop heureux de



le croire, quoique je vous puisse assurer que ce moine n'est pas capable de me manger.

La haute taille du pénitent devait faire aisément ajouter foi à cette dernière assertion; mais il ne parut pas que sa voix donnât du prix aux paroles qui l'avaient précédée, car la jeune femme n'y avait fait attention, et, pénétrant rapidement dans l'église, elle sortit aussitôt par une porte latérale. Le moine avait, sur son exclamation, baissé brusquement son capuchon, et, descendant le perron, avait tourné vers la place Saint-Julien, que l'on appelle aussi place des Hommes, parce que c'est là que se rassemblent, le dimanche matin, les ouvriers qui se louent pour les travaux de la campagne. Le milieu de la place est défendu des voitures par un petit mur de pierres, et on a planté des arbres sur un des côtés, pour former un abri pendant l'été. Arrivé là, le moine parut hésiter sur la direction qu'il prendrait, lorsque la jeune femme qui se nommait Marie passa auprès de lui en l'effleurant, comme pour attirer son attention. Si c'était là son but, elle ne le manqua pas, car le voyageur s'arrêta et se mit à la suivre des yeux. Elle entra dans une auberge qui existe encore de nos jours au fond de la place. On a seulement remplacé l'image peinte de saint Julien qui lui servait d'enseigne par une inscription en lettres d'un pied, portant : *Hôtel de France et de l'Europe*. Le moine se décida à suivre la jeune femme, et à pénétrer aussi dans l'auberge. Son apparition dans la cuisine, qui servait, bien entendu, de salon d'entrée, parut donner de l'humeur à l'aubergiste.

— Vous demandez qu'on vous indique notre couvent, mon père? lui dit-il d'un ton bourru. De quel ordre êtes-vous? Carme déchaussé ou chaussé, capucin, bernardin, augustin? — Je suis trop fatigué pour marcher

davantage, répondit celui-ci, je voudrais coucher ici. — Bah! vous n'auriez pas grand chemin à faire. — N'importe! je n'irai pas plus loin. — Est-il têtu, ce moine! Eh bien! mon père, puisque vous le voulez, je vais vous faire montrer le grenier. Je vous prierai seulement de ne pas trop abîmer la paille. Une botte vous suffira bien. — C'est une chambre que je veux, repartit le moine tranquillement. Que ma robe ne vous effraye pas; je suis en état de payer. — Oui, oui, avec des indulgences. Enfin, il faut bien se résoudre à souffrir cela! — Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda alors la jeune femme en entrant avec un enfant sur le bras. Est-ce que par hasard vous refusez de loger le révérend père? — Du tout; seulement il veut une chambre. — Eh bien! voulez-vous donc qu'il couche à l'écurie? Venez, mon père, je vais moi-même vous conduire. — Du tout, vous avez été assez longtemps à l'église aujourd'hui pour n'avoir pas besoin de vous confesser ce soir. Occupez-vous de la maison. — Ah! c'est donc là ce qui vous donne de l'humeur! Vous devez cependant savoir à quelles conditions je vous ai épousé. Vous êtes bien heureux que je sois bonne catholique. Sans moi, il y a longtemps que personne ne voudrait plus mettre le pied chez vous. N'avez-vous pas de honte de rester hérétique, quand tous les seigneurs se convertissent, et qu'il n'y aura plus que vous bientôt dans le pays? — Les seigneurs sont les seigneurs, et moi je suis un simple hôtelier. Nous avons, eux et moi, des raisons différentes. — Vous n'avez de raison d'aucune espèce. N'êtez-vous pas honteux de me quereller ainsi devant monsieur... devant ce révérend père, veux-je dire? — Eh bien! je vais lui donner une chambre, à votre révérend. Laquelle? La plus belle, sans doute? — Mais certainement!

La dispute allait recommencer sur de nouveaux frais, si le moine, qui d'abord avait paru s'y intéresser assez, jugeant que tout doit avoir des bornes, n'avait subitement arrêté les paroles au gosier du mécréant et disgracieux aubergiste, en lui faisant sonner aux oreilles une bourse ou aumônière dont les mailles en fil de fer laissaient percer l'éclat du contenu. Cet argument imprévu convainquit l'hôte, qui conduisit alors le voyageur dans la chambre la plus belle de sa maison, qu'il eût pu modestement appeler la moins laide, et poussa la politesse jusqu'à lui demander s'il voulait souper.

— Je ne pense pas, lui dit-il, qu'avec des moyens tels que les vôtres, vous soyez chargé d'un bissac ?

Mais le moine, qui avait conservé son capuchon rabattu, lui répondit que le repos seul lui était nécessaire.

— Pourvu, dit l'aubergiste en rentrant dans son laboratoire, que ce ne soient pas des *agnus Dei* et des médailles de cuivre qui remplissent sa bourse ! — Ah! si vous avez besoin de tant regarder pour distinguer l'or du cuivre, lui répondit sa femme, je ne m'étonne pas... — De quoi ! — De tout! de ce que vous ne puissiez voir que la religion catholique vaut mieux que la vôtre, par exemple. — Marie, tu vois bien que c'est toi qui me tourmentes à présent !

Ce ton suppliant que prenait le mari n'annonçait pas que la paix dût se rétablir sur-le-champ, car les femmes ne sont pas des vainqueurs généreux. Heureusement les soins de leur commerce vinrent occuper les époux et les séparer, de sorte que le flux de la discorde conjugale ne se manifesta dans la soirée que par quelques fusées éparses.

Peu à peu, la mouvante illumination des rues s'était effacée. Chacun était rentré chez soi, et pénitents de toutes couleurs se trouvaient uniformisés sous le vête-

ment nocturne vulgairement appelé chemise, ne différant seulement que par son degré de finesse et de propreté. Le guet avait fini de presser les dévotions tardives, et le silence le plus complet, l'obscurité la plus parfaite régnaient sur la vieille ville de Constantin. L'auberge de Saint-Julien était fermée depuis longtemps. Les époux avaient eu le temps de se réconcilier ou tout au moins de s'endormir. Tous leurs hôtes avaient cessé de faire entendre d'autre bruit que celui des ronflements. Le moine seul, malgré le besoin de sommeil qu'il avait annoncé, ne s'était pas couché. Il était resté assis, occupé à réfléchir, ou bien attendant quelque chose avec cette patience que donne l'habitude d'une vie régulière et silencieuse. Depuis qu'il avait entendu sonner minuit aux horloges nombreuses de la ville, il avait cependant montré un peu d'inquiétude. Il s'était levé, avait fait quelques pas, puis, prenant la chandelle, il était allé se regarder dans le miroir suspendu à la muraille.

— Je me serai trompé, disait-il, elle n'a pu me reconnaître. Je suis entièrement méconnaissable, heureusement ! Cependant il est triste de penser que si peu de temps suffise pour nous défigurer.

En ce moment la porte de sa chambre s'ouvrit sans faire le moindre bruit, et la femme de l'aubergiste entra sur la pointe du pied, referma doucement la porte et vint vers le moine, qui s'était lui-même avancé vers elle.

— Tu m'as donc reconnu, petite? dit le révérend père. Mais j'oublie que tu es devenue une respectable matrone.

Et la prenant par le menton, il lui donna sur les joues deux baisers que la jeune femme lui rendit avec une vivacité toute méridionale.

— Oh ! je n'ai pas eu besoin de vous regarder ni de vous écouter pour vous reconnaître. Je vous ai vu et je vous ai entendu ; c'était bien assez. Bien sûr ! je n'espérais pas vous rencontrer ce soir. Pourtant j'avais toujours idée que vous reviendriez dans Arles, et je ne suis pas la seule. Mais quelle surprise ! et quelle joie !

Et elle se jeta de nouveau au cou du moine et l'embrassa aussi vivement que la première fois. L'étranger était visiblement ému. On voyait qu'il n'était pas blasé sur les témoignages d'affection.

— Tu as donc épousé ton Paulin, toi ? lui dit-il. — Ah ! mon Dieu, oui, monsieur le comte. — On dirait que tu n'en es pas bien satisfaite ?

— Oh ! si, si. Ce n'est pas lui qu'il faut blâmer, mais tous les hommes. Il vaut autant qu'un autre ; on ne peut pas demander davantage. Il est sournois, opiniâtre, ennuyeux, jaloux, querelleur et protestant ; mais il est fort bête, et cela suffit pour réparer bien des choses. — Je vois, petite, que tu as conservé ton heureux caractère. Ainsi tu es contente de ton sort ? — Oh ! mon Dieu, oui. Maintenant je n'aurai rien qui m'inquiète. — Tu me croyais donc mort ? car je ne vois pas d'autre changement. — Comment, est-ce que vous n'êtes pas revenu pour toujours ? Ah ! j'oubliais ! Est-ce que par hasard vous seriez moine pour tout de bon ?

René renversa son capuchon en arrière pour toute réponse, et montra une forêt de cheveux blonds que, comme ceux de Samson, le fer n'avait jamais touchés, et que la Douleur, de ces ciseaux ébréchés qui déracinent plus qu'ils ne coupent, n'avait pas sensiblement éclaircis.

— A la bonne heure ! s'écria Marie avec des yeux où petillait la satisfaction et en frappant ses mains l'une contre l'autre. Oh ! maintenant, je vous retrouve tout en-

tier. Savez-vous que j'ai eu bien peur que vous ne fussiez reconnu par ce vilain capitaine Borel? — Je ne me souviens pas d'avoir rien connu de ce nom, dit René. — Mais lui vous a connu. C'était un ami de Gautier Violais, mais qui ne lui ressemble guère. Gautier était bon, quoiqu'il ait causé bien des malheurs. Celui-ci est un méchant homme. Cela ne l'a pas empêché de prospérer. Il est à présent capitaine du guet. Il est toujours fourré ici, et veut toujours me parler, mais il m'a toujours déplu. C'était lui qui avait acheté l'île des Passereaux et qui y faisait le pêcheur. Je ne sais si vous vous le rappelez.

— Oui, oui; tout est encore là, et là aussi, dit René en montrant son front et sa poitrine. — Oh! mon Dieu, que je suis sotte! s'écria la jeune femme.

Et elle prit la main du jeune homme qui sourit et chassa, en secouant sa tête, le sombre nuage qu'avaient jeté ces paroles sur sa physionomie amortie.

— Ce n'est pas ta faute, ma petite, lui dit-il avec douceur, si tu ne peux me toucher sans mettre le doigt sur une cicatrice douloureuse. Parle-moi tout de même. Ta voix me fait plaisir. Il y a longtemps que je n'ai causé avec une femme.

Mais la pauvre Marie n'osait plus dire un mot, ne trouvant rien dans sa pensée qui n'eût trait au passé.

— Qu'est devenu le pauvre apothicaire? lui demanda René après un moment de silence.

— On l'a enterré la semaine dernière, répondit Marie.

— Quoi! il a vécu jusque-là! Je regrette bien de ne pas l'avoir revu.

— Ah! c'eût été sans doute une grande consolation pour lui, quoiqu'il ne parlât jamais de vous ni de rien. Du reste, il était comme à son ordinaire, toujours prêt à marcher pour tout le monde, à donner des conseils et



à préparer les médicaments qu'on lui demandait. Il a conservé jusqu'au dernier jour toutes ses facultés. Chaque soir, il allait s'asseoir pendant une heure sur la pierre de sa fille, qu'il avait fait enterrer à l'endroit où elle est morte. Une fois il ne revint pas. On alla voir ce qu'il est devenu. On le trouva assis, la tête dans ses mains. On le toucha, il était mort.

— Oh ! je regretterai toujours de n'avoir pas hâté mon voyage d'une semaine. Et cet enfant qu'il aimait tant, qui s'en est chargé ?

— Tout le monde se l'est disputé; mais, comme madame la comtesse n'a pas d'enfants, c'est à elle qu'il est échu.

— Quelle comtesse, petite ?

— Eh ! votre femme. Je vous demande pardon du manque de respect, mais c'est vous qui me forcez à parler ainsi.

— Je voudrais l'interroger et je n'ose, dit le comte en se levant et faisant le tour de la chambre. Comment se fait-il que tu aies cette auberge ?

— Parce que nous l'avons achetée. Paulin avait un peu d'argent. Madame la vicomtesse nous a aidés, et...

— Quelle est cette vicomtesse, ma chère ?

— C'est la femme de votre cousin. Pardon encore une fois...

— Ah çà ! ma femme, sa femme, la comtesse, la vicomtesse ! Je ne comprends rien à ce que tu me dis.

— Moi, monsieur le comte, je comprends encore moins à ce que vous voulez dire et que vous ne dites pas.

— C'est vrai. Voyons, écoute-moi. C'est ma femme, n'est-ce pas, que mon cousin a épousée ?

— Celle qui devait l'être.

— Hein !

— Oh ! mais vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé? Alors, préparez-vous à des étonnements. Ah ! mon Dieu ! par où vais-je commencer? Quoi ! vous n'avez entendu parler de rien? Vous avez donc été bien loin?

— Oui, assez loin, et j'ai vécu trois ans sans voir personne. Depuis que je suis rentré en France, j'ai dû m'interdire les questions pour ne pas être reconnu, car on m'aurait arrêté. Je suis toujours banni.

La porte de la chambre s'ouvrit ici brusquement, et l'aubergiste parut en léger costume, un flambeau à la main, irrité, terrible, mais surtout fort comique. René s'était sur-le-champ recouvert le visage.

— Ah ! madame la coquine ! s'écria l'époux abandonné, voilà donc de vos dévotions ! Vous quittez furtivement le lit conjugal au milieu de la nuit pour aller conter vos vieux péchés à un vilain moine, et surtout, je crois, en faire de nouveaux. Il est heureux que je me sois aperçu sur-le-champ de votre absence, autrement j'aurais...

— Sur-le-champ ! s'écria Marie, joliment sur-le-champ. Il y a plus d'une heure que je suis sortie. Vous n'avez pas le sommeil si léger !

— Comment, impudente, tu oses me parler de la sorte ! Tu es bien heureuse qu'il n'y ait pas de mal de fait, va ! Et ils restent là tous les deux sans s'émouvoir ! Vit-on jamais effronterie pareille ?

— Et vit-on jamais sottise semblable à la vôtre ? Venir crier comme cela au milieu de la nuit et dans ce costume, encore ! Allez vous recoucher. J'ai à causer avec ce père de choses qui ne vous regardent pas.

— Ah ! tu veux me pousser à bout, ma mie ! Allons ! vite, remonte à ta chambre où je causerai avec toi tout à l'heure. Et vous, mon beau confesseur nocturne,

sus ! qu'on décanille ! Si la porte ne vous sourit pas, je vais vous aider à passer par la fenêtre.

— Je crois, dit René en se découvrant de nouveau et se levant, que vous aurez plutôt envie de vous y jeter que de m'y jeter, maître Paulin, quand vous m'aurez regardé avec plus d'attention.

— Ah ! quoi ! monsieur le comte ! Oh ! c'est différent. Ma femme peut rester tant qu'elle voudra. Tu peux rester, Marie. Je conçois, je conçois... oui, oui, vous devez avoir beaucoup de choses à dire. Monsieur le comte, je vous demande pardon... Mais, diable ! il fait très-froid, il faut que j'aille me recoucher. D'ailleurs, je ne suis pas en équipage...

— Vous avez plus d'un pardon à me demander, Paulin, dit René, j'espère que vous n'allez pas me dénoncer.

— Oh ! monsieur le comte, je n'ai pas besoin de cela à présent.

— Eh bien ! s'écria Marie, qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà la joie que vous montrez du retour de monsieur le comte, votre maître, votre bienfaiteur ! Lourdaud ! allez vous recoucher. Excusez-le, monsieur le comte. Maintenant que la jalousie ne le tient plus, il dort debout. La nuit, il n'est absolument bon à rien. Allons, tenez, je vais vous reconduire à votre chambre.

Paulin, qui ne demandait pas mieux que de s'en aller, fit tout ce que voulut sa femme, qui redescendit bientôt.

— Pour sa peine, dit-elle, je l'ai enfermé à clef. Ains nous n'avons plus rien à craindre de lui. Ce n'est pas qu'il soit capable de tramer rien de mal contre vous, mais il est bavard, et si on venait le demander de bonne heure, il pourrait dire quelque chose. Comme nous avons beaucoup à dire, il faut que nous soyons



tranquilles. Je ne sais en vérité par où commencer, car j'ai peur de vous affliger.

— Eh bien ! je t'aiderai. Ma femme, qu'est-elle devenue ?

— Elle n'a pas voulu consentir à ce qu'on cassât son mariage, comme on disait que vous le désiriez.

— Cela d'abord n'a rien d'affligeant pour moi. Mais ne m'as-tu pas dit que le vicomte est marié. Qui a-t-il donc épousée ?

— Il a épousé mademoiselle de Lamperière.

— Une parente de...

— Non, elle-même. Que voulez-vous? Vous étiez marié. Vous ne reveniez pas. Son père était mort. Ce n'était pas sa faute si elle était encore en vie. Il a bien fallu qu'elle fît une fin. Et la religion...

— Ah çà ! de qui me parles-tu ? Rêvé-je ? Louise de Lamperière n'est pas morte! Elle ne s'est pas empoisonnée ! Est-ce une plaisanterie ? Ma chère Marie, je t'en prie, épargne-moi. Songe...

— Comment! comment! vous ignorez aussi cela Mais oui, vous êtes parti la veille du jour... Cependant cette histoire est si extraordinaire... Non, elle n'est pas morte!... Elle n'était qu'én léthargie. Voici comment cela s'est passé : M. Gigadas voulut embaumer sa fille. Le médecin qu'il a envoyé chercher pour l'aider se trouva précisément celui qui était allé à Lagny pour mademoiselle Louise. Soit qu'il n'y connût rien, soit qu'il fût troublé par la course rapide qu'il venait de faire, il ne l'examina pas bien et il déclara qu'elle était morte, comme vous savez. Il dit quelques mots de cette mort devant l'apothicaire, qui, l'ayant interrogé, alla prendre quelques drogues, monta à cheval, et, sans rien dire à personne, courut sur-le-champ à Lagny. La pauvre demoiselle était sur son lit, gardée par deux vieilles

femmes dont c'est le métier. Et le cercueil était déjà prêt. En arrivant, le docteur cria aux vieilles de s'en aller. « Vilaines harpies, leur disait-il, cette proie n'est pas encore pour vous, elle n'est pas morte ! » Comme elles se rebiffaient, il les jeta à la porte, et commença à donner ses secours à la chère personne, si bien qu'au bout d'une heure elle ouvrit les yeux et revint à la vie. La première parole qu'elle prononça fut votre nom. Puis, voyant où elle était, elle ne dit plus rien. Le docteur passa la nuit auprès d'elle, à la soigner, à lui parler, à l'encourager et à lui faire des représentations qu'un prêtre n'eût pas mieux dites. Songez qu'il venait de perdre sa fille, et de quelle manière encore ; que son corps tout sanglant n'était pas encore dans la terre, et dites s'il y a beaucoup d'hommes qui aient été aussi forts et aussi bons. Il expliqua comment il se faisait que mademoiselle, en croyant s'empoisonner, ne fit que s'endormir d'un profond et immobile sommeil. Elle était allée lui demander du poison secrètement, en lui offrant une somme considérable. Comme elle était masquée, il ne la reconnut pas, mais il ne la refusa pas. Elle aurait pu, en effet, aller ailleurs. Il lui donna donc une préparation qui produisait l'effet que vous savez. Quand le vieux marquis arriva le matin, qu'on lui dit que sa fille était vivante et que Gautier était mort, il tomba sans mouvement à terre, et, deux jours après, il mourut sans avoir repris connaissance. Vous savez comme il aimait Gautier. On a dit qu'il était son père, mais je ne le crois pas, car le vieux marquis ne m'a jamais eu l'air bien galant. De sorte que mademoiselle Louise, au lieu de mettre les autres en deuil, le prit elle-même. Peu de temps après, madame la comtesse vint dans le pays, et elle a toujours habité Courchival depuis. M. de Quesmes, qui venait de pas-

ser quelques mois au château d'If pour votre affaire, alla pour la voir. On disait qu'ils s'étaient aimés autrefois, et qu'il l'épouserait; mais madame la comtesse ne voulut pas le recevoir, et depuis trois ans elle a vécu dans une retraite absolue. Elle a fait tout au monde pour savoir ce que vous étiez devenu, elle a envoyé des gens en Italie, partout. Tous ceux qui arrivent de ce pays-là, nous avons ordre de les lui envoyer. Elle ne vient que très-rarement à la ville, seulement aux grandes fêtes de l'année, pour faire ses dévotions, car elle s'est fait instruire dans la religion catholique, ainsi que son père, et tous les deux ont abjuré devant monseigneur l'archevêque.

— Vraiment ? dit René.

— Oui, et c'est parce qu'elle a su que vous aviez le dessein de vous convertir qu'elle a pensé à cela. Oh ! elle vous aime bien aussi, celle-là ! Si vous saviez comme elle est triste ?

— Bonne et chère Geneviève !

— Oh ! oui, bien bonne ! Quoiqu'on n'aime pas les étrangers ici en général, il n'y a personne qui ne l'aime. Je suis bien contente de voir que vous ne la détestez pas tout à fait.

— Moi, la détester ! Pauvre ange ! C'est elle qui devrait me haïr ! Mais moi, il faudrait que je fusse un monstre !

— Je puis donc vous parler du mariage de mademoiselle Louise ?

— Oui, oui, conte-moi tout. Cette pauvre Louise ! ah ! je suis bien heureux aussi qu'elle soit vivante ! Quand je pense qu'on eût pu l'ensevelir ainsi ! Cela fait frémir !

— Ah ! certes, elle l'a échappé belle ! Eh bien donc, un an après, M. le vicomte revint à Arles pour les af-

faires du roi, car il s'était mis de suite en faveur. Il était un peu parent de la tante de mademoiselle, de madame de Forbin, dont vous nous avez peut-être entendus parler. Il alla la voir. Je crois qu'il y avait bien aussi dans son fait un peu de curiosité de voir mademoiselle. Il paraît qu'il avait fait beaucoup de folies avec les autres jeunes seigneurs de la cour et que son bien était plus qu'entamé. Les dettes le rongeaient. Mademoiselle était excessivement riche. Il passa par la tête de votre cousin de l'épouser. Ce qu'on avait dit d'elle n'avait jamais été à attaquer son honneur, et puis je ne crois pas qu'il soit très-scrupuleux. Si bien qu'il lui fit la cour. Vous savez comme il est aimable et enjôleur. Il est beau garçon; ah! bien vieilli, par exemple, depuis trois ans. Mademoiselle s'ennuyait beaucoup de sa solitude. Le repos ne put pas lui convenir. Elle s'était bien jetée dans la dévotion, à la vérité, mais elle était encore trop jeune pour qu'elle pût se contenter de cela. Enfin, je ne sais pas si elle devint amoureuse de votre cousin, mais toujours est-il qu'elle l'épousa, il y aura deux ans à la Trinité. Ainsi elle est retournée à la cour, où M. le vicomte est sur un très-beau pied. Ils viennent passer le printemps à Lagny, et maintenant ils y seront davantage, parce que M. le vicomte a été nommé pour notre sénéchal. Madame la vicomtesse a déjà eu un enfant, et elle est encore grosse.

— Tuez-vous donc après cela! dit René. Ainsi elle est heureuse dans ce mariage?

— Dame! heureuse! Rien ne lui manque assurément; mais c'est une personne qui ne saura jamais se fixer. Quand elle est ici, elle ne songe qu'à retourner à Paris, et, à Paris, son mari dit qu'elle soupire toujours après le voyage de Provence. Elle est redevenue gaie cependant; mais sa femme de chambre m'a dit qu'elle

a déjà des cheveux blancs. Il est vrai que les cheveux noirs blanchissent plus tôt que les autres; cependant les miens, qui sont bien noirs aussi, ne font pas mine de changer. Je ne crois pas non plus qu'elle vous ait tout à fait oublié. Sa femme de chambre m'a dit aussi qu'il y avait eu un grand éclat entre elle et son mari pour une boucle de cheveux blonds qui pouvait bien venir de vous, et qu'elle n'a jamais voulu lui donner. Au fait, il avait tort. Comment peut-il croire qu'elle puisse vous oublier? Et comment peut-il l'exiger? Il lui fait bien d'autres infidélités, lui! Il n'y a pas de jolie fille dans la ville à qui il n'en conte. Et, Dieu merci, il y en a assez. Moi-même, quoique mariée, si j'avais voulu...

— Pauvre Louise! Elle n'a pas été créée pour le bonheur, pas plus que moi! Ah! tu avais bien raison, Marie, de me dire de me préparer à la surprise. Certes, j'étais loin d'imaginer que les choses pussent tourner de la sorte. Louise ressuscitée! qui épouse mon cousin! qui retourne à la cour! Quelle étrange vicissitude! Mon Dieu, comme vous vous jouez de nos volontés!

— Et vous donc, monsieur le comte, vous sous une telle robe! Qui aurait jamais pensé cela aussi, quand vous vous moquiez des pèlerins des Saintes-Maries?

— Moi aussi, tu as raison, Marie! Et le dessous est encore plus changé que le dessus. Et que d'autres étonnements!... Ma femme, cette enfant qui ne pouvait me voir, et qui avait si bien le droit de séparer sa destinée de la mienne, et qui, lorsque je suis parti, me pleure, me cherche, me redemande, se fait catholique pour avoir au moins cela de commun avec moi, et repousse l'homme qui lui avait plu autrefois! Et le marquis, ce fanatique protestant, qui se convertit à la vraie foi, tandis que ce maraud de Paulin reste obstinément

attaché à la religion où il a été élevé ! Il a raison après tout, sans le savoir. Et le vieux Gigadas, qui survit à sa fille, et retrouve, après cet horrible coup, toutes ses facultés qui s'étaient troublées devant de vains présages de chiromancie ! Pas si vains cependant, car ils se sont accomplis ; mais la Providence nous donne de ces leçons pour nous humilier dans notre science et dans notre incrédulité... Et le marquis de Lamperière, ce mauvais et sardonique vieillard, ce père si froidement dur pour sa fille, qui tombe mort en apprenant le trépas de son fils ! Est-ce assez incroyable ? O destinée ! comme tu confonds la prévoyance humaine ! O Providence ! il faut toujours finir par reconnaître que tu sais mieux que nous ce qui nous est bon ! Donc Geneviève, qui m'a attendu, qui ne s'est point lassée de son espoir solitaire, qui savait, car les belles et pures âmes reçoivent des révélations du ciel, qui savait que le pauvre pèlerin reviendrait et aurait besoin de ses angéliques consolations, elle a deviné que c'était elle qu'il me fallait maintenant, que je saurais enfin la comprendre, l'aimer et me faire aimer d'elle. Ange, sois béni ! Oui, je veux désormais te consacrer toute ma vie, n'avoir pas une pensée, pas un regard, pas un souffle qui ne soit pour toi, ne pas faire un pas qui ne tende vers toi. Ah ! c'est là qu'est le bonheur, c'est dans cette union intime et calme de deux âmes qu'il doit se trouver, s'il existe sur la terre, et non dans une passion impétueuse, dans une inquiétude insensée ou dans une orgueilleuse solitude !

Marie regardait le jeune homme avec admiration. René était en effet fort beau en ce moment, avec ce simple et noble costume et l'inspiration qui remplissait son visage.

— Comme votre femme va être heureuse ! dit-elle.

— Dis-moi, Marie, elle est triste, m'as-tu dit ? Cette tristesse a-t-elle pris sur sa santé ?

— Non, pas trop, du moins en apparence. Elle est bien pâle à la vérité, mais elle est toujours belle ; elle a l'air si grande dame et pourtant si doux ! Elle est toujours très-grasse.

— Grasse ! Elle était si mince et si délicate autrefois. Il n'y a donc que toi, mon enfant, qui ne sois pas changée. Tu es toujours jolie, vive, bonne et joyeuse.

— Monsieur le comte est bien bon. Mais, n'est-ce pas que mon mari ne mérite pas une femme comme moi ?

— Assurément non ! Et il n'a pas le droit de se plaindre si tu écoutes ceux qui te le disent.

— Oh ! par exemple ! je me pendrais plutôt que de lui jouer le moindre tour, quoiqu'il le mérite souvent bien. Il y en a beaucoup à ma place...

Le jour était proche lorsque la gentille Arlésienne alla retrouver son époux et lui rendre sa liberté. Celui-ci dormait très-profondément, sans se soucier de son emprisonnement, et ne chicana sa femme que de le réveiller si matin. Pourtant c'était un mari des plus jaloux.

Marie amena Paulin pour qu'il témoignât à René sa joie de le voir enfin de retour et bien portant. L'aubergiste balbutia gauchement quelques mots où l'on entendait seulement : — Monsieur le comte, je suis bien heureux, et pardonnez-moi.

— L'imbécile ! il n'est pas encore réveillé, dit Marie.

— Tu sais bien que si, ma mie, répondit le malencontreux époux.

— Moi ! je ne sais rien du tout, repartit vivement la jeune femme en rougissant.

— Paulin, dit alors le comte, je comprends que le plaisir de me revoir t'empêche de t'exprimer ; mais je sais que tu n'es pas toujours aussi perclus de langue. Tâche pourtant de ne pas parler de moi, et cette bourse, qui a produit sur toi un tel effet hier soir, t'appartiendra.

— Il ne la prendra pas, monsieur le comte, s'écria Marie. Je l'empêcherai bien de rien dire, moi.

— Ce sera donc à toi qu'elle reviendra, Marie?

— Encore moins... Allons donc, monsieur!

René voulut se rendre à Courchival sans autre aide que son bâton. Il avait à cœur d'accomplir entièrement son pèlerinage expiatoire. De quels sentiments son âme ne fut-elle pas agitée quand il revit de loin les tours du manoir paternel, d'où il avait été banni par trois arrêts accumulés: celui du destin, celui de la volonté et celui de la loi! Le second de ces arrêts était révoqué, le troisième pouvait l'être facilement ; mais le premier, le plus funeste de tous, celui qui avait enfanté les deux autres, serait-il enfin adouci? René l'espérait; les consolantes nouvelles qui avaient salué son retour à Arles avaient réveillé dans son sein l'essaim vague et souriant des illusions, rajeunies par un long sommeil. Il ne pouvait croire que le sort lui eût, pendant trois ans, gardé précieusement un trésor pour le lui ravir à son arrivée ; que sa destinée seule formât une exception au milieu de toutes ces destinées contemporaines qui s'étaient aplanies et calmées, et que la durée de ses remords dût encore prolonger son épreuve. Cette âme pure et charmante, qui s'était ainsi attachée à lui de loin, et dont le bonheur et le malheur éternel dépendaient de lui, avait sans doute fléchi le ciel en sa faveur. Sans doute, c'était cette mystérieuse union qui l'avait empêché de s'engager dans d'autres liens incompati-

bles. C'était la secrète attraction de cet aimant qui, par une courbe insensible, l'avait enfin ramené au port. Comme le passager ignorant, il n'avait pu comprendre la navigation qu'en abordant.

On concevra sans peine que toutes ces idées ne devaient pas se coordonner bien méthodiquement dans son esprit, mais seulement y traverser, comme des éclairs, les vapeurs qui montaient dans son cœur gonflé. René avait pu revoir, en passant, l'île des Passereaux, sans qu'une ombre livide vînt se dresser devant lui et épouvanter ses pensées consolantes. Louise n'était plus dans sa vie qu'un épisode entièrement dénoué. Elle ne pouvait plus avoir d'influence sur son avenir. Et comment n'eût-il pas bien auguré de son avenir, quand le passé même, bonheur inespéré ! s'éclaircissait derrière lui ?

En approchant du château, le comte avait ralenti son pas, par une raison analogue à celle qui nous fait ouvrir tranquillement une lettre où nous allons lire notre vie ou notre mort. Nous craignons toujours, si chrétiens que nous soyons, que la fatalité ne s'irrite de notre empressement, et ne se plaise, pour nous faire pièce, à métamorphoser sous nos doigts les fleurs en épines. Comme René allait quitter le chemin, il aperçut venir une troupe à cheval, il s'arrêta. La cavalcade passa devant lui : c'étaient son cousin et sa cousine, M. de Quesmes et Louise, suivis de leurs domestiques.

— Ah ! dit le vicomte en l'apercevant, voici encore un moine que l'on envoie à la châtelaine pour ne lui rien apprendre. Peu à peu son château va devenir une auberge pour les religieux errants. Bon appétit, mon père !

— Pouvez-vous railler aussi hors de saison, monsieur ! dit Louise en saluant le religieux, qui ne pensa guère à lui rendre son salut.

— Hors de saison, si vous voulez, mais non hors de raison, repartit son mari. Je ne puis penser tranquillement à la vie que mène cette pauvre comtesse. Ou son mari l'a oubliée, ou il est mort, et alors...

— Nous ne savons jamais ce qui peut être arrivé, monsieur.

— Voilà qui est parfaitement vrai, se dit René en lui-même. Louise de Lamperière ne m'a pas reconnu. Comme elle est changée ! Pour mon cousin, il me semble toujours le même, et n'être guère converti que de nom.

Le comte entra dans la cour de son château. Un cri de joie s'éleva à son aspect. C'était le petit Romain qui accourut à lui, à cheval sur un long bâton qu'il faisait piaffer et caracoler avec une rare habileté.

— Voilà un capelan ! voilà un capelan ! criait-il. Nous allons le conduire de suite à madame la comtesse. Venez, Bertrand. Suivez-moi, mon père.

— Je crois que tu iras bien tout seul, répondit le vieil écuyer, qui, pesamment assis sur un banc de pierre, chauffait au soleil ses membres raidis par l'âge, et qui n'arrêta pas sur le survenant ses regards ternis.

— Oui, certainement, j'irai tout seul, ne te dérange pas, mon vieux Bertrand, répondit l'enfant avec une comique dignité.

— C'est plus fort que moi, grommelait l'écuyer, tandis que l'enfant guidait René vers la comtesse. Je ne peux pas voir sans déplaisir une de ces robes entrer ici, malgré l'accueil que leur fait notre maîtresse. Quand je pense que mon jeune maître est peut-être comme cela. Mais c'est impossible ! Que dirait le vieux comte, s'il revenait au monde ?

L'enfant conduisit le comte dans la salle noire qui a déjà joué un si grand rôle dans cette histoire.

C'était cette partie du château que la comtesse avait voulu habiter, précisément à cause des vieilles légendes et des nouveaux événements qui s'y étaient accomplis. Dans la situation étrange où elle se trouvait, elle avait trouvé du charme à s'entourer de ces souvenirs et de ces impressions mélancoliques. Elle avait fait quelques changements dans les appartements, mais pas assez pour leur ôter leur physionomie tristement attrayante. L'antichambre et la salle étaient tendus de gris, comme pour le deuil des veuves; Geneviève était elle-même vêtue de blanc, comme une fiancée. Ainsi naturellement, par suite de cet harmonieux instinct qui guide toujours les poétiques organisations, tout, autour d'elle, était d'accord avec elle, et devenait l'emblème et de son sort et de ses sentiments. Elle était assise auprès de la cheminée sombre et vaste qui avait vu mourir l'aïeul de René, qui avait entendu les adieux prématurés de Louise. Un large feu flamboyait dans l'âtre noirci. Une lampe allumée se trouvait sur une table, pour suppléer aux rayons du jour, que les vitraux obscurcis des fenêtres ne laissaient pénétrer qu'à peine dans la salle. La comtesse travaillait silencieusement avec ses femmes à une grande tapisserie. On eût dit Pénélope attendant le retour d'Ulysse; mais Geneviève, plus heureuse dans son malheur que la reine d'Ithaque, n'était pas contrainte à défaire la nuit le travail du jour pour déjouer des poursuites auxquelles elle avait su ne pas laisser de prétexte.

L'enfant, qui n'avait pas abandonné son coursier accommodant, et que trois années avaient rendu aussi bruyant qu'il était jadis taciturne, se précipita tout à coup au travers de ce silence, et vint à la comtesse en lui criant qu'il lui amenait un capelan. Geneviève embrassa le petit sur le front, et, le renvoyant d'un signe

de sa blanche main, se leva et alla vers René, qui s'était arrêté vers la porte, les mains dans ses manches et le visage caché dans son capuchon.

— Vous venez d'Italie, mon père? lui dit-elle avec une voix et une figure doucement anxieuses.

— Oui, madame, lui répondit René.

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces deux mots, que la jeune dame, se tournant brusquement vers ses femmes, leur dit de la laisser seule. Pendant les deux minutes de délai que demanda l'exécution de cet ordre, elle fut obligée de s'appuyer à une console et de se tourner vers la fenêtre pour cacher le tremblement de son corps et la rougeur de son visage.

— René, s'écria-t-elle dès que la porte se fut refermée, René! c'est vous... c'est toi, n'est-ce pas?

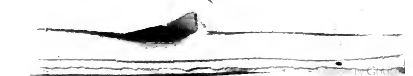
Et sans attendre sa réponse elle se jeta dans ses bras. Elle était bien sûre de ne pas se tromper. René la serra contre sa poitrine, puis, la voyant pencher la tête et clore ses paupières, et sentant qu'elle fléchissait, il la prit sur ses bras comme un enfant et la porta dans un fauteuil où il l'assit. Lui-même s'agenouilla devant elle, et, lui prenant les mains, les couvrit de baisers, attendant ainsi qu'elle revînt à elle. De tels évanouissements ne sont jamais inquiétants. Quand elle rouvrit les yeux, elle le regarda un instant sans mot dire, puis, lui tenant la tête entre les deux mains :

— Mon René, lui dit-elle, relevez-vous. Vous ne devez pas rester ainsi.

— Geneviève, lui répondit le jeune homme, vous m'avez donc pardonné?

— N'êtes-vous pas revenu!

— Et vous m'avez attendu! Vous m'avez aimé, parce que j'étais malheureux et proscrit! Oh! comment ai-je pu mériter tant de bonheur?



— Mais vous, vous m'aimez donc aussi?

— Me croirez-vous si je vous le dis?

— Oui, si vous le répétez bien souvent.

— Eh bien! toute ma vie!

Telle fut la reconnaissance des deux époux, bien éloignée de la froideur de leurs adieux. C'est que, pendant trois ans, ils avaient eu le temps de voir clair dans leur cœur et d'oublier les habitudes de réserve qu'ils avaient prises l'un à l'égard de l'autre. En se revoyant après une si longue séparation, la surprise avait fait déborder des sentiments qu'ils ne savaient plus comprimer. Nous disons ceci surtout pour Geneviève. L'émotion de la jeune femme avait fort aidé celle de René, qui avait plus de bonne volonté que d'amour réel, ce que l'on concevra sans peine. Son âme avait surtout besoin d'affection. Après avoir vécu trois ans repliée sur elle-même, et s'être retrempée dans les eaux pures du désert, elle se relevait au grand air, affamée d'enlacements et de tendresse. Aussi sa plus grande raison pour aimer sa femme est qu'il en était aimé.

— Il faut, dit Geneviève, quand les exclamations furent un peu épuisées, il faut que vous écriviez à votre cousin, pour qu'il vous obtienne promptement votre absolution. Je ne pense pas que cela puisse offrir bien des difficultés; mais on pourrait vous mettre en prison pendant quelque temps, si vous vous montriez de suite. Il est encore préférable peut-être de rester caché ici.

— Je viens, dit René, de voir passer mon cousin se rendant à Arles.

— Avec sa femme?

— Avec sa femme.

— Cette vue a dû vous causer bien de l'émotion? — Sans doute, mais moins encore que la vôtre, chère Geneviève! — Eh bien! dit la jeune femme en ne ré-

pondant que par un sourire de plaisir à cette flatteuse parole, je m'en vais faire courir après lui. Il ne peut être encore bien éloigné, et j'espère qu'il pourra et voudra bien retourner sur ses pas.

Elle sortit un instant pour donner les ordres nécessaires.

— En vérité! pensait René, il fallait que je fusse aveugle pour ne pas m'éprendre de cette divine créature! — Pendant ce temps, dit la comtesse en rentrant, vous me direz tout ce qui vous est arrivé pendant ces trois longues années. Mon chéri, où donc étiez-vous allé? Personne ne vous avait jamais rencontré...

— Ce n'est pas étonnant, car je n'ai pas mis le pied sur une route pendant tout ce temps-là. Mon histoire n'est pas bien longue à raconter : ces trois années ont été pour moi aussi immobiles que l'année qui les avait précédées avait été agitée; immobiles, du moins à la surface, car il m'a fallu bien du temps pour arriver à reconquérir du calme, et mon âme a éprouvé encore bien des péripéties et des révolutions en elle-même. Lorsque mon cousin m'eut quitté, je continuai à suivre la route qui était devant moi, et de laquelle on apercevait souvent la mer. J'étais presque privé de sentiment, cependant j'éprouvais encore le besoin de composer mon maintien, et je devais avoir à peu près l'air d'un homme qui voyage pour son plaisir. Je m'arrêtais quand mon cheval semblait fatigué ou lorsque je me sentais moi-même défaillir; du reste je n'aurais pas idée des lieux par où je passai, si je ne les avais revus à mon retour. J'aurais pu aller toute ma vie ainsi, si un jour l'aspect d'un couvent ne m'eût rappelé le projet que j'avais formé de me mettre en religion. Ce projet ne m'avait pas abandonné; mais il fallait que le hasard

m'en facilitât l'exécution. Je ne pouvais pas chercher un couvent, il fallait qu'il vînt à moi ; il y vint en effet, mais pour m'empêcher de me faire moine au lieu de m'y engager. Les voies de la Providence sont impénétrables. C'était un beau couvent, assis, comme à l'ordinaire, au penchant d'une colline, et regardant la mer par-dessus les grands arbres qui l'environnaient. Il était tard ; je n'avais pas trouvé de gîte ou bien j'avais passé sans les voir : mon cheval prit de lui-même le chemin du couvent, et je le laissai faire. Je ne m'aperçus où j'allais qu'en y arrivant. Je me figurai, comme on se figure toujours dans les moments d'inertie morale, non peut-être sans raison, que c'était la main de Dieu qui m'avait guidé en ce lieu, et je résolus de n'en plus sortir. Je me fis sur-le-champ conduire auprès de l'abbé, auquel je demandai de m'admettre parmi les novices : c'était un vieillard sage et fin, et qui avait connu le monde. Il vit tout de suite ce qui m'avait pu amener à ce parti ; en me parlant avec douceur et me questionnant adroitement, il parvint à me faire répandre devant lui tous mes chagrins et à sonder toute mon âme. Quand cette sorte d'examen fut achevé, il me dit que je pouvais demeurer dans le monastère et prendre part à tous les exercices des religieux ; mais qu'avant trois ans il lui serait impossible de recevoir mes vœux. — « Si Dieu a décidé que vous devez vous retirer du monde, ajouta-t-il, trois ans ne changeront pas sa décision ; mais si vous avez encore quelque chose à y faire, cette épreuve vous aura été bonne pour guérir les blessures qui vous épuisent et vous rendent incapable de bien juger de votre état. De toute façon vous n'aurez pas à vous repentir de ce délai. Mais, voyez, vous voulez vous consacrer à une religion que vous ne connaissez même pas. Avant de vous faire religieux, il faut

songer à vous faire catholique. » On ne pouvait parler plus doucement et plus sagement. Je n'avais pas d'objection à faire, et je m'abandonnai entièrement à la direction de cet excellent prêtre. D'abord il tâcha de me réconcilier avec moi-même ; il montra la folie et la monstruosité de l'idée de fatalité dont j'étais poursuivi; il me consola avant de m'instruire. Il se fit en quelque sorte médiateur entre mon esprit et mon âme : il me fit sentir que l'une était moins malade encore que l'autre ; que celle-ci était moins coupable que celui-là n'était insensé. Il simplifia mes crimes et mes fautes sans les excuser, et m'apprit que le désespoir n'était pas une expiation, et qu'il y avait beaucoup d'égoïsme dans cette fuite du monde que je croyais tout en Dieu. Quand il me vit calmé et capable non-seulement de l'écouter, mais de l'entendre, il commença à m'initier à la pure et splendide doctrine de la religion catholique. Je goûtai avidement ces préceptes si divins et ce culte si bien approprié à l'âme humaine, si tendre, si prévoyant de nos faiblesses et de nos douleurs, qui sans cesse nous soutient, et, nous doutant, nous aide à prier et à pleurer, nous apprend à nous élever vers Dieu, ou même fait descendre Dieu vers nous. Je trouvai tout de suite non-seulement une consolation, mais un véritable bonheur dans tous ces pieux exercices, dans ces mystiques enseignements. La religion protestante est si froide, si sèche, si pâle, nous met si peu en contact avec Dieu, que c'était pour moi comme une découverte des rapports de l'homme avec la Divinité. Mon âme s'épanouissait aux chants sacrés, comme s'ils lui eussent parlé directement. Souvent il m'arrivait de me relever le visage baigné de larmes après m'être prosterné à terre pendant l'élévation de la sainte hostie. Non-seulement j'étais exact à tous les offices, à toutes les

prières, mais il m'arrivait de me relever pendant la nuit pour venir me prosterner devant l'autel éclairé d'une seule et languissante lampe. Oh ! oui, m'écriai-je, Seigneur, gardez-moi dans votre sanctuaire : par pitié, ne me renvoyez pas ! Le monde a été si mauvais pour moi et votre temple m'est si doux ! Hélas ! il y avait encore de la faiblesse dans cette ferveur, de l'égoïsme dans cette vocation. Je n'osais pas encore laisser mon âme à elle-même, et je voulais m'étourdir aussi sur tout ce que je laissais derrière moi. Votre image, chère Geneviève, était celle qui me troublait le plus souvent : tantôt elle m'apparaissait avec un air de reproche, tantôt elle m'apportait de jaloux frissons. Alors j'aurais voulu être lié irrévocablement, ou bien je ne me croyais pas encore assez loin : je désirais être envoyé à quelque mission lointaine, en Barbarie ou en Palestine. Je suppliais l'abbé d'abréger l'épreuve. C'était pour lui une raison de la maintenir ; il savait que, si je me cramponnais ainsi au cloître, c'était parce que la tentation m'entraînait dehors. Il voyait dans mon cœur comme dans un livre ; quelquefois aussi il me passait dans la tête des idées fantasques, comme de me faire pirate ou bandit, et de venir ravager ce monastère hospitalier qui ne voulait pas de moi pour toujours. C'était le sang que j'avais respiré qui me troublait sans doute ainsi la cervelle ; car ces rêves horribles s'emparaient de moi surtout depuis que ce malheureux Gautier et ma pauvre sœur m'étaient apparus : le meurtre amène avec lui le vertige. L'homme teint de sang éprouve le besoin de s'élever contre Dieu et de blasphémer ce vengeur suprême. Ce ne fut que la troisième année que la résignation me vint avec le véritable repentir. Je pleurai mes fautes avec mon âme et non plus avec mes yeux. Mes prières, moins fébriles, moins exal-

tées, furent plus profondes. Je sentis que je n'avais pas le droit de m'ensevelir dans un cloître sans être revenu prendre congé de ce monde que j'avais quitté comme un lâche fugitif; que je devais aller voir si personne n'y avait plus besoin de moi. Une voix secrète m'avertissait que vous étiez toujours là, ma douce et bonne Geneviève, et que mes remords recevraient quelque adoucissement nouveau. Enfin, sur le conseil de l'abbé, je suis revenu. Voilà tout.

— Certes, c'est bien assez, dit Geneviève. Ce bon abbé ! je l'aime.

— Je ne crois pas qu'il ait existé un homme plus vénérable, plus sage et meilleur, si ce n'est peut-être ce pauvre apothicaire! Quand je partis, il m'embrassa en me disant : « Si les flots refusent de reconnaître votre navire depuis si longtemps échoué, revenez alors au port pour n'en plus sortir. »

— Eh bien! vous avez trouvé un autre port.

— Où, si j'eusse été sage, je serais depuis longtemps.

— Oh ! ne pensons plus au passé.

M. de Genouillac avait été fort surpris du message de la comtesse. Il s'y rendit néanmoins sur-le-champ.

— Que se passe-t-il donc, madame ma cousine, lui demanda-t-il en entrant, pour que vous me procuriez si inopinément le bonheur de vous voir qui m'est si rarement donné ? Faut-il aller en Turquie, en Espagne ou même à Paris? Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, mais j'aimerais encore mieux rester ici.

— Monsieur le vicomte, je vous suis obligée de votre galant dévouement; désormais ce ne sera plus à moi que vous pourrez vous plaindre de ma solitude, mais à ce révérend père.

— Comment, madame? dit le vicomte en jetant sur le moine un regard de travers. Oh ! mais, par le diable!

je crois que c'est vous, mon cousin. Oui, oui, il fallait cela pour que votre femme fît ainsi courir après moi. Je regrette de n'avoir pas amené la mienne. Eh bien! soyez le bienvenu.

Les deux cousins s'embrassèrent assez cordialement.

— J'espère que ce froc n'est qu'un déguisement, dit le vicomte.

— Pas autre chose. C'est assez, je crois, d'une robe dans un ménage. — Et puis, s'il y a quelque chose de pire qu'un moine, c'est un moine défroqué. Ah! que voulez-vous, je n'aime pas les moines. Vous en êtes bien un peu la cause, ma belle cousine; j'ai enragé bien des fois de voir ces maudites robes traverser librement cette porte qui m'était fermée impitoyablement. J'ai été sur le point d'injurier mon cousin. Qui diable vous aurait reconnu aussi, mon cher?

— Moi, monsieur, je n'ai pas eu besoin pour le reconnaître d'un grand examen, dit la comtesse.

— Aussi, madame, êtes-vous un ange, vous.

On parla alors d'affaires. Le vicomte assura que la grâce ne pouvait être refusée, et que dans quinze jours le comte aurait toute liberté de résider dans ses terres et même en Provence.

— Quant à la cour, il faudra un peu plus de temps pour y revenir.

— Je ne demande rien de ce côté-là, dit René.

— Et que comptez-vous donc devenir, mon cher cousin? Songez que nous avons de nouveau la guerre.

— J'avoue que je serais en effet bien aise de voir le feu; cela est indispensable à un gentilhomme, mais les carrousels de la cour ne me paraissent pas nécessaires pour établir sa noblesse et la rehausser.

— Vous serez toute votre vie un homme singulier. Quoi, comptez-vous vous ensevelir à jamais dans votre

âteau? Mais, mon cher, vous y mourrez d'ennui avant an.

— Cependant, madame de Courchival y est bien restée depuis trois ans sans quasi en sortir.

— Oh! quand on est seul, on peut faire de ces choses-là ; on peut se nourrir de douleur, mais non d'ennui, je vous le répète.

— Vous vous ennuyez donc bien à Lagny, mon cousin ?

— Pas trop, mais mon secret pour cela est de n'y rester jamais.

— Monsieur le vicomte, vous donnez là à mon mari des leçons bien audacieuses et bien prématurées, interrompit alors la comtesse.

— Ce sont plutôt des plaintes que des leçons, madame.

— Eh bien! mon cousin, j'espère, moi, n'avoir besoin de ne me plaindre que du passé, et de ne prendre des leçons que de mon cœur.

— A merveille! Vous êtes en bonnes dispositions, je souhaite qu'elles durent. Je m'en vais, car on a affaire à moi là-bas. Je m'occuperai de suite de votre *affaire.* Et sans doute il ne faut pas revenir vous voir qu'elle ne soit terminée?

— Peut-être, dit la comtesse, vos visites seraient-elles remarquées et feraient soupçonner quelque chose.

— Oui, vous avez raison, madame. D'ailleurs vous devez avoir bien des choses à vous dire. O trop heureux époux! non, je ne troublerai pas vos charmants entretiens. Comptez néanmoins sur moi.

Il fallut donc que René se résignât à demeurer quelque temps comme un étranger dans la demeure de ses pères, et à conserver son vêtement monacal, quoiqu'il eût tout à fait renoncé à toutes les résolutions qui le lui

avaient fait prendre. Bertrand et la femme de chambre de la comtesse furent seuls mis dans le secret. Comme nous avons déjà décrit beaucoup de reconnaissances, nous pensons que le lecteur nous dispensera de celle du vieux écuyer. Tout ce que nous en dirons, c'est qu'elle fut aussi pathétique que l'on pouvait l'attendre. Dès le soir même de son arrivée, le comte voulut aller au tombeau de son aïeul.

— O mon père! lui dit-il, êtes-vous apaisé, et le courroux du ciel est-il enfin satisfait?

— Oui, dit une voix derrière lui. Nous serons heureux maintenant. C'était Geneviève, qui l'avait suivi.

— Ah! dit René, vous avez le droit de répondre pour lui, puisque vous êtes sa fille selon son choix, et à présent aussi suivant le mien.

La réclusion de René fut, comme on pense, bien adoucie par Geneviève. Le mystère que les deux époux étaient obligés de mettre dans leurs entrevues vint encore resserrer et emmieller leur union. C'était l'amour avec tous ses charmes et ses grâces, mais sans le trouble empoisonné qu'il mêle à ses faveurs.

Le marquis était alors absent de Courchival. Il n'y revint que deux jours après que René eut repris ostensiblement possession de son nom et de ses droits. Comme l'accord entre les deux époux était désormais aussi parfait que possible, il oublia tous ses anciens griefs contre son gendre, pour s'unir au bonheur de sa fille.

Le comte ne revit pas de près sans émotion madame de Genouillac, mais tous deux surent se contenir et s'interdirent toute allusion au passé. Le vicomte s'amusa souvent à le leur rappeler; mais leur silence et leur contenance toujours convenables vainquirent enfin cette obstination singulière à railler sur un sujet qu'on eût pu croire peu agréable pour lui.

— Au moins, disait-il un jour, vous pourrez vous donner la consolation de marier nos enfants. Ma cousine ni moi n'y mettrons d'opposition.

— Mon cousin, je ne laisserai pas tomber cette parole, répondit René. Vous avez un garçon et une fille. Quel que soit donc le sexe de l'enfant qui va bientôt me naitre, je le marierai dans votre famille.

— J'accepte, mon cousin, quand ce ne serait que pour donner à nos enfants le plaisir de nous désobéir.

Ce fut une fille qu'eut madame de Courchival. Louise en fut la marraine. Le même jour, madame Paulin était accouchée de deux jumeaux, d'un garçon blond et rose et d'une fille des plus brunes, ce qui donna à l'aubergiste l'occasion de se récrier et de faire récrier les autres sur la variété de la nature qui faisait naitre ensemble des enfants si différents, et l'un d'eux si différent aussi de son père et de sa mère, tous deux entièrement bruns.

— Ouais, dit le vicomte, il faudra que je m'occupe d'une femme pour ce petit blondin-là. Le retour de mon cousin vous a porté bonheur, ma chère Marie. Il faudra que j'envie son sort jusqu'au bout.

Paulin se confondit en remercîments envers le vicomte, et ce fut lui cette fois qui eut à blâmer sa femme de son silence.

Malgré le bonheur toujours nouveau qu'il trouvait dans l'amour de sa femme, et le goût qu'il prenait à la vie de famille, le comte voulut aller servir en Flandre comme volontaire, ce dont son cousin lui obtint la permission. Son histoire avait été répandue à l'armée par quelques officiers qui l'avaient vu en Provence. On se préparait donc à le railler quelque peu; mais le chevalier de Vallavoir, qui était devenu un duelliste con-

sommé, et pour lors brigadier des mousquetaires, déclara qu'il était l'ami intime du comte de Courchival, et qu'en mal parler ce serait l'insulter lui-même.

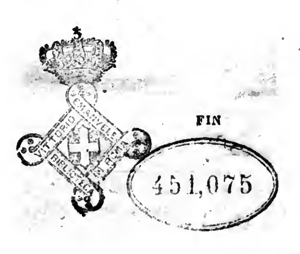
— Au surplus, ajouta-t-il, il est fort capable de mettre tout seul les rieurs de son côté ; car je l'ai vu dans une affaire percer de part en part un homme de cinq pieds huit pouces, et c'est un coup que je n'ai jamais pu reproduire.

René ne donna pas occasion au chevalier de mieux étudier ce fameux coup qui lui troublait la tête ; mais il montra qu'il n'avait pas besoin d'être animé par la passion pour être brave, et se conduisit devant l'ennemi de la manière la plus convenable. Du reste, il fut bientôt aimé des gens avec lesquels il se trouva en contact durant la campagne. Il était devenu aussi doux, aussi sociable, aussi accommodant qu'il était autrefois intraitable et réservé. Son affabilité n'était cependant qu'à la surface ; pour peu qu'on voulût pénétrer plus avant et arriver avec lui à l'intimité, on était arrêté par une glace impossible à rompre. Il avait pris son parti sur les hommes : il voulait bien vivre avec eux, mais non pas en eux. Il souffrait leur compagnie et tâchait de leur être agréable, mais il n'avait pas besoin de leur amitié. René fit de cette façon plusieurs campagnes ; mais il ne voulut jamais prendre aucun emploi. En Franche-Comté, s'étant distingué par une action d'une rare intrépidité, presque sous les yeux du roi, Louis XIV voulut le voir et lui donner lui-même la permission de se représenter à la cour, dont le comte ne profita que deux ou trois fois. Son bonheur ne fut troublé que par le chagrin de ne point avoir d'enfant mâle qui pût continuer son nom. Sa fille aînée épousa en effet dans la suite le fils de son cousin, et confondit enfin les familles longtemps divisées de Courchival et

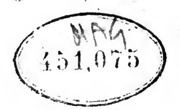
de Lamperière. Le comte ne voulut pas de substitution, et la suite a montré qu'il avait raison, puisque la famille de Lamperière s'éteignit elle-même à la génération suivante.

Maintenant, lecteur, que nous vous avons scrupuleusement instruit du sort de tous les personnages qui ont figuré dans cette histoire, et même de leur descendance, si vous aimez les moralités, ne pourrait-on fermer ce livre par celle-ci, savoir : Que, s'il y a quelque chose de plus vain que la destinée humaine, c'est la volonté humaine, et que l'homme n'est jamais ni tout bon ni tout mauvais, qu'il y a de vilaines et mauvaises choses dans les meilleures, et du bon et du beau chez les pires, ce qui doit faire prendre à la fois l'humanité en pitié et en souffrance.

FIN



TABLE



Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

